3 1761 05646359 9

à Monsieur F. Le Play
en toute sympathie
Mme F. Lidbert

UoT
18/6

ÉMILE ZOLA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS
DE 1 A 10

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1922.

PRÉFACE

Un ouvrage sur Zola dans une « Bibliothèque de pensée et d'action politique » ? Et un ouvrage, encore, qui passe quasi sous silence le rôle proprement « politique » de Zola, sa retentissante intervention dans la fameuse Affaire *? Un tel choix peut sembler paradoxal au premier abord, mais il n'étonnera pas, à la réflexion, ceux qui entendent le mot* Politique *dans son véritable sens, comme l'art de faire régner l'ordre dans les relations humaines. Car les grands courants d'idées et de sentiments qui traversent une époque ont, sur la politique ainsi entendue, une répercussion directe et profonde, parfois même une influence déterminante ; et un Zola, écho sonore, amplificateur et vulgarisateur de tous les messianismes de son siècle et de sa génération, offre à cet égard un sujet d'étude d'un intérêt tout à fait exceptionnel.*

C'est de ce point de vue que l'envisage M. Ernest Seillière dans l'abondante et précise monographie qu'il consacre à sa personne, à son œuvre, à son action,

et que la collection Politeia *est heureuse et honorée d'accueillir.*

*
* *

Si téméraire qu'il puisse être de formuler des anticipations historiques, voire même des jugements sur les faits contemporains, il semble bien qu'en opposition avec le XIX^e^ *siècle, un peu sommairement qualifié de stupide, mais qui mérite certainement les épithètes d'utopique, de confus et de négateur, le* XX^e^ *siècle se caractérise d'ores et déjà par un vaste et puissant effort de critique, de distinction et de construction, dont les destinées sont encore incertaines, mais dont il n'est pas exagéré de dire que l'avenir de notre patrie et de notre civilisation est suspendu à son aboutissement. Tous ceux que passionne ce problème capital connaissent les travaux de M. Seillière, en qui nous voyons pour notre part un des meilleurs artisans de cette entreprise de salut public, et à qui nous consacrions il n'y a guère plus d'une année, sous le titre d'*Une Nouvelle Philosophie de l'Histoire Moderne et Française, *un ouvrage auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur qu'effraieraient les quelque vingt volumes où il a répandu sa doctrine.*

Nous nous bornerons à rappeler ici que les premières années de ce siècle se sont passées pour M. Seillière à méditer sur le mysticisme et l'impérialisme germanistes et à appeler de la façon la plus pressante l'attention de l'intelligence française, et sur la force redoutable qui

s'accumulait outre-Rhin, et sur les graves périls dont cette force menaçait la France et le monde, tant par ce qu'elle avait de rationnel et de positif dans sa contexture que par ce qu'elle comportait d'aveugle, d'excessif et presque de démentiel dans ses ambitions.

Tel avait été l'objet des deux premiers volumes de sa Philosophie de l'Impérialisme, *consacrés à Gobineau et à Nietszche, ainsi que de nombreuses études publiées entre 1900 et 1910 dans divers périodiques, la* Revue des Deux Mondes *notamment et le* Journal des Débats. *Mais dès cette époque la pensée de M. Seillière se portait de préférence sur notre pays pour y mettre en évidence les ravages d'un autre impérialisme, l'impérialisme démagogique, appuyé sur le mysticisme rousseauiste ou romantique. Telle était déjà la préoccupation dominante des deux derniers volumes de la* Philosophie de l'Impérialisme, *qui traitaient des origines du socialisme* romantique, *ce dangereux concurrent du socialisme* rationnel *dont M. Seillière pense et dont, sous certaines réserves, nous pensons avec lui que la réalisation doit être l'œuvre de l'avenir. Deux volumes ultérieurs,* Fénelon et Madame Guyon précurseurs de Rousseau *et* Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines, *devaient asseoir sur ses bases définitives, et tout ensemble préciser, nuancer et approfondir la critique seilliérienne du mysticisme démocratique et du romantisme social.*

Cependant, au cours d'une autre série d'ouvrages. M. Ernest Seillière s'attachait à l'autre rameau prin-

INTRODUCTION

Les stigmates du tempérament romantique.

Nous avons souvent répété qu'à notre avis toute vue mystique du réel procure à ses participants, impérialistes-nés, la conviction de posséder l'alliance d'un Dieu dans la lutte vitale. C'est pourquoi le blason du mystique pourrait porter assez congrument, sur champ d'azur, un arc-en-ciel d'or, cet antique signe de l'alliance céleste dont le nom procède d'une métaphore guerrière. A nos yeux le romantisme, issu principalement de Rousseau et que nous considérons donc comme à peu près synonyme de rousseauisme, est un mysticisme qui cherche dans la bonté de Dieu (1) la garantie de l'alliance céleste dont il découvre l'indice évident, la charte certaine dans la prétendue *bonté naturelle de l'homme.* — On sait que tel fut le mot de ralliement jeté à son époque par le prophète de Genève.

(1) *M^me^ Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau*, Alcan, 1918, in-8°.

Or, nous estimons au contraire, avec tous les penseurs qui ont cherché la vérité psychologique dans l'expérience et dans l'histoire, que l'homme est naturellement « impérialiste », c'est-à-dire porté à s'agrandir aux dépens de son voisinage en vue de se plus sûrement conserver ; car cette disposition native est la loi même de la vie. Telle est au surplus la psychologie de l'Église chrétienne puisqu'elle enseigne que le péché originel a créé dans l'âme humaine une triple et indélébile concupiscence (atténuée mais non pas effacée par le baptême) : *libido excellendi*, *libido sciendi*, *libido sentiendi :* c'est-à-dire la Volonté de puissance, l'appétit du savoir qui n'en est qu'une forme et la passion charnelle qui en peut être considérée également comme un autre aspect. Nous avons ailleurs exposé (1) que le mysticisme rousseauiste peut être considéré comme une hérésie chrétienne issue du quiétisme pour une part et prétendant rayer de la théologie ecclésiastique ses éléments les plus rationnels : le péché originel, la conception du *tentateur* infernal et les sanctions pénales de l'Au-delà.

Ce mysticisme moderne s'est adapté de la façon la plus souple aux diverses aspirations de ses clients et à leur *libido excellendi* ou « impérialisme » originel. Se tournant vers les groupes nationaux qui visent à l'agrandissement de leur domaine, il leur affirme que l'alliance divine est acquise à leur race et c'est alors le mysticisme *racial*, avec ses exagéra-

(1) *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines.* Rousseau visionnaire et révélateur. Renaissance du livre, 1918, et *J.-J. Rousseau* (Garnier, 1921).

tions, dont le pangermanisme est une des plus parfaites expressions contemporaines. — Pour les individus ou les classes qui, au sein d'un corps national cimenté par les siècles, se voient retenus dans un rang social inférieur par leur médiocre capacité ou par leur insuffisante formation mentale et n'en sentent pas moins l'aiguillon de la *libido excellendi*, il se fera fort de leur conférer l'alliance divine précisément à titre d'hommes sans culture, de plébéiens préservés des perversités civilisées par leur fidélité aux inspirations du Dieu-Nature. C'est ici ce que nous appelons le mysticisme social ou socialisme romantique, le fruit le plus immédiat de l'enseignement de Rousseau. — A ceux qui se sentent, ou seulement se prétendent mieux doués par l'esprit que leurs congénères, il montrera l'alliance divine acquise aux serviteurs du Beau et du Vrai, aux artistes-nés, aux savants initiateurs, et ce sera le mysticisme *esthético-scientifique*, prêt à satisfaire la *libido sciendi*. — Enfin, à la *libido sentiendi*, à la concupiscence de la chair, à la passion de l'amour, le mysticisme rousseauiste s'est adapté en prenant la forme *passionnelle*, en faisant de la passion, même ouvertement contraire aux règlements sociaux, la voix de Dieu et non plus celle du Tentateur infernal dans le cœur de l'homme : un dernier mysticisme qui s'amalgame d'ailleurs assez volontiers avec le précédent en raison du rôle joué de tout temps par l'amour dans l'inspiration artistique.

Cet exposé sommaire de nos vues psychologiques et morales fera mieux comprendre qu'à nos yeux les éléments essentiels de l'état d'esprit mystique soient

d'une part la Volonté de puissance, l'impérialisme particulièrement actif chez un individu qui cherchera donc par instinct ou par tendance héréditaire un appui dans l'Au-delà pour ses ambitions terrestres : d'autre part, le tempérament émotif, l'instable équilibre nerveux qui prédisposera cet ambitieux à demander aux impulsions principalement affectives de son moi, aux activités les moins nettement conscientes de sa pensée, les indices, les probabilités, bientôt la certitude plus ou moins ouvertement avouée de l'alliance divine.

Ayant le dessein de montrer un adepte inconscient du mysticisme dans Émile Zola, dont l'activité littéraire se place à peu près au point de jonction entre la quatrième génération de l'ère rousseauiste et la cinquième, il nous faut tout d'abord constater, dans son tempérament et dans son caractère, les deux dispositions dont nous venons de dire que la disposition mystique de l'esprit est un corollaire habituel.

I. — L'essor de la volonté de puissance chez Zola.

Trois sources principales nous renseignent sur le tempérament physique et psychique d'Émile Zola, tel qu'il l'a reflété et manifesté dans son œuvre : les *Lettres de Jeunesse* adressées par lui à des camarades de collège : les confidences qu'il a faites, vers le milieu de sa carrière, à son disciple Paul Alexis et dont

celui-ci a tiré, dès 1882, un essai de biographie psychologique sous ce titre: *Émile Zola, Notes d'un Ami:* enfin l'étude psycho-médicale très approfondie que consacra en 1896 au romancier des *Rougon-Macquart* le docteur Toulouse. Ce savant avait entrepris d'appliquer les précises investigations du laboratoire à quelques esprits de marque et de choix qui, par dévouement pour les intérêts de la science, accepteraient de se prêter à son minutieux examen. Henri Poincaré et M. de Freycinet se soumirent, vers le même temps que Zola, aux observations du même investigateur.

Les *Lettres de Jeunesse* adressées au mathématicien Baille et au peintre Cézanne nous révèlent un collégien assez semblable à Stendhal, à Balzac, (d'après son *Louis Lambert*), à Flaubert, à Dumas fils, à Tolstoï, à Vallès, ces fils de la seconde, de la troisième et de la quatrième génération rousseauiste : c'est-à-dire un enfant doté d'un vigoureux amour-propre, qui fait de lui un précoce protestataire : « J'arrivais au monde le sourire aux lèvres et l'amour dans le cœur, écrit-il à Baille au mois de juillet 1860 (1) en évoquant leurs communs souvenirs scolaires. Je cherchais partout des amis. Dérision ! On me jeta des sarcasmes à la face. J'entendis murmurer autour de moi des surnoms odieux (2).

(1) Né en 1840, il avait alors 20 ans.

(2) Il était, dit P. Alexis, myope et timide, donc peu liant et peu tutoyeur. Ses camarades d'Aix-en-Provence raillaient en outre un défaut nerveux de prononciation qui affligea son enfance, et, le sachant né à Paris, le traitaient de *franciot !*

Je vis la foule s'éloigner et me montrer du doigt. Je pliai la tête quelque temps, me demandant quel crime j'avais pu commettre, moi, si jeune, moi dont l'âme était si aimante? Mais lorsque je connus mieux le monde, lorsque j'eus jeté un regard plus posé sur mes calomniateurs, lorsque j'eus vu à quelle *lie* j'avais à faire, vive Dieu, je relevai le front et *une immense fierté me vint au cœur*. Je me reconnus grand à côté des nains qui s'agitaient autour de moi : je vis combien mesquines étaient leurs idées, combien sot leur personnage, et, frémissant d'aise, *je pris pour dieux l'orgueil et le mépris*... Je conçus le projet de les écraser de ma supériorité et de les faire ronger par ce serpent qu'on nomme l'envie. Je m'adressai à la Muse, cette divine consolatrice, et, si *Dieu me garde un nom*, c'est avec volupté que je leur jetterai à mon tour ce nom à la face, comme un sublime démenti à leurs sots mépris ! » Ce style emphatique est bien de la vingtième année !

Se tournant alors vers ses deux correspondants, ses alliés de choix dans la lutte vitale, il ajoute, sur un ton plus attendri, à leur adresse : « Si j'ai de l'orgueil *avec ces brutes*, je n'en ai pas avec vous, mes amis. Je reconnais ma faiblesse et je ne me trouve, pour toute qualité, que celle de vous aimer. Je suis cramponné à vous comme le naufragé à sa planche de salut, dans la débâcle générale de mes amitiés. *Dieu vous envoya* pour me tirer du gouffre où je tombais désespéré... Je puis vous aimer et les détester sans vous confondre, quoique le même terrain vous ait donné naissance ! »

Un écho de ces années d'orgueilleuse souffrance se perçoit au surplus dans les premiers écrits publics de Zola, et, par exemple, dans la *Confession de Claude*, une œuvre par certains côtés si personnelle ; quelque chose comme le *Joseph Delorme* du choryphée de la cinquième génération romantique : « Je dois être une créature étrange, écrit Claude, bonne seulement à aimer et à pleurer, car je me suis attendri, j'ai souffert dès mes premiers pas. Mes années de collège ont été des années de larmes. J'avais en moi *les fiertés des natures aimantes*. On ne m'aimait point, car on m'ignorait et je refusais de me faire connaître... J'ai pardonné à mes anciens camarades qui m'ont froissé, blessé dans mon orgueil et dans ma tendresse ; les premiers, ils m'ont donné les rudes leçons du monde et je les remercie presque de leur dureté. Il y avait parmi eux de tristes garçons, des sots, des envieux qui doivent être aujourd'hui des imbéciles parfaits et de méchants hommes. J'ai oublié jusqu'à leur nom ! » Alexandre Dumas fils avait conservé des sentiments analogues à l'égard de ses anciens condisciples et raconte qu'il eut un jour l'occasion de les témoigner crûment à l'un d'eux.

Fierté, orgueil, mépris, soif de se faire un nom illustre, en un mot âpre et tenace volonté de puissance, c'est bien ce que nous lirons aussi, fût-ce entre les lignes, dans le livre de Paul Alexis. Zola lui avait mainte fois témoigné, dit-il, des sentiments d' « émulation » fort actifs et se reconnaissait volontiers ambitieux, dominateur, tourmenté par *le besoin natif d'être le premier en toutes choses*. Il mo-

difiait difficilement son opinion une fois arrêtée, poursuivait-il, même en présence des raisons les plus péremptoires, et il se trouvait très malheureux lorsqu'il se voyait convaincu de quelque erreur, même en matière tout à fait insignifiante. Aux échecs, son jeu favori, non seulement il aurait voulu gagner toujours, mais encore, lorsqu'il se voyait battu, cette défaite l'affectait pour quelques instants tout autant que « si on lui avait refusé le moindre talent littéraire » ! Comparaison caractéristique ! De façon plus générale, il discernait en lui une instinctive répugnance à se reconnaître vaincu ; la chose arrivait-elle, il avait besoin de quelque délai pour retrouver son équilibre intellectuel ébranlé, pour recommencer sur de nouveaux frais la lutte de la vie et pour reconstruire, dans son for intérieur, l'édifice endommagé de son « impérialisme » exigeant. En un mot, son *esprit de dictature intellectuelle* (Saint-Cyran disait *esprit de principauté* en un siècle monarchique) formait, de son propre aveu, un étonnant contraste avec son accommodante bonhomie et son défaut de toute volonté arrêtée dans les actes quotidiens de l'existence.

Enfin, au docteur Toulouse, Zola apparut également comme un *ambitieux*, conscient de sa valeur et servi par une extraordinaire appétit de parvenir, comme un assoiffé de pouvoir intellectuel dont la devise pourrait se formuler en ces termes : *occuper la première place*, c'est-à-dire exercer le souverain pontificat de l'esprit.

II. — Sous l'empire de l'émotivité excessive.

Peut-être l'a-t-on pressenti déjà par l'ébauche psychologique dont nous venons de marquer les traits, cette volonté de puissance, d'ailleurs si légitime en un si remarquable cerveau, fut constamment tenue en éveil et en action chez Zola par les inquiétudes d'un tempérament fort nerveux : inquiétude constitutionnelle qui fut vraisemblablement pour lui un héritage de son père. Ce vénitien, né d'une mère Corfiote, avait été francisé dès l'adolescence par l'établissement de la domination française en Italie, sous Bonaparte. François Zola fut un chercheur d'idées neuves, un inventeur qui dessina un nouveau port pour la ville de Marseille et dota la ville d'Aix d'un aqueduc habilement ménagé. Au cours d'un voyage à Paris, en 1839, il épousa la fille de cultivateurs beaucerons, Émilie Aubert, née aux environs de Dourdan, en Seine-et-Oise. Comme il arrive le plus souvent, Emile ressembla sans doute physiquement à sa mère ou à quelque ascendant de celle-ci, car son aspect n'eut rien de vénitien ni de grec, ainsi qu'on le sait ; et du même coup, il emprunta de son hérédité maternelle ces tendances de raison avisée, d'utilitarisme calculateur qui corrigèrent en lui, jusqu'à un certain point, la disposition émotive et mystique, dont nous fournirons bientôt tant de preuves. En dépit de son nom exotique, il faut voir en lui, pour une grande part, l'héritier psychique de paysans français, et, par là, un représentant qualifié de son pays natal.

Ses *Lettres de jeunesse* nous permettent aujourd'hui de diagnostiquer bien nettement en lui ce *mal du siècle* dont la précédente génération rousseauiste avait créé le nom et décrit les symptômes. Ainsi, le 18 juin 1860, il mande de Paris à son ami Baille qu'il doit supporter depuis quelque temps une rude attaque de *spleen* et que cette maladie présente en lui des caractères singuliers : abattement mêlé d'inquiétudes, souffrance tout à la fois physique et mentale. Le monde lui apparaît voilé de noir : un immense ennui déflore et décolore ses sensations de toute nature. Par bonheur, il connaît dès ce temps un remède à cette pénible dépression ; c'est l'espoir du succès littéraire à venir. Oui, *le moindre projet de poème ou de nouvelle* est par lui caressé avec la plus tendre complaisance : puis, lorsqu'il faut malgré tout revenir à la réalité morose, il la voit déjà moins en noir. Ainsi Gœthe constatait vers le même âge qu'à la condition de traduire en phrases pathétiques les mélancolies, les déceptions, les faux pas de sa jeunesse, il en atténuait grandement l'amertume. C'est que, sans le voir aussi clairement que Zola, il escomptait, lui aussi, pendant ce travail les futures satisfactions de sa volonté de puissance, appliquée tout entière la conquête de la gloire littéraire.

Quelques semaines plus tard, le 24 septembre de la même année 1860, l'ami de Baille se dira de nouveau tellement ébranlé, tellement irrité dans son système nerveux qu'il souffre d'une excitation physique et morale presque continuelle et que l'insomnie le torture. Il s'empresse de recourir à la même hygiène qu'au printemps précédent. Lorsqu'il dort

à demi, d'un fiévreux sommeil, voici que se présente à son esprit une idée qu'il croit belle et grande, à laquelle il attribue sans hésiter *une incalculable portée :* c'est l'idée d'un long poème capable de *faire hurler ou applaudir la foule à ses pieds :* et, tout aussitôt, il se sent soulagé de ses maux ! Ajoutons que les Goncourt, qui l'ont connu de bonne heure et qui l'ont bien connu, savaient qu'il fut, dès sa vingtième année, un inquiet, un torturé, un névrosé dans la pleine signification de ce terme : ils l'ont affirmé dans leur précieux *Journal*. Edmond de Goncourt raconte qu'à un certain dîner chez Flaubert, en 1875, Zola se montra si pessimiste, si profondément amer sur tous les sujets dont il fut question que Tourgeneff, écoutant cette diatribe déclara que Jean-Jacques Rousseau (l'évangéliste de la religion romantique) était décidément un type spécifiquement *français*. Comparaison significative bien que hasardeuse, car Rousseau n'avait rien de particulièrement français ; mais il a façonné au moins sur certains points les Français modernes à son image.

C'est encore un nerveux bien caractérisé que Paul Alexis présentait au grand public en 1882 dans ses *Notes d'un ami* sur Zola quadragénaire. Ces pages apologétiques nous apprennent en effet que le romancier, dès lors illustre, se trouvait obligé à un certain effort de mémoire pour *se rappeler* qu'il était désormais « arrivé » dans la littérature à une situation des plus enviables. Constamment pessimiste, porté à voir les choses en gris, ou même en noir, il estimait souvent n'avoir rien fait encore pour la durée de son nom : il croyait reculer plutôt que

progresser dans la technique de son art, et mériter par conséquent la réputation du *plus infortuné des hommes*. Par réflexion seulement, il revenait à une plus exacte appréciation des faits. Mais sa disposition d'esprit habituelle ne l'en portait pas moins à demeurer sur le qui-vive, à *frissonner d'anxiété* devant l'incident le plus futil! Alexis expliquait cette *incurable mélancolie* de son maître par le défaut d'exercice physique et par une *maladive sensibilité nerveuse* qui, de tout temps, l'avait prédisposé à *l'hypochondrie*.

Homme célèbre, insistait ce biographe si renseigné, Zola n'est pas un homme heureux. Bien portant, il se croit malade. Auteur de livres qui sont dans toutes les mains, il ne saurait se relire lui-même *sans souffrir*. Arrivé à la grande notoriété depuis des années, il garde la continuelle sensation d'être un débutant de la carrière des lettres et s'asseoit chaque matin devant sa table de travail avec l'appréhension de ne plus pouvoir écrire. Impressionnable au plus haut degré, éprouvant toute émotion plus *douloureusement* qu'un autre, il tire, il est vrai, de cette anomalie la puissance d'exprimer ses émotions avec une force rare : mais il ne connaît pas la tranquillité et *ne jouit de rien*. On assure qu'en expirant Eugène Delacroix, le grand peintre romantique, aurait proféré cette exclamation de désespoir : « Je meurs enragé! » Eh bien, Zola *vit enragé* chaque jour, ce qui est plus pénible encore !

Qu'on s'efforce donc, continuait Alexis, de concilier autant que possible entre elles des dispositions si mal cohérentes, de se représenter un révolté rai-

sonnable, un désespéré qui serait également un résigné, *un monomane qui, connaissant son mal à fond, en tirerait parti avec sagesse :* on aura le portrait ressemblant d'Émile Zola! Ce portrait-là n'est-il pas fort reconnaissable en vérité. N'est-ce pas celui d'un *enfant du siècle* romantique que l'expérience de ses ascendants littéraires complétée par la sienne propre, a mis en mesure de corriger, dans sa vie, leurs outrances tout en les renouvelant dans ses œuvres, de se créer une hygiène mentale plus sagace, et d'échapper de la sorte à ce naufrage des facultés d'équilibre qui menace les fils spirituels de Jean-Jacques.

III. — « Ah ! le pauvre écorché que je suis ! »

Venons au livre du docteur Toulouse, qui a si nettement défini, pour le plus grand profit des historiens de la littérature, le tempérament de Zola aux approches de la soixantaine. Nous nous souvenons encore de notre surprise lorsque cette consciencieuse étude vint nous révéler un nerveux, ou, pour mieux dire, un *névropathe* parfaitement caractérisé dans l'auteur des *Rougon-Macquart.* L'opinion ne l'avait-elle pas considéré jusque-là, en dépit des suggestions d'Alexis, comme un vigoureux lutteur pour la vie et pour les jouissances de la vie, comme un gaillard de robuste carrure et de puissante encolure, fait pour envisager l'existence par ses côtés reposants et riants, pour continuer, dans le ton moderne, les fabliaux du moyen âge gaulois ou les débauches

de plume du joyeux curé de Meudon? Cette illusion devait disparaître devant la réalité des faits, car le romancier de *Pot-bouille* était bien décidément un authentique rejeton de Saint-Preux, de Werther, de René, de Joseph Delorme, de Frédéric Moreau.

Dans une lettre liminaire qu'il adressait à M. Toulouse, son patient investigateur, il rappelait lui-même que la critique l'avait constamment présenté au public comme une sorte de « bœuf de labour », au cuir épais, aux sens grossiers, accomplissant lourdement sa tâche et ne manifestant que l'unique et vilain appétit du lucre ! « Grand Dieu, protestait-il alors avec une sincérité évidente, moi qui méprise l'argent, moi qui n'ai jamais marché dans la vie qu'à l'idéal de ma jeunesse ! *Ah ! le pauvre écorché que je suis*, frémissant et souffrant au moindre souffle d'air, ne s'asseyant jamais à sa tâche quotidienne que dans l'angoisse, ne parvenant à faire son œuvre que dans le continuel combat de sa volonté, contre son doute. Qu'il m'a fait rire et pleurer des fois, le fameux bœuf de labour ! Et si je ris aujourd'hui, c'est qu'il me semble que vous enterrez ce bœuf-là ! »

M. Toulouse faisait en effet justice de la légende que Zola évoque en termes pittoresques dans les quelques phrases que nous venons de reproduire. Il notait l'air habituellement sérieux, *inquiet, chagrin* du romancier : il le montrait sujet, depuis sa vingtième année, à des crises de douleurs aiguës dans les membres, affecté de coliques nerveuses, d'angine de poitrine, de cystite chronique, de rhumatisme articulaire. Parvenu à 56 ans, poursuivait le médecin-psychologue, M. Zola vit dans un état de ma-

laise constant, de faiblesse et d'irritabilité presque continuelles : un tremblement nerveux secoue ses doigts. En un mot, c'est un *névropathe*, écrivait le praticien en toutes lettres pour résumer ses observations minutieuses. Et son diagnostic de cette époque nous laisse en outre l'impression que si la vie du grand écrivain n'avait pas été tranchée par un accident imprévu quelques années plus tard, elle aurait trouvé néanmoins sans grand délai son terme naturel, tant l'usure était certaine, en dépit des apparences, dans ce tempérament miné de toutes parts.

Au moral, M. Toulouse observa chez son sujet de curieuses superstitions ou manies dont Zola ne se sentait pas absolument l'esclave, il est vrai, et contre lesquelles il pouvait réagir au besoin parce que sa raison en reconnaissait l'absurdité foncière, mais dont il acceptait le plus souvent, sans aucun effort de réaction, la hantise. Par exemple, il se plaisait à toucher chaque réverbère en suivant une rue, à franchir un obstacle du pied droit, à sortir de chez lui du pied gauche : et, par une phobie difficilement explicable, il évitait de prendre un fiacre dont le numéro donnât dix-sept par la somme de ses chiffres additionnés entre eux! Répondant à un autre interrogateur savant, le docteur Saint-Paul, Zola avait d'ailleurs précisé peu auparavant (1895) en ces termes les frappantes anomalies des sens qu'il savait mettre au service de son inspiration artistique : « Mes souvenirs visuels ont une puissance, un relief extraordinaire : ma mémoire est énorme, prodigieuse ; elle me gêne. Quand j'évoque les objets que j'ai vus, je les revois tels qu'ils sont réellement, avec

leurs lignes, leurs formes, leurs couleurs, leurs odeurs et leurs sons! C'est une *matérialisation à outrance:* le soleil qui les éclaire m'éblouit presque ; *l'odeur me suffoque;* les détails s'accrochent à moi et m'empêchent de voir l'ensemble! » On songe ici, malgré soi, aux quasi-hallucinations visuelles des premiers romantiques, aux « habitants » de Rousseau, à la « sylphide » de Chateaubriand, à George Sand enfant devant l'écran vert de Nohant. Cet aîné de la cinquième génération du grand mouvement mystique contemporain a spécifié toutefois qu'une telle possibilité d'intense évocation n'était pas chez lui de très longue durée : le relief de l'image qui, d'abord, se montrait d'une exactitude et d'une intensité inouïes s'effaçait peu à peu pour disparaître enfin, de sorte que sa mémoire pouvait être caractérisée à la fois par la puissance énorme du souvenir et par sa fragilité (1).

Ces supériorités, contrebalancées par les fai-

(1) Il faut très probablement voir une confidence personnelle dans les sensations que Zola prête au héros de *Madeleine Férat* (cette œuvre si curieuse de sa jeunesse) lorsque survient un orage. L'esprit de Guillaume, explique son historien psychologue, demeurait ferme devant le tumulte des éléments ; il n'avait pas peur d'être foudroyé, mais toute sa chair se révoltait néanmoins au fracas de la foudre. Quand un éclair lui brûlait les yeux, il lui semblait recevoir un coup violent dans la poitrine ; il éprouvait dans l'estomac une angoisse qui le laissait frémissant, éperdu! « Je n'ai pas peur, je souffre », disait-il alors à sa compagne Madeleine, étonnée d'une pareille débilité nerveuse chez un homme d'ailleurs très robuste d'aspect! Et pendant toute la durée du météore, il demeurait affaissé, inerte, le visage pâle et défait, avec des tressaillements de tout l'être!

blesses que nous avons signalées les premières, avaient pour résultat de lui rendre le travail difficile, pénible, anxieux. Dans le roman spécifiquement esthétique de la série des *Rougon-Macquart,* où Zola mit, par exception, beaucoup de lui-même, il a formulé en termes éloquents la plainte amère du producteur torturé par l'angoisse de la création d'art. Le travail, écrit-il alors, prend à ce forçat tout ce qu'il aime. Sa pauvre femme n'a pas de mari ; sa maison rit ou pleure selon que la besogne lui aura été le matin facile ou pénible. Il a si bien pris l'habitude de la tâche méthodique que l'œuvre commencée le cloître étroitement dans sa demeure. Pas une sortie au soleil matinal ! Pas une escapade vers l'habitation d'un ami ! Pas une fantaisie de paresse ! Et pourtant, en dépit de ces sacrifices constants, il n'accouche qu'avec l'aide des fers, au milieu des plus atroces souffrances, pour que l'enfant, une fois mis au monde, apparaisse hideux à son géniteur ! Car c'est toujours très laid un livre vu par celui qui l'a tiré de son cerveau. Pour l'aimer, il faudrait n'en avoir pas fait de sa main la « sale cuisine » ! Jusqu'à son lit de mort, l'artiste conservera des doutes torturants sur la besogne déjà faite, se demandant si c'était bien cela, s'il ne devait pas aller à gauche lorsqu'il a pris par la droite, s'il n'a pas tourné le dos à ce but qu'il avait tout d'abord proposé à son effort. Aussi sa dernière parole, son dernier râle seront-ils pour vouloir tout refaire ! « Ah ! clamera-t-il à ce moment, une vie, une seconde vie, qui me la donnera pour que le travail me la vole et pour que j'en meure encore ! » Éloquente expres-

sion, sous la plume de Zola, des conclusions de sa propre expérience vitale !

On conviendra que, doué de la sorte au physique et au moral, le chef de l'école « naturaliste » se trouvait prédisposé à sacrifier, sans en avoir conscience, aux divers mysticismes que la religion rousseauiste cultive tacitement dans l'âme contemporaine, si du moins l'on veut bien se souvenir des considérations par lesquelles nous avons fait précéder son portrait mental. Nous allons maintenant poursuivre notre démonstration en scrutant ses nombreux écrits. Brunetière, étudiant Balzac, a dit des romanciers balzaciens : « Flaubert, que j'appellerais le dernier des romantiques si Émile Zola n'avait pas existé. » A notre avis, ils ne sont pas plus l'un que l'autre le *dernier* des romantiques, car il en est venu beaucoup d'autres à leur suite et la série n'est pas près de se clore. Il est vrai seulement qu'ils incarnent avec éclat ce type humain, l'un dans la quatrième génération du mouvement rousseauiste, l'autre à l'aurore de la cinquième.

LIVRE PREMIER

MYSTICISME ESTHÉTIQUE

L'adolescent débute presque nécessairement par l'imitation au cours de la lutte vitale, avant de s'enhardir à l'affirmation de son originalité propre. Le premier des divers mysticismes rousseauistes auquel devait donc adhérer l'étudiant ambitieux de 1860, c'était celui que notre pléiade lyrique de 1830 a cultivé plus que tous les autres, celui qui, dans la classe sociale à laquelle appartenait Zola, parle le plus insinuant langage aux juvéniles aspirations de puissance : en deux mots le mysticisme esthétique, l'effort vers le pouvoir par la voie du succès artistique. Une voix murmurait dès lors à son oreille : « Tu es artiste-né, doté comme tel d'un privilège d'origine céleste, et ton Allié de l'Au-delà te conduira donc sans nul doute à la victoire que tu rêves par le chemin de la production littéraire. »

Rappelons les circonstances qui l'avaient engagé sur ce chemin. Enfant unique, de bonne heure orphelin de père et élevé par deux femmes, sa grand' mère maternelle et sa mère, il fut très choyé et pour ainsi dire couvé durant ses premières années. L'existence des siens qui était d'abord assez largement bourgeoise, dut toutefois se restreindre au temps de

son adolescence et devint rapidement difficile ou même précaire. D'autre part, il fut loin de se montrer précoce par le développement de l'esprit, son hérédité beauceronne un peu lourde l'emportant visiblement sur son ascendance méridionale en ceci. A douze ans et demi, il ne put entrer que dans la classe de huitième au collège d'Aix où il travailla dès lors de façon régulière, avec des succès honorables. Parvenu à la classe de troisième, il choisit de préparer le baccalauréat ès sciences : non qu'il dédaignât les lettres, bien au contraire, comme nous l'avons déjà vu, mais il éprouvait une invincible répugnance pour les langues classiques, pour le grec en particulier, malgré ses origines corfiotes. Quant aux vers latins, il lui fallait se torturer cruellement le cerveau pour les construire.

Au milieu de sa classe de seconde, on l'envoya continuer ses études à Paris, au lycée Saint-Louis, dès lors réputé par ses cours de sciences, Mais là, se trouvant en concurrence avec des travailleurs beaucoup plus soigneusement sélectionnés que ses émules provinciaux de la veille, il passa sans transition de la tête à la queue de la classe, et, cédant au découragement, se relâcha dans son travail. Seule la composition française demeura sa partie forte. Son maître, Émile Levasseur, qui fut plus tard administrateur du Collège de France après Gaston Pâris, lisait parfois ses devoirs à haute voix devant ses condisciples et les proposait en exemple, bien qu'il en jugeât la couleur *trop romantique* à son gré : appréciation qu'il n'est pas superflu de remarquer. Ce fut aussi pour avoir commenté La Fontaine avec un

accent *trop romantique* qu'il se vit refusé à l'examen oral du baccalauréat au début de l'été 1859. Il est donc permis de supposer que ses compositions de ce temps se distinguaient par l'honorable enthousiasme esthétique, par la facilité un peu molle du développement littéraire, enfin par l'incorrection grammaticale occasionnelle qui marqueront encore ses lettres des deux années suivantes.

Refusé de nouveau — et, cette fois, sur ses compositions écrites, — par la Faculté des sciences de Marseille au mois de novembre 1859, il ne renouvela plus sa tentative et termina de la sorte en « fruit sec » une éducation qui laissait pourtant très vif en lui le sentiment de sa vocation littéraire et même de ses destinées *poétiques*. Par la suite, il se félicitera de son échec universitaire. Son roman *Au bonheur des dames* nous montre Octave Mouret enrichi en quelques années par la création d'un grand magasin de nouveautés et marchant de pair pour la fortune avec les Chauchard ou les Boucicaut. Or Octave, qui a passé son baccalauréat, prétend n'en avoir jamais tiré le moindre parti. — Du diplôme, peut-être, lui répondrait-on volontiers, mais non pas de la préparation qui permet de l'obtenir, car les études classiques sont une incomparable gymnastique de l'esprit. — Quoi qu'il en soit, il n'a, dit-il, demandé à ce parchemin sans valeur que de ne pas trop le *gêner* dans l'existence : « Et tu sais, insiste-t-il près d'un camarade rencontré dans le monde quelques années après le collège, quand on a eu la bêtise de se mettre ça entre les jambes, il n'est pas commode de s'en dépêtrer. On s'en va à pas de tortue dans la

vie lorsque les autres, ceux qui ont les pieds nus, courent comme des dératés... Le vrai, c'est de vouloir, d'agir, de créer enfin !... Tu as une idée : tu te bats pour elle : tu l'enfonces à coups de marteau dans la tête des gens : tu la vois grandir et triompher... Ah, oui, mon vieux, je m'amuse ! » Zola ne s'amuse pas encore tous les jours en 1859 ; mais il trouve déjà quelques instants heureux dans la conviction de l'alliance céleste, dans l'espérance de la gloire prochaine, et sa correspondance avec ses deux amis d'Aix va nous éclairer sur ses dispositions de cette heure.

CHAPITRE PREMIER

MIRAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

En feuilletant ces *Lettres de jeunesse* qui nous ont déjà fourni quelques suggestives confidences, on remarque d'abord avec surprise qu'elles sont médiocrement, lourdement écrites. Rien ici de la brillante facilité, de la concision savoureuse d'un Flaubert jetant sur le papier, à dater de ses onze ans, les amusantes lettres à Chevalier ; puis, vers seize ans, les curieux *Mémoires d'un fou ;* enfin, à vingt ans, son admirable *Novembre*. A vingt ans, Zola n'annonce en rien le styliste suffisamment correct et si vigoureux des *Rougon.* Sous sa plume active, les développements se pressent, abondants toujours, judicieux le plus souvent, mais on y chercherait en vain une image originale ou une tournure de phrase désinvolte. Le talent d'écrivain devait lui venir entre sa vingt-deuxième et sa vingt-cinquième année avec une rapidité qui eut vraiment quelque chose d'exceptionnel et qui, au surplus, étonna grandement les rares spectateurs attentifs de son effort littéraire à cette époque de sa vie.

I. — Paraphrase des grands romantiques.

Si après avoir jeté un coup d'œil sur la forme de ses lettres à Baille ou à Cézanne, nous passons à l'examen de leur fond, il nous faudra constater sans délai que l'auteur est encore profondément imbu de ce rousseauisme dont la jeunesse moderne respire constamment les effluves dans l'atmosphère morale où se fait, depuis cent cinquante ans, son éducation. Notons plutôt ce développement sur les résultats cérébraux de l'ivresse : « N'est-il pas étonnant, écrit Zola à Baille le 16 mai 1860, que l'ivresse, chez la plupart, éveille de *bons* sentiments ? N'as-tu pas remarqué que, dans ces moments, les *calculs d'intérêt disparaissent*, que ce sont des moments d'effusion, de générosité ! On perd sa raison, me diras-tu ? C'est vrai, mais il semble que la partie de raison que l'on perd soit la partie *méchante, celle que donne le contact des hommes !* L'homme ivre, perdant le sentiment des dangers, perdant sa *dissimulation*, *fruit des rapports entre hommes civilisés, revient à l'état de nature tel que l'a créé Dieu*, sinon que sa pensée est obscurcie ! Buvons donc et du meilleur ! » Il n'y a là qu'une boutade sans doute, mais elle est caractéristique.

Goûtons encore ce morceau de bravoure, cette sorte de psaume enthousiaste que dicte à l'aspirant poète la romantique figure de *Rolla*, le jeune byronien jadis chanté par le plus attachant de nos lyriques. Le rôle du poète ici-bas, explique Émile à son ami Baille, est celui du *régénérateur*, celui de l'homme

qui se dévoue au progrès de ses semblables. Lorsque, en effet, la race humaine sortit des mains puissantes du Créateur, ses représentants se firent ou cultivateurs, ou chasseurs, mais ils surent en tout cas *se passer les uns des autres* et conserver leur *individualité libre*. — Nous sommes ici dans la fantaisiste sociologie de Jean-Jacques. — Eh bien, Rolla est de ce caractère ! Comme Rousseau en afficha la prétention sur le tard, il est, lui aussi *l'homme de la nature primitive*. En vertu d'un privilège à peu près unique, son esprit est resté indépendant dans le sein d'une société qui a supprimé partout la *liberté originelle* : « Il rira dédaigneusement de ce que tu nommes une position et de ce qu'il appelle, lui, un esclavage! Il ne voudra avoir rien de commun avec des êtres qu'il méprise. Il vivra trois ans, libre et fier ; puis il se suicidera... *Dieu m'a pétri d'une argile assez semblable à celle de Rolla*... Je préfère la vie du sauvage d'Amérique, se suffisant à lui-même, à cette vie d'homme civilisé où nous avons chaque jour le besoin de nos misérables semblables... Je jure devant Dieu que, si je n'avais pas de famille, je m'exilerais : j'irais je ne sais où, mais il faudrait que je la trouve, cette *liberté*, soit dans la plaine, soit sur la montagne... (réminiscence du *Klephte* de Hugo). Je le dis en vérité, tu t'es fait le champion d'une bien laide cause. Cette lettre que tu m'as écrite n'est pas la lettre d'un jeune homme de vingt ans... J'aime mieux mon rêve, si grand, si sublime, que ta mesquine et désolante raison. D'ailleurs, qu'y puis-je changer ? *Dieu m'a créé tel*. Je marche dans mon chemin, quitte à m'ensanglanter les pieds ! »

Le jeune exalté rétractera quelques jours plus tard, il est vrai, ces lignes, d'ailleurs bien naturelles à son âge, car elles sont l'expression d'un bouillonnement normal et légitime de la sève vitale. Il affirme alors à bon droit que la raison est chez lui très vivace et que, s'il en paraît manquer quelquefois, c'est qu'il en fait, pour un instant, mauvais usage et la contraint de justifier à ses propres yeux ses folies. Oui, concède-t-il à l'homme de science exacte qu'est dès ce temps son ami de Provence, oui, c'est sagesse au total que d'accepter la société telle que les hommes nous l'ont faite; il n'en est pas moins bon de *frémir parfois sous le joug !* — Ce que nous lui concéderons très volontiers pour notre part.

Un autre jour, il s'avisera de classer les poètes en deux catégories : ceux qui stigmatisent le mal, et ceux qui célèbrent le bien, les artisans de satire et les auteurs de cantique. Pour sa part, *il choisit le cantique*, car la peinture des splendeurs célestes lui paraît plus capable de ramener le pécheur à la voie droite que l'évocation des tourments de l'enfer : Lamartine lui semble plus moral que Juvénal. Il se sent et se dit à cette date un *romantique* (1), par toutes les aspirations de son être : c'est à ce point qu'il *ne peut devenir réaliste*, dit-il, et que, s'il montre au besoin la réalité dans ses écrits, c'est à la condition de parler du ciel aussitôt après et de découvrir une étoile dans chacun des bourbiers qu'il s'est imposé de sonder (2).

(1) *Corresp.*, I, 106, et II, 105.
(2) *Corresp.*, I, 115.

Sa profession de foi religieuse est, à peu de chose près, celle du Vicaire Savoyard. A son avis, Dieu ne demande pas qu'on l'adore d'une manière plutôt que d'une autre. Point de clergé, puisque la caste sacerdotale a, de tout temps, trahi son devoir. Le temple de l'Éternel est l'univers ; et, si l'on n'en demande pas davantage à un homme pour le proclamer religieux, on constatera que la foi n'est nullement morte autour de nous comme on l'a prétendu trop souvent. Chacun de nos contemporains ne reconnaît-il pas une puissance suprême ? Tout homme généreux ne sent-il pas son âme tendre vers le ciel ? Ce qui est mort, ou du moins ce qui se meurt, ce sont les prêtres, les faiseurs de systèmes, les stupides fanatiques et les plats commentateurs. Mais Jésus fut un Législateur sublime, un divin moraliste, un homme marqué du doigt de Dieu, le réel prêtre infaillible, parlant véritablement au nom du Très-Haut : « Si chrétien veut dire disciple du Christ, conclut-il, je prends hautement ce nom. Ses préceptes sont les miens. Son Dieu est le mien ! » Et tout cela est visiblement emprunté de Jean-Jacques ou de Hugo.

Toutefois, poursuit le correspondant de Baille, un monde nouveau va surgir auquel il faut une religion mieux définie. Que fera donc le *Poète* ? Il aura ces élans vers Dieu, ces cris d'une âme qui demande avec des pleurs la sainte croyance des temps évangéliques, le saint amour *de la femme* (furtive apparition du mysticisme passionnel dans cette rousseauiste inspiration d'ensemble !). Il aura ces blasphèmes d'un cœur ulcéré par le doute qui, en

reniant tout ce qu'il y a de pur et de saint, *recherche avec angoisse à recevoir un démenti.* — Un démenti de l'Allié divin, s'il se peut, et ceci nous reporte au byronisme de *Lélia.* — Il saisira la plume dès le berceau, faisant des livres avec la blessure de son cœur, gardant jalousement sa sublime ignorance du monde et contant à tout venant ses *chères visions*, — réminiscence des *Confessions* de Jean-Jacques. — Il interrogera surtout l'avenir, divaguera, se perdra dans la nue pour aller *dénoncer le grand mal au Seigneur*, bâtira utopies sur utopies et dédaignera le passé pour garder son culte à notre époque si vivante, si belle, si *sainte !* « Je t'en parle *sciemment* », conclut Émile en s'identifiant de la sorte à ce poète romantique, c'est-à-dire à ce visionnaire mystique qu'il vient de dépeindre et qui doit se présenter tel en effet pour se faire écouter de nos contemporains. On sent qu'il s'est longuement appliqué déjà, dans sa chambrette d'étudiant pauvre, à la réalisation de cet imposant programme.

II. — Au service du Dieu de la Beauté.

Aussi bien le désir de conquête et de pouvoir, l'« impérialisme » individuel qui se dissimule nécessairement, selon nous, derrière toute profession de foi mystique, se marque-t-il plus nettement parfois chez cet arrière-petit-fils de Jean-Jacques. Il proclame à l'occasion que l'artiste est un *soldat*, un champion envoyé pour *combattre au nom de Dieu* sur

cette terre. Il voit le poète revêtu d'une *sainte mission*. Que ceux donc qui se disent artistes, c'est-à-dire ceux qui *vantent Dieu en eux-mêmes* — admirable formule d'impérialisme mystique, n'est-il pas vrai ? — que ceux-là se souviennent d'avoir été envoyés ici-bas par le Maître !

Il les a dressés çà et là dans le monde comme autant de *phares lumineux* pour marquer à l'homme le chemin du ciel ! Et ce jeune lévite qui, tout à l'heure, condamnait les clergés du passé, par une inconsciente appréhension de concurrence, n'hésite pas à proclamer que l'artiste moderne exerce l'office de *Grand-prêtre*. Avant la venue de Dieu sur la terre, certains hommes qu'on appelait des prophètes et qui étaient assurément des poètes, ont reçu délégation pour annoncer le Messie futur. Après que ce Messie est venu sur la terre, puis remonté vers le ciel, d'autres hommes, *et ce sont les artistes*, furent suscités pour le remémorer aux siècles oublieux. Prophètes et artistes ont donc pareillement *le front marqué du doigt de Dieu !*

Cependant, pour l'éclairer sur l'excès de ses mystiques prétentions, le jeune Émile a sous les yeux, en ce temps, un poète vieilli qui s'est crû jadis l'oint du Seigneur avec autant de bonne foi que lui-même, mais que le céleste Allié a trop visiblement négligé de conduire à la victoire. C'est un certain Pagès (du Tarn) dont il parle quelquefois à ses camarades. Lié, lors de ses débuts dans la vie, avec Hugo et Musset, puis bientôt distancé par eux sur le chemin de la gloire, ce personnage a pris le parti de les dénigrer sans merci : Victor et Alfred sont, à ses

yeux, de tristes écrivains, sachant tout au plus frapper par ci par là un beau vers et dont le succès s'explique uniquement par la camaraderie et par la réclame. Tout leur a souri tandis que tout faisait obstacle à leur émule moins heureux ! Pagès, ignoré du public, ne s'en croit pas moins chef d'école au surplus. N'a-t-il pas écrit une *Phèdre* modernisée où l'intrigue de la tragédie de Racine se retrouve sous l'habit à ailes de pigeon et sous les manches à gigots de 1830 ! Mais on sait que l'expérience d'autrui agit peu sur les illusions de la jeunesse. Émile a placé dans la destinée une si entière confiance que les ridicules de cet homme de lettres ne l'incitent à aucun retour sur lui-même. Il se promet seulement d'apprécier à leur juste valeur les compliments dont la gratifie ce « raté » qui le considère trop évidemment comme un barbouilleur de papier sans conséquence, comme *un jeune fou peu à craindre* et qu'il est permis d'encourager sans rien redouter de sa concurrence.

D'autres se chargent dès lors de lui faire souffrir persécution pour sa foi esthétique. Le père de son ami Cézanne, un honorable banquier provincial, compte sur le jeune Paul pour lui succéder un jour à la tête de sa maison d'affaires. Or, Paul a le goût de l'art, il veut être peintre, et, si l'on songe au prix qu'atteignent présentement les tableaux sommaires de cet impressionniste de marque, l'affaire qu'il avait en vue n'était pas plus mauvaise que celles dont la direction lui était réservée par les siens. Mais M. Cézanne ne pouvait prévoir, dès 1861, les évolutions extrêmes du goût romantique en matière

de peinture (1); il se montrait donc fort irrité contre Zola qu'il accusait d'égarer son camarade dans les sentiers vertigineux du mysticisme esthétique. Il le taxait à l'occasion d'« infamie » et le traitait de « vil intrigant », ce qui était assurément fort injuste.

La victime de ces accusations s'en plaint à son autre ami, Baille, sur un ton fort digne au total. Paul s'est reconnu peintre, explique-t-il, et, se sentant au dos des *ailes d'aigle*, se prépare à déserter la basse-cour familiale. Or, son père ne peut pas croire qu'un garçon de bon sens préfère, sans y être méchamment incité, la palette aux chiffres et l'air du ciel à l'atmosphère étouffée des comptoirs ; il se refuse à comprendre qu'une telle vocation se déclare en certaines âmes *parce Dieu l'a voulu de la sorte*. Dieu qui l'avait créé banquier, a créé son fils artiste. Après avoir mûrement réfléchi sur un fait qui lui apparaît comme une anomalie monstrueuse, il a conclu que ce désordre mental devait s'expliquer par des fréquentations mauvaises. Il a suspecté en particulier l'influence de Zola, qu'il sait homme de lettres en espérances. Mais Émile proteste qu'il n'a nullement agi de propos délibéré sur les dispositions de son ami. Dans les conseils qu'il reconnaît lui avoir donnés de temps à autre, il a toujours introduit de prudentes restrictions ; c'est là une justice qu'il prétend pouvoir se rendre. Certes, voyant que le caractère de Paul s'accommoderait difficile-

(1) Voir l'appendice à notre *Mal romantique* (Plon, 1908) sur l'évolution du goût romantique dans la peinture.

ment d'une « position » bourgeoise, il lui a parlé des arts, de la poésie, mais plutôt par propension instinctive que dans un dessein de prosélytisme. Il a prononcé les paroles *que lui dictait la nature.* C'est ainsi que, sans le vouloir, il a pu le confirmer dans son enthousiasme inné pour le Beau !

Le conflit s'apaisera par la suite lorsque Zola aura trouvé l'occasion de s'expliquer directement avec Cézanne le père. Il avait été pourtant plus loin qu'il ne s'en souvenait dans ses suggestions de mysticisme esthétique, si nous en jugeons par le texte de ses lettres à Paul : « Ton père s'humanise. Sois *ferme* sans être irrespectueux... Que ton père ouvre les yeux sur ton intérêt véritable. Peut-être, à ses yeux, suis-je un étourdi, un fou même, un mauvais ami de t'entretenir dans ton rêve, dans ton amour de l'idéal ? Peut-être, s'il lisait mes lettres, me jugerait-il sévèrement ? Mais, quand bien même je devrais perdre son estime, je dirais hautement devant lui ce que je te dis à toi... Dieu me protège si je suis ton *mauvais génie*, si je dois faire ton malheur en te vantant l'art et la rêverie ! Je ne puis cependant le croire. Le *démon* ne peut se cacher sous notre amitié et nous entraîner tous deux à notre perte... Tu manques de caractère... Par la Croix-Dieu, si j'étais à ta place, je voudrais avoir le mot (le dernier mot probablement), risquer le tout pour le tout, ne pas flotter vaguement entre deux avenirs si différents, l'atelier et le barreau... Tu es un peu négligent, soit dit sans te fâcher : sans doute mes lettres traînent et tes parents les lisent ?... Je ne dois pas être au mieux avec ta famille. Je suis sans doute pour eux

la liaison dangereuse, le pavé jeté sur ton chemin pour te faire trébucher. Tout cela m'afflige excessivement, etc... » Il y a de la sincérité, de la dignité aussi dans cette attitude d'apôtre d'une religion persécutée, de martyr en butte aux suspicions, à l'animadversion des profanes !

CHAPITRE II

LA VEILLÉE DES ARMES

Émile ne se dérobe pas d'ailleurs à la pratique personnelle de cet ascétisme esthétique dont il prêche les maximes à Cézanne. Tandis que sa situation de fortune se fait de plus en plus précaire, il cherche, sans grande ardeur, un gagne-pain sur le pavé de Paris. Recherche fort ardue, remarquera-t-il bientôt, pour un homme de sa trempe, pour un indépendant qui, « plus ou moins poète, plus ou moins philosophe », prétend se soucier de la société et de la richesse comme d'une paille, décidé qu'il est à réserver toutes ses caresses, toute son adoration pour la liberté ! L'accueil hargneux qu'il rencontre trop souvent au cours de ses démarches a bientôt fait de le mettre en fuite : il sent alors tressaillir en lui tous ses bons instincts, tous les amours que Dieu lui a si largement départis ; il maudit la société qui ne sait employer dans l'homme que ses facultés misérables ; il éprouve un immense dédain pour ce rôle machinal de scribe auquel il allait se résigner par contrainte et il entend une voix céleste mur-

murer à son oreille les mots chéris de liberté, d'amour, de paix et de Dieu !

Dispositions peu favorables, certes, pour subir courageusement le noviciat qui se place au début de toutes les carrières lucratives. Aussi ses premiers efforts pour se procurer une occupation rétribuée demeurent-ils infructueux. Il a pourtant accepté une besogne de bureau au début de 1860, mais pour l'abandonner presque aussitôt. Depuis le printemps de 1861 jusqu'à celui de l'année suivante, il semble avoir connu la misère véritable, la vie dans les louches hôtels garnis, le défaut de vêtements convenables, peut-être de nourriture suffisante. Une brève et vulgaire aventure de femme est seule venue le distraire un instant de ses soucis. Période de réflexion intense dans ce cerveau puissant, époque d'ineffaçables impressions mentales ! De ces souvenirs amers sera faite, un peu plus tard, sa première œuvre vraiment personnelle, *la Confession de Claude*.

I. — Exaspération de la volonté de puissance.

Ces impressions déprimantes, humiliantes même, préparent cependant une totale révolution dans cette âme, jusque-là plutôt molle et rêveuse en apparence. C'est en 1862 que Zola, sur la recommandation d'un ami de sa famille, Boudet, membre de l'Académie de médecine, entre à la maison Hachette ; il y sera bientôt employé au service de publicité qui a charge de régler les relations de cette grande librairie avec la presse périodique.

Ce contact avec la critique littéraire qui se met au service d'intérêts matériels semble lui révéler soudain sa personnalité de lutteur, et mûrir son caractère comme son talent au cours de quelques semaines, dans un épanouissement prodigieux. C'est là, indique simplement son biographe Paul Alexis, qu'il vit de près ce que sont les journaux et qu'il acquit une connaissance précoce de tout le personnel littéraire de son temps. — Scrutons davantage en lui ce nouvel état d'esprit, si profondément différent, par son réalisme implacable, de celui que nous ont révélé ses *Lettres de jeunesse*. Sa correspondance avec Antony Valabrègue, poète et critique d'art, nous en offre le plus utile commentaire.

Il a enfin reconnu que la Muse lui serait dans la vie une trop nonchalante alliée. Ses poèmes dorment désormais dans ses tiroirs, dit-il, car il a besoin de marcher vite : il s'est mis au régime de la prose et s'en trouve on ne peut mieux. Que vous arriviez de province à Paris avec un poème et un roman dans votre bagage, insiste-t-il afin d'expliquer sa pensée, le poème sera refusé partout, le roman sera facilement accueilli. — Aphorisme qui est devenu moins vrai de notre temps que du sien. — Il parle d'ailleurs par expérience, car l'éditeur Hetzel ayant accepté sans difficulté ses *Contes à Ninon*, il organisa tout aussitôt au profit de ce volume *le plus de publicité possible*, en homme qui sait dorénavant comment le succès se « cuisine » ! Sa situation chez Hachette lui permettra d'obtenir pour son livre de début *une centaine* d'articles dans la presse.

Une autre idée s'imposa presque nécessairement

à son esprit avisé. Pourquoi ne pas se faire une place dans les rangs de ceux qui préparent la réputation des autres, à charge de revanche. Le journalisme est un si efficace instrument de puissance : il apporte à ceux qui s'y distinguent une popularité si rapide. Zola deviendra donc critique en même temps que romancier, car il se sent désormais de taille à employer tous les moyens au service de son effort conquérant. Il éprouve à la fois, dit-il, une véritable volupté à se sentir émerger de la foule et une sorte d'angoisse lorsqu'il se demande s'il aura l'énergie nécessaire pour se tenir longtemps debout sur le degré dès ce moment atteint par lui dans la hiérarchie littéraire. Il voudrait être assez sûr de son cerveau et de sa plume pour renoncer à son emploi et se consacrer exclusivement à produire.

« Si vous saviez, mon pauvre ami, écrit-il à Valabrègue en un jour d'expansion confiante, pour combien peu le talent est dans la réussite... les mille petites canailleries qui ouvrent les portes, l'art d'user du crédit des autres, la cruauté nécessaire pour passer sur le ventre des chers confrères... Vie inquiète et haletante !... la vie littéraire avec ses dessous, ses ficelles, ses mensonges... J'ai foi dans la vérité et dans le talent, mais nous qui avons le ventre vide, soyons habiles parmi les habiles... je veux que nous ayons toute la ruse de ceux qui n'ont que la ruse... Nous sommes des impatients, nous voulons le succès au plus vite : pourquoi ne pas l'avouer tout haut? Il faut donc que nous fassions notre succès. Le bruit s'en va ; le talent reste ! J'ai besoin de la foule, je vais à elle comme je peux, je

tente tous les moyens pour lâ *dompter*... Vous êtes dans *les croyances du commencement*. Vous ne voyez pas que tout est relatif et vous n'avez pas les tolérances de l'expérience ! » — Oh non, certes, celui-là n'est plus dans « les croyances du commencement » pour sa part : on le voit assez par le ton de ses confidences. C'est un disciple de Balzac qui emprunta de son maître non seulement la technique solide mais encore la réaliste conception de la lutte vitale.

En conformité avec ce programme d'action rapide Zola accepte toutes les besognes qui lui sont offertes. Au *Sémaphore* de Marseille, il envoie des correspondances parisiennes anonymes qui l'aident, écrit-il, à « faire bouillir sa marmite » et dont il dira dix ans plus tard, avec trop de sévérité sans nul doute, qu'il y a eu là « une de ses petites hontes cachées ». Il propose à l'*Événement* une chronique bibliographique régulière, avec indiscrétions sur les œuvres à paraître et détails intimes sur la biographie des auteurs au besoin. Ce projet lui a été suggéré par l'expérience acquise, par les relations nouées dans ce bureau de la maison Hachette où il s'est déniaisé si vite et qui fut en quelque sorte la maison Vauquer de ce Rastignac dépourvu d'élégances physiques, mais non pas d'énergies intellectuelles. Il achève, en ces tâches diverses, son apprentissage d'écrivain et la virtuosité de sa plume se fait chaque jour plus frappante.

C'est alors qu'il s'enhardit à jeter sur le Paris de ces dernières années du second Empire un regard conquérant qui escompte les profits de la victoire.

Il conçoit, afin d'y conformer sa conduite, un programme d'action qu'il reconnaît *un peu barbare* et qu'il a formulé plus nettement quelques années après, dans ses études sur *le Roman expérimental :* « Malheur aux faibles ! Ceux qui tombent ont tort de tomber, et tant pis si on les écrase. La victoire est aux reins solides, et cela est *juste,* car le talent doit être fort avant tout ! » Expression d'un impérialisme excessif, qui ne tient pas un compte suffisant des adoucissements de forme dont a bénéficié la lutte vitale dans la civilisation européenne, après dix-huit siècles de christianisme rationnel.

Le souvenir de Rastignac et des autres Balzaciens de même trempe vient de s'imposer à notre mémoire en présence de cette profession de foi implacable. Aussi bien Zola, qui a présenté souvent Balzac comme son plus direct précurseur et l'a maintes fois reconnu pour son maître, avait-il particulièrement goûté l'impérialisme avide qui se marque à la fois dans la personnalité et dans l'œuvre de son célèbre inspirateur. L'étude qu'il lui a consacrée, en tête de ses *Romanciers naturalistes*, met pleinement en relief ce trait essentiel chez l'auteur du *Curé de Tours :* il y rappelle cette exclamation d'Honoré annonçant son mariage à sa sœur, mariage d'ambition autant que d'amour ; « Va, Laure, c'est quelque chose à Paris que de pouvoir, quand on le veut, ouvrir son salon et y rassembler l'élite de la société qui y trouve une femme polie, imposante comme une reine, d'une naissance illustre, alliée aux plus grandes familles, spirituelle, instruite et belle. Il y a là un grand moyen de *domination !* » Et son disciple de l'admirer

ouvertement pour avoir ainsi traité la question du mariage de même qu'il traitait la question d'argent, c'est-à-dire en utopiste puissant, en lutteur qui, après avoir un moment rusé avec les montagnes, finissait par les prendre à pleins bras pour les écarter de son passage. On sait mieux aujourd'hui toutefois, ajouterions-nous ici, quelles furent pour Balzac, dans l'affaire de son mariage, les déceptions de sa volonté de puissance insuffisamment mesurée : il ne paraît avoir nullement trouvé près de celle qui porta son nom les profits qu'il espérait d'une si flatteuse alliance.

II. — Silhouettes de lutteurs sans scrupules. " Nantas ".

Interrogeons, dans l'œuvre de Zola, les personnages qui reflètent, de la façon la plus instructive, l'état d'esprit qui devint le sien à dater de 1863. Le héros de la *Confession de Claude* nous révèle plutôt ses dispositions mentales de l'année précédente ; mais, dans *le Vœu d'une Morte*, cette œuvre si peu digne de sa plume et qu'il eût fait sagement de ne pas rééditer en pleine gloire, le caractère du personnage principal, Daniel, trahit les sentiments déjà modifiés de l'auteur. Ce jeune intellectuel se promet en effet de « jouer énergiquement des coudes » afin de faire sa place au soleil. Un instant paralysé par la timidité dans un salon bourgeois où il a été introduit en solliciteur, il conçoit soudain *un orgueil immense* à

écouter les plates conversations des dandys qui l'entourent : « Il fut fier à ce moment de sa gaucherie et de ses ignorances mondaines. Il n'eut plus peur d'être vu : il releva la tête et marcha au milieu du salon. Dans sa rudesse, il s'estimait si supérieur à ces gens-là que leurs sourires lui importaient peu. Il avait comme un rêve d'orgueil et il reprenait, avec tranquillité, *la place qui lui était due*, en pleine lumière ! »

Mais surtout le curieux personnage de *Nantas*, héros d'une nouvelle qui figure dans le recueil intitulé *Naïs Micoulin*, me semble pleinement représentatif des pensers de Zola lors de ses débuts dans la mêlée parisienne. Ce Nantas, fils d'un artisan, a fait ses études classiques et a passé quelques années dans les bureaux d'un négociant marseillais, à titre de modeste scribe. A trente ans, il part pour Paris avec deux cents francs dans sa poche et la certitude de conquérir le monde. « Je suis une force », dit-il volontiers de lui-même, quoi qu'il en ait si peu fourni, jusqu'à ce moment, la preuve. Mais il s'est fait du moins une *religion* de la force et il est convaincu que les forts sont finalement les victorieux ! — Ce qui est trop évident, d'ailleurs ! — En outre, il se sent du *génie*, à n'en point douter : c'est donc une instinctive impulsion qui le jette en avant pour se tailler largement sa part de puissance dans la société. Non qu'il obéisse à quelques bas appétit des jouissances vulgaires. Il ne trouve en lui, à y regarder de près, que le sentiment très net d'une intelligence et d'une volonté qui, n'étant pas à leur place, se mettent en devoir de *monter tranquillement*

à cette place, par un besoin naturel de logique. Il est donc prêt à entreprendre toute besogne qui lui sera départie, assuré qu'il est de se tailler sa fortune dans la première situation venue !

Le voilà pourtant sur le pavé de Paris, errant sans ressources à travers les rues de la capitale, souffrant cruellement de son humilité forcée, jetant vers les Tuileries, cette résidence du premier des Français, *des regards jaloux de conquête.* Un incident futile nous permettra de mesurer l'impatience qu'il porte dans son ambition de pouvoir : « Une petite fille bien mise l'obligea à s'écarter du droit chemin qu'il suivait dans la rue avec la raideur d'un sanglier traqué par une meute, et ce détour lui parut *une suprême humiliation !* Jusqu'aux enfants *qui l'empêchaient de passer !* » Un tel détail ne s'invente pas : il a dû être vécu, et, aux derniers temps de son séjour dans l'hôtel louche de la rue Soufflot, Zola connut assurément des impressions de cette sorte.

Nantas en arrive à dédaigner ce que le monde appelle les lois de l'honneur, se disant qu'après tout il suffit d'être fort et de triompher quelque jour pour faire oublier les moyens qu'on a mis en œuvre. Aussi choisit-il pour parvenir un chemin malpropre que, par une sorte de hantise, Zola a de nouveau fait parcourir à l'un de ses personnages dans *la Curée :* car c'est de la même façon que s'y prépare la fortune d'Aristide Rougon, dit Saccard, le financier génial et véreux. Lui aurait-on proposé quelque marché analogue au début de sa carrière et sa native honnêteté l'aurait-elle préservé de commencer son ascension sociale par un acte dégradant ? Ou tout

simplement aurait-il observé cette aventure à ses côtés ? Quoi qu'il en soit, Nantas accepte d'épouser une fille riche qui a commis une faute, affirmant par là son dédain pour les plates conventions sociales où patauge le commun des humains ! Qu'importe le jugement de la foule quand on est décidé à poser quelque jour le pied sur elle ? Il s'agit d'être supérieur. La toute-puissance excuse tout ! Déjà Nantas se représente par l'imagination la vie souveraine qu'il saura se faire et il réussit en effet sans trop de délai à réaliser son rêve. Dix ans ne sont pas écoulés que le voilà immensément riche, à la tête d'une banque colossale qui s'asservit les royaumes, et, de plus, ministre des Finances de l'Empire français.

Pourtant, sa cuirasse d'acier conserve un défaut. Il s'est pris à aimer follement la femme à laquelle il a vendu son nom, tandis que la belle Flavie persiste à mépriser son époux pour avoir consenti le marché honteux qui les lia pour la vie. Cette résistance de la fortune à ses vœux sur un point unique suffit à *gâter* tous les triomphes de ce vainqueur : une femme ose le braver encore quand le reste du monde est à ses pieds ! Il peut bouleverser les états ; il gouverne son pays natal : il ne lui reste qu'un désir et ce désir-là ne sera jamais satisfait !

Alors, il songe à s'élever plus haut encore, dans l'espoir de vaincre enfin la rigueur de sa compagne éblouie par tant de prestiges : il voudrait forcer le bonheur après avoir contraint la fortune. Mais longtemps son effort reste impuissant à lui procurer ce qu'il désirait uniquement désormais. Allons-nous

donc assister à l'échec de la volonté ferme, appuyée sur la supériorité de l'esprit? Oh, que non pas! Ce serait mal connaître les convictions balzaciennes de notre homme de lettres. Au moment où Nantas se résout à se tuer puisque, décidément, la volonté et l'énergie ne sont pas tout en ce monde ; au moment où sa dernière pensée sera pour prononcer la condamnation de la force, cette divinité décevante qui devait lui donner toutes choses et qui n'a pu lui donner Flavie, il voit entrer sa femme dans la chambre où il se prépare à mourir. Elle l'étreint de ses bras en lui criant : « Je t'aime, *parce que tu es un fort!* » Péripétie insuffisamment justifiée d'ailleurs, alors que Nantas allait donner pour la première fois par son suicide un témoignage de faiblesse, et même de décisive faiblesse. Il n'en est pas moins vrai que, dans la pensée de l'écrivain, la force, entièrement dépourvue de scrupule, aura procuré de la sorte à son fidèle non seulement la puissance, mais encore l'amour!

Zola qui, physiquement, était le fils bien reconnaissable des tâcherons de la Beauce, n'avait pas l'attrait extérieur qui fait naître la passion romantique et il ne semble pas qu'il l'ait jamais inspirée en effet. En revanche l'argent, qui fut la première des ambitions de son Nantas, a été désiré ardemment par lui (quoi qu'il en ait dit après fortune faite) pour l'indépendance et pour le pouvoir que sa possession procure. « Pendant quinze ans, a-t-il écrit à quarante et un ans, lors de sa première *Campagne* esthétique dans les colonnes du *Figaro*, j'ai crevé la faim et *l'on me méprisait pour l'argent que je ne gagnais*

pas ! Aujourd'hui que mes livres se vendent, après tant de souffrances et tant de travail, on m'injurie pour cet argent qui vient à moi par la force des choses, sans que je le veuille. Cela contrarie donc bien des gens que je ne mange plus mon pain sec ? Et comme ces bonnes gens me connaissent quand ils font de moi un homme de lucre ! Questionnez donc mes amis. Demandez-leur quel est mon dédain (des jouissances matérielles, sans doute). Hélas ! je n'ai pas même un vice ! » Oui, nous concédons qu'il a voulu conquérir la puissance plutôt que la jouissance et qu'il a considéré l'argent comme un pouvoir social en monnaie.

C'est le même appétit de pouvoir qu'il exprimait encore en 1866, dans le livre qui l'a définitivement tiré de l'ombre, dans la préface emportée de *Mes Haines* où il jette ce cri d'impérialisme forcené, cette proclamation de recours au glaive : « Je n'ai guère souci de beauté ni de perfection ; je me moque des grands siècles. Je n'ai souci que de *vie*, de *lutte* et de *fièvre*. Je suis à l'aise parmi notre génération. Il me semble que l'artiste ne peut souhaiter un autre milieu, une autre époque ! » Eh certes, cela est profondément vrai de l'artiste romantique ! « Nous sommes *en pleine anarchie* et chacun de nous est un *rebelle* qui pense pour lui, qui crée et se bat *pour lui !* L'heure est haletante, pleine d'anxiété : on attend ceux qui frapperont le plus fort et le plus juste, dont les poings seront assez puissants pour fermer la bouche des autres, et il y a au fond de chaque nouveau lutteur, *une vague espérance d'être ce dictateur, ce tyran de demain !* Comme nous sentons tres-

saillir en nous les vérités de l'avenir ! Nous chancelons, par instant, comme des hommes ivres devant la grande lueur qui se lève en face de nous, etc... » Le Messianisme impérialiste se peut-il plus clairement affirmer ?

« Nous sommes, conclut cet émule des dévastateurs vandales, *à l'heure de la démolition*, lorsqu'une poussière de plâtre remplit l'air et que les décombres tombent avec fracas. *Demain, l'édifice sera reconstruit !* Nous aurons eu les joies cuisantes, l'angoisse douce et amère de l'enfantement... tous les *vices* et toutes les vertus des grands siècles à leur berceau ! » C'est ici le mysticisme social qui déjà se donne carrière aux côtés du mysticisme esthétique sous la plume du jeune iconoclaste ! Mais les grands siècles sont plus faciles à promettre en rhéteur qu'à réaliser en sage architecte ; et il est infiniment plus commode de démolir dans l'allégresse que de rebâtir avec quelque solidité !

III. — **Les ambitions du soir.**

Après que Zola eut conquis la renommée d'abord, puis l'indépendance qui naît de la richesse, son « impérialisme » toujours actif devait lui conseiller de briguer en outre cette suprême magistrature d'opinion qu'est pour l'écrivain français de notre temps, l'accès de l'Académie française. Cessant donc pour un instant de nous attacher à l'ordre chronologique dans notre exposé de l'évolution mentale du roman-

cier, nous achèverons de caractériser son mysticisme conquérant par l'examen des dispositions qu'il a successivement manifestées à l'égard de la célèbre compagnie.

Ces dispositions se traduisirent tout d'abord par l'invective comme il est arrivé à la plupart des écrivains romantiques qui sont venus solliciter, après le succès, son investiture. Dans le recueil d'études critiques qu'il intitula *le Roman expérimental*, en 1880, il affirme que l'Académie a dès longtemps *cessé d'exister comme force* et comme influence dans les lettres : elle achève aujourd'hui de perdre toute autorité sur la langue ; les prix qu'elle distribue ne comptent plus pour le public. Non seulement elle n'aide à rien, mais encore elle entrave. Elle n'a ni signification, ni action, ni résultat d'aucun genre. Musset ayant décidé, dans une heure de faiblesse, de frapper à cette porte vermoulue, ne la vit s'ouvrir que devant sa qualité d'*homme du monde :* il sortait d'une bonne famille, cela parut suffisant ! Mais il est évident, ajoute Zola, qu'un honneur décerné dans de telles conditions, est indigne d'un écrivain !

Pourtant lorsqu'il en vient à méditer sur la carrière de son maître Balzac (le morceau a pris place dans le recueil intitulé *les Romanciers contemporains*), notre homme, toujours dénigrant à l'endroit de l'Académie, commence à compter avec la puissance sociale que cette institution confère à ceux dont elle sanctionne, par son choix, l'effort intellectuel. A titre d'étrangère, écrit-il de la future Mme de Balzac, Mme Hanska ignorait la force *énorme* que

la qualité d'académicien avait et *a même encore* en France. Dans notre pays où l'on attend que le talent soit patenté pour le reconnaître, les « bourgeois » tout au moins ne s'inclinent que devant l'écrivain qui porte l'estampille de l'Institut. Dès qu'un homme de lettres a franchi le seuil du palais Mazarin, ses livres *s'écoulent à un bien plus grand nombre d'exemplaires* et sa personne devient comme sacrée !

Aussi, le jour où les progrès du rousseauisme social amèneront au pouvoir un ministre disposé à lui décerner la Légion d'honneur, Zola acceptera-t-il cette première distinction avec joie et visera-t-il du même coup à revêtir quelque jour l'habit vert : « Oui, cher ami, écrit-il à Maupassant, le 14 juillet 1888, j'ai accepté (le ruban rouge) après de longues réflexions, et cette acceptation va plus loin que la croix : elle va à toutes les récompenses, jusqu'à l'Académie. Si l'Académie *s'offre à moi*, comme la décoration s'est offerte, c'est-à-dire si un groupe d'académiciens veulent voter pour moi et me demandent de poser ma candidature, je la poserai, simplement, en dehors de tout métier de candidat. *Je crois cela bon*, et cela ne serait d'ailleurs que le résultat logique du premier pas que je viens de faire ! » Puis, neuf ans plus tard, à Ajalbert : « La légende de ma vanité, de ma soif des honneurs est l'imbécile. La décoration, je ne l'ai pas demandée, je l'ai acceptée, presque de force. L'Académie n'est que ma bataille littéraire portée sur un autre terrain d'action, et jamais je n'ai demandé la voix de personne ! »

Peut-être, mais il se montre à coup sûr fort agité,

vers la même époque, lorsque lui paraissent compromises des voix sur lesquelles il se croyait en situation de compter. Dans sa *Nouvelle Campagne* de 1896, au *Figaro*, il a parlé en termes emportés, de certain critique qui avait malignement exhumé d'anciens articles de lui contre Dumas fils (mort l'année précédente). Or, dit-il, Dumas, réconcilié avec lui, votait pour lui, faisait campagne pour lui et semblait *l'avoir indiqué comme son successeur possible* (1). Que penser, poursuit-il avec l'accent de l'exaspération, d'un « monsieur » qui va réveiller des querelles oubliées pour l'unique joie de les « jeter en travers de son élection », pour *noyer son élection dans la boue !*

Dans cette même *Nouvelle Campagne*, il a cru devoir justifier une fois de plus, en termes plaisamment naïfs, les ambitions inattendues de son âge mûr. Il y persiffle certains de ses fidèles qui, dit-il, entrent tout bouillants un matin chez leur maître vénéré en lui criant d'un ton furieux : « Vous n'allez pas démolir toute votre vie, j'espère ! Vous, à l'Académie ! Vous consentiriez à vous baisser pour passer par cette porte basse ? Quand on a votre taille, on reste chez soi. Vous êtes trop grand ! L'Académie, c'est bon *pour nous autres qui sommes petits !* » Et naturellement, poursuit l'interpellé avec une amère ironie, le disciple s'asseoira, au premier jour, dans le fauteuil qu'aura refusé, sur ses objurgations, son bon maître ! Or, pendant ce temps-là, le brave

(1) L'alliance fut d'ailleurs très significative entre ces deux artisans si efficaces des progrès du rousseauisme moral sur le théâtre et dans le roman.

homme de grand homme s'ennuie considérablement sur sa colonne. *Il est plein d'humaines faiblesses*, le malheureux ! Il a toutes sortes de *vieilles* envies (ceci est un aveu), d'envies bêtes qu'il aurait un plaisir infini à contenter. Ainsi, cela l'aurait *amusé* d'être décoré, et il aurait éprouvé du *plaisir* le jour où il serait entré à l'Académie. Cela serait évidemment très banal. Mais, après tout, puisque cela n'aurait fait de mal à personne ! Mettez donc qu'un beau jour le grand homme s'ennuiera tellement sur sa colonne qu'il en sautera d'un bond, bousculera ses disciples et courra à *l'infamie de n'être qu'un homme!* — Palinodie habilement masquée, mais palinodie malgré tout. On voit qu'il est question de « plaisir » désormais, et non plus de « devoir » ou de bataille, quand il s'agit de justifier la candidature académique ! Concluons qu'un désir si « bête » était à peu près aussi « vieux » que le désirant, qu'une pareille volonté de pouvoir est en effet fort « humaine » et que pour cette fois, notre psychologue rousseauiste est donc contraint par les leçons de la vie réelle à renier les enseignements de Jean-Jacques.

CHAPITRE III

L'ASSISTANCE DE L'AU-DELA

Le mystique, dont la propension plus ou moins avouée est de recourir à l'alliance de l'Au-delà pour mener la lutte vitale, est conduit à fournir des preuves de cette métaphysique alliance, d'une part, pour achever de s'en convaincre lui-même, d'autre part, afin d'en persuader ses alliés terrestres d'abord, et même ses adversaires autant que possible. Or, pour un ambitieux de ce tempérament, de telles preuves ne sauraient guère être tirées que des régions subconscientes de sa personnalité mentale : il les propose donc à autrui en produisant au jour des manifestations insolites de son affectivité profonde. De là le rôle des extases, ravissements, prophéties, mantismes, médiadumnismes dans le passé et dans le présent mystique de l'humanité.

Le *réalisme* dont Zola se réclama de bonne heure, non sans le retailler dès lors à sa mesure (1) — en

(1) Voir dans sa curieuse lettre du 18 août 1864 à Antony Valabrègue, sa théorie des écrans, imitée de Taine ; et aussi, dans son essai sur Gustave Doré, son adhésion de jeunesse à l'école *réaliste*.

attendant qu'il préconisât le *naturalisme* littéraire qui sera sa formule personnelle et mûrie d'impérialisme vital — le Réalisme tel qu'il le conçoit trahit ses affinités mystico-romantiques par la confiance que nous allons le voir affirmer dans les illuminations de la névrose.

I. — Apologie de la névrose qui rapproche de Dieu.

Si nous parcourons d'abord la préface de *Mes Haines*, nous entendrons le nouveau prophète accabler de ses animadversions *saintes* les êtres sans cerveau qui vont se dandinant comme des oies sur leurs deux pieds plats à travers la vie, les « bourgeois » qui forment l'antithèse achevée des artistes — ces alliés de Dieu par privilège — et croupissent dans la mare étroite et nauséabonde de leur banalité native. Qu'on nous donne donc plutôt des *fous*, clame cet Alcibiade en train de couper la queue de son chien pour le faire hurler de façon à assembler autour de lui les badauds ! Car, de ces fous, nous ferons du moins quelque chose. Oui, *les fous pensent*. Ils ont quelque idée trop tendue qui a brisé le ressort de leur intelligence : ce sont des malades de l'esprit et du cœur, mais ce sont de pauvres âmes *toutes pleines de vie et de force !* Il faut les écouter, car il est toujours permis d'espérer que, dans le chaos de leur pensée, va *luire une vérité suprême*, cette vérité, une et absolue, qui, quelque part, *Là-haut* ou là-bas ré-

git les mondes et nous pousse à l'avenir ! — N'est-ce pas ici une triomphante évocation du Dieu allié, si reconnaissable sous la prudente périphrase dont croit devoir user le contemporain de Renan, et même une évocation par l'intermédiaire de la fureur « sacrée » des déments ?

Dans ce recueil de *Mes Haines*, on rencontre encore une curieuse étude sur les relations qui unissent la littérature à la gymnastique, à propos du livre publié peu auparavant par un gymnaste alors célèbre, Eugène Paz. Le critique, fidèle au mysticisme esthétique qui est à ce moment sa religion de conquête, trahit l'inquiétude de voir guérir radicalement, par l'athlétisme raisonné du Paz, la névrose romantique qu'il va définir fort heureusement à ce propos. « Que les hygiénistes de notre temps, dit-il en substance, se bornent à empêcher la névrose de tuer l'homme qui en est atteint ; mais qu'il la laissent en revanche dicter à ses patients, comme elle le fait depuis plus d'un siècle, leur conception du monde et de la vie. Car c'est bien *la victoire des nerfs sur le sang* qui a décidé de nos mœurs contemporaines, de notre littérature, de notre époque toute entière. Le spectacle de notre temps, c'est celui de la *névrose*, et comment espérer au surplus que l'âge du télégraphe électrique puisse présenter un autre aspect que celui-là ? Ce qui nous maigrit, ce qui nous tue, c'est notre attente des grands événements qui se préparent, c'est que *les problèmes sociaux et divins vont recevoir leur solution un de ces jours.* » On reconnaît le messianisme d'un Lamartine ou d'une George Sand, avant 1848 et d'un Hugo

après comme devant ! « Oui, poursuit Zola avec feu, nous allons *voir Dieu*, nous allons voir la Vérité sans voiles et de là cette impatience qui nous soulève, cette *hâte fébrile* que nous mettons à vivre et à mourir. Nous voudrions devancer les temps, nous faisons bon marché de nos sueurs, nous brisons le corps par la tension de l'esprit ; nous revenons à l'état mental des *prophètes bibliques !* » On ne saurait mieux dire !

C'est dans cet état d'esprit, continue l'enthousiaste, qu'on voit nos contemporains s'approcher du problème social pour en poursuivre la solution sur des données nouvelles. L'équation ayant été posée et quelques inconnues trouvées sans délai par nos pères, ils ont éprouvé une joie folle et ressenti les vertiges de l'ivresse : ils ont compris qu'ils étaient sur le chemin de la vérité et se sont aussitôt précipités en masse, mordus par le désir d'aller de l'avant à tout prix, de marcher *à l'infini et à l'absolu*. Voilà ce qui nous fait aimer cette littérature, si humaine, si vivante, de l'heure actuelle, littérature pleine de sanglots, qui, par l'anarchie dont elle est le reflet, offre une parfaite image de ce grand XIX^e^ siècle destiné à enfanter les *fortes* sociétés de demain ! L'art du temps présent apporte à ses fidèles des délices étranges. Tout ce qu'ils demandent donc, c'est que le *détraquement* de leur entourage ne s'exalte pas jusqu'à *la démence*. Que la gymnastique, devenue scientifique et médicale, soit une simple précaution contre une trop totale folie ! — Et voilà qui n'est pas moins caractéristique des origines vraies du Naturalisme littéraire.

Les frères Goncourt, alors en plein essor artistique, avaient grandement encouragé leur jeune admirateur à placer son espoir dans la névrose géniale. Écoutons-le plutôt célébrer les mérites de leur étude sur l'hystérie, dans le personnage de *Germinie Lacerteux*. Il prévoit tout d'abord qu'on accusera la dépravation de son goût, mais il ne songe pas à nier sa passion pour les ragoûts littéraires fortement épicés, pour les œuvres de *décadence* dans lesquelles une sorte de *sensibilité maladive* a remplacé la santé plantureuse des époques classiques ; il se penche avec délices sur l'œuvre de valeur, quelle qu'elle soit, *saine ou malsaine ;* et, alors, *par delà la morale*, par delà les pudeurs ou les puretés de convention, il discerne tout au fond une lueur qui éclaire pour lui l'ensemble de l'ouvrage, la lueur du Génie humain en voie d'enfantement. Aussi bien la littérature *réaliste,* dont les Goncourt sont les porte-étendards, est-elle le produit typique de notre société que secoue sans trêve un *érétisme nerveux*. Le style des deux frères écrivains ressemble au langage doux et passionné d'un *malade*. Leur livre pourrait être le récit d'un moribond dont la souffrance agrandit les yeux, lui permettant de contempler la réalité sans voile et communiquant à cette réalité quelque chose de la fièvre qui secoue son corps ou des désespoirs qui torturent son cerveau en cette heure suprême !

Plus tard, ayant eu l'occasion de revenir sur l'œuvre des Goncourt dans ses *Romanciers naturalistes* et dans son *Roman expérimental,* Zola répétera que cette œuvre est, en quelque sorte, une *vaste*

névrose parce qu'eux-mêmes furent des artistes *malades de leur art*, usant d'une langue particulière qui transmet aux objets décrits le *frisson nerveux* de notre âge ! Enfin, au cours de sa *Campagne* de 1881, il a publié une lettre à lui adressée par Edmond de Goncourt, lettre qui met à nu sous nos yeux les racines vraies de cet art, prétendu *réaliste*, dont la quatrième génération rousseauiste a fait le moyen d'expression de son mysticisme essentiel. En effet, peu après la mort de Jules de Goncourt, Zola avait demandé au survivant des deux frères quelques détails sur la fin du disparu, et il en reçut cette sug gestive réponse : « Songez que toute notre œuvre, et c'est peut-être son *originalité*, originalité durement payée, *repose sur la maladie nerveuse ;* que ces peintures de la maladie, nous les avons tirées de nous-mêmes, et qu'à force de nous détailler, de nous étudier, de nous disséquer, nous sommes arrivés à une sensibilité *supra-aiguë* que blessaient les infiniment petits de la vie... Je dis nous, car, quand nous avons fait *Charles Demailly*, j'étais plus malade que lui (Jules). Hélas, il a pris la corde depuis !... *Charles Demailly*, c'est bien singulier ! Écrire son histoire quinze ans d'avance ! Cette histoire cependant n'a pas été, Dieu merci, tout à fait aussi horrible ! Il n'y a jamais eu chez lui (Jules) de conceptions déraisonnables. Il y avait surtout la perte de l'attention et comme un enfoncement de la personne, encore vivante, dans un lointain mystérieux, etc... » Rappelons-nous seulement que l'œuvre, ainsi éclairée dans ses dessous par un trait de lumière, a exercé sur Zola la plus décisive influence.

II. — Vocation et apostasie de Taine.

De cet art morbide, reflet d'une génération moins économe encore que les précédentes de son potentiel nerveux, Zola avait espéré que Taine serait l'exégète par excellence, l'apologiste solidement armé d'érudition, l'apôtre écouté dans les milieux bourgeois, par la vertu de ses origines universitaires. C'est pourquoi, en compagnie de Balzac et des Goncourt, Taine a été le patron du Naturalisme naissant. Zola discerna d'un très sûr regard dans l'auteur du *Voyage aux Pyrénées*, — ce poète en prose que l'opinion de l'époque ne sut pas mettre à son rang et qu'on oublie trop encore aujourd'hui pour n'admirer que le penseur, — un artiste assez proche parent des Goncourt par la sensibilité frémissante et que, peut-être, la sévère discipline de son existence stoïque a seule préservé du destin de l'un d'entre eux. L'auteur de *Mes Haines* écrivait fort justement de Taine qu'il y a en lui un véritable génie de peintre au fond duquel on discerne *de la fièvre aussi*. On sent, ajoutait-il, que cet évocateur est notre frère, qu'il est faible et nu comme nous, qu'il appartient bien à *notre siècle de nerfs*. En dépit de l'apparente énergie de son style, ce ne peut être là une nature sanguine et débordante de vie ; c'est un esprit malade, inquiet, qui a des aspirations passionnées vers la force et la libre vie de l'instinct !

Qu'on y regarde en effet de plus près, insiste le critique, et l'on découvrira bien des touches mala-

dives ou souffrantes dans les peintures grasses, hautes en couleurs que réalise à volonté cet admirable artisan du verbe. Il vit de notre vie nerveuse et affolée ; il frisonne au moindre souffle, il a l'appétit léger et l'estomac étroit, il porte le vêtement sombre et étriqué de notre âge ; il trahit une sorte de *faiblesse fiévreuse*. — Ce sont toujours les mêmes épithètes qui reviennent pour caractériser le même état cérébral. — Il se montre sec et rigide dans ses plans, prodigue de classifications impérieuses, mais, malgré tout, vaguement faible et inquiet dans le fond. Au savant pesamment armé pour les combats logiques, Zola préfère de beaucoup, en Taine, ce poète vibrant, cet homme de chair et de nerfs, admirablement doué pour comprendre son temps !

Aussi bien, et ce ceci a été très clairement aperçu par l'auteur de *Mes Haines*, aussi bien le système théorique proposé par Taine, celui de la faculté dominante, de la race, du milieu et du moment, serait-il un fort médiocre instrument d'investigation dans toute autre main que la sienne. En lui, *l'artiste a grandi le philosophe à tel point qu'on n'a plus vu que le philosophe,* mais des artistes-nés ne s'y trompent guère. Ils saluent un frère et un maître dans cet incomparable évocateur des êtres et des choses. Zola soupçonne même que le psychologue savant de *l'Intelligence* pourrait bien avoir aussi quelque roman ébauché dans son portefeuille : et la publication de *Joseph Mayran* devait confirmer, quelque quarante ans plus tard, cette hypothèse divinatrice. Il termine en proclamant qu'un écrivain doit nécessairement approuver en tout la libre manifestation du

génie humain, ses révoltes, ses démences même, qu'il recherchera volontiers la bête dans le sein de l'homme et frémira d'aise en percevant le cri de la chair. Il n'applaudira pas ostentiblement toutefois, il s'efforcera de garder le visage impassible d'un juge, mais un certain frémissement de sa plume trahira la volupté qu'il goûte lorsque l'âpre voix de la réalité vient frapper son oreille. Parce qu'il professe un respect profond pour la vie, il considérera que tout ce qui vit est digne d'études. Il blâmera les artistes trop réservés pour leur réserve, et, ayant à prononcer sur le roman de Walter Scott, il lui appliquera l'épithète de « bourgeois ».

Zola dut toutefois reconnaître par la suite qu'il avait été peu clairvoyant dans ses pronostics sur l'évolution de la pensée de Taine et que celui-ci, parti du mysticisme esthétique, en effet, comme c'est le penchant de toute jeunesse généreuse à notre époque, avait marché avec les années vers le stoïcisme rationnel, nullement vers le « naturalisme » mystique. Dans le chapitre éclatant de *Mes Haines* dont nous venons de faire usage — sans doute la plus accomplie des études critiques qui soient jamais sorties de sa plume — il croyait saluer un frère d'armes et lui faisait largement confiance. Mais, quelque dix années plus tard, dans ses *Documents littéraires*, on lira déjà que, décidément, la Naturalisme n'a *aucun* partisan qualifié parmi les critiques littéraires de marque, bien que Taine ait paru destiné naguère à tenir ce rôle glorieux. Par malheur, il s'est bientôt absorbé dans la contemplation de ses idées personnelles et ses regards se sont

détournés du spectacle passionnant de la mêlée artistique. Il marche désormais comme en distraction à travers la vie, si bien que, dans la rue, on ne sait trop s'il voit les fiacres qui passent. Bien mieux le professeur en lui ressuscite, tout prêt à brandir la férule ; il n'a plus qu'une entière indifférence pour le présent mouvement des idées.

Lors de la première *Campagne* de Zola au *Figaro* en 1880, sa déception se traduira de façon plus amère encore. Taine lui paraît retourné avec les années vers l'état d'esprit du « pion », comme y viennent au surplus tous les normaliens, ses condisciples. Après avoir écrit jadis avec toute la *nerveuse* passion d'un artiste, après avoir été salué par la jeunesse comme un des guides de l'évolution contemporaine, le voilà devenu un académicien timoré, un trembleur de la philosophie, un équilibriste de la critique. Retiré dans l'histoire comme un rat inquiet dans son fromage, il voit désormais les événements de 1789 à travers ceux de 1871, en homme de cabinet que l'émeute de la rue a terrifié ! — De la sorte avortèrent les relations, d'abord amicales, entre ces deux hommes dont l'un corrigea en soi les suggestions du tempérament romantique par la méditation de l'histoire, ce trésor des expériences sociales de l'humanité ; et dont l'autre exerçant surtout son imagination visionnaire, s'enfonça toujours plus avant, sans le savoir, dans les convictions du mysticisme rousseauiste.

III. — Le principe mystico-révolutionnaire dans l'Art.

Le chapitre de *Mes haines* qui est consacré à la personnalité de Proudhon dessine assez nettement l'esthétique ultraromantique dont Zola s'est fait le champion dès ses débuts dans la vie littéraire. Proudhon, — qui fut un psychologue clairvoyant par intermittences, malgré son tenace mysticisme social de plébéien conquérant, — Proudhon a formulé parfois, surtout après 1848, une conception à demi-rationnelle du monde et de la vie. Un de ses derniers écrits, intitulé *du Principe de l'art et de sa destination sociale*, proposait une vue purement moralisatrice de l'art, comme Tolstoï vieilli devait s'y essayer par la suite à son tour : tentative qui souleva, naturellement, les protestations indignées des lévites professionnels du mysticisme esthétique. Réaliser en effet le Beau et conquérir le succès que procure une telle réalisation en acceptant de s'enfermer dans les cadres rationnels de la morale sociale, cela est beaucoup plus difficile que de plaire au public en usant de la pleine indépendance affective qui est la source la plus féconde du lyrisme, comme Rousseau y a si puissamment encouragé ses adeptes. Il faut reconnaître d'ailleurs que Proudhon appuie trop lourdement sur ses exigences : ce paysan comtois se montre assez pesant dans la polémique : sur plus d'un point il méritait en effet d'être contredit, ou, tout au moins, rectifié. Mais nous allons voir

avec quel emportement il le fut par le futur théoricien du Naturalisme ; nous allons apprendre au nom de quel esthétisme véritablement extatique et ouvertement allégé de tout scrupule d'ordre moral ou social, ce dernier croit pouvoir morigéner son aîné.

Proudhon, écrit-il, veut sincèrement le juste et le vrai, cela n'est pas niable. Il rêve d'une société modèle dont chaque citoyen se sentirait un membre actif et responsable, quelle que fût l'humilité de sa condition. Or, voici qu'un jour la bande des artistes s'est présentée à la porte de cette cité de rêve et notre législateur, plus tolérant que Platon, les a laissés pénétrer dans sa République. Non sans hésitation toutefois, remarque Zola avec la plus mordante ironie ; non sans se promettre de veiller sur eux de fort près, car ils ont de méchants visages et des yeux brillants qui ne présagent rien de bon ; car ce sont des gens singuliers qui *ne croient pas à l'égalité*, des originaux qui *ont l'étrange manie d'avoir un cœur* et qui, parfois, poussent l'indiscipline jusqu'à manifester leur génie au grand jour !

De ces personnages aux yeux de feu, au cœur indomptable, Proudhon se méfie d'autant plus qu'il a préalablement défini l'Art digne de ce nom comme « une représentation idéaliste de la nature et de nous-même *en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce !* » Or les esthètes, façonnés à l'école de Rousseau, se sont dégagés depuis longtemps de cette préoccupation mesquine, bonne tout au plus pour un homme *pratique* tel que Proudhon, qui voudrait « manger les roses en salade », selon la pittoresque expression de son critique. « Pour moi, écrit celui-ci sans

ambages, *je sacrifie carrément l'humanité à l'artiste.* Ma définition de l'œuvre d'art serait, si je la formulais : un coin de la création vu à travers un tempérament. *Qu'importe le reste ?* Je me livre, bon ou *mauvais.* Que demandez-vous de plus? Je ne puis vous donner autre chose, puisque, je me donne tout entier dans ma *violence* et dans ma douceur, *tel que Dieu m'a créé !* » — Eh ! voilà précisément le sophisme oratoire ! Voilà en quoi la conception mystique de la vie diffère de sa conception rationnelle. Cette dernière, qui trouve sa plus haute expression au cours des âges dit *classiques*, estime qu'on peut *modifier* dans le sens social, par l'éducation, par l'effort sur soi-même et par l'habitude volontaire l'impérialisme irrationnel qui est l'essence même de l'être. Et pour ne pas attribuer au Dieu de l'ordre la directe création de cet impérialisme inquiétant, les métaphysiques soucieuses de profiter des leçons du réel en ont fait le résultat d'une *chute*, d'un péché originel. Ces métaphysiques, dont la chrétienne est la plus persuasive, estime que de *mauvais*, il faut devenir bon et de *violent*, assoupli : par conséquent, qu'on n'est en droit de *se donner* libéralement à ses semblables par le canal de la parole ou de l'écriture, conseillères d'actions sociales ou antisociales, que si on ne leur apporte pas du *mauvais* ou du *violent* avec soi !

Une pareille conception de la littérature et de l'art n'effleure pas même la pensée de notre rousseauiste à cette heure de sa carrière. Il se redresse donc, avec plus de majesté que jamais, en face du malencontreux publiciste républicain pour lui répondre à peu près en ces termes, au nom des *artistes*,

alliés de Dieu par privilège : « Votre communauté et votre égalité nous *écœurent !* Essayez de vous passer de nous et vous sentirez en vous un si grand vide que vous *pleurerez* bientôt de honte et de misère ! Nous vous gênons de toute la puissance que nous avons sur la chair et sur l'âme. On nous aime. Nous emplissons les cœurs. Nous tenons l'homme par toutes ses facultes *aimantes*, par ses souvenirs et par ses espérances. Nos œuvres sont si douces qu'à notre école l'humanité *se met à pleurer, et oublie le droit et la justice pour n'être plus que chair et que cœur !* » On n'a jamais mieux défini l'inspiration à peu près exclusivement érotique du mysticisme rousseauiste, ce dérivé du Quiétisme féminin. — « Faites donc des ouvriers ou des artisans à la douzaine et qu'ils vous obéissent, reprend le prêtre de la Beauté, mais que *les ouvriers que Dieu a faits n'obéissent qu'à Dieu !* Ils travaillent au gré de leur chair (toujours la chair !) et de leur intelligence. Votre art rationnel et social est la négation même de l'art (romantique oui, mais c'est l'art des nations demeurées plus rationnelles). En revanche (et voici qui est sincèrement confessé) notre art à nous est *une négation de la société* (oh combien !), une affirmation de l'individu *en dehors de toutes règles et de toutes nécessités sociales*, puisque l'artiste digne de ce nom se met à part de la société de ses semblables en s'*élevant au-dessus d'eux*, en dédaignant *leur justice et leurs lois*. Lorsqu'il agit de la sorte, *il sait que son cœur a raison*, qu'il obéit à sa *nature* et il sent que son œuvre sera belle. *Que lui importe le reste !* » On croirait entendre le Chatterton de Vigny plus en-

durci, plus entêté que jamais dans son antisocial orgueil !

Une crainte effleure pourtant la pensée de l'artiste, ce messager céleste après une profession de foi si hautaine. Il n'hésite pas à rester *inutile* à ses frères en humanité ; il lui paraît plus difficile de s'avouer à lui-même et de publiquement proclamer qu'il ne se fait pas davantage un scrupule de leur être nuisible. Aussi s'efforce-t-il de se rassurer à ce propos et il y parvient sans trop de peine. Lorsqu'il se prend à s'interroger sur ce point — s'adressant, naturellement, à la prétendue conscience infaillible de Rousseau qui n'est que subconscience et affectivité sans contrôle — il se souvient que ses contemporains l'ont souvent *remercié* pour les avoir *consolés* des *duretés* rationnelles ou philosophiques. Il suffit : cette adhésion de ceux qu'il encouragea sur leur voie malsaine lui permet de dormir en paix. Que d'autres que lui persistent en compagnie de Proudhon à travailler en gens *pratiques* au bien-être de l'humanité : que, sans promettre la perfection, ces moralistes recherchent le meilleur état social possible et conseillent ensuite l'effort pour se rapprocher de cet état. L'artiste, pour sa part, *monte d'un bond à la perfection.* Dans son *rêve*, il atteint l'état idéal. — Tel Rousseau dans la compagnie de « nos habitants ». — Dès lors, il ne garde aucun souci de la terre ? Il plane en plein ciel et ne voit pas de raison pour en descendre. C'est pourquoi tous les misérables de ce monde tendent les bras vers lui et se précipitent sur ses traces en *s'écartant* de la voie des moralistes gênants. — L'on ne saurait mieux peindre

le spectacle des âges de mysticisme imprudent, celui du siècle romantique en particulier.

Que le « Naturalisme » ait été préparé par des convictions de cette nature au temps où son futur chef se proclamait déjà « réaliste », élève de Balzac et de Flaubert, c'est assez pour nous faire pressentir ce que sera, au vrai, cette thèse philosophique nouvelle. Abstraction faite de quelques corrections rationnelles, imposées par la pression des faits et par l'expérience acquise depuis le début du mouvement, ce sera non pas du tout la négation, ni même la rectification du romantisme esthétique de 1830, comme on l'a généralement enseigné jusqu'ici, mais tout au contraire une exagération audacieuse, impudente au besoin de ce romantisme ! Ce sera la profession de foi mystique la plus décidée qui se soit jamais dissimulée sous des formules pseudo-rationnelles, ou même pseudo-scientifiques, spécieuses, depuis les origines de la religion nouvelle,

IV. — Application de ce principe aux arts de la forme.

La première application directe des principes que nous venons de résumer se rencontre dans le retentissant *Salon* de 1866, que Zola écrivit pour l'*Événement*, mais qui dut être bientôt interrompu par ce journal, devant la protestation de ses lecteurs interloqués. — En effet, mis en relations par son ami Paul Cézanne avec les peintres novateurs de la quatrième

génération rousseauiste, avec Manet principalement, le jeune littérateur arriviste eut bientôt fait de les reconnaître pour ses frères par l'inspiration romantique. Il plaça donc sa plume au service de leurs pinceaux dès qu'il en trouva l'occasion, comptant bien que le scandale soulevé de la sorte à dessein lui apporterait sa part de notoriété pour rémunération. Dans ces pages, si pleines de verve méridionale aggressive, il rejette ouvertement déjà le précepte de l'*impersonnalité* artistique auquel s'était arrêté son maître Flaubert et la plupart des réalistes ses émules, vers 1855. Il professe au contraire le plus hardi des *tempéramentismes*, si l'on peut hasarder ce néologisme qu'il n'a pas utilisé lui-même, mais qui résume bien sa pensée comme on va le voir. Au nom de la cinquième génération rousseauiste dont il forme la pointe d'avant-garde, il fait amende honorable à l'individualisme lyrique qu'avaient pratiqué, sans hypocrisie, les hommes de la troisième équipe du romantisme français.

Pour mieux affirmer cet individualisme désormais sans réserves et sans voiles, il croit devoir répudier le mot d'*Art*, consacré par les adorations de ses inspirateurs, mais qui garde quelques résonances rationnelles ou sociales incorporées en lui par l'expérience des siècles. Faire de l'*Art*, c'est encore, à son avis, faire quelque chose en dehors de l'homme et de la *Nature*. Il entend qu'on fasse désormais de la *Vie*, tout simplement, ou en termes plus clairs, de l'impulsivité et de l'instinct. Il distingue en effet deux éléments dans une œuvre humaine ; l'élément *réel*, la Nature, qui est fixe et l'élément *individuel*,

l'homme, qui est au contraire variable à l'infini avec les tempéraments. C'est pourquoi le mot *réaliste* ne signifie rien pour qui veut *subordonner le réel au tempérament*, la nature à son interprète humain : « Faites vrai, j'applaudis, écrit-il : mais faites *individuel et vivant*, j'applaudirai *plus fort*. Je me moque du *Réalisme* en ce sens qu'un tel mot ne représente pour moi rien de suffisamment précis, car je me soucie fort peu de l'observation plus ou moins exacte lorsque je ne trouve pas, derrière cette observation, une individualité puissante qui fasse vivre le tableau ! »

Cette esthestique, beaucoup plus franchement romantique que celle de Flaubert en ce qu'elle autorise, sous d'autres noms, tous les emportements du lyrisme le plus personnel, est restée celle du *Naturalisme* puisqu'on en retrouvera les préceptes essentiels dans l'*Œuvre*, le roman le plus théorique de toute la série des *Rougon-Macquart*. Pourquoi, nous dira Claude Lantier, le peintre novateur, pourquoi gâter son regard par ces copies de tableaux célèbres que la pédagogie officielle impose à tous les débutants du pinceau et qui, chez l'élève trop docile, *encrassent* pour toujours la vision du monde où il se meut ? Est-ce que tout ne se réduit pas *à planter une bonne femme devant soi et à la rendre comme on la sent* ? Le jour est venu où une seule carotte originale fera révolution dans la peinture ! — Et nous avons vu luire en effet ce jour sur les têtes de la cinquième génération rousseauiste, après que Zola eût largement contribué pour sa part à en préparer l'aurore ! — La langue qu'il a créée de toutes pièces dans son *Salon*

de 1866 est également restée, pour une bonne part, celle de nos présents critiques d'art, parce qu'ils ont continué après lui de prôner l'inspiration ultraromantique qui est celle de nos écoles d'avant-garde en peinture aussi bien qu'en musique ou en littérature.

Ajoutons qu'après avoir joué ce rôle de précurseur avec le fracas souhaité, Zola se laissa quelque temps absorber par ses campagnes littéraires et parut se désintéresser du mouvement de la peinture. Puis, lorsqu'il lui prit fantaisie de revenir à la critique d'art après trente ans écoulés, en 1896, il recula tout effaré, s'il faut l'en croire, devant les libertés qu'il avait appelées de ses vœux et préparées de sa main : « O moisson dont j'ai vu les semailles, écrivit-il alors, et qui me surprend comme la plus imprévue des *extravagances*... *Les religions nouvelles*, quand la mode s'en mêle, dépassent bien vite *tout bon sens* (Oui, tout élan mystique, trop encouragé, tend à s'échapper du cadre expérimental constitué par la synthèse du passé humain)... J'en viens presque à regretter le Salon noir, bitumeux d'autrefois... Pouvais-je prévoir l'*abus effroyable* qu'on se mettrait à faire de la tache, lorsque la théorie si juste de Manet (et de Taine) aurait triomphé? Au Salon, il n'y a plus que des taches : un portrait n'est plus qu'une tache... Et ma *consternation* augmente... C'est affreux, affreux, affreux!... Les germes que j'ai vu jeter en terre ont fructifié d'une façon monstrueuse. *Je m'éveille et je frémis.* Eh quoi, c'est pour cela que je me suis battu, Seigneur, *étais-je fou !*... Mais c'est très laid. Cela me fait horreur. Et j'ai quitté les deux Salons de cette année en me deman-

dant avec angoisse si ma besogne ancienne avait donc été *mauvaise*? » — Il s'arrangera naturellement pour n'en pas convenir vis-à-vis de lui-même et son orgueil trouvera de bonnes raisons pour ne pas renier, vers la soixantaine, les doctrines qui ont décidé la direction de son effort vital. Mais que ne s'est-il posé, une fois au moins, la même interrogation anxieuse au sujet de son passé *littéraire et moral*, quitte à la résoudre de même, en fin de compte, par une complaisante absolution de ses gestes les plus suspects ; nous y aurons gagné du moins quelques fugitifs aveux !

Telle est, au surplus, l'histoire de tous les mystiques qui ont déchaîné en eux et en autrui les puissances subconscientes, sans leur imposer un contre poids rationnel suffisant et qui reculent quelque jour, interdits, devant les résultats pratiques d'une tentative si folle en effet ; quitte à se rassurer bientôt par la pensée de l'inspiration divine dont ils ne renoncent guère à se juger les bénéficiaires. Qu'on songe à Mme Guyon ou à son laïcisateur Jean-Jacques : ils ont connu l'un et l'autre ces hésitations douloureuses, puis ces métaphysiques réconforts (1).

V. — Hésitations devant le Messianime de 1830.

L'aboutissement de l'orgueil mystique, c'est le Messianisme affirmé, la prétention ouverte à une directe et totale délégation des pouvoirs célestes.

(1) Voir nos travaux sur ces deux mystiques.

Nous montrerons bientôt qu'une telle prétention ne fait nullement défaut à la pensée de Zola, cet aîné de la cinquième génération romantique. Elle est toutefois combattue en lui par une tendance adverse qui la réduit souvent au silence et dont nous dirons quelques mots tout d'abord. Nous avons déjà montré en effet, dans le romancier des *Rougon*, un travailleur persévérant et régulier que devaient choquer, au moins sous leur forme pompeuse, les professions de foi messianiques si familières aux grands écrivains de 1830, Jusque dans son maître de prédilection, dans Balzac, il a donc condamné, mais à titre de *lieu commun*, la prétention qui fait de l'artiste éminent un être favorisé des communications d'en-haut. Vers 1830, écrira l'auteur des *Romanciers naturalistes*, sur le ton du plus mordant sarcasme, on croyait que les artistes, qu'ils fussent peintres, poètes ou romanciers d'ailleurs, ouvraient leur fenêtre à l'inspiration qui descendait aussitôt sur leur front comme la flamme divine sur celui des Apôtres du Christ au jour de la Pentecôte ; on supposait que ces hommes travaillaient dans un coup de foudre, parmi les feux de bengale d'une apothéose de théâtre, les cheveux hérissés par la tension cérébrale extrême, dans une fureur de Pythonisse inopinément *visitée par le Dieu !*

Aujourd'hui, tout au contraire, poursuit leur peu respectueux héritier, on ne croit plus guère qu'au travail assidu ; l'avenir appartient aux laborieux qui se mettent chaque matin devant leur table, projetant d'y passer quelques heures à besogner ; et c'est là une fort heureuse modification dans les vues du

public, car rien n'est plus funeste à la santé morale des jeunes serviteurs du Beau que de considérer l'artiste comme un tabernacle où Dieu vient habiter par caprice et par hasard, de loin en loin, sans que rien puisse provoquer sa visite ou seulement la faire prévoir ! Si l'on devait s'en tenir à l'oisive attente de la Grâce esthétique, à quoi serviraient donc le travail patient, l'énergie tenace, la continuité de l'effort conscient ? Le mieux serait de vivre comme certains hugolâtres de 1830 dans une continuelle orgie, en attendant la brûlure du charbon divin. Aussi bien cette illusion n'a-t-elle pas entièrement disparue cinquante ans plus tard puisque Zola connaît encore des attardés de la « queue romantique », selon sa méprisante expression, qui osent traiter de « maçons » les travailleurs de lettres, et qui les interpellent avec désinvolture en ces termes : « Comment ? Vous n'écrivez pas sous la dictée d'une voix céleste ? Vous avez besoin de consulter des documents ? Mais, alors, vous n'êtes pas forts du tout ! Que diable, il n'y a qu'à ouvrir sa fenêtre et à *laisser Dieu entrer !* »

Le Messianisme de 1830 s'incarne à ses yeux, de façon d'ailleurs fort topique, dans le *Chatterton* de Vigny qu'il a plus d'une fois chargé de ses invectives. Dans l'œuvre célèbre du poète français, le poète anglais lui apparaît comme un *jeune sot* qui sanglote parce qu'il lui faut écrire pour gagner de l'argent et trafiquer ainsi de son génie ! Lorsqu'il se produisit devant le public de 1835, insiste Zola, ce Chatterton parut avoir fait la gageure d'épuiser en une fois tout le ridicule et tout l'odieux du romantisme dévoyé. Parce que l'homme de lettres, tel que

le concevait l'époque, était un *pontife* et son art un *sacerdoce*, parce qu'il officiait au nom de l'humanité, qui avait, en revanche le devoir de l'adorer à genoux, parce qu'il était un *messie*, traversant les foules avec une étoile au front pour remplir sa mission sacrée, Chatterton, cet homme de lettres britannique, vient se tordre les bras sur le devant de la scène à l'idée qu'il devra faire des vers pour les vendre. Eh bien, ce blanc-bec est un simple polisson, un fantoche funèbre, un pantin aussi faux que dangereux, car, dans la réalité, le poète est un travailleur tout comme un autre ; car la société ne lui doit pas plus d'assistance et de pitié qu'elle n'en doit au boulanger ou forgeron, ces honnêtes artisans qui ne s'en font point accroire ! Il n'y a pas de *pontifes ;* il n'y a que des hommes et l'énergie, qui permet de mener la lutte vitale, fait partie du talent au même titre que le don des cadences harmonieuses. Le vrai génie est toujours fort !

Bien mieux, Zola va pousser jusqu'à l'extrême son paradoxe antiromantique que contredit, sans qu'il le sache, toute sa propre inspiration foncière. Il déclarera que, dans le drame de Chatterton, le mari implacable de la tendre Kitty, le bourgeois ridicule que Vigny dessina si visiblement d'une main frémissante de mépris et de colère, que John Bell est *certainement le seul personnage sympathique de la pièce !* Car celui-là, du moins, il travaille, il sait ce qu'il veut, il se fait reconnaître pour un *sage* au milieu de tous les *fous* prétentieux qui s'agitent à ses côtés. Comment ne pas condamner l'absurde fin de Chatterton ? Son suicide tue la femme honnête dont

il a troublé la cervelle. Il a donc accompli un double meurtre en se donnant la mort : il a commis à la fois une lâcheté et une infamie ! La nouvelle génération de lettres n'a rien de mieux à faire que de repousser dédaigneusement du pied ce cadavre piteux et les vivants qui lui ressemblent pour marcher plus courageusement que lui vers l'avenir.

VI. — Une nouvelle formule du Messianisme rousseauiste.

Ces indignations ont leur raison d'être. Il est naturel, il est humain que Zola, vivant alors assez largement de sa plume, ne pardonne guère au personnage de Vigny d'avoir proclamé dégradante toute rémunération du talent. Toutefois le théoricien du Naturalisme est, en matière d'art comme en matière de morale, beaucoup plus mystique qu'il ne le sait lui-même et qu'on ne pourrait le croire après les déclarations que nous venons de résumer. Nous l'avons déjà dit, c'est la *forme* périmée du Messianisme de 1830 qui le choque beaucoup plus que le fond de cet état d'âme. Aussi s'empressera-t-il de revenir, sans délai, aux sentiments d'orgueil qu'il a répudiés si durement sous nos yeux. Voyons le plutôt écarter, d'une main impatiente, les concurrents que l'homme de lettres rencontre dans sa marche vers le pouvoir d'opinion. Lisons les diatribes qu'il a dirigées, vers le milieu de sa carrière, contre la politique envahissante qui, après la consolidation de la troisième République française, eut le mau-

vais goût de disputer quelque temps l'attention, la faveur publique à la littérature. C'est par de telles pages que nous connaîtrons sa vraie pensée sur la mission de l'artiste : « Je me souviens de notre bande à nous quand nous avions vingt ans, écrira-t-il par exemple dans sa *Campagne* de 1881. La politique nous dégoûtait profondément. Nous pensions, et *je pense encore pour ma part*, que l'Idée est *la reine du monde*, que c'est elle qui fait les peuples, au-dessus des basses agitations de la politique. » Il invective alors longuement contre ce « tas lourd et bête » de politique qui nous encombre, contre cette braillarde commère, la Politique ; il appelle de ses vœux le jeune écrivain de courage qui plantera sur les décombres parlementaires, *le drapeau noble de la Littérature*, et cela d'un geste si rude que la France en puisse oublier les « torchons sales » des partis. Aussi bien sont-ils déjà quelques impatients qui aspirent à ce rôle glorieux, dans le silence de leur studieuse retraite. Si l'un d'entre eux a le génie d'écrire un chef-d'œuvre, à lui seul il immortalisera la France contemporaine. De Rome disparue, ne reste-t-il pas le seul Virgile ? — A cette dernière affirmation, on pourrait objecter qu'elle reflète une assez étroite et naïve conviction de rhétoricien stylé par ses maîtres ; car César Auguste ou Marc-Aurèle vivent à côté de Virgile dans la mémoire des hommes. Mais nous sommes en pleine rhétorique et le sophisme vient se placer comme de lui-même sur les lèvres de l'avocat uniquement préoccupé du triomphe de sa cause.

Oui, de toute sa volonté et de tout son cœur, Zola

voudrait mettre son instrument de lutte pour la vie, l'intelligence, *sur le plus haut sommet pour l'adorer*. Ne lui a-t-il pas donné sa vie, à cette divinité tutélaire, avec la résolution de combattre pour elle. Si parfois on le voit injuste envers ce qui n'est pas elle, c'est qu'il l'aime, dit-il, d'un trop ardent amour ; et, si ses écrits ont quelque valeur, c'est qu'elle le consume de passion, cette immortelle ! Il n'y a de solide ici-bas que la pensée écrite. Le reste est agitation vaine, vision d'une heure emportée par le vent. *Ce n'est plus un Messie* qu'attendent les nations modernes, c'est *la Vérité*. — Oui, mais par le canal de l'artiste-Messie comme nous venons de le voir et comme Zola nous le fait entendre une fois de plus en ajoutant que les prophètes du temps présent, ceux qui annoncent la venue de la Vérité rédemptrice, savants ou *écrivains*, ne donnent plus leur sang, dont le monde n'aurait que faire, mais donnent leur encre en revanche et répandent ainsi dans toutes directions la bonne nouvelle. Les artistes, répète après quinze ans de production d'art l'auteur de *Mes Haines*, tiennent les oreilles, et par là, les cœurs. Que l'un d'eux se lève, *un frisson passe sur le peuple*, la terre pleure ou s'égaie ! Il est le Maître : il ne mourra plus. Les siècles sont à lui ! — Chatterton ne saluerait-il pas cet enthousiaste comme un frère, tandis que John Bell, le sage, n'aurait pas assez de colère contre son dangereux verbiage.

La Littérature n'est rien, elle doit être tout, écrit encore ce Sièyès du mysticisme esthétique, en parodiant le mot d'un rousseauiste social célèbre. En

dehors d'elle, il n'y a que culbutes dans la médiocrité ou dans la folie ! Tout le reste importe peu. « Soyez blancs, soyez rouges, politiciens, pour peu que cela vous amuse, mais quant à moi je n'en ai cure ! *Soyez seulement des hommes de génie*, et je vous *adore !* » — Certes, comme toutes les forces d'avenir, l'intelligence et son instrument, la littérature, ont des détracteurs patentés qui se jettent sur les héroïsmes sublimes et s'attaquent aux tempéraments originaux. A Jérusalem, *les hommes d'esprit de l'époque ont dû écrire des nouvelles à la main contre Jésus* (1), opine, de la façon la plus caractéristique, cet émule inavoué du Messie chrétien, qui, sans doute, a été égratigné la veille par quelque journal parisien du boulevard. Mais de tels incidents restent sans importance si les Lettres doivent régner éternellement, si elles sont, en un seul mot, l'*Absolu*. Et c'est là ce que nous affirme, dans sa conviction intéressée, cet adversaire théorique de tous les « Absolus » autres que le sien (2) ! — Nous voilà donc plus près que jamais des sentiments du « polisson », jadis porté par Vigny sur la scène !

Ajoutons, pour être complet, qu'après quinze autres années encore, lorsque le mysticisme social et démagogique aura décidément pris le pas sur le mysticisme esthétique pur dans l'inspiration conquérante de Zola, désormais rassasié de gloire artistique et ambitieux de pouvoir politique, le romancier nous fournira de sa main la plus formelle rétrac-

(1) *Une Campagne*, p. 269.
(2) *Une Campagne*, p. 397.

tation du naïf Messianisme romantique que nous venons de mettre en lumière. Dans sa *Nouvelle Campagne* de 1896, nous lirons en effet qu'il a conscience d'avoir témoigné naguère un mépris malséant pour la politique et d'avoir jugé les hommes qui s'y consacrent avec une sévérité excessive, les considérant en bloc comme des inutiles ou des sots ! C'était là, il n'hésite pas à le reconnaître, l'appréciation trop sommaire d'un poète *exaspéré* par les obstacles qui se dressaient sur la voie de son triomphe. Présentement, rien ne lui paraît *plus imbécile et plus enfantin* que ses colères parce que la vie est venue corriger sur ce point la présomption de sa jeunesse. Les études que lui ont imposées les derniers romans de la série des *Rougon*, l'ont fait pénétrer dans tous les mondes et l'ont guéri de *cette puérile conception sociale qui incarne l'humanité tout entière dans le lettré ou dans l'artiste*, ne voulant voir dans tout le reste qu'un vil troupeau, une cohue indigne d'intérêt ou d'estime. Depuis ce temps la politique lui est apparue sous un autre jour, comme le terrain passionnant où se déroule la vie des nations, où se sème l'histoire des peuples, où se préparent les moissons futures de justice et de vérité. Il a reconnu que les plus grands esprits y peuvent faire la meilleure des besognes, celle du bonheur humain. Bien mieux, s'il s'était découvert *le moindre talent de parole,* il aurait assurément cédé au besoin impérieux de se mettre à ce travail pour part. — Quelques mois après cette confidence, il devait d'ailleurs intervenir dans la politique avec le retentissement que l'on sait, par sa fameuse lettre : *J'accuse.*

LIVRE II

MYSTICISME PSEUDO-SCIENTIFIQUE

Le mysticisme purement esthétique dont Zola s'efforça d'appuyer son premier élan de conquête ne pouvait longtemps suffire à son actif esprit, à son impatiente volonté de puissance. Pour s'emparer en effet du pouvoir d'opinion dans la France contemporaine, il faut presque nécessairement apporter avec soi du nouveau, n'en fût-il plus au monde. L'auteur de *Mes Haines* va donc trouver bientôt le moyen de rajeunir le mysticisme esthétique, de le présenter sous un angle inattendu à ses lecteurs. C'était, depuis 1855 environ, un lieu commun dans la haute littérature et surtout parmi les survivants de 1830 que le blâme jeté aux tendances trop positives, trop strictement utilitaires de la génération ascendante. Maxime du Camp, par exemple, avait commencé de se faire connaître en affichant la prétention de mettre l'art au service des activités pratiques de son temps : travaux hardis de l'ingénieur, ou miracles réalisés par la grande industrie. Zola va reprendre cette tentative de façon plus théorique, plus approfondie, plus insistante. Il s'efforcera de mettre la Science, alors si brillamment auréolée de gloire et si largement dotée d'influence, au service des ambitions de l'artiste.

CHAPITRE PREMIER

DE LA RHÉTORIQUE A LA SCIENCE

Que faut-il entendre au juste en effet par ce « naturalisme » artistique dont Zola se réclame ouvertement à dater de 1875, bien qu'il prétende ne l'avoir nullement inauguré pour sa part, comme nous allons le constater dans un instant. Il avait employé le mot dans la préface de *Thérèse Raquin* et s'en était servi parfois dans ses écrits polémiques, Bientôt, nous dit Paul Alexis, le vocable se trouva lancé parce que les ennemis de la jeune école s'en emparèrent pour le ridiculiser et s'escrimèrent à l'envi contre lui. Par leur aveugle acharnement, ils en firent le cri de ralliement des novateurs.

S'il fallait en croire le biographe de Zola, celui-ci n'aurait rien mis sous ce mot qu'il n'eût *déjà exprimé en substance* dès 1865, et, si cette interprétation se trouvait parfaitement exacte. remarquons-le, nous aurions suffisamment établi, par ce qui précède, à quel point ce prétendu « naturalisme » ne fut que mysticisme esthétique exaspéré, outrance et exagé-

ration des théories romantiques de 1830. Mais, en réalité, Zola commença d'innover en matière de doctrine à dater de 1868, car il recouvrit alors d'un vernis scientifique adroitement appliqué les professions de foi conquérantes de ses premiers inspirateurs, Hugo, Sand ou Musset. Suivons-le dans ses commentaires explicatifs sur cette évolution de sa pensée.

I. — De l'essor " naturaliste " dans l'âme moderne et de sa déviation romantique.

Le Naturalisme, écrit l'auteur du *Roman expérimental* à la première page de ce livre, c'est le *retour à la nature;* et nous observerons aussitôt que Jean Jacques, le Christ de la religion romantique, n'avait pas autrement défini sa mission ici-bas. Mais Zola n'entend pas ce retour tout à fait de la même manière que son arrière-grand-père en littérature. Au XVIII[e] siècle, explique-t-il, la pensée humaine a été rénovée jusque dans ses assises : une méthode d'investigation a été créée par laquelle les sciences de la *nature* ont commencé de progresser à pas de géants. Or, dans les œuvres purement littéraires, la *nature* intervint de même à cette date pour régner à peu après sans partage avec le triomphe de Rousseau et de ses continuateurs. Dès lors, l'homme ne fut plus une *abstraction intellectuelle* car la Nature vint le déterminer et le compléter. Tout ceci trahit l'influence de Taine et de la trop méfiante attitude que

celui-ci adopta, dans sa jeunesse, contre les « abstractions » de l'esprit classique (1).

Le naturalisme du XVIIIe siècle que nous appelons pour notre part rousseausime, romantisme ou religion de l'instinct divinisé sous le nom de Nature, Zola déclare le nommer Naturalisme; et, chacun étant libre de se créer son vocabulaire en ces difficiles matières, nous prendrons simplement acte de sa décision sur ce point, pour le moment. A un contradicteur du nom de Gustave Rivet, il écrira en 1879 : « Je ne suis rien, Monsieur ; le Naturalisme est *tout*, car le Naturalisme, c'est l'évolution même de l'Intelligence moderne. C'est lui qui emporte le siècle et *le Romantisme de 1830 n'a été que la courte période de l'impulsion première.* » Zola estime, on le voit, que le Romantisme, c'est-à-dire le mouvement littéraire de 1830 qu'on appelle de ce nom en France, fut à la fois une manifestation considérable puis presque aussitôt, une regrettable déviation du Naturalisme. Nous éclaircirons davantage ce point de vue tout à l'heure. En tout cas, l'école plus spécifiquement, plus consciemment naturaliste de 1880, celle dont il a pris la tête, a pour mission, selon lui, de corriger cette déviation malencontreuse et de remettre ainsi la pensée moderne dans la voie saine. Il estime qu'au début du XIXe siècle, sous l'influence inquiète et attendrie de Rousseau, on vit les poètes français *prendre des poses mélancoliques et fatales*, se jeter dans la contemplation, dans les rêveries les

(1) Voir notre étude sur ce point dans notre *Péril mystique* (Paris, 1918).

plus extraordinaires ! La vérité les avait quelque peu touchés cependant : ils cherchaient la couleur locale ; ils croyaient ressusciter les âmes disparues. Effort impuissant qu'ils ne purent longtemps soutenir. Au bout d'un quart de siècle, leur romantisme de 1830 était en pleine agonie.

La raison de cet échec, c'est que l'avenir n'appartenait point, en bonne justice, à ces « rêveurs surexcités », tout au plus capables de donner le dernier coup de pioche dans la citadelle classique déjà démantelée par le cours du temps. L'avenir était aux écrivains véritablement « naturalistes », aux héritiers légitimes de Diderot et leurs solides bataillons se formaient dès lors sur les pas des chevau-légers de 1830. Balzac sera le guide de ces nouveaux champions destinés à la victoire : son effort inaugure la campagne conquérante du Naturalisme authentique après le « coup de folie » romantique. Son œuvre et celle de Stendhal forment le trait d'union par lequel Zola et le Cénacle de Médan prétendent se rattacher du XVIII^e^ siècle novateur.

On pourrait encore, selon Zola, définir le romantisme français de 1830 comme une « émeute de rhétoriciens ». Toutefois, quand un rhétoricien se trouve avoir du génie dans des proportions colossales, ce qui fut le cas de Hugo, il devient le dominateur incontesté de la foule qu'il prend par sa chair (toujours la même métaphore significative) et qu'il conduit où il le désire. Qui de nous resterait maître de ses nerfs quand une telle poésie lyrique lui arrive par bouffées dans les oreilles ? Ce succès de la forme éblouissante ne saurait cependant être que

passager : on y gagne une réputation de joueur de flûte, jamais la gloire indestructible des grands penseurs et des savants de haut vol. Certes, Zola se défend de condamner les poètes lyriques comme l'a fait Proudhon qu'il a si vertement relevé pour ce délit de plume ; il se préoccupe seulement de les mettre à leur place et d'établir que ce ne sont pas ces virtuoses du rythme, mais bien les romanciers naturalistes qui conduisent le XIX^e^ siècle et qui possèdent le privilège du patriotisme ou même de la morale. Car les poètes lyriques ont, dit-il, le cerveau fait de telle sorte qu'ils trouvent sain de revenir aux antiques *illusions métaphysiques*, de voir le monde à travers la fausse interprétation de leurs nerfs détraqués, dans un affolement cérébral chronique ! Les romanciers naturalistes, au contraire, professent que, pour un écrivain, l'état de santé et de grandeur consiste à faire toucher du doigt par la foule les réalités que la science a rendues désormais manifestes. — L'étude que nous avons faite du tempérament de Zola nous donne à penser que le lyrisme lui convenait beaucoup mieux que la science. Aussi bien n'a-t-il été selon nous qu'un lyrique si l'on considère le fond de son œuvre ou même sa forme sans s'arrêter aux interprétations théoriques qu'il lui a plu de nous en fournir.

Il regrette néanmoins amèrement que les poètes lyriques soient devenus pour un temps, vers 1830, les porte-parole de l'évolution contemporaine ; car leurs successeurs devront travailler des années pour utiliser, au mieux des intérêts de l'avenir, les matériaux disparates que ces poètes ont accumulés sans discer-

nement. Jusque dans le style, imposé par eux à leurs successeurs, ils ont porté leur « effarement » originel ; ils ont laissé bien du clinquant mêlé à l'or de leurs vers admirables. Il est fâcheux surtout qu'en 1875, plus que jamais, on grise la jeunesse de lyrisme, qu'on lui emplisse la tête de mots, qu'on lui détraque le système nerveux par la musique obsédante de la rime, qu'on lui montre la morale et le patriotisme comme un monopole des médiocres héritiers de ces grands rhétoriciens disparus. Triste éducation que celle-là, car la folie du lyrisme peut tout au plus susciter des *fous* héroïques; mais ce que le temps présent réclame, ce sont des soldats vigoureux du progrès, des citoyens sains d'esprit autant que de corps. « *Gardez la musique des rhétoriciens*, conclut l'ancien fervent de Hugo et de Musset, *mais qu'il soit bien entendu que c'est là simplement une musique !* »

II. — Quelques rhétoriciens romantiques de marque.

Arrêtons-nous encore un instant à contempler, par les yeux de Zola, les choryphées de la seconde et de la troisième génération rousseauiste : nous aurons moins de peine à comprendre ensuite les reproches et les objections qu'il leur présente, en héritier à la fois irrévérencieux et reconnaissant.

Nous avons vu que Jean-Jacques est donné par lui, en compagnie de Diderot, pour le fondateur de l'école

naturaliste. Après eux, vint Chateaubriand qu'on a, dit-il, présenté comme le premier des romantiques, mais qu'on aurait pu tout aussi bien considérer comme le dernier des classiques, car le style, beaucoup trop vanté, de ce gentilhomme de lettres, n'est en réalité que friperie classique, drapée et pailletée à la nouvelle mode romantique. Au fond l'auteur de *René* n'eut point l'âme d'un moderne (!) ni la passion dominante de son siècle qui est la passion du réel et de l'exacte analyse : il continua Delille et son genre platement descriptif. D'autre part, *il n'avait pas l'esprit religieux*, mais tout au plus l'esprit *poétique*, — ce qui serait assez bien vu, concéderons-nous, si Zola voulait par ces deux épithètes distinguer le christianisme rationnel des âges classiques de ce christianisme de sentiment et d'instinct qui triomphe aux heures de mysticisme sans frein. Mais sa perspicacité ne va pas jusque-là : il veut seulement laisser entendre que le *Génie du christianisme*, qui fit tant de bruit à son heure, est aujourd'hui une œuvre morte à très juste titre, l'auteur n'ayant possédé aucune des vigueurs d'âme nécessaires à l'exécution de son programme. Ce livre fameux n'apporta pas au christianisme une plus efficace assistance qu'une procession de jeunes filles qui passe, le dimanche, par les rues en chantant des cantiques : il affadit la religion des Pascal et des Bossuet en la parant d'une rhétorique creuse, qui, chez les lecteurs de sang-froid, ne provoque guère autre chose que le sourire.

Si encore Chateaubriand avait eu le don de la vie, reprend Zola qui s'attribue ce don, à juste titre d'ailleurs, et qui en fait par conséquent le criterium

certain du génie, il aurait pu survivre en dépit de sa rhétorique surannée, parce que le tempérament de l'écrivain assure la durée de ses créations littéraires. Mais l'auteur de *Thérèse Raquin* croit pouvoir refuser ce mérite à l'historien d'*Atala :* et, quant au personnage de *René* qui, à notre avis, exprime si parfaitement la vie profonde de toute une génération avide de se comprendre et de se justifier à ses propres yeux, quant à ce jeune mystique du *naturisme* typique qui, donnant la main à Saint-Preux et à Werther dans le passé, la tend vers Joseph Delorme et Rolla, puis encore vers Frédéric Moreau et le rédacteur de *la Confession de Claude* dans l'avenir, Zola ne veut voir en lui qu'un *mannequin prétentieux, corps pâle et fantasque dont le sang ne bat pas,* — ce qui est aussi mal dit que faiblement pensé cette fois. — Ajoutons que le critique des *Documents littéraires* comprendra mieux les *Mémoires d'outre-tombe* et saura rendre justice à leur valeur d'art qui est si réelle en effet. Ces pages lui paraissent, par exception, bien *vivantes* dans l'œuvre périmée de leur auteur qui a réussi cette fois parce qu'il n'avait d'autre ambition que de se peindre lui-même. Comme si *René* était autre chose qu'un chapitre préalablement publié de ces mémoires, ferons-nous remarquer ici. Quoi qu'il en soit, Zola leur promet l'immortalité ! En sorte que Chateaubriand survivra, selon lui, dans le seul de ses ouvrages qui n'a pas trouvé d'écho lors de sa publication !

C'est toutefois par l'analyse du talent de Hugo que Zola nous a le plus amplement fait connaître sa pensée sur le Romantisme français, car il est revenu

sur ce sujet à plusieurs reprises, avec une prédilection marquée. Adolescent, il avait professé la hugolâtrie la plus dévote : il se vantait de savoir par cœur les principaux drames du grand poète et son enthousiasme ne tomba, dit-il, que quelques années plus tard, lorsqu'il vit représenter ces drames sur le théâtre où il les jugea par trop dépourvus de logique et de vérité humaine. Hugo a manqué le véritable courant du siècle qui va vers l'analyse exacte des faits et vers le *naturalisme* conséquent. Comme poète lyrique, il faudra bien lui laisser néanmoins sa place et une place fort considérable à coup sûr ; mais on ne lui donnera pas le siècle tout entier comme il le prévoit sans nul doute (ces lignes furent écrites de son vivant) et comme ses flatteurs le lui ont trop souvent répété ! Bien loin d'emplir ce siècle de lumière, il a été sur le point de l'obscurcir sans retour et de l'accabler sous la masse épaisse de sa rhétorique profuse. Il n'a pas marché vers la vérité et n'a pas été l'homme de son temps, quoi qu'on en dise. Balzac seul a été cet homme-là ! Aussi le romancier de la *Comédie humaine* grandira-t-il devant l'avenir tandis que Hugo perdra constamment de sa hauteur, entraînant avec lui dans son déclin le Romantisme (de 1830), cette guenille de pourpre dans laquelle il a vainement tenté de se tailler un manteau royal !

S'agit-il d'évoquer la nature, écrit l'auteur du *Roman expérimental*, Hugo ne va guère plus loin que les salamandres et les gnômes ! S'agit-il de faire comprendre l'histoire, il place à la venue du Christ le point de départ des temps modernes, pour les arrêter à la fin du moyen âge (?) Il a fallu notre manie

de lyrisme, *notre maladie romantique*, le mot est cette fois en toutes lettres, pour que le XIXe siècle ait mesuré le génie d'un homme à la quantité de *sottises* et de *folies* qu'il a mises en circulation dans les cerveaux de ses contemporains. Depuis 1871 en particulier, ce grand visionnaire achève de « dérailler dans l'Infini ». Il réclame le bonheur du genre humain sans vouloir tenir aucun compte de la nature humaine. Il décrète la République universelle comme si les éléments allaient lui obéir, former une nouvelle sphère terrestre et mettre au jour un peuple nouveau. Esthétiquement, rien de plus fécond que ce rêve, il faut en convenir ; mais, pratiquement, il n'est plus que puéril. Dénouer toutes les questions par la *bonté* n'avance malheureusement pas à grand' chose et n'empêchera nullement les peuples de se dévorer entre eux dans la suite des siècles ! — On voit que Zola ne sacrifie pas encore au mysticisme social à cette heure de sa carrière, que l'étude de la méthode scientifique l'a quelque peu détourné de la psychologie rousseauiste, chère à son adolescence et que le fol optimisme de l'auteur des *Misérables* lui paraît à bon droit fort dangereux pour ses concitoyens. Il proclamera donc sans ambage que Hugo philosophe, historien ou critique fait hausser les épaules, patauge chaque jour davantage dans le Sublime, exagère son *effarement* lyrique et ses attitudes d'extase, en arrive à tutoyer Dieu. Aussi bien n'y eut-il jamais autre chose en cet homme qu'un *rhétoricien de génie!*

Un peu plus tard, le cénacle des caudataires de Hugo ayant pris nettement position contre le *Natu-*

ralisme au nom de l'Idéal offensé, la riposte de Zola ne se fera pas attendre. On trouve, dans sa *Campagne* de 1881, une page étrangement violente contre *l'Ane* que venait de publier le quasi-octogénaire illustre. Ce recueil lyrique lui apparaît comme une injure à la Science, patronne vénérée des romanciers naturalistes, comme un « exécrable galimatia » qui réussit à toucher tout ensemble le comble de l'extravagance et le comble de la banalité ! On croit entendre Calino doublé d'Isaïe (Jules Lemaître dira quelques années plus tard Joseph Prudhomme à Pathmos). Pour Dieu, qu'on nous apprenne donc de quel monastère du XII^e^ siècle est sorti ce mystique personnage avec son déisme nuageux, sa métempsychose panthéiste, ses cauchemars de moine que secoue la fièvre de l'extase ! Sa solution du problème social consiste à nous faire monter tous de compagnie dans le soleil, pour nous y embrasser plus au large. Rien de dangereux comme d'escompter de la sorte un avenir de poésie qui ne se réalisera jamais, car le vrai courage consiste à se mettre en besogne pour conquérir, sans trop de délai, le possible. Hugo achève de verser dans le « gâtisme humanitaire » ! Et Zola n'a jamais mieux défini qu'en ces lignes le socialisme rationnel de l'avenir, ni parlé plus nettement contre les excès du socialisme romantique ou mysticisme social vers lequel il va bientôt pencher à son tour.

Sur ce terrain, ce n'est plus Balzac, c'est Littré qu'il oppose, assez singulièrement, à Hugo. A propos de cet érudit positiviste, il lancera, dans la même *Campagne* de 1881, une suprême invective

contre le poète des *Contemplations*, contre son effarement prophétique, sa rhétorique creuse, son indigence intellectuelle incurable. Hugo a pu séduire autrefois sa jeunesse naïve, mais Littré s'impose à sa maturité virile et prend désormais toute la place dans sa raison. C'est que les Hugo après les Chateaubriand, les hommes de 1830 comme ceux de 1800 (nous dirions les représentants de la troisième comme ceux de la seconde génération rousseauiste) ont prétendu balayer l'ancienne rhétorique classique sans vouloir reconnaître qu'ils en apportaient avec eux une nouvelle, tout aussi ridicule en vérité. Ils remplacèrent simplement l'imitation entêtée de l'antique par une tendresse exagérée pour le moyen âge, pour les vieilles cathédrales, les armures rouillées, les truands pittoresques, toute la ferraille et toute la guenille des siècles périmés!

Zola en reste donc encore à prendre le décor et le costume qui furent de mode durant l'une des phases de l'évolution romantique pour l'inspiration essentielle de ce grand mouvement mystique de l'âme moderne, — conception superficielle et banale des faits qui a été celle de la critique pendant tout le cours du XIX^e^ siècle au surplus et qui ne cède que lentement aujourd'hui le terrain devant une interprétation psychologique des événements un peu plus pénétrante. C'est principalement dans la critique en effet que l'auteur des *Rougon* trahit l'insuffisance de culture première qui ne put être entièrement compensée chez lui par ses dons si puissants d'expression. — Il conclut que le romantisme devait payer l'étroitesse de ses vues par un rapide déclin. Aujourd'hui ses che-

valiers et ses moines semblent plus démodés que les Grecs ou les Romains de la tragédie voltairienne ! Mais du moins l'assaut décisif avait-il été donné à l'art classique épuisé : du moins les triomphes éphémères de cette pseudo-révolution esthétique eurent-ils le mérite d'ouvrir la voie devant certains réformateurs mieux inspirés. Les écrivains *naturalistes*, Balzac en tête, pouvaient désormais peindre librement les hommes ou les horizons dans leur vérité tout entière. Ce sera l'éternel honneur du mouvement romantique en France que d'avoir ainsi préparé l'avènement du naturalisme, de lui avoir facilité sa besogne en lui livrant un champ déblayé, bon à bâtir.

Ce n'est pas que, sur ce terrain désormais aplani, ne se rencontrent encore quelques traînards de l'équipe congédiée, quelques attardés qui gênent le travail des constructeurs. Renan, ce représentant par quelques côtés typique de la quatrième génération rousseauiste, résume, après 1873, pour le chef de file de la cinquième, les survivances que celui-ci condamne et redoute. Dans son *Roman expérimental*, il cherche à détromper le grand public qui a considéré quelque temps l'auteur de la *Vie de Jésus* comme un ouvrier de l'enquête scientifique du siècle ; car ce Renan là appartient à la légende, et celui de la réalité est bien différent. Il faut voir en lui un idéaliste, ou mieux un *spiritualiste* dont les croyances religieuses, jamais taries, ont simplement cherché un autre débouché que la profession sacerdotale pour y épancher leur flot de poésie mouillée. Une nature moins trempée dans la religiosité dès son enfance, grandie dans une atmosphère moins bru-

meuse serait allée jusqu'au bout sur la voie de la science en resserrant de plus en plus la formule de ses négations initiales. Renan s'est arrêté à moitié chemin : il n'est plus un croyant, sans doute, mais *il n'est pas un savant ;* c'est tout au plus un homme de transition, *L'esprit romantique a passé par là*, écrit Zola (qui se croit parfaitement dégagé de cet esprit pour sa part), et il va motiver son jugement.

Remarquez tout d'abord, nous dit-il, que Renan est le panégyriste fréquent de l'école romantique et que, dans son style, on retrouve le romantisme avec son charme et sa puissance : ce style est quelque chose comme le miel coulant de Lamartine, une rêverie religieuse et béate, une langue qui a la volupté d'une caresse et l'onction d'une prière. La phrase s'agenouille et se pâme dans une vapeur d'encens, sous le demi-jour mystique des vitraux, comme dans la cathédrale gothique qui fut si chère aux hommes de 1830. Certes l'auteur des *Dialogues philosophiques* proclame que le triomphe de l'Idéalisme est aussi celui de la Science, mais il faut se garder de prendre au sérieux cette affirmation de sa part. Les poètes de tous les temps ont usé de cette échappatoire. Chaque fois que vous reculerez sous leurs yeux les limites de l'Inconnu, ils consentiront à marcher sagement avec vous jusqu'à cette frontière nouvelle, mais arrivés là, ils vous fausseront aussitôt compagnie et gagneront le coin d'obscurité ou de mystère dans lequel vous n'avez pas encore pénétré, afin d'y reprendre en toute liberté le cours de leur rêverie familière. Ils seront même enchantés de leur installation nouvelle parce que le rêve qu'ils racontent au

retour sera jugé d'autant plus sublime qu'il semblera venir de plus loin.

Les poètes font ainsi voyager sans déplaisir leur idéal à chacune des découvertes du savoir. Ils se disent que, traqués de croyance en croyance, il leur restera toujours dans quelque région de ténèbres, un inexpugnable asile. Mais il est difficile d'accorder son estime philosophique à ces incorrigibles désœuvrés qui, après la rude étape quotidienne de la science, qu'ils ont suivi pas à pas les bras croisés, vont se poster plus avant dans la nuit pour s'accorder encore un petit bout de rêve, quitte à déménager de nouveau quand il le faudra, pour aller prendre encore plus loin leur jouissance solitaire. Renan est précisément un esprit de cette sorte, un fervent de l'idéal qui suit les savants en traînant la jambe et en profitant de chaque halte pour cueillir dans les sentiers perdus quelques fleurs. — Spirituelle allégorie qui surprend toutefois sous la plume d'un adepte du mysticisme esthétique non moins fervent que Renan lui-même à ses heures, comme nous avons pu nous en rendre compte. Seul le mode d'expression diffère, en réalité, dans le culte que rendent au même Dieu ce couple de dévots.

III. — La puissance de contagion du style romantique.

Voilà le romantisme durement condamné, n'est-il pas vrai, dans quelques représentants typiques de ses trois générations antérieures. Et pourtant, Zola

n'a jamais hésité à se reconnaître le rejeton et l'héritier conscient du grand mouvement des esprits que traite avec si peu de ménagements sa critique. Par ses velléités lyriques tout d'abord, et, en outre, par le mode d'expression qui s'impose à lui, il avoue se rattacher à l'école romantique aussi étroitement que le nouveau-né non encore séparé de sa mère, et il se montre même inépuisable en formules pittoresques pour affirmer cette filiation artistique. Notons-en quelques-unes au hasard.

Dans *Nos auteurs dramatiques*, il exprime agréablement son admiration pour le talent de Banville, pour la danse ivre que mènent ses hémistiches capricieux, pour la césure imprévue et harmonieuse qui « fait sauter ses vers comme des chèvres au flanc d'un coteau grec ». Mais il s'aperçoit qu'on va l'accuser de romantisme et décide d'aller au-devant de l'accusation. « Eh bien ! oui, écrit-il, *je suis un romantique*. Nous avons tous sucé ça à seize ans ! » Et il prévoit que la contagion sera durable, que la génération qui s'élève sera *empoisonnée de romantisme* à son tour. Prophétie que l'événement devait confirmer d'éclatante manière !

Il reviendra sur ce sujet dans ses *Romanciers contemporains* où il se dit « gangrené » de romantisme jusqu'aux moelles, de même que tous les écrivains de son temps, pour avoir « sucé ça » au collège, derrière les pupitres, en lisant les poètes défendus. Certes, une littérature reste contaminée pour longtemps après un « coup de folie » tel que fut celui

(1) *Correspondance*, II, 15.

de 1830. Toute logique, toute philosophie sérieuse, toute méthode scientifique, toute connaissance analytique des hommes et des choses ont été balayées par ce brusque accès de lyrisme qui nous a privés pour longtemps de notre équilibre. Après qu'une si grave maladie cérébrale a sévi de façon épidémique, elle ne disparaît pas avec la génération qui en a subi le premier assaut (1) ; le virus passe aux générations suivantes ; il faut qu'il s'use à travers plusieurs d'entre elles avant d'être éliminé de façon totale et définitive. Et l'on ne saurait mieux dire. — Zola croit déjà remarquer chez certains jeunes gens (il s'agit de ceux de son groupe, comme bien on pense) les indices d'une santé améliorée. Toutefois la crise a été d'une telle violence que cinquante ans encore, au bas mot (en 1878), lui semblent nécessaires pour débarrasser notre littérature de la *lèpre* qui s'est attachée à ses flancs !

Oui, l'époque demeure malade parce qu'elle garde un goût dépravé pour cette étrange sauce lyrique que lui ont servi ses éducateurs et à laquelle on continue donc forcément de lui accommoder la vérité scientifique qu'on lui sert. Hélas ! peut-être n'est-ce pas même la vérité qu'elle apprécie dans les œuvres naturalistes, cette époque anémiée et blasée, mais plutôt *les épices de la langue*, les fantaisies de dessin et de couleur dont le vrai doit encore s'envelopper pour la séduire. « Notre style restera comme le plus monstrueux jargon de la langue française, a écrit le styliste, pourtant solide et ferme, des

(1) *Romanciers naturalistes*, p. 340.

Rougon, qui ne se rend pas suffisamment justice en ce passage : il assure qu'on trouvera ses meilleures pages dans des articles critiques écrits par lui pour un périodique russe, qu'il croyait ne devoir jamais paraître en français et dont il négligea par conséquent de corser la toilette au moyen d'oripeaux ou de fanfreluches. A Médan, en 1880 — c'est-à-dire avant le milieu de sa carrière artistique — il écrit que la honte l'accable lorsqu'il songe à *l'énorme tas de rhétorique romantique qu'il a déjà derrière lui* à cette date (1) !

Et pourtant, à son avis, il suffirait que la méthode scientifique se fût tout à fait imposée à nos écrivains pour que cette forme ampoulée se corrigeât d'elle-même. Celui qui écrira le mieux demain, dit-il, ne sera pas celui qui galopera le plus follement parmi les métaphores du lyrisme, mais celui qui marchera droit devant lui au milieu des vérités établies. *Pourris* par le lyrisme comme nous le sommes tous en ce moment, nous nous imaginons bien à tort que le grand style est le résultat d'un effarement sublime qui nous fait côtoyer à chaque pas la démence ; en réalité, le grand style est fait de logique et de clarté ! Que les jeunes écrivains laissent donc leurs aînés patauger dans l'écriture « artiste », pour employer l'épithète significative des Goncourt et qu'ils tâchent de se faire pour leur part un style fort, simple, solide, humain ! En ce qui le concerne, Zola sent qu'il est né trop tôt, qu'il a trempé trop longtemps dans la « mixture roman-

(1) Avant-propos du *Roman expérimental.*

tique » pour être capable de donner l'exemple ; et les colères qu'il ressent, qu'il exprime parfois si crûment contre le romantisme procèdent en grande partie, s'il faut l'en croire, de son ressentiment contre les représentants de cette école pour la fausse éducation qu'ils lui ont donnée : *J'en suis, et j'enrage d'en être !* conclut-il dans une exclamation dont la netteté ne laisse rien à désirer, n'est-il pas vrai (1) ?

Certain jour, il a cru pouvoir rendre Théophile Gautier responsable de cette précoce vieillesse de l'art romantique, parce que cet écrivain, si richement doué d'ailleurs, porta trop rapidement à sa perfection la langue de la nouvelle école. Un siècle semblait nécessaire pour polir et fixer un style si différent de celui des classiques, et voilà que Gautier, opérant sous la direction de Hugo, parvint à terminer en quelques années ce travail d'ajustage et de mise au point. Par là, le romantisme vit sa jeunesse prodigieusement écourtée : il atteignit prématurément l'âge mûr et se figea dans *l'art pour l'art* qui est sa forme définitive. Avec Gautier, il en est déjà à la phrase parfaite, vide et sonore qui annonce la sénilité, à la phrase sous laquelle il n'y a plus d'idées, plus de base humaine, plus de vérité ni de logique. Et l'école commencera de se « faisander » lorsque les Parnassiens entreront en ligne ; ce qui est sans doute une allusion à Charles Baudelaire.

Or le théoricien du naturalisme estime que les naturalistes ont tous, plus ou moins, emprunté de

(1) *Le Roman expérimental*, p. 271.

Gautier sa *rhétorique*, qui n'est au surplus que celle de Hugo, raffinée et ciselée davantage. Par là, cette école presque mort-née du romantisme, qui ne fut guère qu'une *émeute de rhéteurs*, ainsi que nous le savons, se survit indûment dans les ouvrages de plus consciencieux artistes ! Le littérateur Sandoz, qui, dans le roman esthétique de la série des *Rougon*, dans *l'Œuvre*, incarne la personnalité de Zola, Sandoz se plaindra, lui aussi, avec amertume de « tremper dans la sauce romantique », d'en être barbouillé jusqu'au menton parce que sa jeunesse y a trop barboté naguère, parce qu'il a eu le malheur de naître « au confluent de Balzac et de Hugo » !

Le seul remède possible à un tel état de choses serait dans la recherche volontaire et obstinée d'un style plus simple et plus franc. Sans aller jusqu'à la maigreur, on peut réaliser une écriture plus solide et plus sobre qui rejetterait tous ces ragoûts de couleurs, de parfums ou de rayons que le plus humble des Parnassiens sait aujourd'hui « cuisiner » quand il veut s'en donner la peine, et qui, par conséquent, sont devenus la banalité même !

IV. — Les artisans de la victoire naturaliste.

Si le naturalisme tient encore de trop près au romantisme dont il sort, il n'est pas sans posséder son originalité propre et sans pouvoir exhiber quelques titres de noblesse : on lui connaît tout au moins

de grands précurseurs, dont Zola tient essentiellement à lui faire honneur. Il a paru quelquefois disposé à présenter comme tel le poète de *Rolla* et des *Nuits :* si en effet il a renié Hugo de bonne heure, il a sans cesse conservé à Musset une piété toute filiale et pour des raisons fort plausibles à notre avis, car nous apprécions à peu près comme il le fait, le poète de Rolla. Musset, a-t-il dit, ne doit pas être compté parmi les *romantiques,* parce qu'il fut avant tout un *humain :* ses larmes sincères lui ont conquis les adolescents de son siècle qui se sont donnés par instinct à celui des grands lyriques de l'époque dont les vers leur *mentaient* le moins. A ses débuts, l'auteur des *Contes d'Espagne* fut sceptique et ardent comme ses contemporains, plein de fierté et de faiblesses, confessant ses fautes avec le même élan qu'il avait mis à les commettre. Mais lorsqu'il chanta les rêves capricieux de ses *Nuits*, il avait définitivement rejeté la défroque romantique : il n'était plus d'un siècle, mais de tous les temps !

La vérité, qui est le caractère de la poésie de Musset, fait de lui, selon Zola, l'un des pionniers du naturalisme. Il n'en est pas toutefois l'ancêtre direct. Peut-être Stendhal pourrait-il prétendre à ce titre, mais l'auteur des *Rougon* ne fait pas très grand cas de celui du *Rouge ;* il juge que Balzac a singulièrement dépassé la mesure quand il s'est avisé de porter aux nues les deux romans principaux de ce psychologue limité quoique pénétrant; et les panégyriques de Taine n'ont pas modifié sur ce point son sentiment, que nous partageons pleinement d'ailleurs. Nous aurons à revenir sur son attitude vis-à-

vis de Beyle quand nous étudierons les manifestations du mysticisme passionnel sous sa plume.

Abordons en conséquence, sans tarder davantage, le précurseur non seulement avoué, mais affiché par le naturalisme avec orgueil : tournons-nous vers Balzac qui fut déjà un « expérimentateur » en matière d'observation romanesque et un maître dans le domaine des sciences sociales. Aux approches de 1830, nous explique Zola, alors que Hugo portait sa rhétorique « effarée » sur le premier plan de la scène littéraire, le génie français s'incarnait à moins grand bruit dans un représentant plus authentique. Balzac devenait peu à peu colossal dans la pénombre où les circonstances devaient, presque jusqu'à sa fin, le maintenir. Mais tandis que la descendance de Hugo allait avorter lamentablement, celle de Balzac était destinée à s'élargir sans limites pour occuper bientôt toute la place au soleil. Contraste inévitable d'ailleurs, si nous en croyons Zola. Tout favorise à notre époque la protestation naturaliste contre la fantaisie échevelée du romantisme et la réaction légitime du vrai contre le faux ! Le siècle aboutit forcément à une littérature d'analyses, d'enquêtes, de documents humains que le romantisme n'eut d'autre mission que de préparer en faisant table rase des traditions classiques. A son heure, le romantisme fut quelque chose comme cette orgie qui couronne, presque fatalement, la victoire des opprimés, mais que doit couronner à son tour, une fois le calme reparu dans les esprits, l'emploi logique et rationnel de la liberté conquise.

Or Balzac nous est présenté par Zola comme l'ou-

vrier par excellence d'une si noble tâche. De son vivant ses livres se vendaient à peine — et cette affirmation est excessive puisqu'il en a tiré, dit-on, près d'un million de francs. — Il fallut que l'étranger l'acclamât pour que la France consentît à regarder de son côté. Aussi bien n'avait-il pas autour de lui de courtisans, pas de sacristains, pas de disciples fanatisés, pas d'Académie, pas de pairies, comme les possédait Hugo : il n'avait que des éditeurs revêches et des créanciers implacables. Et pourtant, tandis que ce *Messie de la grande école naturaliste* expirait lapidé ou crucifié par ses contemporains, la bonne parole qu'il avait semée, sous les dédains ou les railleries de son entourage, commençait de germer lentement sur sa tombe. Il allait, du fond de son caveau funéraire, conquérir notre littérature et la gouverner. Moins de trente ans après sa mort, le bronze de sa statue est déjà gigantesque : ses concitoyens commencent à comprendre qu'il a préparé une formule originale, la seule formule véritable du monde nouveau, celle qui va permettre de réaliser enfin l'art convenable à la société moderne. Car il n'a pas été seulement un écrivain, mais encore un initiateur *scientifique*, et Zola professe que rien n'est trompeur comme le vernis catholique et monarchique qu'il a jeté sur certains de ses romans. Il a pu afficher par dilettantisme des opinions rétrogrades ! *Toute son œuvre reste scientifique et démocratique* en dépit de lui-même. Nous dirions plutôt quant à nous qu'elle demeure pour une bonne part rousseauiste ou romantique !

Après Balzac, il convient de faire à Champfleury

une petite place dans l'arbre généalogique de la doctrine naturaliste. Par réaction contre les sujets à panache qu'avaient préférés les romantiques, celui-là s'enferma volontairement dans la peinture de la classe bourgeoise et de la vie quotidienne : mais il n'avait pas les épaules assez larges pour faire triompher la doctrine qu'on appelait le *Réalisme* en son temps : il présentait au public les fruits savoureux d'un talent très personnel, très frais, d'une naïveté charmante : mais l'ampleur lui faisait trop évidemment défaut. — Aussi le véritable continuateur de Balzac fut-il Gustave Flaubert, l'historien de *Madame Bovary* (1).

A l'avis de Zola, ce livre fameux est venu fixer enfin la formule du roman qui restait encore diffuse dans l'œuvre de Balzac ; il a posé l'idéal du *Réalisme* avec une netteté et une perfection qui en ont fait le type, le modèle définitif du genre. L'auteur avait su prononcer le mot juste et vrai que chacun attendait alors ; portant la hache et la lumière dans la forêt, parfois inextricable de Balzac, il corrigeait les défauts persistants de ce maître, le goût du roman d'aventure, le grossissement exagéré des héros, la continuelle intervention du narrateur dans le récit. Conservant du grand homme son exacte et impeccable analyse psychologique, il l'exprimait dans le style coloré de Hugo et la parait d'images aussi to-

(1) Dans l'étude consacrée par nous à Flaubert (Plon, 1914) nous avons résumé l'opinion de Zola sur cet écrivain. Nous ne dirons ici que son appréciation sur *Madame Bovary*, telle qu'on peut l'inférer de ses essais sur *les Romanciers naturalistes* et sur *le Roman expérimental*.

piques que superbes. *Madame Bovary* fut un roman balzacien *bien écrit :* de là son succès immédiat et son influence durable ! Que Flaubert l'ait voulu ou non — (vers 1875, il protestait en effet contre une telle interprétation de son œuvre) — il a doté le Naturalisme de la dernière force qui lui manquait encore, de la forme parfaite et impérissable qui permet la vie aux œuvres de l'art. La rhétorique nouvelle était trouvée : les romanciers pouvaient désormais profiter des leçons psychologiques de Balzac sans cesser d'être des artistes, associer l'originalité de la pensée à la solidité de l'expression.

Vers 1900 Zola se marquait volontiers sa place aux côtés de Flaubert, d'Edmond de Goncourt et d'Alphonse Daudet pour former avec ces romanciers le redoutable « quadrilatère » qui, à l'instar de la phalange macédonienne, devait conduire la nouvelle école à la victoire. Nous avons déjà résumé son opinion sur les Goncourt. Vis-à-vis de Daudet, il n'épargna pas les avances : il fit de son mieux pour embrigader le gracieux écrivain que ses ennemis ne cessaient de lui opposer tout au contraire, et qui, en effet, se sentait, par le tempérament, trop distinct des « naturalistes » orthodoxes pour attacher grand prix à leur alliance. Pendant la lutte que l'école naturaliste a engagée contre les goûts arriérés du public, opinait Zola, il est bon que le roman nouveau soit quelquefois mis sur pieds par un auteur *séduisant.* Il faut que Daudet se place à l'avant-garde de l'armée combattante avec son fin sourire et ses façons prenantes : il sera chargé de toucher les cœurs, et il ouvrira les portes devant la troupe

plus rude qui s'avance à l'assaut sur ses pas. Il accoutume dès à présent les lecteurs à l'analyse exacte des sentiments, à la peinture du monde moderne, aux généreuses audaces de la plume. Le « bourgeois » qui l'accueille à bras ouvert, ne se doute pas qu'avec ce charmeur l'*ennemi,* le Naturalisme, s'est introduit à son paisible foyer. Là où Daudet aura passé, le groupe de Médan se frayera un chemin sur ses traces.

Supposons maintenant achevée la victoire totale du Naturalisme qui n'est pas douteuse. Une dernière question se pose à son théoricien consciencieux. Cette doctrine restera-t-elle la formule définitive de l'Art où devra-t-elle s'effacer devant une autre à son tour ? Évolutionniste par principe, Zola peut-il envisager, présenter à ses lecteurs comme probable l'immobilité prochaine de la littérature dans les cadres d'un système, si excellent que soit ce système ? Lorsqu'il se pose publiquement cette question, son orgueil de conquérant mystique entre en conflit avec sa clairvoyance d'esprit cultivé, éclairé par l'expérience historique sur les vicissitudes des idées et du goût. Il nie donc, et il affirme tout à la fois la pérennité du Naturalisme ; il s'attend, dit-il, à une réaction fatale contre son école, mais il ajoute aussitôt que cette réaction se fera contre la rhétorique encore à demi-romantique de cette école plutôt que contre la méthode scientifique dont elle se réclame (1). *C'est le Romantisme qui achèvera d'être battu en nous*, écrit-il alors, car le Naturalisme se

(1) *Correspondance,* II, 235.

simplifiera, s'apaisera, subira moins une réaction qu'un élargissement et une pacification. — Souhaitons que cette prophétie s'accomplisse !

Pour être logique, reprendra-t-il un autre jour, on doit confesser que le Naturalisme aurait tort de déclarer qu'il est la forme définitive et complète de la littérature française, celle qui a lentement mûri à travers les âges pour former le fruit de cet arbre séculaire ; soutenir cette thèse, ce serait tomber dans la même « drôlerie » que le Romantisme, hier présomptueux, aujourd'hui déchu. Est-il même permis de prévoir pour le Naturalisme un long règne ? Il est permis de l'espérer tout au plus, car aucune certitude n'est possible en pareille matière. Mais Zola se plaindra certain jour à l'un de ses correspondants qu'on lui fasse enterrer trop allégrement le Naturalisme dont il n'a point diagnostiqué le trépas. Non, il est vraisemblable que cette doctrine régnera longtemps parce qu'elle marche de concert avec la Science et qu'elle envahit successivement toutes les formes de la pensée contemporaine, philosophie, histoire, critique, roman, théâtre, peinture, musique même ! Il est permis de saluer dans ses progrès le début d'une immense évolution qui, pendant des siècles encore, pourra s'étendre en se poursuivant. Nous avons vu l'auteur du *Roman Expérimental* nous présenter le Romantisme comme un Naturalisme trop tôt dévié du droit chemin. Avec les années, il oublie cette interprétation encore assez déférente pour ses aînés de 1830. Il identifie la formule romantique de l'art à sa formule classique qui, auraient été identiques entre elles, au décor près,

parce qu'elles s'appuyèrent, l'une autant que l'autre, sur une conception *idéaliste* et *réglementée* de l'art. Seul le Naturalisme, qui raye définitivement de ses tablettes le déisme et les disciplines traditionnelles, a la perspective de fournir une carrière aussi longue que les deux autres ensemble !

A notre avis, cette seconde définition du Romantisme est aussi erronée que la première. D'une part, le Naturalisme de Zola n'est pas un Romantisme rectifié par l'esprit scientifique, mais, un Romantisme retrempé dans ses origines naturistes et plutôt exagéré par conséquent dans le sens du mysticisme imprudent. D'autre part, loin d'identifier le concept de romantique à celui de classique pour les condamner de concert, il convient d'opposer nettement l'un à l'autre. Le Naturalisme s'opposera donc au classique seulement parce qu'il est un dérivé, un succédané du Romantisme. — En raison de cette erreur théorique essentielle, l'œuvre critique de Zola nous paraît moins propre à guider qu'à égarer le jugement de l'historien des idées sur son œuvre romanesque. Nous étudierons celle-ci en elle-même et à la lumière de notre expérience historique personnelle, afin d'en déterminer librement le caractère.

CHAPITRE II

LE NATURALISME THÉORIQUE ET SON PRÉTENDU CARACTÈRE SCIENTIFIQUE

Lorsque Zola eut conçu, vers 1868, le plan de son roman *Madeleine Férat*, il se plongea, nous dit Paul Alexis, dans l'étude de la physiologie humaine. Cette étude le conduisit à celle de l'hérédité naturelle et de ses lois ; puis encore et peu après, au projet d'utiliser ces lois, récemment ébauchées par la science, pour renouveler la pyschologie du roman moderne. Alors pendant huit mois de travail acharné qui se terminèrent au printemps de 1869, il imagina l'arbre généalogique de ses *Rougon-Macquart*. Presque chaque jour, il s'installait dans la salle de travail de la Bibliothèque Impériale et se plongeait dans la lecture des ouvrages techniques dont il entassait de copieux extraits dans son portefeuille. *Le Traité de l'héridité naturelle*, par le docteur Lucas, fut largement exploité par lui et sans doute aborda-t-il dès cette époque les écrits théoriques de Claude Bernard qui ont exercé une si grande influence sur sa

doctrine. Désireux de continuer Balzac sans le recommencer en simple disciple, il trouvait dans ces récentes et encore flottantes suggestions de la science de quoi jeter un vernis de nouveauté et une apparence de solidité sur son mysticisme esthétique invariable et fondamental. Car le mysticisme de la science dont il fera désormais son égide et que nous allons étudier maintenant dans ses écrits de maturité, ne fut guère entre ses mains, nous le verrons, qu'un habile déguisement de ses initiales convictions romantiques.

I. — De l'expérimentation psychologique dans le roman.

Écoutons-le par exemple nous présenter retrospectivement sa *Thérèse Raquin*, une œuvre si essentiellement romantique en réalité, comme un travail d'observation purement scientifique ! Lorsqu'il réédit cet ouvrage après s'être engagé déjà dans sa monumentale entreprise des *Rougons*, il prétendit avoir fait œuvre de science médicale avant tout, et avoir étudié des *tempéraments* plus encore que des caractères. Il a voulu mettre en scène, dit-il, des personnages *entièrement dominés par leurs nerfs et par leur sang ;* mais les romantiques de 1830, objecterons-nous ici, n'avaient pas ces prétentions savantes et ne faisaient pourtant pas autre chose. Zola insiste néanmoins sur cette interprétation de son livre : il nous montre sa Thérèse et son Laurent privés de leur

libre arbitre et entraînés, à chacun des actes décisifs de leur existence, *par les fatalités de leur chair ;* les romantiques disaient plus simplement par les fatalités de la passion : qu'on relise plutôt *Elle et Lui* dont les deux héros portent les mêmes prénoms que ceux de Zola. Ces amants criminels sont, de l'aveu de leur créateur, deux *brutes humaines* et rien de plus ! En eux, il n'a prétendu qu'à étudier deux cas curieux de physiologie pathologique, qu'à montrer les troubles profonds qui ravagent une nature sanguine (Laurent) au contact d'une nature nerveuse (Thérèse). Le problème se serait posé devant lui en ces termes ; étant donnés un homme puissant par les organes et une femme inassouvie par les sens, *chercher en eux la bête, ne voir que la bête*, les jeter à cet effet dans un drame violent et noter scrupuleusement alors les sensations et les réactions de ces êtres. Tout cela nous paraît imaginé après coup : d'autant que, en dépit de la confusion voulue entre l'expérimentation du savant de laboratoire et l'observation du littérateur de profession, confusion qui va faire toute sa théorie du roman scientifique, Zola n'a nullement été en mesure de *noter* les réactions de ses héros, mais seulement de les imaginer après avoir observé quelques cas vaguement analogues, comme le pouvaient faire le Hugo des *Misérables* ou la George Sand de *Mauprat*.

Pendant l'exécution de sa tâche, il assure avoir goûté, tel un Claude Bernard, les graves jouissances de la recherche du vrai. Aussi, fut-il profondément surpris, si nous devons l'en croire, lorsque, son roman une fois publié, il se vit accusé d'avoir gratui-

tement tracé des tableaux obscènes ou hideux. Il reconnaît qu'en analyste passionné, il a pu « s'oublier dans la pourriture ». Du moins s'y est-il oublié à la façon d'un médecin qui, dans un amphithéâtre de dissection, poursuit, le scalpel à la main, ses recherches désintéressés. —Tout cela n'est que pure métaphore, comme il ne faut pas se lasser de le faire remarquer. Quant au reproche d'*immoralité*, injustifié pour ce roman en effet, il ne se donnera pas la peine d'y répondre, puisqu'une pareille accusation ne signifie rien en matière de *science* et que la littérature, une fois mariée à la Science par un décret des littérateurs, participe nécessairement des immunités savantes. Pudeur et moralité n'y sont plus désormais autre chose que *de grands mots vides de sens !*

On voit par là quel avantage procure une si commode association à l'artiste qui cherche la nouveauté dans l'audace de ses peintures et dans la crudité de ses commentaires. C'est pourquoi Zola ne se contentera pas de faire figure de *savant* sous les yeux de ses lecteurs : il voudra passer pour un *expérimentateur* afin de mériter l'auréole que Claude Bernard venait de poser sur le front des investigateurs fidèles à la saine méthode expérimentale. Une fois pressenti par lui l'avantage d'une telle confusion de concepts et de termes, il a joué comme à plaisir sur ce mot d'*expérimentateur* après l'avoir entièrement détourné de son véritable sens. Le titre d'un de ces recueils critiques les plus essentiels, *le Roman expérimental* affiche, à lui seul, ses illusions ou du moins ses prétentions sur ce point. Mais qu'on y regarde de près : c'est tout autre chose, on le reconnaîtra sans délai,

de présenter le roman réaliste ou naturaliste comme appuyé sur *l'expérience* du romancier, ce qui est acceptable, et, de le donner comme le résultat d'une *expérimentation scientifique* instituée par ce romancier, ce qui est parfaitement abusif. Certes l'adjectif qui correspond à ces deux substantifs, expérience et expérimentation, est unique jusqu'ici : c'est l'épithète d'*expérimental* que Zola a précisément choisie pour caractériser ses innovations dans le roman. Mais il ne suit nullement de là que l'expérimentation soit identique à l'expérience. Qu'est-ce, en effet, que l'expérimentation, sinon ce travail méthodique qui consiste à faire varier séparément les conditions dans lesquelles se produit un phénomène donné, afin de noter les variations simultanément observables dans le phénomène et d'en tirer des conclusions sur sa nature ou sur ses modalités diverses.

En psychologie, c'est là le travail de savants spéciaux qui se sont munis peu à peu d'un outillage ingénieux et qui ont jeté les bases d'une science de considérable portée. Mais le romancier n'est nullement *outillé* pour agir de même : il travaille par l'imagination sur ses observations passées, c'est-à-dire sur des faits que la vie lui a présentés dans un ordre et avec un caractère d'intensité bien déterminés, qu'il ne peut nullement modifier à son gré. Comment donc se dirait-il *expérimentateur* ? Seuls les grands romantiques, peintres professionnels de la passion, qui ont vécu volontairement cette passion par eux-mêmes, qui en ont même varié de leur mieux les motifs, un Chateaubriand, un Byron, une Sand, pourraient mériter jusqu'à un certain point

cette qualification ambitieuse : et Don Juan, lui aussi, fut un expérimentateur de marque en matière de psychologie amoureuse. Mais le romancier naturaliste penché sur des livres, sur des enquêtes et sur des statistiques dans son cabinet, mais Émile Zola qui n'a jamais connu, ou tout au moins jamais cultivé la grande passion pour sa part, ne saurait afficher une telle prétention sans outrecuidance.

C'est pourtant ce qu'il a fait, presque constamment, dans ses écrits théoriques, surtout dans ses commentaires sur Claude Bernard dont, à tout prix, il souhaitait de faire le patron et le répondant du Naturalisme littéraire. En tête du recueil d'articles critiques qu'il a intitulé *le Roman expérimental*, il a longuement analysé la célèbre *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* qui, ayant fait connaître au grand public l'éminent physiologiste, lui valut sa popularité tardive ; et il a équivoqué de son mieux pour identifier la littérature expérimentale avec la médecine expérimentale. Nous autres écrivains naturalistes, explique-t-il, nous opérons sur des faits vrais, mais, en outre, pour montrer le mécanisme de ces faits, il faut que *nous produisions et dirigions* les phénomènes comme le savant dans son laboratoire, et c'est là notre part d'invention géniale en notre œuvre ! Voilà certes une affirmation bien surprenante ! Quand donc et où donc, grand Dieu, un romancier naturaliste a-t-il opéré de la sorte ? Zola en personne, le plus puissant de ces producteurs à coup sûr, le peintre des foules par excellence nous a-t-il donné le moindre commencement de preuve en faveur de cette prétention exorbitante qui suppo-

serait chez le romancier le pouvoir et le loisir de mouvoir les hommes, ou même les masses d'hommes au gré de sa curiosité et de sa fantaisie ?

Il va néanmoins insister avec complaisance sur son étrange affirmation. Claude Bernard ayant écrit que l'apparition de l'idée féconde chez l'expérimentateur est le plus souvent toute spontanée, tout individuelle, que c'est un sentiment particulier, une intuition, si l'on veut, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie chez l'homme de science, Zola commente imperturbablement cette déclaration en ces termes : pour le romancier naturaliste également, il faudra voir, comprendre, *inventer :* un fait observé devra faire jaillir *l'idée de l'expérience à instituer !* Encore une fois, où a-t-il jamais pratiqué une telle expérience *in anima vili ;* il se serait empressé de nous en rendre compte, avec son incontestable sincérité intellectuelle. Seule *la Confession de Claude*, son premier et très romantique ouvrage, fondé sur l'expérience personnelle, l'était aussi sur l'expérimentation, en partie voulue, de la misère de lettres. Il y a là une évidente confusion des genres, issue du motif intéressé que nous avons mis en évidence : celui de donner à l'école nouvelle l'auréole de cette puissance persuasive que possède la science expérimentale digne de ce nom.

Mais pour écarter l'assertion de Zola, il n'est que de lire jusqu'au bout ce même Claude Bernard dont il cherche à s'assurer l'alliance et le patronage. Car Bernard nous montre précisément dans le philosophe purement spéculatif, dans l'*artiste* et dans le *littérateur*, le *contraire* d'un *expérimentateur* appliqué à la

recherche des lois naturelles. Ces gens sont, à ses yeux, des amuseurs dont il écrit avec dédain que chez eux *la personnalité domine tout*, — ce qui est surtout vrai dans les périodes mystiques ou romantiques de l'histoire des idées, — et que, par conséquent, les créations, plus ou moins ingénieuses de leur esprit, n'ont *rien de commun* avec l'exploration méthodique des phénomènes, dans laquelle l'imagination n'a qu'un rôle limité et restreint. Au surplus Zola ne disait pas autre chose avant d'avoir inventé le Naturalisme esthétique, dans ce *Salon* de 1866 qui faisait appel au *tempérament* individuel de l'artiste pour colorer de mille nuances la majestueuse unité de la nature. S'il a changé d'avis par la suite, c'est qu'il a recherché pour son mysticisme conquérant un autre patronage encore que celui du Beau: c'est qu'il voudrait se donner le prestige de servir le Vrai par les plus efficaces méthodes. Un peu embarrassé devant la dure appréciation de Claude Bernard sur ses frères en littérature, il répond que l'artiste se réserve il est vrai le droit d'*hypothèse*, mais avec le ferme propos de n'exercer plus dorénavant ce droit en dehors des limites tracées par les conquêtes de la science.

II. — L'assise théorique des " Rougon-Macquart ".

Nous avons dit que Zola était venu à l'étude des œuvres de Lucas et de Claude Bernard à l'heure où s'élargissaient ses perspectives littéraires, à l'époque

où il conçut le projet de l'histoire naturelle et sociale de la famille *Rougon-Macquart :* projet qu'il poursuivit, avec une ténacité si remarquable, au cours des vingt romans qu'il allait publier, avec une régularité de plus en plus mathématique, à raison d'un volume par an, à très peu de choses près. C'est donc une vue prétendue *scientifique* qui se rencontre à la base de cette nouvelle *Comédie humaine*, plus consciencieusement préparée certes et plus méthodiquement ordonnée que celle de Balzac. Dans l'*Œuvre*, par la bouche du littérateur Sandoz, Zola résumera, après exécution presque achevée, ses intentions de la première heure ; il s'est proposé, dit-il, de peindre une famille dont il étudierait les membres un à un, examinant d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagiront les uns sur les autres : il a voulu scruter (nous dirions imaginer) sur une humanité en petit la façon dont l'humanité en grand pousse et se comporte. En outre il s'est imposé d'enfermer ses « bonshommes » dans une période historique déterminée, celle du second Empire, ce qui lui a fourni le milieu et les circonstances. Et l'on sent en ceci l'influence du cadre théorique de Taine : la race, le milieu et le moment ; mais l'on sent aussi combien vague et arbitraire demeure chez Zola le dessin de ce cadre.

Au surplus, nous avons là une formule de l'œuvre déjà corrigée par l'expérience et la maturité de l'auteur, puisque les *Rougon* sont quasi-achevés lorsque paraît le roman que nous venons de citer. La préface de la *Fortune des Rougon*, le premier volume de la série, est datée du 1er juillet 1871 et le ton a plus

de suffisance. L'auteur affiche l'intention d'écrire l'histoire d'une famille d'après les *lois* de l'hérédité, *résolvant de la sorte la double question des tempéraments et des milieux*. En ce qui concerne le tempérament, le trait caractéristique de la famille des *Rougon-Macquart* sera le débordement des appétits, déjà étudiés par Balzac ; mais, en outre, les accidents *nerveux et sanguins* qui se déclarent dans une lignée à la suite d'une première lésion organique détermineront, selon les milieux chez ces personnages les sentiments, les désirs et les passions dont les produits *prennent le nom convenu de vices et de vertus !*

De quelle façon Zola a-t-il conçu pourtant cette *lésion organique* qui déterminera les accidents nerveux ou sanguins chez ces personnages ? Rappelons en quelques mots son point de départ. Une certaine Adélaïde Fouque, née en 1768 à Plassans (cette ville fictive est Aix-en-Provence où fut élevé Zola) et qui mourra plus que centenaire en 1873, est la seule héritière d'une famille de maraîchers établis dans les faubourgs de la petite ville méridionale et parvenus à une large aisance. Fille d'un père qui est mort aliéné, Adélaïde souffre dès sa jeunesse de crises hystériformes dont le caractère est assez grave : elle épouse tout d'abord un vigoureux paysan qui a été simple manœuvre chez son père ; c'est Rougon qui meurt après dix-huit mois de mariage en laissant à sa femme un fils légitime, Pierre Rougon, souche de tous les Rougon ultérieurs. La jeune veuve ne se remariera jamais, mais elle deviendra la maîtresse d'un contrebandier inculte et brutal du nom de Macquart, dont elle aura deux enfants na-

turels, Antoine et Ursule Macquart, les « louveteaux » de ce loup de montagne.

Les trois rejetons d'Adélaïde grandissent ensemble dans le ruisseau d'une ruelle suburbaine, sans nulle surveillance, tandis que leur mère, *obéissant avec une grande naïveté aux poussées de son tempérament*, — telle une *bête* caressante qui cède à ses instincts sans pensée, — continue de subir les rudes et puissantes amours dont la gratifie son contrebandier au retour de ses courses dangereuses. En dépit de cette éducation plus que sommaire, Pierre Rougon deviendra le type du bourgeois de petite ville, avide et retors ; mais le second fils d'Adélaïde, Antoine Macquart restera toute sa vie une sorte d'*outlaw* à la ressemblance de son père, sans rien toutefois de la poésie sauvage qui relevait du moins ce dernier ; Antoine est un vaurien sans pudeur qui fera toujours travailler les siens pour lui. Enfin la sœur de cet Antoine, Ursule Macquart, mariée au chapelier Mouret, sera d'abord une névrosée comme sa mère, plus tard une phtysique qui succombera de bonne heure, non sans laisser postérité toutefois ainsi qu'il convient aux desseins « scientifiques » de Zola.

Ces prémisses une fois connues, il est facile de reconnaître que l'appareil pseudo-physiologique déployé par l'auteur des *Rougon* au point de départ de son entreprise romanesque est un pur trompe-l'œil, une fantaisie qui, certes, ne porte aucun préjudice à la valeur *artistique* de son œuvre, mais qui n'ajoute rien d'autre part à sa valeur documentaire. Zola s'est donné en effet toutes les commodités dési-

rables pour faire varier absolument *à son gré* le dessin psychique de ses personnages. Il a disposé à la souche de sa famille-type trois tempéraments qui résument à peu près toutes les inclinations de la nature humaine : le paysan lourd, travailleur et jouisseur qu'est Rougon, mari d'Adélaïde ; le bandit fantaisiste et jusqu'à un certain point artiste (si l'on accepte surtout la conception romantique de l'art) qu'est le contrebandier Macquart ; enfin l'hystérique esclave de ses instincts primordiaux qu'est la dernière des Fouque ; c'est-à-dire l'impérialisme platement utilitaire, le mysticisme esthético-social et le mysticisme passionnel incarnés sous leur forme fruste et sommaire.

En outre, il a, sur un point tout au moins, mêlé le sang des Rougon et celui des Macquart en mariant un fils d'Ursule Macquart, François Mouret, à sa cousine germaine Marthe Rougon, fille de Pierre. Après quoi, par le mariage des autres membres de la famille avec des étrangers à la souche, il a introduit dans le sein de cette famille une série d'hérédités nouvelles et parfaitement arbitraires. Enfin, non content d'avoir préparé de la sorte une confusion inextricable dans les dispositions originelles de ses héros, il a expressément invoqué, dès le premier roman de la série, cette loi de nature qui *souvent*, dit-il, donne naissance, au milieu d'une race, à un être dont elle a *puisé tous les éléments dans ses seules forces créatrices ;* qui, par conséquent, ne tient en rien de ses géniteurs et échappe totalement aux influences de l'hérédité. Tel sera le *Docteur Pascal* Rougon, qui, venu le dernier de tous sous le

scalpel de notre anatomiste spécieux, tirera de l'histoire séculaire de sa famille les conclusions qu'en prétend dégager la philosophie *naturaliste* de la vie, et, qui, en outre, engendrera le suprême et éclatant rejeton de cette race si profondément viciée dans ses origines, l' « Enfant inconnu », une sorte de Christ du mysticisme romantique.

Bien mieux, le docteur Pascal Rougon, ce caprice de la nature créatrice qui ne tient en *rien* des Rougon ni des Fouque ses ancêtres, devient père de cet être de choix dans les circonstances les plus étrangement imaginées qui soient au monde. A soixante ans, quelques mois seulement après avoir souffert d'une très grave maladie nerveuse, six semaines avant de mourir d'une sclérose cardiaque, il s'unit, sans intervention du maire ni du curé, comme bien on pense, à la fille de son propre frère, Aristide Rougon, dit Saccard, le plus odieux des forbans de Bourse. Et, de ces deux rameaux de la souche avariée des Rougon-Fouque va pourtant sortir le *sage*, le *puissant attendu*, le Messie du mysticisme social, comme nous venons de le dire, le rénovateur appelé depuis plus d'un siècle (après Jean-Jacques le Précurseur), par les vœux de la religion romantique. N'est-ce pas un recours effronté au miracle le plus patent que traça là cet ennemi déclaré de toute métaphysique et de tout absolu ; et, cela, au terme d'une œuvre dont l'*eugénisme*, le souci de la procréation saine est expressément donné comme la philosophie essentielle ? Les disciples quelque peu autorisés de Claude Bernard ne prononceront-ils pas, devant ce dénouement, que son invention pro-

cède trop évidemment d'un cerveau de *littérateur* et d'*artiste*, qui réalise en lui le *contraire* d'un *expérimentateur* digne de ce nom et chez lequel, décidément, *la personnalité domine tout;* comme le grand physiologiste l'avait dit assez dédaigneusement de ses pareils !

III. — Conclusion philosophique de l'œuvre. « Le docteur Pascal. »

Bien que ce docteur Pascal, si imprudent en matière de procréation humaine, semble fort peu qualifié pour formuler la conclusion philosophique du cycle romanesque des *Rougon-Macquart*, essayons d'esquisser, d'après ses suggestions, la philosophie, pseudo-scientifique (1) que Zola prétend inculquer

(1) Notons en passant que malgré ses prétentions à faire de la science *exacte* l'auteur des *Rougon* a pris avec la chronologie de fréquentes licences au cours de son histoire naturelle d'une famille française. Ayant marié son Antoine Macquart vers la quarantaine seulement, il a été fort gêné pour enfermer dans les dix-huit années du second Empire, selon les promesses de son titre, la chronique de cette branche de la famille. La préface d'*une Page d'amour* dit son regret de s'être mis à l'étroit de la sorte. Aussi *la Joie de vivre* est-elle remplie d'impossibilités en ce qui concerne l'âge de Pauline Quenu, l'héroïne, aux différentes phases du roman et la carrière de Claude Lantier est-elle plus inexplicable encore. Aussi Nana Coupeau nous est-elle présentée comme ayant débuté au théâtre à dix-huit ans, en avril 1867. Or, d'après l'arbre généalogique des Rougon publié d'abord en tête d'*une Page d'amour*, puis plus complet, au début du *Docteur Pascal*, la terrible ravageuse de cœurs et de consciences devrait avoir quatorze ans tout au plus à cette date, étant née au plus tôt en 1852, date fixée par

à ses lecteurs. Après avoir étudié la médecine dans sa jeunesse, Pascal Rougon a dévoué son existence à une enquête approfondie sur le problème de l'hérédité : enquête qui porte principalement sur sa nombreuse parenté dans les diverses ramifications des familles Rougon ou Macquart. Et pourtant, vers le soir de sa vie, nous ne le trouverons pas fort avancé dans la réalisation de cette synthèse qui doit résumer enfin son patient effort. Il a, paraît-il, décrit, de façon *théorique*, tous les cas d'influence qui sont *mathématiquement* possibles dans la descendance de géniteurs bien connus au préalable ; mais il ne prétend pas que les Rougon-Macquart épuisent ces possibilités diverses, ni même qu'ils puissent trouver sans exception leur place dans le cadre, purement mathématique, dont nous l'avons vu tracer les contours. Il a constaté en effet qu'aux tempéraments régis par l'hérédité régulière s'*opposent* souvent ceux dont l'explication serait selon lui dans l'*innéité*, c'est-à-dire dans la constante « invention » de la Nature qui vient à chaque instant *tout brouiller* de ce qui nous entoure. Ce qui revient, à peu de chose près, semble-t-il, au renoncement total en matière d'explication scientifique des lois de l'hérédité.

l'Assommoir pour le mariage de ses parents, qui n'ont nullement devancé le sacrement dans leurs relations d'amour ; elle devrait aussi mourir à dix-huit ans à peine en 1870, après la carrière si remplie que l'on sait. Flaubert, très scrupuleux sur l'appareil technique de ses romans, ne se serait jamais permis de pareilles licences. Mais il est évident, au surplus, qu'elles ne portent pas le moindre préjudice à la valeur artistique de l'œuvre de Zola.

Aussi le lecteur est-il conduit à se demander pourquoi l'intrigue du *Docteur Pascal* se résume presque tout entière dans les tentatives de la vieille Félicité Rougon, la forte tête de la famille, pour voler au docteur, son fils, ces peu probants dossiers dont son orgueil de race lui fait redouter la publication. Pascal lui-même prévoit que la théorie qu'il en pourra peut-être tirer, malgré tout quelque jour, deviendra bientôt caduque, parce que la réalité *vivante* dément les synthèses les plus scrupuleuses. L'hérédité restera donc en fin de compte une matière obscure, vaste, insondable, comme toutes les sciences balbutiantes *où l'imagination règne en maîtresse !* — Et cela est vrai peut-être de la science telle que la comprit l'auteur des *Rougon,* mais non de la science véritablement expérimentale ; car il serait alors inutile de se donner tant de mal pour en consolider lentement les assises.

Le ton désabusé qu'affecte Zola, parvenu à la fin de sa principale entreprise littéraire, s'expliquera très facilement d'ailleurs lorsque nous l'aurons montré revenu, vers cette époque de sa vie, au mysticisme romantique le plus exalté. Quand il formula, par la bouche du docteur Pascal, la philosophie de ses *Rougon-Macquart,* il se trouvait dans un état d'esprit très différent de celui dont était sortie la conception de l'ouvrage. Aussi son embarras est-il grand pour relier son point d'aboutissement à son point de départ sans tomber dans des contradictions trop flagrantes. — Son docteur énonce tout d'abord une profession de foi métaphysique qui est une habile adaptation du mysticisme rousseauiste à la

mode du XIXe siècle finissant. Il n'a, dit-il, conservé de ses illusions d'antan qu'une seule croyance, la croyance à *la Vie*, unique manifestation divine, âme de l'univers, qui a, pour instrument de choix dans la réalité vivante, les phénomènes de l'hérédité. Une fois saisi par l'humanité d'une main ferme, un pareil instrument permettrait de réaliser des miracles et de refaire enfin le monde sur un plan rationnel. — On reconnaît ici la Nature divinisée de Rousseau, et, par les précédents commentaires du docteur sur l'impossibilité d'utiliser l'hérédité comme instrument mathématique en raison de la constante intervention inventive de la Vie dans le monde, nous prévoyons déjà qu'il renoncera volontiers aux procédés scientifiques pour revenir aux plus commodes anticipations du mysticisme pur.

Cette croyance fondamentale à la Vie divinisée, le docteur la précise tant bien que mal au cours de ses dialogues philosophiques avec sa nièce et future compagne d'existence, Clotilde Rougon, que la fin du roman nous montrera convertie à la religion de Pascal Rougon, mais qui, au début de leur cohabitation, demeure sous l'influence de son éducation chrétienne et discute avec âpreté les affirmations du médecin-philosophe. Celui-ci (comme le marquis de Boisguilbert dans *le Péché de M. Antoine*, ce roman utopique de Sand) proclame l'humanité *exécrable et noire* (ce qui est beaucoup trop dire), mais sans quitter pour cela son tranquille et gai sourire, tout simplement parce qu'*il aime la vie*, et qu'il en accepte donc l'effort incessant (vers quel but ?) avec une paisible vaillance, malgré tout le mal et tout

l'écœurement qu'elle peut contenir. Oui, la Vie a beau paraître affreuse, *elle doit être grande et bonne en son fond*, puisqu'on met à la vivre une volonté si tenace et que cette volonté, inspirée par elle, doit avoir pour objet de réaliser son travail par notre entremise. Nous voici tout près du rousseauisme d'un Schopenhauer, avec son Dieu-Volonté finalement bon sous des apparences mauvaises.

Certes, Pascal Rougon étant un savant et un clairvoyant, se défend de mettre sa foi dans une future humanité d'idylle qui vivrait au sein d'une nature de lait : il paraît croire à la durée des maux ou des tares qu'il catalogue depuis trente années (par la plume de Zola son secrétaire) dans la personne de ses ascendants ou parents proches. Mais *sa passion de la vie*, son admiration (esthétique) des *forces de la vie*, suffisent à le tenir dans une joie perpétuelle, principe de son amour pour les autres, de son attendrissement fraternel, de l'universelle sympathie qui perce sous sa rude écorce d'anatomiste social implacable. Et ce sont ici les silhouettes rousseauistes des romans de Sand, son bonhomme Patience ou son *Monsieur Sylvestre* qui surgissent dans notre mémoire hantée par mille impressions de déjà-vu.

A ces faciles effusions, la jeune Clotilde, encore réfractaire aux vues de son oncle, lui oppose non pas les objections de la psychologie expérimentale ou de la morale rationnelle qu'elle tient de son éducation chrétienne, — la réfutation n'en serait pas si facile à Pascal, — mais seulement un mysticisme rousseauiste un peu plus franc, moins fardé de darwinisme superficiel que celui du docteur, et dans

lequel ce dernier refuse donc de reconnaître le *credo* véritable de la cinquième génération romantique. Elle se retourne éperdue vers les rêveries du passé, écrit Zola avec une pitié dédaigneuse, vers la vision illimitée de tout ce qu'on ne connaît pas, et elle y revient même d'un tel élan, d'un tel « bond » qu'elle saute en plein ciel de légende, réclamant des médiateurs divins ! Eh ! répondrait-on volontiers ici à son critique, que sera-t-il donc autre chose qu'un médiateur divin, cet *enfant inconnu* qu'à la suite des précédents Messie du romantisme, nous allons voir naître de l'oncle et de la nièce, pour racheter le monde selon la théologie de Rousseau ? — Clotilde aussi se tourne vers l'avenir avec un avide espoir et imagine alors une Force suprême, une Ame du monde travaillant à fondre les êtres et les choses dans un final baiser d'amour, après cinquante siècles encore, car elle parle comme si elle en avait fait le compte, la pauvre arriérée ! — Et que fera donc autre chose le romancier des *Rougon* parvenu à la fin de sa carrière ? Il attendra seulement d'un beaucoup moindre laps de temps la réalisation d'un résultat pareil.

Il n'aperçoit nullement ces similitudes déjà si frappantes. Dans les aspirations toutes féminines d'un mysticisme qui n'accepte pas les formules du sien, son docteur ne veut voir qu'une conséquence de la fatigue du siècle, de l'énervement préparé par l'effroyable masse de connaissances que remue autour de nous notre temps : rien autre que l'éternel besoin de mensonge, d'illusion, de bonheur immédiat et certain, en un mot que *le retour offensif du mystère*.

— Et c'est aussi cela qu'est son propre mysticisme, cette hérésie du mysticisme chrétien gouverné. — Selon lui, *la vie fait peur* à Clotilde. Qu'elle connaisse donc par son oncle les secrets de la Vie, qu'elle l'aime à son tour après cette initiation nécessaire et la vive ensuite comme Elle doit être vécue ! — A ces objurgations, assez peu persuasives en effet, la jeune fille, obstinée dans sa résistance, riposte que la vie est abominable : « Comment veux-tu que je la vive paisible et heureuse ? N'est-ce pas une clarté terrible que ta Science a jetée sur le monde ? Ton analyse descend dans toutes nos plaies pour en étaler l'horreur. Tu dis tout ; tu parles crûment ; tu ne nous laisses que la nausée des êtres et des choses sans aucune consolation possible. Tu ne prétends même pas que la justice ou l'égalité existent dans la Nature ; tu reconnais que la Vie est *au plus fort*, que le faible périt fatalement parce qu'il est faible et qu'il n'y a pas deux êtres égaux ici bas ! »

A cette heure de sa carrière, Zola qui tend déjà vers le mysticisme social effrené de ses dernières années, n'y a pas encore entièrement plié son intelligence logique. Il riposte donc, par la bouche de son homme de science que l'égalité n'existe pas en effet, si bien qu'une société qu'on tenterait de fonder sur elle *ne pourrait vivre*. Et pas plus qu'en l'égalité Pascal ne croit en la *justice* qu'on propose parfois aujourd'hui de substituer à la charité chrétienne, comme régulatrice des inégalités naturelles. Or nous verrons bientôt Zola proposer et prôner ce remède de la *justice* sur le ton le plus apocalyptique au cours de ses derniers romans : mais son médecin

philosophe ne professe pas encore que la Nature soit véritablement *juste* et l'estime seulement *logique,* en ajoutant que la logique « est peut-être une Justice supérieure et naturelle allant droit à la somme de travail commun, au grand labeur final ! », ce qui est peu clair et peu logique, on en conviendra, mais déjà tout émotif et sibyllin, en revanche.

Le plus sûr lui paraît être de refuser désormais notre vénération à la Nature, ce Dieu quelque peu défraîchi de Jean-Jacques, pour réserver ce sentiment à la *Vie,* divinité nouvelle qui n'est au fond que la Nature sous un autre nom. Il se réfugie donc dans le culte de la Vie qui élimine sans cesse les corps *nuisibles* (excepté quand elle ne les élimine pas) qui refait de la chair pour boucher les blessures (de la chair de bien moindre qualité que la précédente) et qui marche quand même à la *santé*, au renouvellement continu parmi les impuretés de la mort. (Mais la santé n'est nullement le terme nécessaire de toute évolution vitale : et qui dira le nombre des espèces éteintes ?)

Aussi bien Pascal sent-il l'impossibilité foncière d'accommoder les constatations rationnelles de la science contemporaine au mysticisme qui fait l'assise véritable de sa pensée habituelle ; il ne garde de la science que l'apparence et le semblant pour s'imposer aux simples. Lorsqu'il aura renouvelé l'aventure de Booz auprès de Ruth, lorsqu'il goûtera dans les bras de Clotilde les délices d'un amour partagé, nous le verrons déserter d'un pas allègre le terrain de la science à laquelle il s'était promis de dévouer son existence, pour revenir au mysticisme le

plus authentique et le moins dissimulé ! Oui, songe-t-il à ce moment, rêver pour l'avenir au prix de pénibles efforts conscients, une humanité plus saine, plus forte, modelée sur notre idée de la santé et de la force, en avons-nous bien véritablement le droit? De quoi donc nous mêlons-nous, chétifs, quand nous prétendons intervenir dans ce labeur de la Vie dont le but et les moyens nous sont pareillement inconnus ? Peut-être tout est-il bien autour de nous tel que nous le voyons ? Peut-être risquons-nous de tuer l'Amour, le Génie, la Vie elle-même (ô sacrilège) en prétendant limiter sa tâche mystérieuse ? En un mot, le doute l'a saisi et paralysé, si bien qu'il tremble désormais devant cette *prétendue science* sociale du vingtième siècle, devant cette *alchimie* suspecte dont il fut l'un des ouvriers. Il finit par croire qu'il n'est rien de plus sain ni de plus grand que *laisser l'évolution s'accomplir*. — Et voilà de la grandeur à bon compte, comme il convient aux anémiés de la synthèse mentale qui se sont mis à l'école de Jean-Jacques.

Mais alors, reprend Clotilde, — qui songe aux vingt volumes des Rougon préparés dans les cartons de son vieux parent et compagnon de vie, — mais alors, si Pascal n'a plus le dessein de guérir les maladies sociales de l'époque, il n'a pas non plus de motifs pour les étaler crûment au grand jour de la publicité, comme le redoute tant la vieille Félicité Rougon : car la nécessité affreuse de montrer les plaies purulentes n'avait d'autre excuse que de préparer leur cicatrisation prochaine ? — Si fait, répond aussitôt le docteur — qui ne saurait renier le

Zola des *Rougon* en dépit de l'évolution mystique accomplie après vingt ans d'activité littéraire dans les idées de ce dernier, — si fait, il y a néanmoins des motifs pour tout dire, parce qu'il faut *savoir quand même !* Quand on saura davantage, on *acceptera plus volontiers*. Mais il reste vrai que vouloir tout guérir, tout régénérer, c'est encore une ambition excessive de notre égoïsme ignorant. *C'est une révolution contre la Vie* que nous déclarons mauvaise parce que nous la jugeons *au point de vue de notre intérêt !* — Voilà revenue l'attitude des mystiques extrêmes sacrifiant totalement leur intérêt dans les mains de Dieu, acceptant la damnation éternelle pour sa gloire au grand scandale du christianisme rationnel.

Aussi bien Pascal sent-il sa sérénité accrue, son cerveau *élargi*, exhaussé depuis qu'il pratique de la sorte le respect sans pensée de l'*évolution* omnipotente. La *passion de la Vie* (l'amour désintéressé de Dieu) achève de triompher en lui, jusqu'à lui interdire de chicaner sur les desseins de cette Divinité alliée, jusqu'à le *confier totalement à elle*, jusqu'à *le perdre en elle* (*sic !*). Car elle seule est souveraine, elle seule sait ce qu'elle fait et où elle va. Nous ne pouvons que nous efforcer de la connaître afin de la vivre comme elle demande à être vécue. Et pourquoi donc garderions-nous cette idée fixe de *sauver le monde* ? Le monde se sauve à chaque heure par l'*amour*, par la *Vie impeccable*, la Vie toute-puissante, la Vie immortelle ! — Faible consolation que cette sagesse-là pour la souffrance individuelle.

Quelques semaines encore et le docteur Pascal,

mortellement malade, adoptera sous nos yeux les mystiques convictions de la *Christian Science*, si proche parente, elle aussi, du Quiétisme catholique. La pensée de son impuissance devant la maladie s'imposera de telle sorte à son esprit que, renonçant à tous les soins matériels, il jugera que l'*unique sagesse est de laisser agir la vie*, de laisser la nature *évoluer*, éliminer les éléments dangereux, ne travailler qu'à son labeur final de force et de santé. Tâche dont la divinité de Rousseau s'acquittera fort mal à son égard, puisqu'il mourra peu après de son angine de poitrine et l'on peut fortement douter, nous l'avons dit, que la nature ait fait œuvre de santé future par son intermédiaire lorsqu'elle lui a permis de concevoir, dans des conditions si contraires aux règles de l'Eugénisme, cet *enfant inconnu*, rédempteur du monde moderne, auquel aboutit l'arbre généalogique des peu édifiants Rougon.

Tel est le dernier mot (purement rousseauiste sous son fard scientifique si facilement écaillé) de la grande enquête entreprise par Zola vers sa trentième année sous le patronage ostensible de Claude Bérnard ; tel est le résultat de l' « expérimentation » prétendue qu'il a instituée sur son époque. Le mysticisme de la science achève d'y abdiquer en fin de compte devant le pur Naturisme de Jean-Jacques. Dès 1885, il avait écrit à un ami : « Il faut chercher avant tout dans mes œuvres une philosophie particulière de l'existence. Mon rôle a été de remettre l'homme à sa place dans la création, comme un *produit de la terre soumis à toutes les influences du milieu*. Et, dans

l'homme lui-même, j'ai remis à sa place *le cerveau parmi les organes*, car je ne crois pas que la pensée soit autre chose qu'une *fonction de la matière !* » Ce qui ne veut absolument rien dire en termes d'intelligence, mais signifie ceci, sur le terrain de la morale sociale : l'homme conduit par le milieu et le cerveau conduit par les organes : dédain de l'effort conscient, exaltation de la poussée instinctive : en d'autres termes, le mysticisme de Rousseau poussé à ses conséquences extrêmes, dépouillé des derniers vestiges de discipline chrétienne rationnelle qui en ont d'abord pallié les résultats moraux et sociaux inéluctables.

LIVRE III

MYSTICISME PASSIONNEL

Rappelons une fois de plus, avant d'aborder ce chapitre, que nous avons proposé de nommer « mysticisme passionnel » cette ramification du mysticisme romantique qui conseille à ses adeptes de raisonner à peu près de la sorte : « La passion, et principalement la passion amoureuse — qu'elle soit ou non d'accord avec les lois et les mœurs du groupe social auquel un homme appartient — est, dans le cœur de cet homme, la voix bien reconnaissable d'un Dieu allié, paternel et pleinement responsable de ses suggestions omnipotentes : voix à laquelle il n'est donc que de se soumettre sans ambages, convaincu qu'on fait œuvre *sainte* ou *sacrée* par cette obéissance méritoire aux volontés d'En-Haut. » On sait que le christianisme rationnel signalait au contraire dans la voix de l'instinct égoïste, dès qu'elle s'oppose à la loi morale acceptée du groupe, la parole d'un Tentateur subtil, d'un esprit *malin*, d'un ennemi du Dieu de l'ordre et de la paix sociale. Mais le rousseauisme, l'héritier du Quiétisme indulgent aux appétits de la chair, acheva de rayer cette utile notion du dictionnaire moral de l'humanité contemporaine.

CHAPITRE PREMIER

BOURGEOISES CONVICTIONS DE JEUNESSE

Autant qu'on en peut juger par sa correspondance et par les indications que nous devons à ses intimes, le tempérament d'Émile Zola ne l'exposait pas à des entraînements passionnels fort impérieux. Il parvint sans doute de bonne heure à cette conviction, plus d'une fois formulée par lui dans son âge mûr, qu'une femme dont la place serait considérable en son existence déroberait des heures précieuses à son travail, si méthodique et si régulièrement accompli. Élevé d'ailleurs en un milieu bourgeois, de mœurs strictement correctes, il en adopta tout d'abord sans discussion les idées de discipline et de convenance sur le problème des relations entre les deux sexes. Aussi, combinant les sages maximes des siens avec les suggestions les plus nobles du mysticisme esthétique qui fut sa religion de conquête, il a, dans ses lettres d'adolescence, envisagé l'amour en homme d'ordre et de paisible raison. Arrêtons-nous un instant à le démontrer.

I. — Apologie de l'amour raisonnable.

Michelet paraît avoir été son premier maître dans les choses du sentiment : maître plus que suspect, mais dont il ne retient tout d'abord que les suggestions, rationnellement chrétiennes qui alternent, dans les œuvres de vieillesse de l'historien romantique, avec plus de rousseauistes leçons. Il proteste, à dix-huit ans, contre le *réalisme* amoureux dont Paris lui offre trop souvent le spectacle. Lorsqu'à la Noël de 1858, son camarade Paul Cézanne lui confie que Baille, leur ami commun, a tenté de le ramener au *réalisme* en amour — c'est-à-dire, sans nul doute, de l'entraîner vers quelque facile débauche — Émile riposte aussitôt que c'est là une attitude indigne de leur belle jeunesse. Il faut aspirer à l'amour noble et pur que prône Michelet : amour qui n'est pas, après tout, aussi rare qu'on pourrait le penser ! Le jeune moraliste concède que lui-même a jugé un tel amour impossible durant une période trop peu réfléchie de son existence : mais il croit avoir découvert depuis lors que notre époque est loin d'être aussi « matérielle » qu'elle s'ingénie à le paraître. Certes, on voit quelques échappés de collège se disputer entre eux la palme du cynisme en matière d'amour, raconter leurs bonnes fortunes avec le plus d'égoïsme possible et se noircir avec complaisance sous les yeux de leurs compagnons, pleins d'émulation ou d'envie; mais l'amour-propre plutôt que la méchanceté leur dicte cette peu recommandable attitude.

En réalité, notre siècle n'est pas plus mauvais

qu'un autre, poursuit le rhétoricien « idéaliste » et tout le mal vient de ce que les jeunes gens mènent la vie « polygamique » qui proscrit l'amour de l'âme et par conséquent tout amour digne de ce nom. La prostituée vend son corps et ne donne rien de son âme ; la jeune fille, cédant à son galant dès le second jour du siège qui a été mis devant sa vertu, n'aime pas davantage le vainqueur avec son âme, car il faudrait qu'elle le connût depuis longtemps et qu'elle eût été frappée de ses *bonnes qualités*. Lorsque ce jour viendra pour une femme, elle aimera de tout son corps et de toute son âme, Émile s'en porte garant ! Mais la vie polygamique ne saurait conduire à de telles amours et ce n'est pas en voltigeant de maîtresse en maîtresse comme on le fait trop souvent qu'on trouve le temps de se faire connaître ou de se connaître soi-même. Peut-être sera-t-il objecté à cette doctrine que les époux heureux sont bien rares. Certes, mais c'est parce que ces époux se sont trop souvent contentés d'un amour de surface et sont restés l'un à l'autre étrangers par le cœur. En général, nous éparpillons follement notre amour alors que nous devrions le concentrer pour le répandre ensuite tout entier dans un seul cœur où il serait payé de retour. « Je le répète encore, conclut notre moraliste précoce, l'amour n'est pas rare. Ce qui est rare, c'est la *raison* (en matière d'amour !) »

Quelques semaines après, le correspondant de Baille exposera toute une théorie du roman dont la tenue morale est irréprochable. Les romanciers contemporains, affirme-t-il, ont eu grand tort de montrer l'amour-passion trop fleuri à son point de

départ, trop tragique à son point d'arrivée ; car le roman n'a pas pour unique objet de peindre ; il doit en outre *corriger*. Or on ne guérit pas un homme en lui mettant brutalement sous les yeux les conséquences de son mal, mais au contraire en lui faisant voir la félicité qui serait déjà son partage s'il avait suivi la bonne voie. Présentez donc l'amour comme un bonheur *paisible* dans vos écrits. Que vos héros ne lui demandent pas trop, afin d'en beaucoup obtenir. Une telle étude manquerait-elle d'intérêt pour le public ? Voyez plutôt le succès de *Paul et Virginie*. Encore peut-on regretter, dans ce récit fameux, la fin précoce et tragique de l'exquise créole. Zola aurait uni les deux beaux enfants et continué leur idylle dans le mariage. Il se promet pour sa part de montrer dans la passion non pas du terrible, mais du simple, du terre-à-terre, du « tous les jours ». Son héros sera-t-il donc plus mauvais ou moins *utile* s'il fait *naître des sages* au lieu de viser à « n'être que le *calque des fous !* » — On ne saurait entrer dans la littérature avec de meilleures intentions.

II. — Critique du mysticisme passionnel dans l'œuvre de Sand.

Il vient précisément, dit-il, de lire les œuvres de George Sand, — ce qui serait, dès cette date, une bien vaste entreprise ; mais, au vrai, il semble n'avoir lu à ce moment que trois romans du fécond écrivain, *André*, *Lucrézia Floriani* et *la Mare au Diable*. Dans

les livres de cette femme illustre, il a cru reconnaître que l'amant n'avait qu'une *qualité* pour faire excuser du lecteur *ses gros et nombreux défauts :* la qualité d'aimer, de trop aimer! L'amante au contraire se présente au premier abord comme moins passionnée, moins ardente, plus *raisonnable*, et conséquemment plus *parfaite* aux yeux de notre juvénile critique. Par malheur, les défauts de l'amant ne tardent pas à se montrer contagieux ; l'amante devient *folle avec lui ;* elle se sent entraînée par une force fatale à laquelle on la voit résister toutefois, pressentant bien qu'un pareil délire ne saurait être dans la vie qu'une crise passagère et une véritable maladie morale. Son pressentiment sera justifié ; bientôt l'amant, cet ange des cieux, redevient un homme : sa faiblesse, son égoïsme, en un mot son *défaut*, quel qu'il soit, reparaît au grand jour et la malheureuse est alors réduite à pleurer des larmes de sang sur son erreur. Elle avait rêvé une vie heureuse, un amour paisible, elle n'aura que les pleurs pour partage. Son crime est d'avoir *joué avec le feu.* Son châtiment sera de souffrir; mais elle reste grande et belle tandis que lui, si petit, fait pitié !

Remarquons que ce commentaire ne s'applique nullement à *la Mare au Diable*, quelque peu à *André*, tout à fait à l'histoire de la Floriani. Or, ce dernier roman, comme les nombreux romans autobiographiques de son auteur, conte, après son issue fatale, une lutte passionnelle où la femme éloquente qui vient de la vivre se réserve, naturellement, le beau rôle. Le novice lecteur a été dupé par la prestigieuse Lucrezia ; il a vu l'amour-passion à travers l'analyse

de la plus experte, de la plus difficile à satisfaire et de la plus géniale des amoureuses romantiques, puisque Lucrezia, c'est George Sand près du terme de sa carrière sentimentale et achevant de rejeter Chopin de sa vie. Il conclut donc de façon à pleinement satisfaire l'auteur du sophistique plaidoyer, si son naïf verdict avait pu prendre le chemin de Nohant, car il proclame que, dans cette faute commise à deux, la femme est de beaucoup *la moins coupable*, ou même que l'homme seul a tout fait !

C'est pourquoi la justice divine, sagement distributive, frappera les deux égarés d'une peine inégale selon l'inégale gravité de leur manquement. La femme qui, avant la tourmente, n'était que *qualités*, reste parfaite, plus sublime encore dans sa douleur contenue ! L'homme au contraire, dont le seul *mérite* fut son exaltation peu durable, continuera de traîner ses mille *défauts* à travers la vie. — Ne dirait-on pas un enfant de huit ans qui prépare sa confession prochaine, compte ses péchés avec un honnête scrupule, ne voit que défauts ou qualités parfaitement définis dans les relations humaines et réserve docilement son admiration à qui sait acquérir les unes et corriger les autres ? Constatation qui nous permettra de mesurer une fois de plus du regard l'incroyable distance qui sépare, pour la pensée comme pour le style, le Zola de la vingtième année de celui de la vingt-troisième !

Ajoutons que les leçons passionnelles insidieuses de Sand agissent sur ce novice esprit à l'insu de lui-même. Le jeune homme ne peut s'empêcher d'admirer, dit-il, la douce et tolérante philosophie

de cette femme au grand cœur qui, à l'exemple de Jésus, relève la pécheresse après la faute et salue la vierge folle qui, du moins, *a beaucoup aimé!* Concession qui pourrait l'entraîner assez loin de ses précédents commentaires sur le rôle des qualités morales et des défauts condamnables dans les liaisons d'amour ! — Pourtant, après quelques semaines, la lecture d'*Indiana* vient le déconcerter un peu dans son interprétation trop hâtive de la pensée sandienne. Ce récit nous présente, en effet, son héroïne comme souffrant à la fois par son mari et par son premier amant, Raymond de Ramière, ce qui est bien « décourageant » pour qui demanderait à l'auteur un règlement de vie passionnelle. Nier encore l'amour hors du mariage, n'est-ce pas le nier partout? Quelle déception pour les cœurs de vingt ans !

Même perplexité devant les conclusion de *Jacques.* Le caractère de ce personnage est jugé par Emile admirable : et le jeune homme excuse encore assez volontiers dans Fernande la disposition adultère qu'il voit si subtilement justifiée par la compagne de Pietro Pagello. Fernande est à son avis le type même de la femme, « pliant sous le premier souffle d'amour » et repoussant alors cette dégradation qui serait de simuler le même sentiment à l'égard de son mari. (Il oublie que le premier amour de Fernande a été Jacques, comme Sand oublia bien vite que son premier amour avait été Casimir Dudevant.) D'accord avec l'auteur pour accorder son indulgence à l'épouse de Jacques, il blâme cependant cet auteur d'avoir une fois de plus présenté dans son livre le

mariage comme la plus monstrueuse des institutions humaines, sans nous apprendre aucunement par quelle réglementation elle voudrait le remplacer dans nos codes afin de *garantir la famille* et de faire disparaître l'adultère. Pour Dieu, qu'elle condescende donc à nous indiquer son remède après avoir maudit le mal avec tant d'amertume ! Mais Mme Dudevant avait d'autres préoccupations sous le toit du médecin de Venise et la « famille » était bien, à cette heure de sa carrière passionnelle, le moindre de ses soucis.

Aussi, dans ce livre, si merveilleusement spécieux de *Jacques*, Zola blâme-t-il *une mauvaise action*, une torture inutile pour le lecteur, une nourriture *trop forte* (nous dirions plutôt un poison subtil) pour les cœurs de vingt ans. Il persiste en effet à juger que le bonheur peut être goûté dans le mariage et que si le mari de Fernande n'est pas heureux près de sa femme, c'est qu'il est un personnage de *rêve*, tandis qu'elle est une figure empruntée au monde réel. La vérité, rappelerons-nous ici entre parenthèses, c'est que Sand ménageant alors Musset et n'osant écrire *Elle et Lui*, s'est peinte cette fois quelque peu sous les traits de Jacques (par une excursion dans le domaine masculin qu'elle se permettait également dans son costume à cette date, ainsi qu'on le sait) : elle s'est incarnée davantage encore en Sylvia la sœur et directrice spirituelle de Jacques, tandis que sa Fernande a quelques traits du caractère léger d'Alfred et ne représente que théoriquement dans sa pensée, non à titre de reflet d'elle-même cette fois, le droit de la femme aux changeantes amours. La situation

de Lucrezia est donc en quelque sorte inversée dans ces pages car Jacques souffre de son épouse encore plus qu'elle ne souffre de lui ; l'auteur est souvent avec l'homme contre la femme au cours de son récit, bien que ce récit ait pour objet principal de justifier les variations sentimentales de la femme. Son commentateur novice ne sait pas voir où elle veut le conduire et malgré sa bonne volonté morale persistante, se déclare incapable de condamner soit Jacques, soit Fernande : il ne reconnaît pas en eux ce *défaut* qui lui expliquerait leur insuccès conjugal et renonce à deviner le mot de l'énigme.

Voici pourtant ce qu'il en croit comprendre et confie à son ami Baille. Si Jacques ne réalisait pas un *rêve* de grandeur sublime, s'il sentait en lui quelque fragilité humaine à l'exemple de Fernande, le couple aurait pu faire bon ménage. Qu'on réunisse en effet deux êtres pareillement faibles en ce bas monde et rien ne menacera leur bonheur (?). La situation d'une femme honnête qui aime un autre homme que son mari est affreuse : *mais cette passion-là ne lui viendra pas* (? ?) si son mari ne lui est ni supérieur, ni inférieur, si la valeur intellectuelle et morale est à peu près la même de part et d'autre. Serait-elle tentée malgré tout par une passion nouvelle, une semblable épouse oserait avouer sa faiblesse à celui qu'elle sentirait aussi faillible qu'elle-même ; les deux conjoints s'appuyeraient constamment l'un sur l'autre, chancelant quelquefois, mais se redressant toujours par le secours d'une condescendance mutuelle. — Conception à la fois discutable et banale qui nous révèle une fois de plus le défaut

de maturité intellectuelle en Zola, et nous renseigne sur l'immense progrès qu'il dut réaliser un peu plus tard pour arriver au talent dans l'intervalle de quelques mois — en attendant qu'il s'élevât au très grand talent après la trentième année de sa vie. — Déjà sa conclusion est meilleure que sa discussion et la morale saine qu'il accepta de son milieu parle dans son appréciation finale d'un des livres essentiels du siècle romantique. *Jacques* est, dit-il, admirable comme œuvre d'art et *blâmable* comme monument de philosophie pratique. Ce qui est la vérité même. Et si nous nous sommes attardés quelque peu avec lui sur ce sujet, c'est qu'il est fort instructif de voir ce bourgeois d'éducation et d'hérédité pour la première fois aux prises avec les sophismes sociaux du mysticisme passionnel.

III. — Amour libre ou mariage durable?

Dans une autre circonstance, il s'arrête à discuter devant ses familiers, non d'après quelque lecture romantique cette fois, mais d'après sa propre et encore si courte expérience, le thème essentiel de ce mysticisme d'origine platonicienne et romanesque : la valeur moralisatrice ou rédemptrice de l'érotisme : thème que nous l'avons vu saluer en passant dans l'œuvre de Sand et qu'il utilisera plus tard, en le modifiant quelque peu, dans son roman de début, les pages en partie autobiographiques qui s'intitulent *la Confession de Claude*. Il écrit à Baille en 1860

qu'il ne saurait croire à l'amour effaçant toute souillure, à l'amour suffisant seul à contrebalancer tous les *défauts* des amoureux. Sans doute n'a-t-il pas lu *Léone Léoni*, car il aurait certainement exprimé à ce propos son indignation contre un amant comblé d'autant de faveurs, et pourvu néanmoins d'autant de *défauts* patents que le beau Vénitien de Sand. Hélas, soupire-t-il alors dans le sein de son confident préféré, que toutes ces formules (mystiques) sont belles, mais qu'elles sont *menteuses* en revanche. Il suffit, pour s'en rendre compte, de scruter le caractère habituel de la « fille à parties ». — Ce provincialisme, rapporté d'Aix sans nul doute, revient constamment sous sa plume à cette date; le sens en est clair ; c'est la femme galante qui se prête par métier aux liaisons très brèves. — Il est fort possible, poursuit-il, que cette créature du Bon Dieu ait apporté ici bas en naissant tous les *bons instincts*, selon l'enseignement de Jean-Jacques. Mais l'habitude du vice lui a fait *une seconde nature*, et cette nature-là n'est rien moins que bonne, en vérité! Dénuée d'éducation, ignorante de tout sentiment délicat, privée d'âme en un mot, cette femme ne saurait jamais sympathiser avec une nature aimante et généreuse si elle la rencontrait dans l'homme qui paye ses faveurs. Il est fort heureux d'ailleurs que la réalité vienne instruire de la sorte les amoureux trop naïfs qui, obéissant aux conseils des grands romantiques (Hugo, Sand, Dumas Fils), tenteraient la *rédemption* de la courtisane. Déçus bientôt dans leur rêve mystique, ils tireront de leur déconvenue le plus utile résultat : ils se sentiront pénétrés d'hor-

reur pour la débauche, et, s'ils reviennent aux satisfactions du vice, ce sera du moins à contre-cœur, en se sachant attirés sur une voie mauvaise.

Il est possible qu'Émile s'appuie sur quelques souvenirs personnels en jetant sur le papier ces lignes mélancoliques, car ses lettres d'adolescence répétent à plusieurs reprises qu'il n'a jamais connu la douceur d'être aimé ; son aspect physique, assez vulgaire, lui interdisait en effet l'attitude donjuanesque au seuil de l'existence : « Je n'ai jamais aimé qu'en rêve, écrit-il alors, et l'on ne m'a jamais aimé, même en rêve ». N'importe ! Il se sent capable d'un grand amour quand il consulte son cœur : il espère rencontrer, par une exception bien rare, la femme idéale et il se cramponne donc à « cette idée de possibilité », faute de mieux. Sa littérature sera le reflet de ses aspirations sentimentales personnelles. Pour la passion qu'il entend peindre, il s'efforcera de tracer une voie moyenne entre le romantisme qui l'effraye et le réalisme qui le choque. Lassé des sanglots bruyants et des amours désordonnées du Byronisme, il donnera pour cadre au roman qu'il voudrait vivre un ciel pur et paisible. L'un de ses poèmes de ce temps, *Paolo*, est né d'un pareil état d'âme. Il croit l'école romantique morte et voudrait en finir avec ses formules outrancières, à la condition toutefois de ne pas tomber dans une poésie incolore ou dépourvue d'accent. Qu'on s'abstienne d'élans de passion qui deviennent ridicules aussitôt qu'ils ne sont pas sublimes. Qu'on tienne également à distance la Muse des égouts, les couleurs crues du réalisme, les héros dont quelque tare du corps ou de

l'esprit fait l'originalité tout entière. Mais que, pour éviter ce double écueil, on n'aille pas rimer des vers dénués de force et d'accent !

Reste à déterminer la nuance de passion que glorifiera cette poésie nouvelle. Zola ne s'aveugle pas sur les inconvénients du mariage : il y apporterait, dit-il, des changements notables s'il devait légiférer au profit de ses contemporains. Tel qu'il est, cependant, le mariage peut encore devenir un cadre d'amour et une source de bonheur pour deux êtres qui entament avec bonne volonté le pèlerinage de la vie. Si, explique-t-il, vous prétendez réserver le nom d'amour à la passion « échevelée », certes le mariage ne comporte pas l'amour. Si au contraire l'amour auquel vous aspirez est calme autant que profond, mariez-vous alors, mariez-vous sans appréhension : « Mon mariage n'est pas la bonne affaire qu'on nomme de ce nom. C'est un mariage à moi, un mariage d'amour et de sympathie, basé sur une réciproque connaissance des caractères. » Bref le mariage bourgeois, dans ses réalisations les plus prévoyantes.

Ajoutons que les honnêtes dispositions de sa jeunesse ont laissé des traces en son œuvre d'âge mûr, dont la tendance est pourtant assez différente le plus souvent. Lors de sa « campagne » de 1881 au *Figaro*, il a tracé trois portraits de la femme honnête dans trois sphères sociales diverses : prolétariat, petite bourgeoisie, bourgeoisie riche : et les portraits seraient acceptables si le peintre ne donnait beaucoup trop de place aux ambitions d'*argent* dans la mentalité de ces épouses modèles. La conclu-

sion de ces études c'est que, quand on s'est marié, le mieux est de « s'arranger dans son coin pour être le mieux marié possible ». Or cet arrangement dépend des conjoints. Qu'ils sachent tolérer réciproquement leurs petites faiblesses et se satisfaire de leur lot dans la vie, tout en s'efforçant d'améliorer, de relever honnêtement leur situation sociale. A moins d'avoir affaire à des fous, il n'est pas d'enfer conjugal qui ne devienne supportable quand, de part et d'autre, on apporte aux relations quotidiennes *un peu de bon sens* et *beaucoup d'amitié*. Tout cela n'est pas neuf, mais n'en est pas moins bon à redire.

Enfin dans l'*Œuvre*, le peintre Sandoz (qui reflète souvent la personnalité de l'auteur) considérera bourgeoisement le mariage comme la condition même du *bon travail*, de la *besogne réglée* et solide pour les infatigables producteurs modernes. La femme dévastatrice, la femme qui tue l'artiste, lui broie le cœur et lui mange le cerveau (la *Dalila* de Feuillet ou l'Iza Clémenceau de Dumas Fils) apparaît à Sandoz comme une *idée romantique* contre laquelle les faits protestent le plus souvent, par bonheur. Pour sa part, il a voulu un intérieur de tendresse où il pût se cloîtrer afin de consacrer sa vie entière à l'œuvre énorme dont il a conçu le projet; il a voulu une existence à trois : deux femmes, sa mère et son épouse pour l'aimer, et lui, les reins assez forts pour nourrir tout son monde ! — Soit, mais Sandoz ne se demande pas si la mère et l'épouse s'aimeront entre elles autant qu'elles le chériront : leur discorde est une possibilité contre laquelle les

faits ne protestent pas autant que contre l'épouse fatale. Quoi qu'il en soit, ces suggestions qui rappellent la correspondance de jeunesse du romancier sont très rares dans ses *Rougon*, le plus souvent fort romantiques dans leurs commentaires sur la passion afin de s'accommoder aux goûts du public. Il a bien arrangé sa vie de cette façon, mais non pas le contenu de ses ouvrages. Nous ne tarderons pas à nous en rendre compte.

CHAPITRE II

L'AMOUR « PHYSIOLOGIQUE » ET SON INVESTIGATION PAR LE ROMAN

Le Zola de 1864 ne ressemble guère à celui de 1860 et nous avons plus d'une fois signalé déjà l'extraordinaire transformation artistique et morale, que subit en quelques mois le correspondant de Cézanne et de Baille. C'est par le tapage, pour ne point dire par le scandale, qu'il décidera bientôt de se faire sa place au soleil. Et chacune de ses œuvres en effet sera l'occasion d'un *tolle* presque universel. Or le thème qui lui réussira le mieux à ce point de vue dès ses premières tentatives et vers lequel il reviendra donc ensuite avec prédilection, ce sera celui de la *bête humaine* déchaînée par le rut brutal, celui de l'instinct sexuel brisant ou brûlant tous ses freins d'origine sociale. Ce sera donc l'antithèse même du tranquille idéal que nous venons de le voir rêver pour sa part et projeter de peindre à ses contemporains pour les y conduire à sa suite. Sa volonté de puissance empressée à se satisfaire l'entraînera de la

sorte sur une voie toute différente de celle que lui traçait son hérédité bourgeoise.

Thérèse Raquin, le premier de ses romans où son originalité s'affirme, est déjà le roman de la bête humaine. N'est-ce pas au surplus le sujet romantique par excellence que celui de la *possession* quasi diabolique par l'amour des sens ? Les chrétiens traditionnels et rationnels disaient devant ces spectacles : possession par le démon de la *luxure :* les quiétistes et, après eux, les rousseauistes ont contredit cette sage interprétation des faits en disant : possession par le Dieu bon. Les romantiques de la cinquième génération du mouvement, qui se piquent de marcher d'accord avec la science, Flaubert, les Goncourt ou Zola, diront : possession par les puissances *physiologiques* de la *Vie* divinisée : ce qui revient au même, en ce qui regarde les conséquences sociales de ce fatalisme mystique. Ces impulsifs, que Barbey, resté catholique de prétention et d'étiquette au sein du mouvement rousseauiste, appelait encore *les Diaboliques*, tout en les divinisant de son mieux, le Naturalisme le nommerait volontiers des *Physiologiques*, en leur prodiguant les mêmes complaisances. Nous allons nous en rendre compte.

I. — Du " pantin métaphysique " des classiques à l'homme " physiologique " des naturalistes.

C'est en effet pour installer l'homme « physiologique » au cœur de la littérature de son temps que

le Zola de 1864 se proclame délégué par la divinité Vie en ce bas monde. Il n'a pas assez de railleries pour ce *pantin métaphysique* que serait, à l'en croire, l'homme tel que l'ont peint les Corneille ou les Racine, et même, — ce qui est plus surprenant — tel que l'ont conçu les Chateaubriand et les Hugo. Il importe qu'avec le triomphe de la foi nouvelle, avec le règne du Naturalisme, l'homme *physiologique* vienne remplacer sans délai dans la littérature *ce mannequin de l'idéalisme religieux et philosophique* dont les romantiques de 1800 ou de 1830 ont reçu la tradition des classiques. Il y a là une vue de Taine, fort discutable, et encore exagérée par son disciple. Nous savons déjà que, pour l'auteur du *Roman expérimental*, une question de rhétorique sépara seule nos écrivains romantiques de l'école arriérée qu'ils affectèrent de combattre, puisqu'ils restèrent déistes, idéalistes, symbolistes et qu'ils eurent à leur tour des règles, des dogmes, des communes mesures. On serait même en droit de soutenir que le lyrisme emporta la nouvelle école dans le domaine de l'*abstrait* beaucoup *plus loin* que l'ancienne. Abusant des libertés conquises au lendemain même de la conquête, chacun s'élança hors de l'humanité avec moins de scrupule encore que ne l'avaient fait précédemment les classiques. Avec leur monde raidi et mort, ces derniers restaient plus humains et plus près de la vérité vivante, plus logiques et plus complets que leurs vainqueurs ! — Il est difficile de voir plus faux ; mais il s'agit de faire table rase du passé, pour apparaître en révélateur incontestable du Vrai et du Beau.

Chose étrange, c'est Stendhal que Zola va traiter en bouc émissaire de tous les péchés classico-romantiques, sur le terrain de la physiologie humaine. Notons qu'il semble n'avoir lu d'Henri Beyle que ses deux romans les plus connus, *le Rouge* et *la Chartreuse*, ce qui ne l'empêche pas de formuler un jugement très décidé sur son compte. A ses yeux, Stendhal fait trait d'union entre le XVIII^e^ siècle encore classique (avec combien de romantisme déjà !) époque à laquelle il appartient par sa naissance, et le XIX^e^ siècle, nettement romantique qui vit mûrir sa production littéraire. Stendhal — lecteur attentif des encyclopédistes hobbistes, certes, mais en qui nous reconnaissons pour notre part un des plus pénétrants analystes de l'âme romantique, dont la sienne était un si parfait exemplaire(1), — Stendhal est, selon Zola,

(1) A l'appui de notre conception d'un Stendhal à peu près purement romantique nous citerons cette appréciation de Faguet (qui nous l'avait peut-être empruntée d'ailleurs) à propos du livre de M. Léon Blum sur *Stendhal et le Beylisme*. « M. Blum rappelle que Stendhal détestait la plupart des romantiques : Il constate que son style est le moins romantique du monde et reste purement dix-huitième siècle. Mais *ces choses sont de forme* ou de méthode, et l'*âme* même de Stendhal ne laisse pas d'avoir bien des parties romantiques. N'est-ce pas du romantisme que l'extrême préoccupation de soi-même et la susceptibilité nerveuse qui en résulte (c'est plutôt l'inverse qu'il faudrait dire : vulnérabilité nerveuse, d'où égotisme) ? N'est-ce pas du romantisme et du plus aigu que la notion d'une élite sentimentale à qui sont réservées les grandes passions (ce que nous appelons le mysticisme esthético-passionnel) ?... On peut considérer Stendhal comme un *romantique qui a été romantique en tout*, excepté comme écrivain ». (*Gaulois* du 16 juillet 1914. Comparer notre étude sur Beyle : *le Mal romantique*, Plon, 1908.)

coupable de n'avoir vu *que le cerveau* dans l'homme, d'avoir négligé l'influence des autres organes (!) et aussi l'influence du milieu sur les destinées humaines! Autant de contre-vérités que de mots puisqu'il s'agit du théoricien de l'amour-passion et d'un des fondateurs de la psychologie des races qui est donc bien loin d'avoir été cet analyste exclusif du « cerveau », c'est-à-dire des actes conscients et réfléchis dans la conduite humaine !

Stendhal, poursuit, imperturbable, l'apologiste des *Romanciers naturalistes*, garda l'homme *abstrait*, *métaphysique* (!) ne vivant que par le cerveau qui a été celui de nos deux derniers siècles classiques. Avec une *rhétorique* différente, il appliqua le même procédé d'analyse *abstraite* qu'avait employé Racine. — Au contraire, à notre avis, la rhétorique est ici la même et c'est l'analyse qui diffère en ne retenant que les impulsions, en négligeant la résistance consciente possible à ces impulsions affectives ; encore que Racine, ce romanesque, soit mal choisi pour être opposé à un psychologue romantique du XIX^e^ siècle, car on leur trouvera nécessairement des traits communs. — Toutefois, concède Zola, parce que Beyle naquit au seuil d'un âge de science physiologique, il a été du moins si profond dans son *étroitesse* qu'il atteignit des vérités éblouissantes dans la sphère restreinte où le confina sa formation d'esprit initiale. Et Balzac ne lui devint supérieur que pour avoir mis davantage en jeu la *physiologie* et le *milieu*. — Oh que non pas, rectifierions-nous encore ici ! Balzac fut, par l'imagination créatrice, supérieur à Beyle qui n'en avait aucune, n'étant qu'un subtil notateur psy-

chologique sur son entourage, mais principalement sur lui-même, et un écrivain habile à coudre ensuite ces notes personnelles autour d'une intrigue empruntée de la *Gazette des tribunaux* ou des vieilles chroniques italiennes à la mode de Bandello.

Quand nous lisons *le Rouge et le noir*, Julien Sorel nous apparaît tout simplement comme le reflet de son créateur : un nerveux, avide de puissance sociale et qui se connaît bien lui-même. Or, au cours de la même lecture, Zola se trouve fort gêné, nous dit-il, par cette « danse » (?) du personnage, par cette vie du *cerveau*, notée de minute à minute dans les plus petits détails, par ces grincements de machine et ces raideurs de système ! Il croit sentir que le fait est mis là *non par suite d'une observation*, mais par le désir d'appuyer d'une preuve la théorie beyliste sur les rôles respectifs de la passion et du plaisir en matière d'amour. — Eh, c'est tout simplement, répondrons-nous parce que la théorie beyliste est modelée sur l'*observation* à laquelle Stendhal soumet constamment sa personnalité névropathique. — Partout, reprend le commentateur des *Romanciers naturalistes*, l'auteur du *Rouge* apparaît comme un démonstrateur, comme un *logicien* qui note les états d'âme dans lesquels il place *arbitrairement* ses personnages ! Et tous ces personnages *semblent avoir la migraine* (c'est qu'ils l'ont en effet comme Stendhal l'avait à l'état latent), tant il leur *travaille la cervelle* (c'est que l'inquiétude pathologique, le « mal romantique » travaillait trop souvent la sienne !). On a envie de lui crier, achève le théoricien du Naturalisme : « Par grâce, laissez-les donc un peu tranquilles !

Laissez-les vivre *de la bonne vie des bêtes*, simplement *dans la poussée de l'instinct au milieu de la saine nature*. » Mais la vie des bêtes n'est pas bonne à vivre et la Nature est loin de leur être toujours saine.

Zola a été un critique fort clairvoyant parfois et nous l'avons proclamé à propos de ces considérations sur Taine ou Flaubert. Mais il est véritablement au-dessous de lui-même dans son essai sur Henri Beyle : car il ne sait pas voir que les personnages de ce dernier sont très proches parents de ses *Rougon-Macquart*, étant des représentants de la seconde génération romantique finissante qui préparent ceux de la quatrième à son déclin. Et que font autre chose les Julien ou les Fabrice que d'obéir à « la poussée de leur instinct » plus ou moins antisocial (sous prétexte d' « énergie » native), ou de concevoir les rapports des sexes à peu près comme les animaux des champs ? Beylisme et naturalisme cousinent de fort près sur ce point, en vertu de leur extraction rousseauiste commune. — Ajoutons à la louange de Zola qu'il juge très pertinemment comme fort excessif l'enthousiasme manifesté par Balzac devant *la Chartreuse de Parme*, qu'il ne voit rien de génial dans le comte Mosca, rien de machiavélique dans Ranuce-Ernest, ce personnage d'opérette, rien de sublime enfin dans Ferrante Palla, cet aliéné fort peu rassurant. Il refuse à bon droit la capacité critique à Balzac qui a traité comme on sait le *Port-Royal* de Sainte-Beuve et exalté Henri de Latouche plus encore qu'Henri Beyle sans parvenir à créer une clientèle ou une chapelle à l'écrivain berrichon — au

moins jusqu'ici, car il ne faut préjuger de rien en matière d'hagiographie romantique.

Revenons cependant à l'homme « physiologique » qui est l'innovation des Naturalistes en littérature. Dans *l'Œuvre*, Zola rappellera par la bouche de son interprète, le peintre Sandoz, quel fut son programme initial pour la pleine manifestation de cet homme-là. Dès le début de sa carrière, Sandoz a résolu d'étudier l'homme tel qu'il est : non plus le *pantin métaphysique* des La Rochefoucauld ou des Helvetius, mais l'homme « physiologique », déterminé par son milieu, agissant sous l'impulsion de tous ces organes (c'est-à-dire sous la poussée de ses instincts primordiaux, en faisant le moins d'usage possible des facultés de contrôle acquises par l'humanité au cours de son évolution mentale progressive). N'est-ce pas une véritable *farce*, en effet, que l'étude à laquelle s'attachent continuellement les écrivains des époques classiques, celle de la *fonction du cerveau*, sous le prétexte spécieux que *le cerveau est l'organe noble*. — Zola ne sait pas comprendre que cette métaphore montre simplement dans la faculté consciente le privilège de l'homme au sein de la nature organisée, sa charte de domination sur le monde ; et il est fort bien compris, dans son incompréhension, par ses lecteurs de la quatrième génération romantique. — La pensée, poursuit-il sur le ton du commis-voyageur enseignant ses voisins de table d'hôte, eh, la pensée, tonnerre de Dieu ! est le produit du corps *tout entier :* voyez ce que devient la noblesse du cerveau quand le ventre est malade ! Positivistes et évolutionnistes que nous voilà désormais, respec-

terons-nous encore le *mannequin* littéraire des siècles classiques (voir Cinna, Pauline ou Monime) en continuant à « dévider les écheveaux emmêlés de la Raison pure »? Comme si *la physiologie n'avait pas désormais pénétré la psychologie*, de façon à rendre inséparables ces deux branches du savoir humain ! — Certes, affirmerons-nous ici, mais les classiques, psychologues pessimistes par docilité aux leçons de l'expérience, savent infiniment mieux tout cela que les héritiers spirituels de Rousseau, psychologues optimistes par aveugle appétit du pouvoir social.

Telle est pourtant, selon Zola, la formule nouvelle qui fournira sa base à la prochaine révolution des esprits : révolution qui sera la mort fatale de l'antique société humaine fondée sur les réactions *conscientes* de la volonté morale. Alors naîtra une société nouvelle, puis, nécessairement, un art nouveau dans un nouveau terrain de science et de démocratie. Par cet intronisation trop tardive de l'homme *physiologique* à la place éminente qu'il aurait dû occuper dès longtemps, le rôle tout-puissant sera enfin rendu au *milieu* (à l'automatisme), ainsi qu'à *l'acte sexuel, origine et achèvement continu du monde;* cet acte se verra *tiré de la honte où on le cachait et remis dans sa gloire sous le soleil !* C'est à quoi l'auteur des *Rougon* va s'employer pour sa part avec l'ardeur et le retentissement que l'on sait. Et l'on voit quel genre de *science* est en jeu dans cette entreprise : ce n'est pas la science morale née de l'expérience, à coup sûr. C'est le *mysticisme passionnel* le plus parfaitement émancipé de tout frein qui se soit jamais donné carrière dans les manifestations de l'esprit. La voix

d'une prétendue déesse *Vie* remplace simplement celle du Dieu que le Rousseauisme emprunta du Christianisme rationnel (en commençant de le déformer), mais pour accorder à l'érotisme les mêmes licences ou lui prodiguer au besoin les mêmes injonctions.

II. — Premières affirmations de la foi nouvelle. " Madeleine Ferat ".

La conception *physiologique* de l'activité humaine — qui en est, au vrai, la conception rousseauiste exaspérée et dépouillée désormais de toute pudeur, — va s'affirmer de plus en plus nettement dans la production littéraire de Zola à mesure que s'enhardiront ses convictions romantiques instinctives de plus en plus dégagées des souvenirs de son éducation traditionnelle. La *Confession de Claude* nous présente encore une sorte de compromis entre le moralisme de ses vingt ans et l'arrivisme de sa vingt-cinquième année, qui le conduit à flatter les complaisances secrètes de son public, en écartant d'un geste combattif et théâtral d'Hercule de foire, ses dernières sagesses expérimentales. Claude se promet en effet d'être *réaliste* dans les écrits qu'il forme le projet de soumettre au public (il n'a pas encore inventé le mot de naturalisme pour se créer une originalité apparente). Il a des paroles d'ironie pour ces rêveurs qui parent de rayons célestes les vigoureux *démons* de leurs vingt ans et « leur mettent des ailes aux épaules » :

menteurs qui ont souffert, qui ont pleuré plus que personne devant les *cruautés* de la vie réelle et qui, dans la rédaction de leurs tardifs mémoires, n'auront plus que sourires et que regrets pour leur lamentable passé. Dans la *réalité*, leurs maîtresses étaient infâmes et leurs amours avaient toute la bassesse des accouplements du ruisseau ! Mais l'âge est venu : ils ont senti la honte de ces amours malsaines et ils ont alors créé un monde mensonger de jeunes pécheresses adorables dans leur insouciance légère, les Mimi Pinson, les Musette et leurs pareilles.

Claude ne sera donc pas un Henri Murger : il promet de se montrer âpre et rude dans ses proses futures : de se livrer tout entier au public, de tout dire en accentuant ses aveux, de vivre tout haut et de donner au lecteur sa chair et son sang : — annonces qui ne peuvent manquer d'allécher préalablement ce lecteur. Et c'est ici l'aspect *réaliste* de son programme littéraire. — En voici maintenant la face rousseauiste. Franc dans ses abjections comme dans ses puretés, il ne dissimulera pas non plus la *fierté immense* qu'il conserve au milieu de son abaissement. Il est l'homme des *Confessions* réincarné. Aussi bien Claude était-il né, comme Jean-Jacques, pour habiter un monde romanesque de pureté immaculée et d'honneur intact : il venait à la vie sans défense et sans *règles*, l'esprit *libre* et le cœur *ouvert*. Il avait *l'immense orgueil de croire à la puissance de ses tendresses*, à la justice et à la vérité de sa raison. Dans un milieu pourvu de quelque dignité, il aurait donc *grandi en dignité* sans nul doute ! Est-ce sa faute si *ses vertus mêmes ont précipité sa chute* ? Le

monde s'est détourné de lui parce qu'il a cru devoir obéir, sans autre façon, à ses *fiertés* et à ses *tendresses*. Il a écouté sa *conscience* et son *cœur* (en disciple du Vicaire Savoyard), lorsqu'il fallait, pour réussir, n'écouter que son plaisir et son intérêt ! Ainsi parlait Chatterton à la génération précédente ! Mais Claude formera bientôt le ferme propos de se rattraper, en fait de cynisme, et de « réussir » enfin à quelque prix que ce doive être. En attendant, il conte des « abjections » fort innocentes et l'acheteur du livre qui escompta quelque confidence scabreuse n'en eut assurément pas, cette fois, pour son argent. Son récit nous laisse encore assez près de ses lettres naïves à ses camarades du lycée d'Aix. Le public ne prêta pas grande attention à cette anodine aventure d'amour, dans laquelle une promesse de talent commence à se dessiner cependant.

Au contraire *Thérèse Raquin* fit scandale et fut accueillie par les hauts cris des Aristarque, qui, écrira l'auteur dans la préface de sa seconde édition, crurent devoir « se boucher le nez en parlant d'ordure et de puanteur nauséabonde » ! Une atmosphère qu'il ne détestait pas au surplus pour attrouper les passants autour de ses livres. — Ce n'est pourtant pas encore un livre immoral, à notre avis, que ce roman où le mysticisme passionnel ne prend guère la parole que pour plaider les circonstances atténuantes en faveur de l'adultère et de l'assassinat. Thérèse est une hystérique à la façon de Germinie Lacerteux : Laurent est un plébéien fruste et vigoureux : ils se joignent dans une impulsion de l'instinct et commencent aussitôt de souffrir par leur transgres-

sion sociale. Conduits à assassiner le mari gênant, leur existence devient un véritable cauchemar, terminé par cette expiation suprême, le suicide, et leur peintre montre même une inlassable ténacité dans la description de leur martyre. Le Zola de 1860 aurait donc pu avouer, pour le fond, cet ouvrage, déjà remarquable par la forme.

Il en sera tout autrement de *Madeleine Férat* qui, en 1868, affirme une franche évolution de son auteur vers le mysticisme passionnel de la tradition romanesque et romantique. Cette œuvre est, à notre avis, la plus intéressante qui soit sortie de la plume de Zola dans sa jeunesse, bien qu'elle ait été beaucoup moins remarquée que la précédente. La conception en paraît fort étrange, car tout le récit repose sur un postulat que l'auteur nous présente comme une des lois « physiologiques » de la nature humaine, comme une véritable fatalité organique chez la femme, mais qui, à y regarder de près, n'est guère qu'une déviation singulière du platonisme proclamant la prédestination érotique (mythe de l'androgyne), une fantaisie de mysticisme diabolique, si l'on préfère, ou une hypothèse de *possession amoureuse* qui va prêter aux plus hardis développements de mysticisme passionnel.

Dans son héroïne, Madeleine Férat, Zola explique en effet la nostalgie de l'adultère par une prétendue attraction *invincible* qui entraînerait toute femme, sa vie durant, vers le premier homme qui lui révéla la destination de son sexe, et cela, *quand bien même elle n'aurait nullement aimé cet initiateur fortuit !* Voilà qui est prêter à l'impression purement physique ou « physiologique » d'un instant, la vertu

d'efficacité et de durée que l'institution matrimoniale, consacrée par le christianisme, réservé dans notre civilisation à un ensemble de sentiments et de raisonnements fort complexe, au choix conjugal réfléchi, motivé à la fois par l'inclination et par la raison, cimenté par la vie de ménage et par la préparation morale en commun de la génération du lendemain. Et cette prétention est profondément révélatrice, n'est-il pas vrai, du caractère mystique que, sous son vernis scientifique, présente aux regards clairvoyants la théorie naturaliste de l'art ? Etudions de plus près, pour nous en mieux convaincre, la bizarre destinée de Madeleine Férat.

Elle est la fille, bientôt orpheline, d'un simple ouvrier qui se vit un instant enrichi par son esprit d'entreprise, puis, peu après, entièrement ruiné par le sort contraire. A l'inverse de Thérèse Raquin, elle nous est présentée comme de tempérament froid et de lucide intelligence ; mais son éducation a semé de mauvais germes au fond de sa personnalité morale (ce qui est une concession involontaire à la conception non physiologique de la vie). Grandie dans un pensionnat bourgeois, parmi des fillettes fort précoces qui se montraient déjà plus que cyniques dans leurs anticipations de l'amour, il lui est resté de ce contact l'idée qu'il est *logique et franc,* lorsqu'on aime un homme, de le lui dire et de *s'éloigner avec lui !* C'est le mode d'action des animaux dans nos rues. Et voilà donc la vie sentimentale singulièrement simplifiée pour Mlle Férat. Sortie de l'enfance, elle commence par repousser les brutales avances d'un vieux tuteur sans scrupules qui ne lui inspire que dégoût. Elle

s'enfuit loin de ce satyre, erre dans les rues de Paris sans ressources et s'adresse enfin à un jeune homme quelconque en lui demandant, de façon un peu trop naïve pour une personne si avertie, l'hospitalité pour la nuit qui s'approche. Car pourquoi ne pas s'adresser plutôt à une femme, et à une femme de respectable aspect ?

Elle se réveille en effet le lendemain entre les bras de cet hôte de hasard : elle s'est donnée à lui sans amour, poussée *par un abandon soudain dont elle n'a pu se rendre compte*, dont elle n'éprouve aucun regret d'ailleurs et dont elle s'étonne seulement plus qu'on ne saurait dire ! Jamais, par la suite, auprès de cet égoïste Jacques, dont elle devient alors la maîtresse en titre, elle ne sentira de véritable amour : tout au plus un attrait d'habitude. Il la quittera lui-même froidement, un an plus tard, appelé aux colonies par ses affaires. Elle ne s'en considère pas moins désormais comme la femme ou plutôt comme la veuve de ce passant parce qu'elle a pris conscience à son contact banal de *l'éternité* du lien de la chair. C'est ici la thèse que nous avons plus haut résumée. Tout amour nouveau la prostituerait dès lors, à son avis, la jetterait dans des souvenirs vengeurs. Lorsque, peu après, nous la verrons mariée néanmoins à un autre homme, elle passera donc sous nos yeux par les mêmes affres que Thérèse Raquin, torturée non plus par la pensée de tromper son mari avec un amant, mais par la conviction de tromper son amant avec un mari ! — ce qui jalonne le chemin parcouru par Zola sur la voie de la morale romantique entre les deux romans marquants de sa jeunesse.

En effet, quelque temps après le départ de ce très vulgaire Jacques, qui ne lui a jamais envoyé de ses nouvelles, elle se donne, malgré ses résolutions d'abstinence, à un certain Guillaume de Viargue, dont avons déjà dit quelle fut l'éducation singulière. Celui-là est un « diabolique » à la façon des personnages de Barbey, ou tout au moins c'est un névropathe « enfant du siècle » qui a vécu entouré de diaboliques. Fils d'un gentilhomme qui cultivait la chimie avec des façons d'alchimiste et passait pour sorcier dans son milieu provincial, Guillaume a été moralement délaissé par ses parents dès son enfance; il a été élevé, dans un cadre qui rappelle celui d'*Une histoire sans nom*, par une vieille servante du nom de Geneviève, une protestante des Cévennes dont la religion farouche regarde vers l'enfer beaucoup plutôt que vers le ciel : ce qui est aux antipodes du quiétisme rousseauiste qui conviendrait au tempérament de cet enfant.

Venu à Paris après la mort de son père, Guillaume y a rencontré, aimé, bientôt épousé Madeleine et quatre années heureuses ont été vécues par cette personne « sanguine » aux côtés de cet époux « nerveux », — car la situation « physiologique » qui est à la base de Thérèse Raquin, une nerveuse aux bras d'un sanguin, se trouve ici retournée, pour plus de variété. Les Viargue ont une petite fille qu'ils adorent : l'avenir semble pour eux plein de promesses. Mais voici que Jacques, le premier amant de Mme de Viargue, revient des rivages lointains. Par le plus étrange des hasards et sans que Madeleine en ait jusque-là rien su, il se trouve que cet homme a été

l'ami le plus intime de Guillaume pour avoir naguère protégé son enfance persécutée, dans le collège où ils firent conjointement leurs études. Introduit de ce fait dans l'intimité du jeune ménage où il retrouve son ancienne maîtresse devenue l'épouse de son ancien camarade, il se reprend à la désirer sans nul délai. De son côté et avec une secrète horreur, elle se sent aussitôt *entraînée* de nouveau vers lui, de par cette prétendue *loi* de nature dont nous vous avons énoncé la formule saugrenue tout à l'heure.

Bientôt, elle le verra se dresser comme un spectre devant son insomnie affolée, et ce spectre crie qu'elle lui appartient toujours! Bien mieux, elle s'aperçoit que la fille de Guillaume ressemble à Jacques, en vertu d'une autre *loi*, celle dite de l'imprégnation (que la science actuelle dément d'ailleurs, même au cas où il aurait eu un rejeton de la première alliance, ce qui n'est point arrivé à Madeleine). Nous sommes donc pleinement dans la sphère du mystique ou du miraculeux romantique, sous prétexte de naturalisme scientifique. Il y a là, nous l'avons indiqué déjà, une véritable caricature romantico-physiologique du mariage chrétien indissoluble, fondé sur le choix préalable, la réciprocité des devoirs acceptés, l'association des volontés en vue de l'éducation des enfants. Que trouvons-nous en effet dans le passé de Madeleine qu'un lien de pur hasard avec un viveur peu sympathique ? L'amour, au sens psychique de ce mot, était encore le sacrement nécessaire à l'union romantique au temps de George Sand : mais le Naturalisme, ce nouveau costume du mysticisme rousseauiste à la

cinquième génération du mouvement, se satisfait du contact des épidermes pour fonder sa religion passionnelle, plus sommaire et plus rétrograde encore. Bien mieux, par un pur jeu de mots, la prétendue *fraternité* qu'une amitié de collège a créé entre Jacques et Guillaume suffit pour que Madeleine considère désormais son mariage authentique avec le second comme un *inceste !*

Tout cela, parce que la chair vierge de Mme de Viargue reçut jadis l'empreinte *ineffaçable* de Jacques, parce que leur rencontre fortuite a noué entre eux un *mariage indestructible !* Un hasard les a donné l'un à l'autre ; une *fatalité physiologique* les enserre désormais dans son étreinte (1). On voit le rôle de la Physiologie en cette affaire : c'est celui du Démon de la luxure dans la conception chrétienne de la vie (la vieille huguenote Geneviève n'envisage pas autrement l'aventure) ; celle du Dieu dispensateur irrésistible de la passion dans la littérature sandienne de *Léoni* ou de *Jacques.* Après une année de travail secret *du sang et des nerfs* (de la mémoire subconsciente tout au plus), Jacques a laissé Madeleine *possédée* de lui à ce point qu'elle ne pourra plus jamais disposer à son gré de sa personne. Par un phénomène *purement physique,* — Zola insiste sur ce point sans pouvoir faire illusion au lecteur de sang-froid — il y a désormais en cette femme un autre être. Son cœur n'aime pas plus Jacques à ce moment qu'elle ne l'a jamais aimé, mais son *corps,* se souve-

(1) Voir en particulier les déductions consignées de la page 181 à la page 183 du roman.

nant de lui *fatalement*, lui appartient comme par le passé. Elle n'éprouve à son égard qu'une *haine sourde* et demeure néanmoins pour *l'éternité* son épouse. — Phèdre disait Vénus tout entière à sa proie attachée, mais ne portait assurément nulle haine au fils de l'Amazone.

Aussi bien la fille de l'un est-elle, nous l'avons dit, le portrait de l'autre. Même en ayant un enfant de sa femme, Guillaumen'a pu l'avoir à son image : la paternité a « sauté par-dessus le mari » pour remonter jusqu'à l'amant dont *le sang entre pour beaucoup* dans la conception de cette enfant! — Et voilà toujours de la *science* à la mode naturaliste. — Madeleine aime encore Guillaume qu'elle a épousé *par amour :* mais elle a méconnu les *fatalités de la chair* et ne pourra jamais réaliser avec lui qu'un *long adultère.* Bientôt ce n'est plus seulement l'enfant de Viargue, c'est sa femme qui commence à ressembler à Jacques par un miracle encore plus surprenant. Selon Zola, c'est là un résultat *fatal* (et sans doute scientifique encore) : elle est entrée forcément dans la famille de son séducteur et *par suite* dans sa ressemblance ! Cette ressemblance va jusqu'au point que Guillaume finit par s'imaginer qu'il saisit dans ses bras son ami quand il veut y presser sa compagne : il la repousse alors avec une horreur facile à comprendre ! Puis Guillaume, à son tour, se sent *possédé de Madeleine :* le même phénomène qui emplissait Madeleine de Jacques emplit désormais Guillaume de Madeleine : il se façonne sur elle, prend sa voix et ses gestes, et se dit alors avec effroi qu'il porte dans ses membres à la

fois sa femme et l'amant de sa femme : il croit les sentir s'agiter et s'étreindre au fond de lui ! Ce qui fait, en comptant bien, trois personnes d'âge et sexe divers pareillement identifiés à Jacques, le trop contagieux Don Juan.

Cette cascade d'obsessions qui modèlent si étrangement le physique des obsédés décide enfin Madeleine à se rendre une fois chez Jacques ; elle donne pour prétexte à cette démarche hasardeuse, qu'elle lui demandera de s'éloigner. Aussitôt sa porte franchie, elle est *contrainte* par le Dieu *physiologique* de tomber dans ses bras. Elle rentre, peu après, désespérée à son foyer déshonoré : sa fille vient d'y expirer à l'heure même où elle se livrait à son « physiologique » conjoint. A son époux légal, à celui qu'elle aime simplement, elle raconte alors sans ambages et sans ménagement ce qui vient de se passer chez l'autre, puis se tue sous ses yeux. L'infortuné devient fou furieux devant ce nouveau cadavre et la vieille Geneviève prononce le *nunc dimittis* de sa religion démoniaque sur cet amas d'horreurs sans nom, mais naturelles ou scientifiques, au choix du lecteur de la quatrième génération rousseauiste.

III. — **Contre la morale chrétienne rationnelle.**

Zola fut accusé d'immoralité dès ses premiers écrits et n'a plus cessé de l'être, pour avoir sans cesse accentué la nuance « physiologique » de son mysticisme passionnel, hérité de la tradition romanesque

et de l'école romantique. Il a même fait mine parfois d'accepter d'un front serein ce reproche en s'appuyant sur le mysticisme esthétique pour faire face à ses adversaires, en se donnant comme l'allié du Dieu de la Beauté, par préférence à celui de la vertu. N'est-ce pas le sens de cette phrase que nous empruntons à son *Naturalisme au théâtre* (1) : « Certes, *je n'entends pas me poser en moraliste.* Au fond, toute *décomposition* m'intéresse ! » Et encore dans *Une campagne*, en 1881 (2) : « Comme le médecin, l'état de santé ne nous intéresse pas (nous autres naturalistes). Il nous faut de la passion, c'est-à-dire *le détraquement de la créature !* » Enfin, il a reconnu dans ce dernier volume que l'observation de l'école dont il est le chef se porte de préférence vers les sujets scabreux (3).

Ce sont là toutefois chez lui de fugitives clairvoyances ou de provisoires concessions. En général, il préfère de beaucoup se donner pour garant le Dieu du Bien comme celui du Beau, et, de façon probablement sincère, il proteste que le Naturalisme a sa morale, que c'est même la seule morale digne de ce nom, la morale de l'avenir ! Aussi, pour frayer le passage à cette ethique nouvelle, attaque-t-il avec âpreté la morale chétienne d'une part et d'autre part la morale de la troisième génération rousseauiste dont une critique peu clairvoyante lui reproche de délaisser les formules. Examinons d'abord la première de ces deux protestations novatrices.

(1) P. 35.
(2) P. 360.
(3) P. 380.

De la morale chétienne rationnelle, il fait le plus souvent une morale *protestante* afin d'en avoir plus facilement raison en pays français. A l'en croire, vers l'an 1880, le protestantisme est en train de nous envahir et de nous submerger. Et l'on ne s'en douterait guère à voir où nous a conduit l'évolution continuée sans nul réaction depuis lors. Notre théâtre en particulier (sur lequel Dumas fils règne dès lors en maître), notre théâtre *se meurt d'une indigestion de morale :* et si nos œuvres dramatiques sont petites, c'est parce qu'au lieu d'être *humaines*, elles ont *la prétention d'être honnêtes !* Prétention exorbitante en vérité, mais que l'on ne pouvait vraiment plus guère reprocher qu'à Emile Augier dès cette époque ! Craignons, poursuit Zola, le sort de l'Angleterre (Il s'agit de l'Angleterre victorienne à l'apogée de sa puissance) ! Ses habitants sont *tombés* à ne plus pouvoir accepter sur la scène les hardiesses, si anodines cependant, d'un Dumas fils. Le protestantisme a conduit les âmes britanniques à ce niveau que leur théâtre *ne supporte plus une femme adultère !* Aussi leurs romans sont-ils *au-dessous de tout* (les romans d'Eliot, Bronté, Meredith !) exception faite pour le seul Dickens que Taine avait mis à l'abri d'une exécution trop sommaire et qui, d'ailleurs, a des connexités romantiques. Encore Dickens, si vivant et si intense comme évocateur de la vie *extérieure* reste-t-il, pour le peintre des *Rougon*, un très *pauvre analyste de l'homme.* (Notons qu'il s'agit de l'auteur de *Copperfield* et de *Chuzzlewitz !*) Non, poursuit Zola imperturbable dans cette attitude véritablement « primaire » à l'égard

d'une des plus grandes littératures qui aient honoré l'humanité, celle du XIX^e^ siècle anglais, non, les descendants *bâtards* de Shakespeare n'ont pas le droit de morigéner les fils légitimes de Balzac. Il n'y a que notre époque qui ait jamais senti le besoin de paraître *honnête* (1). On ne sait quel *mauvais vent de protestantisme* s'est pris à souffler sur nos têtes, en particulier sur celle de certains critiques parisiens qui affectent à l'égard du Naturalisme *des indignations de bon épicier dont on veut pervertir la fille !*

Dans sa *Campagne* de 1881 au *Figaro*, Zola revient sur cette question qui ne cesse de le préoccuper, et, au cours d'un article théorique intitulé *Protestantisme*, nous apporte le fruit de ses méditations sur ce grand problème historique qu'est le succès de la Réforme. Ce fut, dit-il, un pas en avant dans la conquête de la vérité, une préparation de la philosophie *naturaliste*, parce que la religion, retournant alors à ses sources, proclama le libre examen. Mais, parce que la Réforme gardait encore un Absolu (la croyance à un Dieu personnel et législateur moral), parce qu'elle s'enfermait obstinément dans la familiarité de la Bible, elle a été bientôt dépassée par la Science, et, depuis un siècle environ (c'est-à-dire depuis l'essor du rousseauisme quiétiste), elle est devenue *stérilisatrice* dans les arts, les lettres et les sciences, ainsi qu'en témoigne si bien le spectacle des pays protestants de l'Europe (les pays de Gœthe, de Byron, Ruskin, Emerson, Ibsen, Nietzsche, Darwin, Humboldt, Turner, Burne Jones, etc.).

(1) *Nos auteurs dramatiques*, p. 108.

Pour un protestant, insiste-t-il avec son habituelle lourdeur dans le sophisme, une fatalité pèse sur la vie. (Et sa fatalité « physiologique ? ») L'homme est né mauvais, *Il n'y a rien à attendre de lui !* Pour un *savant* au contraire, — et voici sous une forme détournée l'affirmation rousseauiste de la *bonté naturelle*, — pour un savant, la Vie est *la grande force* et l'humanité reste le produit *toujours superbe* de la *machine* universelle. Comparez les résultats de ces deux convictions diverses ! Voyez l'état social présent de la Suisse. Quelle détresse ! Quelle société de cuistres et d'hypocondres ! La masse y est *honnête sans doute*, mais cette honnêteté-là s'achète au prix de *l'individualité et de la virilité de l'homme !* Pour ces gens, la vie n'est plus qu'une *lutte obscure et désespérée contre le péché*, au lieu d'être l'expression de toutes les forces, *la floraison même de la création !* — Zola songe ici à quelques cas extrêmes du mysticisme chrétien, moins pourvu de freins en effet dans le protestantisme que dans le catholicisme. Il invoque l'autorité de son disciple Édouard Rod, de tempérament rousseauiste et critique de certains aspects du protestantisme dans ses premiers écrits, mais qui, assurément, aurait refusé de souscrire à ce portrait peu flatté de sa patrie ; car il est difficile d'exprimer en peu de mots plus de contre-vérités que n'en étalent les lignes dont nous venons de donner la substance.

Quant à l'Angleterre protestante, après avoir eu jadis le théâtre de Shakespeare et de Ben Johnson (Zola, lecteur de Taine, accole toujours le second de ces noms au premier), théâtre *où la bête humaine*

est du moins lâchée tout entière, elle n'a plus que le train-train évangélique et bourgeois de ses *médiocres romans*, une littérature utilitaire dans laquelle l'analyse exacte et complète de l'homme est interdite comme une *inconvenance* et dont la lecture doit *être possible en famille !* — Ce qui est évidemment le dernier degré de l'abaissement ! Mais il n'en est plus ainsi désormais au delà de la Manche et on s'en aperçoit aux résultats obtenus. — Deux exceptions sont faites cette fois au lieu d'une, et Thackeray se voit toléré en même temps que Dickens, mais ce dernier est toujours traité avec dédain. Il ne crée en effet que des *poupées sentimentales*, si on le compare à notre grand Balzac ! Pas un de ses personnages qui se dresse devant nous comme un type vivant, complexe, ayant la hauteur du Bien et du Mal (plutôt du Mal que du Bien). Dickens est un Balzac dont *la race a trempé dans des siècles de protestantisme*. Chez nos voisins, la *police religieuse* aboutit à écraser *toute originalité* dans l'œuf ! — Inutile de discuter tout ceci, n'est-il pas vrai ?

Oui, si on laissait faire chez nous les Toppfer, les Cherbuliez et les Schérer, la France deviendrait bientôt une Suisse agrandie ou une autre Angleterre ! Avant dix ans, elle *serait morte d'hypocrisie et d'ennui !* Ah, plutôt le joug des catholiques (pourvu qu'ils soient romantiques à la façon de Chateaubriand ou de Barbey) : ce sont, du moins des *artistes !* Nous autres Français, nous voulons être libres et fiers, être même capables *de ce qu'on appelle le Mal s'il doit en sortir une éclatante affirmation de la Vie !* (Voilà le véritable principe de la

morale naturaliste, qui n'est que l'immoralisme passionnel, sous le patronage de la déesse *Vie*.) Qu'ils nous laissent donc en paix ceux qui ont faim de *métaphysique* et *soif de discipline*. Nous sommes en France et nous savons nous passer de ces choses-là ! — Ces déclarations valurent à leur auteur un volumineux courrier, venus des deux pays qu'il avait traités de la sorte, une poignée d'injures pieuses, dit-il, jetées à la face de la France, cette « prostituée » et surtout de Paris, la moderne Babylone qu'il faudra quelque jour purifier par la flamme. Il triomphe à bon compte en exploitant ces exagérations sous les yeux de ses compatriotes. Mais est-il jamais bon de provoquer au delà de nos frontières de telles explosions d'hostilité indignée à notre égard ?

IV. — Contre la morale romantique de 1830.

La polémique de Zola contre la morale rousseauiste de 1830 est infiniment mieux justifiée et l'on ne s'étonnera pas si nous lui donnons notre adhésion sur ce point : mais non sans répéter aussitôt, qu'ayant continué cette prédication morale à notre avis, il nous paraît fort mal qualifié pour l'accabler de ses foudres. De même qu'il attaqua la morale chétienne rationnelle par le biais du protestantisme, il aborde la morale romantique de 1830 dans ses prétendues survivances, dans le roman romanesque qui pouvait paraître alors issu de l'imitation de Sand, celui des Octave Feuillet et des Victor

Cherbuliez, que la critique et l'opinion opposaient alors au Naturalisme encombrant.

Il pose en principe que l'apologie du romanesque, l'évocation d'un « idéal » littéraire à la fois mièvre et convenu, engendre trop souvent des *rêveries* dangereuses chez le lecteur, chez la lectrice plus encore et que cet effort pour poétiser à tout prix la réalité aboutit souvent à « la vilaine prose de l'adultère ». Le reproche n'atteint que peu le romanesque de Cherbuliez et de Feuillet, équilibré par de solides survivances des disciplines rationnelles du passé. Il porte contre le romantisme de 1830 dont Zola ne voit nullement le ressort principal qui est le mysticisme passionnel, mais dont il souligne utilement certaines suggestions délétères. Suivons-le donc dans son examen des drames lyriques de Victor Hugo. — Il salue d'abord à juste titre dans son illustre aîné l'artisan incomparable du verbe. Le XIX^e^ siècle peut, dit-il, avoir l'orgueil de cette œuvre immense, de cette construction superbe qui a fixé la langue d'une époque. En revanche Hugo est un très discutable penseur : non seulement sa philosophie fut obscure et contradictoire, faite de sentiment plus que de logique, mais en outre elle est dangereuse et exerce une détestable influence sur la génération qui en a fait son évangile. Elle prépare notre jeunesse à tous les détraquements cérébraux qui naissent de l'exaltation romantique.

Vozez plutôt *Ruy Blas* (que le Théâtre-Français venait de reprendre). C'est un chaos stupéfiant d'erreurs et de mensonges, un monument de la « démence lyrique » ! Il n'y a que de la musique et

rien autre chose en ce morceau (1). Les personnages y sont tous des gredins. La reine s'y conduit fort mal en prenant un amant ! Certes, elle s'ennuie et son mari a le tort de passer tout son temps à la chasse; mais, en vérité, si toutes les femmes qui s'ennuient prenaient des amants, cela ferait pousser des adultères dans toutes les familles, écrit de sang-froid l'auteur de *Madeleine Férat* qu'on dirait redevenu celui des lettres à Baille ! C'est pourquoi, selon lui, cette historiette espagnole n'est pas seulement une *folie*, mais encore une *ordure :* elle *ne pousse pas aux belles actions*, voilà son défaut principal ! Il est vrai, concède-t-il ensuite, qu'on rencontre çà et là dans la pièce quelques vers qui traduisent les plus beaux sentiments du monde : mais ces sensiments se réduisent à une vertu et à un honneur « de rhétorique », car le lyrisme « met tout dans les mots ». Il n'y a donc pas lieu de savoir à l'auteur beaucoup de gré pour ces fusées moralisantes !

Voilà qui est durement jugé pour un moraliste d'aussi discutable autorité que l'auteur de *Nana*. Mais George Sand va se voir traiter plus mal encore que Hugo par la morale naturaliste, et ses très aimables romans rustiques qui séduisaient le Zola de 1860 ne trouveront même pas grâce devant celui de 1880 ! Il déclare ne rien connaître de plus faux que ces paysans « en biscuit de Sèvres » ; il déplore que ce genre hybride ne soit pas encore passé de mode après trente ans et plus ; car Sand a laissé des disciples dont les œuvres, prétendues morales, vont

(1) *Le Roman expérimental*, p. 64 et suivantes.

détraquer dans le sein de leurs prudentes familles, les jeunes filles bien élevées du temps présent. Elles y puisent en effet, dans la méditation d'un « idéal de clinquant », le dégoût anticipé de la vie conjugale. Que ne leur met-on plutôt entre les mains les œuvres de Balzac (la *Physiologie du mariage*, peut-être ?) On en ferait ainsi de *vraies femmes !* « J'ai remarqué, écrit Zola avec un clin d'œil significatif, que les dames qui travaillaient dans l'idéal étaient souvent des dames très émancipées ! » Et il n'a pas tort, là, où dans l'héritage de Sand, c'est le romantisme insidieux qui fut principalement recueilli par ses continuateurs. Il exagère en revanche, là où le romanesque s'équilibre d'autant de restrictions rationnelles que dans l'œuvre de Feuillet. Or c'est précisément Feuillet qu'il dénonce comme le spécialiste d'une morale toute pleine d'immoralité ! Rien de plus malsain pour les cœurs et pour les intelligences que l'hypocrisie de certaines atténuations, que le *jésuitisme des passions contenues !* Mais, fût-ce jésuitiquement, encore vaut-il mieux les contenir que de leur laisser libre cours, en bon naturaliste, et Corneille n'a jamais été traité de jésuite.

Voilà donc la morale romantique écartée après la chrétienne rationnelle. Puis enfin lorsque Zola, devant les inculpations d'immoralité qui ne lui manquent guère, se lasse des diversions que nous venons de faire connaître et se sent poussé dans ses derniers retranchements, il se réfugie volontiers dans le paradoxe esthétique, à la mode de Flaubert. et proclame alors, sur un ton demi-plaisant, demi-sérieux, que le *style* est le *seul* élément de moralité

vraie dans une œuvre littéraire. On est très coupable quand on écrit mal, ironise-t-il dans son livre sur *le Roman expérimental*. Bien mieux en littérature, on peut dire qu'il n'y a *que ce crime-là qui compte !* Pour sa part, *il ne voit pas où l'on peut bien mettre la morale dès qu'on prétend la mettre ailleurs.* Une phrase bien faite est *une bonne action,* et l'ignoble commence *où finit le talent.* L'écrivain digne de ce nom conçoit l'ambition de vivre dans les siècles futurs. Le reste, au plus haut degré, l'indiffère! Les convenances, les sentiments qu'engendre l'éducation actuelle des générations grandissantes, *le salut des petites filles et des femmes chancelantes* sont le moindre de ses soucis. Les « règlements de police » et la morale patentée des bons esprits disparaissent devant sa Volonté de puissance, engagée sur la voie esthétique. L'artiste *va au chef-d'œuvre, malgré tout, par-dessus tout,* en dépit de tout, sans s'inquiéter du scandale qu'il soulève et des ravages qu'il exerce. Les sots qui l'accusent de spéculer (matériellement) sur ce scandale ne sentent pas qu'il a *l'unique besoin de la gloire!* Plus tard, lorsqu'il aura mis debout son monument sur des corps humains comme les Pharaons leurs pyramides, la foule béante l'acclamera dans *sa nudité superbe,* comprenant enfin ce qu'il *a voulu !* — Cette foule-là est celle qui se laisse façonner, à son dam, par les mystiques conquérants du romantisme.

Oui, poursuit le lutteur qui plaide de verve un procès où il sent en jeu toute son aspiration vitale, oui, le talent tranche dans chaque cas particulier la

question morale au mieux de ses propres intérêts et passe ensuite au travers parce que *tout lui est permis*. Une page bien écrite a *sa moralité propre* qui est dans sa beauté, dans l'intensité de sa vie et de son accent. Il n'y a d'œuvres obscènes que les œuvres mal pensées et mal exécutées. Dans *le Chandelier* de Musset, le poète nous présente une bourgeoise qui trompe son mari. Cette femme *vit*, n'est-ce pas ? Dès lors, *elle est innocente*. Les plus grands écrivains ne seront pas ceux qui vous *auront voulu meilleurs* (il reprochait tout à l'heure à Hugo de ne pas pousser aux belles actions par son théâtre), mais ceux qui vous auront peint dans votre vérité. Si l'Académie française (qui persiste à tenir devant lui sa porte close) désire savoir ce qu'il faut appeler un ouvrage « utile aux mœurs » selon le vœu des Monthyon et consorts, il lui apprendra que c'est l'ouvrage *qu'on lit le plus hors de nos frontières* (c'est-à-dire les siens à cette date). Rabelais a été de la sorte plus utile à la France que Déroulède. *Dans les lettres, le génie, c'est la vertu !* Variante du mot célèbre de Renan vieilli sur la Beauté qui vaut la vertu : ce sont là deux formules analogues du mysticisme esthétique qui pense avoir enfin conquis le droit de s'exprimer sans ambages et sans ménagements dans une société désormais si profondément ébranlée, par son mysticisme naturiste d'ensemble, sur ses assises morales séculaires.

V. — La morale du " Document humain ".

Ces dernières ripostes sembleraient péremptoires en effet si le mysticisme esthético-passionnel était devenu la seule religion acceptée de nos contemporains. Par bonheur, la société, dans ses éléments relativement sains, sent encore qu'elle ne saurait vivre que peu de jours à l'abri de cette religion spécifiquement *égotiste*, et qu'elle est déjà menacée d'en mourir. Aussi marque-t-elle parfois quelques résistances sur la voie où l'entraînent les moralistes rousseauistes à leur suite, et Zola, qui a constaté le fait par expérience, préfère se donner parfois tout simplement pour un moraliste à l'ancienne mode, incompris cependant et méconnu dans ses intentions réformatrices : « Vous savez, écrit-il à Louis Ulbach (directeur du journal où *la Curée* paraissait en feuilletons, effarouchant les abonnés par ses licencieux tableaux), vous savez dans quelle *honnêteté* et dans quelle *ferveur artistique* je travaille ! Mon volume raconte le coup d'État (de Louis-Napoléon), le viol brutal de la France. Devais-je laisser dans l'ombre cet éclat de débauche qui éclaire le second Empire d'un jour suspect de mauvais lieu ? Nous nous croyons *trop les défenseurs de la morale*. Nous ne pouvons *accepter* cette idée que *les vraies pudeurs se gardent toutes seules*, qu'elles n'ont pas besoin de *gendarmes !* »

C'est simplement plaider les circonstances atténuantes ; mais voici qui sera plus catégorique. L'avocat Rousse, ce grand honnête homme, a-t-il prononcé

contre notre « naturaliste » un dur plaidoyer dans un procès littéraire, et avec l'accent persuasif que donne la conviction profonde, l'inculpé proclamera que seules *l'ignorance et la mauvaise foi* peuvent nier en lui la *volonté* du moraliste (1) et s'entêter à voir dans ses audaces de plume on ne sait quel honteux calcul de spéculateur. (Au vrai, l'auto-suggestion de moralité venait chez lui en aide au désir, fort présent aussi, du gain.) Mais le romancier naturaliste ne doit être en face de la Nature qu'un *greffier*, s'abstenant avec soin de juger ou de conclure; il enseigne l'âpre science de la Vie et procure la *hautaine* leçon du réel à ses auditeurs : après quoi, il leur tient à peu près ce langage : « Voilà ce qui existe ! *Tâchez de vous en arranger pour le mieux !* » Est-il occupation plus morale ou même plus *austère* que celle-là (2) ?

Cette attitude est celle du chimiste qui, voyant sa science à ses premiers pas, s'interdit de risquer la moindre synthèse et se contente d'analyser la matière. Ainsi le romancier naturaliste accumule les faits sociaux dans ses vastes magasins sans chercher encore à modifier le cours des choses. Un des péchés artistiques de George Sand, en particulier, et de son disciple Dumas fils, ç'a été d'écrire en vue de *guérir* et non pas de *constater* seulement. Toute leur vie, ils ont souhaité d'être les ouvriers du progrès, les apôtres d'une existence nouvelle : ambition que doit comprimer en lui l'artiste jusqu'à plus ample

(1) *Correspondance*, II, 204.
(2) *Le Roman expérimental*, p. 128.

accumulation de « documents humains ». — Remarquons que ceci n'est qu'argument de circonstance et retraite feinte pour se dérober un instant au fer de l'adversaire, car en tout temps et surtout dans ses dernieres années, Zola prétendit servir le progrès, guérir les maladies morales, préparer les paradis du mysticisme social ou socialisant. Vers 1880 seulement, avant le plein épanouissement de sa renommée, il espère écarter de son œuvre le reproche d'immoralité en se donnant pour un simple collectionneur de documents vécus.

Il s'empresse d'ailleurs à présenter comme une véritable délégation messianique cette préparation des *documents humains* qui serviront d'assise à la morale future. Selon lui, les observations d'un Dumas fils sont trop fantaisistes, trop en dehors de la vie réelle : ce dramaturge gâte le métier et sabote les matériaux qui passent par ses mains, en sorte que les hommes *spéciaux* n'en pourront tirer rien de bon. Aussi bien les enquêtes mal faites n'ont-elles d'autre résultat que d'embrouiller les questions, La prétention de l'école naturaliste, c'est d'opérer convenablement, sur la nature humaine, l'enquête nécessaire au législateur de l'avenir. Balzac a ouvert cette voie et donné l'exemple; il est resté volontairement dans la pure analyse; avec lui, *la bête est libre;* il ne gêne pas ses mouvements, ne cherche pas à corriger ses allures, ne lui fait subir aucun dressage préalable, avant de nous la présenter. Ses disciples ont emprunté de lui cette réserve sévère; mais le but éloigné de leur *expérimentation* n'est pas moins d'étudier les phénomènes *en vue de*

s'en rendre maîtres. Quelque jour, l'homme, devenu *tout-puissant*, achèvera de s'asservir la Nature et utilisera ses lois, mieux connues, pour faire régner sur la terre la plus grande somme de justice et de liberté possible.

Lorsque les romanciers naturalistes, ces *moralistes expérimentateurs* (nous savons déjà qu'ils n'ont droit ni à l'un, ni à l'autre de ces qualificatifs) *tiendront* enfin le *mécanisme* de la passion, *on* pourra la traiter, la réduire, à tout le moins la rendre presque inoffensive. Là est la *haute moralité* de ces artistes savants qui *expérimentent* sur l'homme, qui démontent pièce à pièce la *machine* humaine pour la *faire* fonctionner sous l'influence des *milieux !*

C'est toujours, on le voit, la prétention injustifiable que nous avons plus haut signalée! Dites : *voir* fonctionner la machine humaine : mais la *démonter* pour la *faire* fonctionner, cela est bien au delà de votre pouvoir et l'expérimentation vous est donc interdite en ce domaine. Quand les temps auront marché, achève cependant Zola, quand on *possédera les lois*, il n'y aura plus rien à faire qu'à *agir* sur les individus et sur le milieu pour arriver à un meilleur état social. En ce sens, les écrivains naturalistes font de la sociologie pratique (comme tous les autres avant eux) et viennent en aide aux sciences politiques. *Être maîtres du Bien et du Mal*, régler la vie, régler la société, *résoudre* à la longue la *question sociale*, n'est-ce pas se révéler comme les ouvriers les plus utiles et *les plus moraux* du travail humain ? Telle est bien en effet la marche du progrès moral appuyé sur l'expérience, mais ici, cette

marche apparaît démesurée, à la fois amplifiée dans l'espace et abrégée dans le temps par les illusions du mysticisme rousseauiste qui, d'ailleurs, travaille contre cette expérience par sa folle psychologie optimiste, — persistante dans le « naturalisme » en dépit de ses assertions contraires.

Pour ne pas heurter trop visiblement ici le sens commun, Zola est conduit à poser un axiome qui aurait bien surpris Claude Bernard : c'est qu'*un expérimentateur n'a pas à conclure !* Tout au moins dans le cas du romancier naturaliste son *expérience* conclut pour lui. Après quoi la Société *s'arrangera* pour produire encore par la suite ou pour ne plus produire désormais le phénomène décrit, selon que son résultat a été reconnu avantageux ou dangereux au corps social. Prenons pour exemple *la Cousine Bette* de Balzac. Ici « l'expérimentation » de l'écrivain porte sur le baron Hulot, paraît-il. Or, supposons un instant qu'on *puisse guérir* Hulot de son érotisme sénil, ou du moins le contenir, le rendre inoffensif. Et voilà la santé du corps social rétablie sur ce point. Ce n'est pas plus difficile que cela. *Donc*, Balzac est un *moraliste expérimentateur*, et c'est ce qu'il fallait démontrer !

Par malheur, — et Zola vient ici à le confesser enfin, — par malheur, il y a une *différence* entre le savant expérimentateur qu'est M. Claude Bernard, parmi les appareils de son laboratoire, les animaux soumis à son scalpel, ou les névropathes de sa clinique, et le moraliste expérimentateur qu'est un

(1) *Le Roman expérimental*, p. 27.

romancier naturaliste, en promenade dans les faubourgs ou en gestation de littérature devant sa table de travail. Le *pouvoir* de ce dernier n'est pas tout à fait le même que celui du premier parce qu'il est *un expérimentateur sans être un praticien*. Il doit se contenter de « chercher le déterminisme » des phénomènes qui se présentent à lui : mais il est contraint de laisser au *législateur*, aux hommes d'*application* la possibilité de *modifier* ensuite ces phénomènes, dans un sens ou dans l'autre, de les diriger tôt ou tard de façon à développer les bons et à réduire les mauvais au point de vue de l'utilité humaine. Ces derniers seuls seront donc des expérimentateurs et ils feront même bien de ne pas trop se considérer comme tels : en effet, quelque collection de « documents humains » qui leur aient été procurée par les libraires, éditeurs des hommes de lettres du naturalisme, il leur faudra longtemps attendre avant de constater le résultat de leurs expériences *in anima vili :* l'humanité dans son ensemble et les humains en particulier en pourraient bien souffrir gravement dans l'intervalle et protester contre la vivisection qui fut pratiquée sur leurs âmes et sur leurs corps à coups de textes de lois (dont nous savons dans quelles conditions ils sont trop souvent rédigés).

Quoi qu'il en soit, Zola juge qu'il était impossible de fonder une législation digne de ce nom sur les *mensonges* psychologiques des *idéalistes*, classiques ou romantiques d'ailleurs, Corneille, La Rochefoucauld et Bossuet, aussi bien que Jean-Jacques, Bernardin ou Lamartine. (Pour nous, les romantiques

seuls sont des idéalistes excessifs, sans suffisante rectification expérimentale de leur appétit d'assistance divine). Au contraire sur les documents vrais que les écrivains naturalistes apportent enfin, on pourra *sans doute*, *un jour*, établir une société meilleure qui vivra par la logique et par la méthode. Du moment où ces romanciers représentent la *Vérité*, ils représentent aussi la *Morale*. Tandis que le poète lyrique brouille tout, augmente l'erreur, élargit l'inconnu pour y promener la folie de son imagination débridée, l'écrivain *physiologiste* diminue le champ du mensonge, laisse une place de plus en plus restreinte à l'ignorance humaine, honore la raison et fait œuvre de justice. Par exemple, il peindra pour la première fois la « fille » véritable en traçant le portrait de Nana Coupeau. Voilà, dira-t-il, comment pousse cette variété humaine et voilà comment elle fonctionne ensuite. Puisqu'un savant, un expérimentateur romancier a pu nous *rendre maître* (!) de ces faits, c'est notre affaire ensuite de procéder à leur extirpation future et de *supprimer scientifiquement les filles*. Telle est donc la morale du naturalisme et de ses « documents humains ». Elle consiste à mettre l'abjection en pleine évidence, à lui donner toute la contagion de l'exemple, pour que d'*autres*, par la suite et comme ils le pourront, prennent sur eux la charge de la supprimer à jamais. Morale commode en vérité ! Elle procure à bon compte aux publicistes qui se font ses héraults, à la fois les gros tirages, et l'auréole de serviteur du Bien.

Certain jour, Zola lui-même a mis en plus entière

évidence, par un rapprochement inattendu, l'attitude de l'école naturaliste à l'égard de la passion désordonnée, celle des Nana Coupeau ou des Jacques Lantier. Son excursion dans la critique théâtrale le conduisit à célébrer le mérite de ces clowns, jadis fameux, qui s'appelaient les Hanlon-Lees. Rien, à son avis, de plus « formidable » que la gaieté mimée par ces acrobates, au milieu des membres fracassés ou des poitrines trouées des mannequins qu'ils mêlent à leurs ébats : ils semblent triompher par l'apothéose du vice et du crime devant la morale *ahurie*, dans une négation absolue de toute justice, dans une entière absolution du crime par l'adresse. Car telle est leur originalité dans la pantomime athlétique : un mélange de cruauté et de gaieté, avec une fleur de fantaisie poétique poussée sur ce terrain sanglant : « Je songeais, commente alors Zola, avec quel cri de colère on accueillerait une œuvre de nous, romanciers naturalistes, si nous poussions aussi loin l'analyse de la grimace humaine, la satire de l'homme aux prises avec ses passions... Certes, dans nos *férocités d'analyse*, nous n'allons pas aussi loin que les Hanlon-Lees et nous sommes déjà fortement injuriés. Cela vient de ce que la *Vérité* peut se montrer et de ce qu'elle ne peut se dire ! » Eh non ! Cela vient de ce que les Hanlon ne prétendaient pas faire de la science ou de la morale. Zola nous a dit encore que, sous leurs gestes d'une souplesse cynique, la représentation de l'homme en proie à la passion, au vice ou au crime n'avait pas les apparences d'une « satire », et présentait plutôt celles d'une « apothéose ». Mais on se sait devant

eux pour se détendre, non pour s'instruire et on ne songe guère à les chicaner sur les procédés qui procurent la distraction à leurs spectateurs. Au contraire, quand les « férocités d'analyse » des romanciers naturalistes donnent à leur tour au public l'impression d'une *apothéose* du vice, pourquoi s'étonner que quelque lecteur non encore conquis à l'amoralisme romantique, vienne à élever contre eux une protestation ingénue. Leur virtuosité incontestable d'artistes n'a-t-elle pas contraint à l'applaudissement le plus grand nombre de ces lecteurs, aussi bien que l'éblouissante agilité des bateleurs exotiques ?

VI. — Les origines du théâtre libre.

Zola, hanté par le souvenir du *Cid* et par celui de *Hernani* qui firent triompher sur la scène la conception classique, puis la conception romantique de l'art à deux cents ans de distance, a toujours désiré pour son école, ou plutôt pour lui-même autant que possible, un succès de cette importance : succès qu'il n'a jamais obtenu. En revanche, ses feuilletons dramatiques (bientôt réunis en deux volumes, *le Naturalisme au Théâtre*, et *Nos Auteurs dramatiques*) ont assurément préparé le triomphe de ce théâtre « libre », libéré surtout définitivement du souci de la morale publique qui continue de régner aujourd'hui sur la scène française. Je vais essayer de le faire voir.

Son point de départ a été la critique du théâtre de Dumas fils, alors à l'apogée de sa réputation et de son influence pour avoir déjà largement porté la morale romantique sur les planches, au profit de la quatrième génération rousseauiste. Zola veut plus de romantisme encore au profit de la cinquième, qu'il inaugure, et tel est le sens vrai de son effort critique dans cette direction. Il a donc d'abord accablé l'auteur de *l'Ami des Femmes* pour son attachement à des conventions désormais caduques. Plus tard (et peut-être sous l'influence de ses aspirations académiques naissantes) il l'a félicité au contraire pour ce qu'il avait malgré tout introduit d'innovations (principalement morales) en son art et imposé de hardiesses au spectateur.

Déjà dans le recueil publié sous le titre de *Mes Haines*, Dumas se voit stigmatiser pour son respect superstitieux des préjugés régnants, pour la terreur que lui inspire la seule pensée de choquer le parterre (!) alors qu'il faudrait au contraire *violenter* les oreilles de ces auditeurs paresseux, — comme Manet et son école étaient en train de violenter leurs regards au salon de peinture (pour conduire les artistes où Zola les trouva vingt ans plus tard et bien au delà depuis lors). Car toute assemblée quelque peu nombreuse pèche par le *respect humain*, par une sorte de timidité *niaise* en présence de la vérité psychologique. Zola prétend avoir vu au théâtre des viveurs avérés qui rougissaient en entendant un mot leste, et cette disposition d'esprit lui paraît *déplorable !* Oui, on constate dans cet amas d'hommes et de femmes de tous caractères et de

toutes moralités qui remplit une salle de spectacle une *pudeur mal comprise,* un besoin de vertu *mensongère* et de grandeur *fausse* qui engendre la protestation et le tumulte, aussitôt que l'auteur ose être *vrai*, aussitôt qu'il fait mine de *fouiller hardiment la vie.*

Pour sa part, Zola ne saurait assez protester contre ce sentiment, si *étrange* à son avis, qui nous fait accepter, dans la solitude du cabinet, le roman *le plus risqué* (il en est quelques-uns qui le rejettent) mais qui, au contraire, nous pousse à la révolte pour la moindre scène *forte et vraie* que nous sommes deux ou trois mille à contempler ensemble. On veut de la vérité brutale, de la franchise impitoyable quand on est seul (ses lecteurs, oui, qui, sans doute, à cette date, préféraient même être seuls pour le lire) : dès qu'on est à plusieurs, on a honte de soi-même : on prétend être flatté, être trompé sur la nature humaine dans ce qu'elle a d'emporté et de mauvais. (Non, mais on préfère la contempler dans ses capacités de réaction contre ses instincts brutaux de fond, car cette réaction seule intéresse la vie sociale dont le théâtre est une manifestation par excellence.) On pense et on dit qu'une pièce *sincère* est dangereuse. Qu'importe au surplus puisque les hommes courageux qui gardent *la brutalité du vrai* ne tiennent pas compte de ces pudeurs, enjambent les *règles* reçues et, à la longue, imposent leurs idées par la ténacité de leur vouloir. — Il y a, remarquons-le, dans toute cette campagne une confusion cherchée et voulue entre la révolte contre des *règles* techniques qui ont pu être en effet plus

d'une fois élargies par le talent, et la rébellion contre l'inspiration morale foncière du théâtre qui ne saurait s'être modifiée dans le sens érotico-passionnel sans dommage prochain pour le corps social.

Dumas est-il élu à l'Académie française en 1875, Zola, qui ne songe pas encore à l'y suivre, publie une nouvelle et cruelle diatribe contre ce talent si « bourgeois », moyen en tout, original en apparence seulement, sans l'être nullement en réalité. (Au vrai il est dépassé déjà par l'évolution romantique qu'il a si puissamment servie.) « Je n'aime guère le talent de M. Dumas fils. C'est un écrivain *extrêmement surfait*, de style médiocre, de conception rapetissée par les plus étranges théories. » Ainsi débute l'article qui est consacré à l'auteur de la *Visite de Noces* dans *Nos Auteurs dramatiques*, et la suite est à l'avenant. Quelques-unes de ses œuvres, *la Comtesse Romani*, *les Danicheff*, *l'Étrangère*, ou même, rétrospectivement, *le Fils naturel* et *la Dame aux Camélias*, seront violemment dénigrées par le critique naturaliste. En Dumas, le penseur est médiocre, gâté par toutes sortes d'idées saugrenues ; l'écrivain est absolument de second ordre. Prononce-t-il, à l'Académie, un discours sur les prix de vertu, ce sera l'une des pages à la fois « les plus plates et les plus barbares » qu'on puisse lire ! Aussi bien son esprit parisien, tant vanté, agace-t-il bientôt, parce que cet esprit déteint sur toutes choses et poursuit le spectateur ou le lecteur jusque dans les points et les virgules ! Enfin son attitude (si peu justifiée pourtant) de moraliste *ex cathedra*

irrite tout particulièrement l'auteur des *Rougon* qui ne sait pas en percer à jour la vanité foncière, qui la prend au sérieux et proteste que *la Visite de Noces* (cette œuvre en réalité si délétère), n'est qu'un sacrifice aux exigences de la plus plate moralité chez les spectateurs ! Pourquoi priver en effet M. de Cygneroi des faveurs renouvelées de Mme de Morancé ? Combien de maris retournent à leurs vieilles amours sans cesser d'*être de parfaits honnêtes gens?* Les traiter d'infâmes pour cette peccadille lui paraît un terme *bien gros !* On sent que le théâtre naturaliste leur sera beaucoup moins sévère.

Puis, dans un feuilleton séparé des précédents par quelques années (bien qu'il les suive sans nulle transition dans le chapitre de *Nos Auteurs dramatiques* où sont réunis les divers articles consacrés aux œuvres de Dumas), le ton change soudain du tout au tout. De dénigrant, il se fait apologétique.— Dumas aurait-il marqué à l'auteur quelque bienveillance académique dans l'intervalle, comme nous savons qu'il la lui marqua nettement dans les dernières années de sa vie ? — Quoi qu'il en soit, de la destination de tête de Turc, il passe à la dignité de prophète, d'apôtre ou même de bienheureux de la religion naturaliste, qui témoigne ici une fois de plus de sa parenté foncière avec la religion romantique. Zola ne voit plus dans l'œuvre du dramaturge que des audaces fécondes et des victoires pleines de promesses pour l'avenir. N'a-t-il pas le premier porté sur la scène et imposé au public la fille galante et ses amants (dans *la Dame aux Camé-*

lias), plus tard, un honnête bourgeois épousant une fille-mère (*les Idées de Mme Aubray*), plus tard encore « le type immonde du bellâtre entretenu » (dans *Monsieur Alphonse*). Tout cela mérite encouragement, certes, doit être compté pour quelque chose, et l'orgueil de Dumas est en somme *justifié* par ses mérites, car ce grand talent laissera derrière lui une trace profonde ! — On voit s'il s'agit de « règles » techniques élargies ou perfectionnées dans tout ceci !

Une seule réserve est maintenue par Zola après tant de rétractations éclatantes. Au lieu de dire aux jeunes : « Arrêtez-vous à moi. N'allez pas plus loin que je ne suis allé », il estime que Dumas devrait leur crier au contraire : « Marchez de l'avant. Dépassez-moi bien vite ! A ce prix seulement vous serez grands à votre tour ! » Nous venons de voir qu'il s'agit de le dépasser en immoralisme ouvertement affiché. Et voici qui confirme cette appréciation de notre part. Pourquoi, continue en effet Zola, l'auteur des préfaces théoriques, qui firent tant de bruit à leur heure, s'attache-t-il encore à retenir ceux qui entrent dans la carrière à sa suite ? Il leur enseigne par exemple qu'au théâtre on tolère à une femme mariée un premier amant, mais qu'on la siffle nécessairement au second. Eh ! qu'il leur conseille donc plutôt de *faire accepter le second !* — Tel est bien le genre de progrès qui allait être en effet réalisé par la littérature dramatique française de la quatrième génération rousseauiste à la cinquième, sous l'influence de la conception « naturaliste » de l'art et de la morale ! Et les « règles » ont

été pour fort peu dans les résultats obtenus : — à tout le moins les règles de l'art, car celles de la conduite furent assurément modifiées par le triomphe du théâtre libre dans le sens que nous venons d'indiquer.

C'est ce dont Zola ne veut pas trop ouvertement convenir ; il revient donc à l'ambiguïté de ses revendications habituelles. Comment Dumas, expose-t-il encore, ne comprend-il pas que ses propres œuvres ont été autant de coups de pieds triomphants dans son prétendu code du possible et de l'impossible au théâtre ? Puisqu'il a réussi à faire ce trou au mur de la « convention », et puis ce trou-là encore, pourquoi d'autres ne feraient-ils pas, à côté des siens, d'autres trous ? Grâce à ces derniers, on acceptera la femme avec deux amants, *voilà tout !* Il n'existe pas un public donné une fois pour toutes et immuable à travers les âges. Il y a *des publics*. C'est à vous de façonner au gré de vos aspirations vers la renommée artistique celui que vous ont légué vos prédécesseurs. Vous n'avez qu'*à faire son éducation* à la fois littéraire et *sociale*. — Et nous venons de voir quel genre d'éducation lui ont assuré les successives générations d'artistes romantiques. — Enfin, dans *le Roman expérimental*, Dumas sera remercié de nouveau pour avoir seul osé montrer *le sexe dans la jeune fille* et *la bête dans l'homme :* ce qui revient à lui décerner un brevet de naturalisme anticipé, comme nous le savons. Aussi cet écrivain hautement doué s'est-il diminué chaque fois qu'il est *sorti du naturalisme :* il s'est grandi, quand il lui est demeuré, inconsciemment, attaché !

On le placera donc à côté de Flaubert parmi les patriarches encore vivants de l'Église nouvelle ; on le célébrera comme « l'un des ouvriers les plus puissants du naturalisme contemporain ».

Ainsi se développe, par la critique ou par l'approbation de la précédente génération romantique et par l'incitation à exagérer ses audaces antisociales, la thèse de Zola poussant à l'expression de la vérité crue sur le théâtre, maudissant le « personnage sympathique », appelant le vice et le crime au besoin sous les feux de la rampe. — Mais le théâtre classique ne s'en faisait pas faute avec ses Horace, ses Rodogune, ses Néron, ses Roxane ou ses Phèdre. Toute l'innovation consiste à faire du vicieux le personnage sympathique ou du moins très largement excusé par la « physiologie » inspiratrice. A cela, les spectateurs *s'habitueront*, voilà tout ! Et ils ne s'y sont que trop habitués en effet (1). Aussi bien, conclut le critique théoricien, le réel ne saurait-il jamais être vulgaire, ni *honteux*, puisque c'est le *réel qui a fait le monde !* — Quelle belle découverte ! — Derrière les rudesses de l'analyse exacte, on verra se lever *la grande figure de l'humanité saignante et splendide dans sa création incessante !* — C'est toujours le Dieu du romantisme reparaissant sous diverses figures

(1) On lisait dans le *Gaulois* du 6 mai 1921, à propos de la reprise de l'*Assommoir* au théâtre Ba-ta-clan : « Les temps ont marché, oh combien vite !... L'*Assommoir*, jadis manifeste du naturalisme au théâtre nous est apparu comme une pièce bien douce, éminemment moralisatrice... et Bazouge lui-même, le croque-mort Bazouge, cette dernière audace du réalisme nous a fait l'effet d'un personnage *romantique*. » Oh combien aussi !

pour patronner et bénir les instincts déchaînés ; ces fleurs de rhétorique ne sont, sous la plume de l'ennemi des rhétoriciens, que des formules (plus spécieuses et moins percées à jour que celle de la veille) du même mysticisme passionnel.

CHAPITRE III

LE ROLE DE LA PASSION ÉROTIQUE DANS LA DESTINÉE DES ROUGON-MACQUART

Les études sur l'hérédité que Zola entreprit avant d'écrire le roman le plus significatif de sa jeunesse, *Madeleine Férat*, le conduisirent à se demander si la science physiologique, en plein essor, ne pourrait être mise au service du mysticisme romantique ; religion à laquelle il était dès ce moment acquis, sans se rendre un compte exact de sa foi. Cette science, presque nouvelle alors et quelque peu flottante en ses premières conclusions d'ensemble, lui parut propre à *innocenter*, mieux encore qu'on ne l'avait fait aux précédentes générations du mouvement rousseauiste, la poussée de l'instinct sexuel écartant toutes préoccupations sociales. De là le projet, et, bientôt, le plan détaillé de l'histoire des *Rougon-Macquart*. En effet, par la préface du premier d'entre eux qui parut en 1871, cette série de romans documentaires nous est présentée comme une étude de la double concupiscence humaine,

volonté de puissance sociale et appétit érotique, dans le cas où la « ruée » de ses deux instincts primordiaux n'est moralement encadrée que par une hérédité en partie névropathique — ce qui est d'ailleurs une des conditions ordinaires de tout mysticisme extrême, et, en particulier, du mysticisme romantique, cette religion de notre âge nerveux. — Notre objet présent est d'examiner quel rôle fut attribué par l'historien des *Rougon-Macquart*, à la concupiscence de la chair, déchaînée à peu près sans frein dans la descendance de l'hystérique aïeule de la race, Adélaïde Fouque, de Plassans (Aix-en-Provence).

I. — Les ébats de l'instinct " innocent ". Hélène Mouret-Macquart.

Recueillons rapidement les leçons que nous offrent sur ce sujet les premiers romans de la série, avant d'aborder ceux qui donnèrent à Zola la renommée sans conteste. Dans *la Fortune des Rougon*, ouvrage encore à peu près purement balzacien de conception et de forme, l'auteur apparaît dominé par une préoccupation principalement politique, par le souci de stigmatiser le coup d'État de Louis Bonaparte, tombé de la veille, en soulignant les sanglantes conséquences immédiates de cette restauration du principe d'ordre. L'idylle du jeune Sylvère Mouret-Macquart et de sa petite amie Miette encadrée dans un décor de guerre civile, ne

manque pas de verve et annonce les pages puissantes qui viendront par la suite ; elle finit de façon chaste, en raison du trépas prématuré des deux enfants, victimes d'une lutte fratricide. Toutefois Miette, mortellement blessée d'un coup de feu pendant le combat qui se livre entre bonapartistes et républicains dans la région de Plassans, quitte la vie avec le regret exaspéré de n'avoir pas goûté le plaisir d'amour sans formalités superflues, alors qu'il en était temps encore pour Silvère et pour elle. C'est un trépas sous le signe de l'Érotisme divinisé; c'est une Mortsauf plébéienne qui n'a nullement la finale résignation chrétienne, le demi-effort de dignité suprême qui relevait encore moralement les Nouvelle Héloïse, les Corinne ou les Lys dans la Vallée des premières générations rousseauistes.

Recueillons plutôt les impressions de Silvère penché sur son amie expirante : « Le regard de ces grands yeux navrés lui faisait mal. Il y voyait un immense regret de la vie. Miette lui disait qu'elle partait seule, avant les noces, qu'elle s'en allait sans être sa femme. Elle lui disait encore que *c'était lui qui avait voulu cela*, qu'il aurait *dû* l'aimer comme les garçons aiment les filles. A son agonie, dans cette lutte finale que sa nature *sanguine* livrait à la mort, elle pleurait sa virginité ! » Comprenons-le bien toutefois : au temps d'une morale plus rationnelle, cela voudrait dire qu'elle pleurait d'avoir mal gardé cette virginité ; telle Julie d'Etange en dépit des concessions de son agonie au mysticisme passionnel. Ici, nous devons entendre qu'elle pleurait d'avoir *conservé* cette virginité, par la

faute de Silvère seul au surplus : ce qui est l'inverse de la situation qui fait le fond du meilleur des romans antiques, les *Éthiopiques* d'Héliodore, où Chariclée contient sévèrement les ardeurs de Théagène. Et Silvère, penché sur la mourante, recueille « les sanglots amers de cette chair ardente... désespérée de n'avoir pas goûté aux voluptés de la vie ». Il se contente toutefois de déposer un baiser sur la poitrine de Miette. — Dans le roman intitulé *Rome*, où la même situation sera exploitée vingt-cinq ans plus tard, nous la verrons dénouer de façon bien autrement brutale par le naturalisme, désormais assuré de l'assentiment d'un public qu'il achève d'« habituer » par degré à l'amoralisme total.

La Curée, qui attira l'attention du parquet sur son auteur, — sans que le ministère public soit allé jusqu'au procès, de plus en plus difficile devant une opinion rousseauisée de plus en plus, — nous offre des pages bien autrement audacieuses encore. Le quasi-inceste de Maxime Rougon-Saccard avec la seconde femme de son père y est pimenté de tous les raffinements sensuels qui peuvent germer dans l'esprit d'un chaste, obligé de suppléer à l'expérience personnelle par l'érudition et par l'imagination en matière de débauches néroniennes. — Dans *le Ventre de Paris*, — où la personnalité littéraire de Zola se dégage enfin nettement, et puissamment déjà, de l'imitation balzacienne (avec cette soudaineté du progrès qui marqua plus d'une étape cette rare carrière) — dans *le Ventre de Paris* l'instinct sexuel prend ses ébats au grand jour sous la figure de Ca-

dine et de Marjolin, deux enfants trouvés qui furent élevés par la charité des poissardes, sur le pavé des halles parisiennes. Le peintre Claude Lantier rêve de les reproduire comme il les a vus si souvent, s'aimant dans la viande, assis sur un tas de nourriture, car un pareil tableau serait, sous son pinceau novateur, un véritable manifeste esthétique, affirmant *le positivisme* dans l'art, l'art moderne *tout expérimental* et tout *matérialiste*.

En bon sectateur de Rousseau, l'artiste éprouve d'ailleurs l'admiration la plus sincère, au point de vue moral aussi bien qu'au point de vue pittoresque, pour ces deux « bêtes sensuelles, chipeuses et gloutonnes », lâchées dans la jouissance de tout ce qui traîne à portée de leur main, continuant sans honte leur enfance après la puberté, *allant à leurs appétits avec des vices tout naïfs*. Végétations *naturelles* de ce pavé gras des Halles, ils gardent, la fille à seize ans, le garçon à dix-huit, « la *belle* impudence des bambins qui se retroussent au coin des bornes ». Plus tard, Marjolin nous sera montré sortant de l'hôpital (après un accident fortuit qui l'avait blessé) aussi gras, aussi réjoui qu'auparavant, mais plus bête encore, tout à fait idiot, une « vraie brute ». En sorte que la vicieuse Cadine remettra joyeusement sous le joug de sa beauté robuste cet *animal superbe* dont elle fera plus que jamais tout ce qu'elle voudra ! — Voilà Paul et Virginie mis au diapason « naturaliste ».

La Conquête de Plassans marque un recul vers la formule balzacienne du roman et la passion n'y apparaît que déformée par le mysticisme catholique,

qui entrave ses naturalistes franchises. Mais *la Faute de l'abbé Mouret* est un hymne superbe et prolongé à l'instinct érotique irrésistible, vainqueur des engagements les plus sacrés. Par un reste de précaution vis-à-vis de la morale rationnelle, l'abbé Serge Mouret, vivant sa « faute » délicieuse sous les ombrages du méridional Paradou, sera présenté comme momentanément peu responsable de ses actes, à la suite d'une grave maladie cérébrale. En outre, il aura subi au préalable la suggestion de la fécondité *naturelle* ou *vitale* sous un triple aspect : fécondité humaine dans sa paroisse des Artauds, peuplée de purs instinctifs qui vivent entre eux à peu près dans la communauté amoureuse ; fécondité animale dans la plantureuse basse-cour que régit sous ses yeux sa sœur Désirée Mouret, une maniaque de la reproduction des volailles ou bestiaux ; fécondité végétale enfin dans ce jardin luxuriant, presque tropical, du Paradou, où se consomme la défaite du prêtre infidèle à son vœu.

Cette Désirée Mouret, dont nous venons d'indiquer les prédilections ménagères, est volontiers surnommée, avec une admiration non dissimulée, la *grande bête*, par son oncle, le docteur Pascal Rougon, car c'est une arriérée intellectuelle, quelque chose comme Marjolin sous des habits de femme. Personnellement chaste par instinct toutefois (ce qui est peu vraisemblable en raison de son hérédité si lourde de tares, de ses lacunes intellectuelles et des goûts qui lui sont attribués par son évocateur littéraire) elle se montre uniquement préoccupée d'assurer les accouplements du bétail, à plume ou à poil, dont

l'abbé lui donna la charge. Disposée de la sorte par le Créateur, cette bonne fille réalise l'idéal humain et féminin de Pascal, qui est le philosophe de l'épopée des *Rougon*, comme nous le savons déjà. Si tout le monde était comme elle, proclame-t-il avec un soupir de nostalgie, la terre deviendrait trop belle, vraiment et la vie trop facile à vivre! Le savoir du docteur l'a conduit à cette persuasion qu'il ne faudrait ici-bas que des *brutes*, car c'est alors seulement qu'on y serait beau, qu'on y serait fort et gai ! — Manifeste de sociologie rousseauiste, enfin conséquente avec elle-même, qui est singulièrement instructif encore sur les véritables assises mentales de la thèse naturaliste dont il est issu !

Son Excellence Eugène Rougon, écrit dans le ton de Juvénal, ou même de Pétrone aussi bien que la *Curée*, est un nouveau retour au roman balzacien ; mais *l'Assommoir*, qui consacra la réputation de son auteur et fixa définitivement sa manière, est le poème de l'instinct érotique dans la basse classe des grandes villes. Paul Alexis nous a conté que son maître projeta de peindre dans ce livre la simple vie d'une femme du peuple, laquelle ayant eu deux enfants d'un premier amant, mais délaissée par celui-ci, se marierait plus tard avec un autre homme, se montrerait d'abord épouse dévouée, courageuse au travail : puis, son mari devenant alcoolique, roulerait à sa suite au désordre et à la misère noire. Mais le « nœud » de l'aventure manqua d'abord au romancier, peu satisfait de son plan. Il ne prononça son *Euréka* et ne se mit vaillamment à la besogne qu'après avoir eu l'idée de faire revenir Lantier, le

premier amant, dans le voisinage des Coupeau, de l'imposer de nouveau à Gervaise et de montrer le mari, totalement démoralisé par l'alcool, organisant lui-même la vie à trois dans son ménage. *L'Assommoir* est né de cet appétit esthétique pour la complication de l'adultère féminin par l'ignominie masculine.

Véritable manifeste de l'école nouvelle au surplus que ce roman, qui a définitivement fondé le *Naturalisme* parce que Zola y peignit le faubourg parisien où la conception purement *instinctive* de la passion n'a pas besoin d'être excusée, justifiée à grands frais de « rhétorique » sandienne, comme dans les milieux plus relevés dont l'opinion garde quelque sévérité à l'amour libre ; où cette conception va sans dire, en quelque sorte, parce que le scrupule moral ne prend guère la parole dans les foules déchristianisées de notre temps. Oui, le Naturalisme est né de l'immense succès de *l'Assommoir* et il en a conservé la marque : il se différenciera surtout du romantisme de 1830 et de 1860, par sa préférence pour les milieux où l'instinct se trouve chez lui et en quelque sorte à demeure. C'est même pourquoi le champ d'action de la doctrine esthétique, prétendue nouvelle, est resté fort étroit au total, en dépit des belles promesses de son théoricien. Zola le labourera presque tout entier à lui seul. — Dans le quartier suburbain où se déroule sa rude existence, Gervaise Coupeau pourra, sans grands frais de commentaires « physiologiques » cette fois, recommencer l'aventure de Madeleine Férat et retourner à son initiateur érotique. Son mari deviendra fou comme Guillaume

de Viargue, mais pour un motif bien plus simple, la fréquentation trop assidue des débits de boissons, et nul moraliste du voisinage ne sera tenté de lui tenir le langage, sataniquement chrétien, de la vieille Geneviève, sauf peut-être sa fille Nana vers le dénouement, lorsque cette belle personne débute dans sa carrière galante par les amours du ruisseau, en se prévalant des exemples qui lui furent prodigués sous le toit paternel.

Dans *Une Page d'amour*, l'amour-instinct, l'amour qui fait des possédés incapables de résistance, s'affirmera pourtant de nouveau dans un milieu bourgeois sous nos yeux. La fille d'Ursule Macquart et du chapelier Mouret, Hélène, devenue Mme Grandjean par son mariage avec un garçon riche, mais de santé perdue, est restée veuve avec une petite fille. Elle s'éprend d'un de ses voisins de Passy, un médecin marié. Elle résiste quelquefois à sa passion : mais le plus souvent elle se persuade, en lectrice des romans romantiques, que la passion est *fatale* et qu'il vaut mieux renoncer à s'en défendre. A ces heures de tentation particulièrement insidieuse, le souvenir de sa vie conjugale la « gonfle » de mépris et de violence ; elle se revoit glacée près du grand enfant qui s'est épris d'elle et qui l'épousa pauvre, contre le gré d'une opulente famille. Cette banalité de son mariage, ce sommeil de l'amour qu'elle a dormi pendant ses plus belles années, elle n'y peut plus songer qu'avec une exaspération véritable. Dire qu'elle s'est *crue* heureuse de la sorte, jusqu'à la trentaine, le cœur muet et n'ayant, pour combler le vide de son être, que son *orgueil d'hon-*

nête femme. Il lui faut donc déposer au plus tôt cet orgueil-là, pure *duperie* qui vous enferme dans les stériles jouissances des dévotes. Voici que cette femme veut *vivre* à son tour et qu'une « raillerie terrible » lui vient contre sa raison passée. Sa raison ? En vérité, elle lui fait pitié cette raison qui, dans une vie déjà longue, ne lui a pas apporté une somme de *joies* comparable à la joie qu'elle goûte depuis une heure, après avoir décidé enfin de céder à sa passion adultère. Oh ! disparaître dans une étreinte ! *Vivre* en une minute tout ce qu'elle n'a pas encore *vécu !* — Vivre sa vie, en d'autres termes, et l'on sait si cette devise a depuis fait largement fortune !

Mme Grandjean a été élevée sans nulle religion, Pourtant, dans l'œuvre de démoralisation romantique que nous venons de résumer, c'est au catholicisme qu'il sera attribué la plus large part : à un catholicisme de nuance franchement romantique, comme bien on pense, et qui procède de la fête des Rogations telle que la peignit Chateaubriand jadis. Lorsque l'ardente Hélène a conçu de nouveaux doutes sur la légitimité de sa passion, lorsqu'une anxiété vague la saisit encore à la pensée du péril qu'elle va courir par ses relations avec Henri (le médecin aimé, mais marié), elle se rend le soir à l'église, pour les prières du mois de Marie. Ce qu'elle croit respirer alors, sous les voûtes du temple chrétien, c'est toute la première *ivresse* du printemps fleuri et c'est l'adoration de la femme se traduisant par le culte rituel. Elle se *grise* donc avec délices du double mystère d'amour prodigué et de

pureté conservée qui se personnifie dans la Vierge mère ; elle revient volontiers à cette place, comme en un lieu d'attendrissement où il lui est permis d'avoir les yeux humides et le regard noyé. Là, l'épanouissement d'amour qu'elle renferme toute la journée dans son sein peut enfin monter de sa poitrine oppressée pour *s'élargir en prières* (en prières pour, et non contre sa tentation érotique). Les oraisons balbutiées autour d'elle lui apparaissent comme l'unique langage, toujours le même, d'une même passion traduite par le même mot et par le même signe. Le souffle d'Henri (qui l'attend d'ordinaire au fond de l'église), lui semble venir de loin jusqu'à sa nuque *sur l'aile des cantiques*, et, à la sortie de l'office, tous deux se retrouvent devant la porte du sanctuaire, davantage unis l'un à l'autre par ces fleurs candides et par ces chants pieux (1).

C'est pourquoi (après une résistance assez longue, il faut en convenir), Mme Grandjean finira par céder à l'impulsion de son amour. Elle en sera aussitôt punie, toutefois, par la perte de sa petite fille, perte qu'elle pourra considérer comme causée par sa négligence, en raison de ses préoccupations galantes. Mais le dénouement nous la montrera remariée à un honnête homme qui l'adorait depuis longtemps sans le lui dire et aux côtés duquel elle est redevenue une honnête femme, aussi bien que devant. Alors, dans une visite au tombeau de son enfant, elle méditera de la sorte sur son « physiolo-

(1) On peut comparer cette page à la scène de l'église dans *Delphine* pour mesurer le progrès accompli de la seconde génération romantique à la cinquième.

gique » entraînement (1) de Passy : « Elle avait donc été folle pendant un an ?... Elle croyait juger une personne *étrangère*. Quel coup d'étrange *folie !* Quel mal *abominable*, aveugle comme la foudre ! Elle se disait que, maintenant encore, elle ne connaissait pas cet Henri. Pendant un an, elle l'avait vu presque chaque jour... elle ne le connaissait pas ! Au dernier, comme au premier jour, il lui restait étranger ! » Ainsi sa faute, dont elle écarte la responsabilité sans effort, l'attribuant à *une autre*, sa faute longuement poétisée par le romancier au préalable comme celle de l'abbé Mouret, n'aura comporté qu'un châtiment passager dont le poids principal est tombé sur une innocente.

III. — Contre le pharisaïsme bourgeois.

Mme Grandjean est une bourgeoise, au moins par ses deux mariages, et pourtant, elle demeure fort sympathique à son historien en raison de sa romantique aventure d'amour. Mais c'est là une exception dans l'œuvre de Zola, qui d'ordinaire, ne se montre nullement indulgent aux vices des classes dirigeantes, comme nous le savons déjà par *la Curée* ou par *Eugène Rougon*. Son roman de *Nana* est une nouvelle peinture des dépravations de la haute société. Écoutons plutôt sur ce point le directeur du

(1) Cet épisode rappelle une histoire vécue que nous conta, sur une lectrice de Sand, M. L. Maigron dans son beau livre sur *le Romantisme et les mœurs*.

théâtre boulevardier où la fille de Coupeau va faire ses débuts, avec un foudroyant succès : « Cette fille a autre chose, parbleu ! que le talent. Elle a quelque chose qui remplace tout ! Je l'ai flairée : c'est joliment fort chez elle, ou je n'ai plus que le nez d'un imbécile. Tu verras, tu verras ! Elle n'a qu'à paraître. Toute la salle tirera la langue ! » Et en effet, par la vertu de ses cheveux roux qui lui mettent à la nuque *une toison de bête* ou de son « fameux coup de hanche », le désir monte de cette femme ainsi que *d'une bête en folie !*

Le comte Muffat, homme mûr, haut fonctionnaire impérial, catholique pratiquant, sera l'un des plus violemment *possédés* bientôt ; à ce point que la possession dont Nana l'envahira tout entier lui rappellera les lectures de piété qui ont bercé son enfance ; car il croit au diable, et, parfois, Nana devient pour lui le diable (comme Madeleine Férat pour la vieille servante huguenote de son mari), avec ses rires provoquants, sa gorge et son corps gonflés de vices ! Ce qui n'empêche nullement qu'une jeunesse jadis trop comprimée, une « puberté goulue d'adolescent » ne s'éveillent bientôt, sous cette influence perverse, dans la froideur gourmée de l'important personnage qui retrouve aussi quelques-unes des sensations pseudo-chrétiennes de Mme Grandjean pour favoriser sa passion déchaînée. — Alors reviennent sous la plume de Zola tous ces raffinements de corruption, genre second Empire, qui ont déjà servi dans *la Curée*. Nana accule au suicide un collégien de dix-sept ans, conduit au vol le frère aîné de cet enfant, au déshonneur bien d'autres encore ; elle

ruine et abêtit le comte Muffat (ce nouveau baron Hulot) avant de finir elle-même en pleine jeunesse dans la pourriture et dans la puanteur de la variole noire.

Pot-Bouille a été visiblement écrit pour équilibrer, par une charge à fond contre les mœurs de la bourgeoisie « rongée d'adultère », la sévérité que l'*Assommoir* avait montrée au Peuple souverain, rongé d'alcool ; car Zola tendait dès lors, par instinct, vers le mysticisme social qui avait laissé assez indifférente sa jeunesse, préoccupée de conquête sur le terrain esthétique avant tout. Il ne voulait plus être regardé désormais comme un contempteur du prolétaire. Aucun roman de la série des *Rougon* ne porte donc une pareille insistance dans la peinture de l'universel affolement érotique. Lors de sa publication, il a stupéfait, presque rebuté les lecteurs habituels de l'auteur, pourtant accoutumés par lui dès cette heure à de singulières hardiesses en ces matières ! — Le cadre, c'est la maison de location cossue telle que l'avaient réalisée les architectes des nouveaux quartiers dessinés par le baron Haussmann, avec eau, gaz, acajous et décors Renaissance en plâtre peint. Au début du récit, Octave Mouret, qui débarque à Paris de sa province, croit entrevoir de « véritables abîmes d'honnêteté » derrière les portes de l'escalier, silencieux et digne comme un salon bourgeois. Et pourtant, le bel Octave, ce jeune méridional instinctivement séducteur, possédera bientôt toutes les femmes de la maison à son gré, et, pour ainsi dire, à son premier signe.

La plus étonnante de ces faciles conquêtes, c'est

celle de Mme Pichon, locataire du quatrième. Elle est fille de petits bourgeois étroitement traditionnalistes qui l'ont élevée en serre chaude, et de façon si pudique, qu'elle n'ose pas toucher aux membres nus de sa petite fille ! On ne lui a donné à lire que l'*André* de George Sand, — choix peu traditionnaliste à coup sûr, mais ce livre qu'il lut à vingt ans symbolise aux yeux de Zola le romanesque dépravateur, par opposition au naturalisme sain. — Elle s'est abstenue de Balzac qu'elle juge trop triste parce qu'*il ressemble trop à la vie !* Elle se livrera pourtant à Octave qui, jusqu'à l'instant où, soudain, il la désire, lui avait à peine adressé la parole ; elle se livrera même au premier geste du jeune homme et *sans plaisir !* Elle se *soumit*, écrit son historien ; ce mot, qui éveille des réminiscences d'étable, traduit fort bien la conception « physiologique » de l'amour qui continue d'être celle du naturalisme à son zénith. — En général, dans ce roman, si caractéristique, de *Pot-Bouille*, Zola rappelle Michelet vieilli par la hantise anormale qui le pousse à flairer le mobile sexuel dans l'acte humain le plus indifférent. Il y a réalisé un véritable sabbat de femmes adultères, des jeunes filles pourries avant de fleurir, de servantes ordurières autant que friponnes : et le tout a produit une impression de nausée chez la plupart de ses lecteurs.

On dirait qu'il s'en soit rendu compte, au surplus, car les deux romans qui suivirent celui-là dans la série des *Rougon*, — c'est-à-dire *Au bonheur des Dames* et *la Joie de vivre*, — procèdent d'une inspiration assez différente. En les joignant au *Rêve*, nous

les étudierons donc tout à l'heure à part et nous passerons dès maintenant à *Germinal*, avec lequel reprend la chanson du pur instinct érotique. — Ce roman fut néanmoins avant tout une manifestation de mysticisme social, un hymne au socialisme romantique, ainsi qu'on le sait, et nous devrons bientôt en reparler à ce titre. Nous dirons seulement ici combien le « rut » a beau jeu pour se déchaîner une fois de plus, dans ce milieu de primitifs campagnards, encore plus pleinement amoraux que les citadins de *l'Assommoir*. La Mouquette, qui est le personnage sympathique du livre, fut célèbre naguère pour sa facilité de bonne fille, « soumise », elle aussi, comme Mme Pichon, et pour son geste habituel de cynique impudeur ! Nous nous souvenons d'un couplet de revue qui chantait sa franchise :

Elle montre à tout l'monde
Son... mécontentement !

L'Œuvre n'est guère qu'un développement, d'ailleurs puissant, de mysticisme esthétique auquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt. Mais *la Terre* nous rejette à la sexualité avec toute l'ampleur que l'on sait. Dans ces pages, la femme est plus que jamais la *bête*, la *grande bête*. On y contemple un certain couple étrange, formé de Palmyre, la pitoyable, et d'Hilarion, le dément, qui nous rappelle la Cadine et le Marjolin du *Ventre de Paris*, avec cette aggravation toutefois qu'il s'agit d'une sœur et d'un frère, avec cette particularité que Palmyre, loin de nous être présentée comme une vicieuse cynique, à la façon de Cadine, le serait plutôt comme

une héroïne de la charité sans réserves, comme une véritable sainte de l'inceste ! Détournons-nous donc de cette incroyable inspiration, le Naturalisme ne nous induisant que trop déjà aux audaces de plume. C'est encore ici un romantisme décidé à s'épargner désormais le souci du plaidoyer et le masque de la phrase. Qu'on songe plutôt à Diderot, à Mirabeau, Chateaubriand, Byron, plus récemment à Barbey d'Aurevilly, à tous ces passionnels qui ont plus ou moins joué avec l'adelphogamie, suprême transgression de la discipline sociale telle que l'ont établie, en matière érotique, l'antiquité stoïcienne et le christianisme rationnel.

Dans *la Bête humaine*, qui rappelle *Thérèse Raquin* et nous offre une débauche d'érotisme sanglant, comme *Pot-Bouille* était une orgie d'érotisme sournois, nous serons encore une fois mis en présence de l'instinct sexuel exalté jusqu'à son paroxysme. Cet instinct conduit tous les personnages du récit soit au crime, soit au projet du crime à tout le moins, et il est conçu non point comme diabolique ou divin, à la façon chrétienne ou sandienne, mais comme « physiologique » une fois de plus, c'est-à-dire comme irrésistible également. Ses victimes resteront donc auréolées d'un rayonnement sympathique après l'accomplissement de leurs forfaits divers. Ainsi de Jacques Lantier et de Séverine Roubaud : elle, tendre et *innocente*, après qu'elle aura tué le président Grandmorin et tenté de tuer son mari ; lui, victime d'une fatalité organique plus soulignée que partout ailleurs dans la série des *Rougon*, comme nous allons le rappeler par un bref examen de ses faits et gestes.

Chez ce troisième fils de Gervaise Macquart, — qui a été tardivement inséré dans l'arbre généalogique de sa famille (1), ainsi que l'héroïne du *Rêve*, — l'usure héréditaire des Macquart-Fouque se traduit par la hantise morbide du meurtre, hantise que la volupté satisfaite déclanche en lui de façon *automatique* et tourne uniquement contre la femme, instrument de cette volupté ; car Lantier ne pourra jamais se décider à tuer Roubaud, le mari de sa maîtresse, même en le voulant, tandis qu'il tuera Mme Roubaud sans pouvoir retenir son bras, bien qu'il l'aime avec passion ! Tout jeune, il avait déjà de brusques douleurs qui lui « trouaient le crâne » derrière les oreilles, des coups de fièvre brusque et des accès de morne tristesse qui le faisaient se cacher comme une bête au fond de son terrier. Puis, la puberté est venue, et, depuis ce moment, il a senti l'obsession abominable de tuer une femme, pour rien, pour le plaisir, ainsi que ferait *une bête enragée*. — Les civilisations primitives, rappelons-le, connaissent de semblables vertiges souvent produits par les excitants du système nerveux central qui servent aussi à procurer l'exaltation mystique : aux îles Malaises, ces courses folles et meurtrières de bêtes humaines enragées qui tuent sur leur passage, au hasard, portent le nom d'*amock* dans la langue des indigènes.

(1) Il ne figure pas dans le premier arbre généalogique des Rougon-Macquart en tête d'*une Page d'amour* (le 8e roman de la série) mais seulement dans le second arbre, annexé au *Docteur Pascal* (le 20e et dernier épisode de l'épopée naturaliste).

Chez Lantier, qui n'est pas alcoolique, il s'agit surtout d'une tare nerveuse congénitale. Innocent, il paye de la sorte pour des ascendants qui ont bu, pour les générations d'ivrognes dont il est l'aboutissement gâté. « Les pères ont mangé des raisins verts et les fils ont eu les dents agacées », disait déjà la Bible. Ce lent empoisonnement du sang de la race a recréé chez le rejeton des Macquart une bestialité essentielle qui le ramène aux loups mangeurs de femmes dans le fond des bois, quelque chose comme une soif toujours renaissante de venger des offenses très anciennes et comme la rancune amassée de mâle en mâle depuis la première tromperie ; ou encore, ajoute Zola, — et, en effet, ce serait plutôt cela, selon nous, — une nécessité de bataille pour conquérir la femelle sur le rival et pour la dompter ensuite, le besoin *perverti* de la jeter morte sur son dos ainsi qu'une proie qu'on arrache aux autres ! — Oui, il est permis de penser que le sadisme (dont le mal de Lantier est un cas extrême) est une volonté de puissance déformée et rétrogradée par la déchéance nerveuse, en sorte qu'elle dépasse le but *raisonné* de son effort et annihile l'objet de la conquête rêvée. Ainsi s'expliquerait cette particularité que Lantier, ayant enfin tué Séverine Roubaud au sortir de l'étreinte amoureuse, ressente avant toute autre impression une surprise d'*orgueil*, un *agrandissement de sa souveraineté de mâle*, le sentiment de posséder la femme tout entière, jusqu'à l'anéantir à son gré ! — Déformation morbide encore une fois, car un tel instinct supprimerait la race, mais peut-être indication néanmoins sur l'allure des gestes ancestraux.

A côté de la bête humaine par régression pathologique, il convenait de faire une place à la bête humaine qui use de tous les raffinements de l'expérience et du calcul des probabilités pour parvenir à ses fins « d'impérialisme » sans scrupule. Au crime d'une victime irresponsable de la névrose, Zola accole dans son roman, le crime froidement combiné, et complètement impuni, du garde-barrière Musard. Celui-là entreprend de tuer par l'arsenic, avec des raffinements d'invention matoise, sa femme dont il s'est juré d'hériter. Au cours de son lent dépérissement celle-ci a deviné le crime et découvert le criminel, mais n'entend pas mêler la justice à ses affaires de famille et ne compte, pour se défendre, que sur des ruses encore plus adroites que celles du prudent assassin : elle nous propose un autre commentaire, impassible, des plus odieuses suggestions de l'instinct « impérialiste », d'abord fruste et sommaire dans l'être vivant : « Aujourd'hui, on va vite (en chemin de fer) : on est plus savant, dit cette maigre Phasie qui soutient contre son époux le duel muet dont l'enjeu est sa propre vie ! Mais les bêtes sauvages restent des bêtes sauvages, et on aura beau inventer des mécaniques meilleures, il y aura quand même des bêtes sauvages dessous ! » Voilà qui est bien dit et qui nous avertit contre l'optimiste psychologie de Rousseau. — Mais, loin d'accepter sans protestation les gestes inquiétants de la bête humaine, il faut couronner la psychologie pessimiste par une morale optimiste, par l'effort pour assurer le progrès d'un impérialisme plus largement *rationnel* en l'humanité capable d'expérience et de synthèse ; c'est ce que le

naturalisme ne fait pas ici, en attendant qu'il le fasse de trop utopique et mystique manière, comme nous aurons bientôt l'occasion de le constater.

III. — Un type d'amoureuse " naturaliste ". Mme Caroline Hamelin.

L'*Argent* dessine, plus nettement encore qu'*Une Page d'amour*, le caractère de femme auquel Zola semble réserver son adhésion sympathique vers le milieu de sa carrière. Il s'agit d'une instinctive dont les faiblesses passionnelles se sanctifient par la bonté naturelle qui en est la source principale, d'une Palmyre qui aurait le bon goût de ne choisir pas son Hilarion dans sa famille.

Le roman que nous venons de nommer ramène au premier plan de la nouvelle Comédie humaine l'odieux Aristide Rougon, dit Saccard, le financier véreux de *la Curée*. Désormais quinquagénaire, usé par tous les vices et toutes les friponneries, il est devenu plus laid, plus répugnant que jamais avec sa face de satyre maigre et son corps déformé par la vieillesse précoce. Eh bien, ce forban de bourse s'attirera, sans même y songer, l'amour inlassable et sans réserve de la belle et bonne Mme Caroline Hamelin, sœur d'un ingénieur qu'il employa dans ses lointaines entreprises financières. Cette femme divorcée, qui, quoique jeune encore, a déjà les cheveux tout blancs, cette femme jusque-là parfaitement honnête et digne se laisse aller aux bras de Saccard un beau jour,

sans entraînement ni plaisir, uniquement parce qu'elle se sent, à cette heure, « attendrie », ayant appris qu'un homme qu'elle considérait comme son fiancé vient de se marier, au loin, sans même l'avoir prévenue de sa défection. — Singulière et vraiment fort « naturaliste » réaction à la suite d'une blessure de cœur (ou même simplement d'orgueil), que cette manifestation inattendue d' « attendrissement » ! Mais, ce tribut payé à l'émotion, le couple singulier en revient d'ailleurs pour longtemps à l'amitié pure et simple, Saccard ayant vraiment bien autre chose en tête que l'amour. Pourtant voici que Mme Caroline trouve l'occasion de « s'attendrir » à nouveau, en s'occupant, à l'insu de Saccard et par dévouement pour lui, d'un fils naturel qu'il a délaissé sans scrupule : véritable monstre au surplus que cet enfant de visage asymétrique, dominé par d'irrépressibles et précoces instincts de crime : une autre « bête humaine » au berceau ! Sous l'influence de cette œuvre de charité (quel étonnant et vraiment quiétiste mélange d'amour du prochain et d'amour du mâle !) Mme Caroline cède de nouveau au financier, et, cette fois, de façon régulière et suivie. Les voilà en état d'union libre.

Elle évite au surplus de s'interroger sur les bizarres décisions d'une sensibilité sur laquelle elle n'a pas la prétention d'exercer le moindre contrôle. Elle était femme de *clair bon sens* (?). Elle *acceptait les faits de la Vie* (la déesse nouvelle du naturalisme) sans s'épuiser à en expliquer les mille causes complexes, comme font ces farceuses intellectuelles (il s'agit dans la pensée de Zola des lectrices roman-

tiques ou romanesques de Sand ou de Feuillet) qui cherchent des excuses à leurs *chutes*, qui masquent de leur science de l'âme les appétits de la chair, communs aux duchesses et aux « filles d'auberge » ! — Eh oui, certes, et l'on ne saurait mieux marquer la différence qui sépare le romantisme de 1830, du naturalisme de 1880, sa continuation : différence qui est du moins au plus, en ce qui concerne les audaces du mysticisme passionnel. Si en effet les « farceuses » dont il s'agit ont grand tort de chercher dans George Sand, Stendhal, Balzac, ou tout autre théorien de la passion romantique des excuses à leurs appétits sans règle, que dire d'une Caroline Hamelin, bien autrement expéditive encore à écouter la plus fugitive inspiration de cet instinct, commun aux grandes dames, aux sœurs d'ingénieurs et aux maritornes, et qui s'épargne désormais toute contention d'esprit pour lui chercher des excuses ou des masques.

Non, Mme Caroline ne cherche pas d'excuse et ne masque rien, voilà tout ce qui la distingue des héroïnes ou des lectrices intéressées de George Sand. Elle incarne l'instinct tranquille et sans appréhension dans ses ébats, parce que les scrupules de la raison et le sens social sont désormais réduits à peu près au silence chez le lecteur des romanciers naturalistes, grâce à la très large diffusion des plaidoyers de mysticisme passionnel par les œuvres romantiques. Veut-on savoir, de façon plus précise, ce qui se passe dans son esprit quand elle sent venir la tentation de la chair ? Il y a, nous explique son historien, certains jours où (comme chez Jacques Lan-

tier de *la Bête humaine*) *des trous se produisent en elle*, où elle éprouve quelque chose comme une *cassure* de son libre arbitre. Alors (au lieu de boucher ces trous de son mieux par les procédés de tout temps indiqués pour les combler) elle préfère se jeter dedans à corps perdu, et *agrandir* la cassure au lieu de la combler, — ce qui est infiniment plus facile : — en un mot, elle a le *courage* d'accepter le fait passionnel *après l'avoir constaté*. — Ce qui est toujours de l'énergie à la mode beyliste, celle des primitifs et des romantiques. — En outre, elle a lu sans doute les commentaires d'*Une Page d'amour* sur les conséquences de la passion obéie, et, après sa « chute », elle compte sur *le travail de la Vie* pour en effacer bientôt toute trace, pour réparer tout le mal, de même que la sève, qui toujours remonte, ferme à la longue l'entaille faite au cœur du chêne.

Si, désormais, elle se trouve appartenir à Saccard sans l'avoir *voulu*, sans même être certaine qu'elle l'estime (et certes, il n'y a pas de quoi lui accorder de l'estime), elle se relève de cette « déchéance » et se suggère, au besoin, cette estime par un nouveau recours au mysticisme de la Nature, ou de la Vie divinisées. Elle auréole alors d'une lumière céleste le vieux satyre Aristide afin de le voir ensuite plus digne de son amour. Elle se persuade que le financier véreux a reçu *une mission d'en haut* et se trouve prédestiné à servir ici-bas, par ses spéculations déshonnêtes mais hardies, la cause de la déesse Vie, en créant de l'activité humaine et du progrès matériel à travers les ruines et les larmes individuelles ! — Ce qui est cette fois un mysticisme capitaliste vraiment

excessif et que ne réclament nullement pour leurs préférés (les hommes d'entreprise), nos économistes classiques et rationnels.

Et puis la honte première que sentit malgré tout Mme Caroline à devenir la maîtresse en titre de Saccard s'en va tout entière dans *ce besoin qu'on a de se purifier de ses fautes.* (Qu'aurait dit Jean-Jacques d'une aussi facile *conscience !*) Purifiée à si peu de frais, rien ne lui sera dès lors plus *naturel*, plus tranquillement accepté que cette liaison si peu motivée : *un ménage de raison*, tout simplement ! Mais où est la raison là-dedans, grand Dieu ? Notons que, libres l'un et l'autre de se marier légalement, ils ne songent pas même un instant à régulariser leur situation : ils vivront au jour le jour dans ce concubinage que le *hasard seul* a créé. Et c'était vraiment, conclut Zola, pour ce forban du pavé de Paris, brûlé et tanné dans tous les guet-apens financiers de l'époque, une chance immérité, une récompense *volée comme le reste* (mais volée aux puissances supraterrestres qui ne se laissaient guère duper ainsi dans le passé) que d'avoir à lui cette *adorable femme*, si jeune et si saine encore à trente-six ans, sous la neige de son épaisse chevelure blanche (1), d'un bon sens si brave et d'une si humaine sagesse *dans sa foi à la Vie telle qu'elle est, malgré la boue que le torrent emporte !* — Foi qui l'encourage à se plonger paisiblement dans cette boue, par confiance dans le torrent vital, ce purificateur suprême.

(1) Une particularité physique si peu romanesque a pour objet évident de rendre plus vénérable encore, devant l'ima-

Caroline sera d'ailleurs à chaque instant trompée et trahie par Saccard : mais son amour n'en diminuera guère. « Être à lui, le savoir à d'autres, *cela n'avait pas d'importance*, et elle l'aimait pourtant de tout son cœur courageux et charitable. » Elle n'était donc pas fait comme les autres hommes ou les autres femmes mais plutôt comme les habitants du rêve érotique éthéré de Rousseau. « C'était l'amour triomphant, ce Saccard, ce bandit du trottoir financier aimé si absolument par cette adorable femme *parce qu'elle le voyait actif et brave, créer un monde, faire de la vie !* » — Nous avons déjà dit l'improbabilité de ce soudain mysticisme capitaliste venant à la rescousse du mysticisme passionnel. Mais au fond, il doit y avoir ici l'expression voilée d'une prétention analogue (dans la sphère esthétique) chez l'auteur du roman. Zola, qui certes n'a pas contre lui les tares sociales de Saccard et ne mérite pas les épithètes injurieuses dont il accable son financier, se juge digne d'amour en dépit de sa lourdeur physique, par sa virtuosité à servir le Dieu de Rousseau en créant de la *vie*, lui aussi, dans sa sphère d'art, si différente soit-elle du domaine où se meut le spéculateur Aristide Rougon au service de la même déité reconnaissante !

Mais venons à la conclusion, si nettement mystique encore, de cet amour naturaliste par excellence. La banque gigantesque qu'avait créée Saccard sur des bases fictives s'est écroulée en ruinant ceux

gination d'un lecteur naïf et ahuri, cette incarnation de de l'Amour « naturaliste ».

qui ont cru à ses boniments de saltimbanque, en semant autour de lui la misère et le deuil à tous les degrés de l'échelle sociale. Mme Caroline vient d'apprendre l'étendue de ce désastre et ses conséquences tragiques pour tant d'innocents, en sorte qu'elle s'est sentie tout d'abord atterrée. Mais elle est allée se promener là-dessus, par une belle matinée de printemps, et, déjà, la voici toute rassérénée, souriant à la Nature en fête et raisonnant à part soi comme nous allons le voir : « Eh quoi, songe-t-elle d'abord, en constatant le sourire qui vient se poser sur ses lèvres, elle pourrait donc rire encore devant une si effrayante somme de misères ? Oubliait-elle qu'elle était *complice* ? Et elle se citait les faits, — celui-ci, celui-là, cet autre (entraînés par elle) — des faits qu'elle aurait dû mettre le reste de son existence à pleurer. Mais, entre ses doigts, serrés sur son cœur *le bouillonnement de la sève devenait plus impétueux*, la source de *vie* débordait, *écartait les obstacles pour couler librement, en rejetant les épaves* (humaines) *au dehors*, claire et triomphante sous le soleil !... Certes, aucune illusion ne lui restait. La *Vie* était décidément ignoble et injuste, *comme la nature*. Mais elle *ne raisonna même plus !* Elle n'était plus qu'une créature heureuse du beau ciel et de l'air doux goûtant l'unique jouissance de se bien porter, d'entendre ses petits pieds fermes battre le trottoir ! » Voilà la prière rousseauiste et voici ses conséquences sociales. Rien de plus insidieux, certes, dans leur bonhomie apparente, que ces suggestions de pleine veulerie ou d'entière inconscience morale que le Naturalisme a semés largement par le monde. Il est si

agréable et si commode d'oublier, sous quelque prétexte esthétique ou autre, le mal que l'on vient de faire ! « Ah ! la vie telle qu'elle est, monologue encore Caroline, la Vie dans sa *force*, si abominable qu'elle soit, avec son éternel espoir !... Mme Hamelin était gaie malgré tout... au souvenir de honte que lui causait sa liaison avec Saccard, *elle songeait à l'effroyable ordure dont on* (à savoir le christianisme) *a également sali l'amour !!!* Pourquoi faire porter à l'Argent la peine des saletés et des crimes dont il est la cause ? *L'amour est-il moins souillé*, lui qui crée la Vie ? » Extraordinaire assimilation et consolation plus extraordinaire encore ! Quel peut en être le sens, sinon que l'Amour reste « saint » même dans les conditions peu ragoûtantes où nous le voyons s'affirmer en cette circonstance, de même que l'Argent reste une force bien qu'il conflue dans la main des Saccard par les procédés que nous venons de contempler ; cela parce qu'ils créent la Vie l'un et l'autre ! Mais nous ne constatons pas que l'amour d'Aristide Rougon crée la vie cette fois, non plus que ses spéculations éhontées. S'il l'a créée naguère, ce fut dans la personne malsaine du dégénéré criminel dont Mme Caroline a pris soin.

IV. — Quelques suggestions de sagesse.

Si, dans son ensemble, l'épopée des *Rougon-Macquart* peut donc être considérée comme un hymne à l'instinct sexuel définitivement libéré de tout frein

d'origine sociale et traditionnelle, il faut reconnaître aussi que Zola, bourgeois d'éducation, rédacteur honnête et prudent des *Lettres de jeunesse*, a placé quelquefois son mot dans cette vaste entreprise romanesque. Nous signalerons maintenant, pour lui être équitable, ces retours de bon sens et ces suggestions appuyées sur l'expérience des âges.

Voici d'abord une interprétation de *Nana* que l'on trouve dans la *Campagne* de presse de 1881 et que l'on peut regarder comme une protestation, très digne d'encouragement, contre la romantique réhabilitation de la courtisane. Zola profite de ce qu'il n'a nullement tenté de réhabiliter la sienne en effet pour stigmatiser une fois de plus ce « coup de lyrisme » que fut, à son avis, le mouvement littéraire de 1830. Les romantiques de ce temps voulurent, dit-il, sanctifier la courtisane, placer sur un piedestal la pécheresse transfigurée par l'amour. Remplaçant *le devoir par la passion* (à l'inverse d'un Corneille), ils s'employèrent à relever les filles tombées dans la boue afin de les baiser au front comme des saintes. Hugo, ce fervent de l'antithèse, nous donna *Marion Delorme*, la courtisane abstraite qui représente une idée, à savoir la sainteté de l'amour, le pardon par l'amour. Or Zola estime que cette idée est aussi fausse que malsaine, que la fille mourant d'amour, se poignardant ou crachant le sang (dans *la Dame aux Camélias*) par honte de son passé, reste « une des bonnes plaisanteries du lyrisme romantique »; et il faut lui savoir gré de cette constatation bien qu'assurément *Nana* ne soit pas une œuvre beau-

coup plus saine que celles dont il médit de la sorte.

Oui, poursuit cependant le critique du *Figaro*, Dumas fils, avec sa *Dame aux camélias*, a simplement embourgeoisé la *Marion* de Hugo, sans modifier nullement l'inspiration de ce drame, et Marguerite Gautier, c'est encore du lyrisme en peignoir et en redingote (aussi bien, ajoutons-le encore, que Palmyre de *la Terre* est du lyrisme en cotte paysanne et en sabots). Manon reste plus vivante parce qu'elle n'a pas été déifiée par son créateur (qui n'en a pas moins montré le chemin à la déification prochaine). En revanche, Théodore Barrière, écrivant ses *Filles de marbre*, a voulu incarner le Démon dans la femme galante, et cela est aussi faux en sens inverse. (Peut-être, mais assurément d'une fausseté qui, loin d'être néfaste est salutaire à la santé du corps social.) Le théâtre naturaliste va venir remettre les choses au point par bonheur, car *Nana* doit paraître peu après sur une scène parisienne et l'auteur du roman n'est pas fâché de faire cette réclame à son héroïne. On verra, dit-il, la fille donnée cette fois au spectateur pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire comme une force inconsciente de son action, mais corruptrice et destructive de l'ordre dans la société qui a commis la faute de favoriser son éclosion sur le pavé fangeux des grandes villes. Si Nana désorganise et détruit tout dans son entourage, c'est tout à fait sans le savoir : elle n'agit nullement en cela comme une traîtresse de mélodrame, mais comme un ferment de pourriture que la société présente cultive dans son propre sein par sa négligence à l'égard des humbles. Le milieu fait la fille qui plus tard, par une

action inverse et réciproque, gâtera de ses toxines le milieu gâté qui l'a nourri.

Enfin Zola achève de préciser la thèse « naturaliste » sur ce point en proclamant que la fille est le plus souvent stupide, et que tout ce vice luxueux dont la littérature s'efforça naguère de dorer les apparences, est, au fond, d'une « imbécillité noire ». Rien de plus agaçant, rien de plus immoral à ses yeux que la légende de l'esprit parisien chez la courtisane. Cet esprit prétendu, quand on en a goûté, vous conduirait à réhabiliter le loto de nos pères, conclut-il avec énergie ! Oui, certes, une partie de loto, le soir, en famille, est plus véritablement *gaie* qu'un souper avec des filles de haute volée dans un grand restaurant de nuit ! — Et tout cela est fort digne d'approbation, à coup sûr, encore qu'il y ait eu des demi-mondaines très réellement spirituelles en tout temps, à commencer par Aspasie et à continuer par Ninon.

Pot-Bouille, le plus bassement sexuel des récits de Zola, vient après *Nana* dans la série des *Rougons*, mais le roman suivant, nous l'avons dit, c'est *le Bonheur des dames*, une apologie de la jeune fille du peuple pleinement honnête et bientôt récompensée par un richissime mariage de sa droiture naturelle, de sa résistance méritoire aux tentations de la chair : péripétie que Zola traiterait sans doute de « lyrisme » sous tout autre plume que la sienne. — Puis encore, et aussitôt après, parut *la Joie de vivre* qui peut passer pour une réfutation du romantisme passionnel, parce que c'est une critique du pessimisme schopenhaurien, cette formule romantique

adoptée, même en France, par la quatrième génération du mouvement. — Le pessimisme nous y est très congrument décrit comme le corollaire de la névrose et le fruit du mysticisme esthético-passionnel dans l'esprit de Lazare Chanteau. Ce demi-détraqué, ce faible de caractère a rêvé de vivre quelque grande passion par l'ardeur de laquelle serait enfin mûri le génie dont il n'hésite pas à se juger pourvu. Il se croira donc successivement un musicien, un médecin, un chimiste, un dramaturge de haut vol, mais chacune de ses entreprises se terminera par le plus lamentable échec.

Zola prétendit dessiner dans ce personnage un type très fréquent sous le second Empereur, à l'en croire : le jeune homme qui s'adonne à l'étude des sciences sans s'être pénétré de leur esprit au préalable et qui tombe dans la maladie cérébrale pour n'avoir pu satisfaire, sur cette voie, les vieilles idées d'*absolu* qu'il tenait de son ascendance. Alors que, dans les laboratoires, on commence à peine à déchiffrer cette énigme du monde dont le dernier mot échappera d'ailleurs éternellement à nos recherches, ces étourdis croyaient trouver dans les sciences, d'un seul coup et comme en bloc, toutes les vérités de la vie. Déçus dans leur espoir absurde, ils nièrent brutalement la vérité scientifique, tentèrent de se rejeter vers la foi religieuse qui ne voulait plus d'eux, et tombèrent finalement au pessimisme cette *maladie de la fin du siècle*, en véritables Werther « retournés ». — Nous dirions Werther « continués » pour notre part, car le pessimisme schopenhaurien est une forme de la névrose romantique, forme conçue

dans les premières années du XIXe siècle, prise en considération par l'opinion européenne vers le milieu de ce même siècle et que Zola était donc bien en droit d'attribuer à un Français du second Empire, mais qui, à l'époque où il publia *la Joie de vivre*, avait dès longtemps fait place à d'autres revêtements du mysticisme naturiste.

A la maladie morale de Lazare Chanteau, Zola oppose la sagesse et la santé de sa cousine, Pauline Quenu, qui est fille de la mieux équilibrée de tous les Macquart, la belle et saine charcutière Lisa Quenu-Macquart, du *Ventre de Paris*. « État d'honnêteté », dit laconiquement l'arbre généalogique des Rougon-Macquart pour caractériser cette jeune personne accomplie ! Comme si l'honnêteté n'exigeait pas l'effort ! Quoi qu'il en soit, la prudente modération de Pauline fait sans cesse contraste, au cours du récit, avec la folie de son parent, ce Chanteau qu'elle aime pour ses séduisantes qualités d'artiste et qu'elle voudrait guérir de sa tenace instabilité mentale : « La joie est dans l'action, lui répète-t-elle avec insistance ! Pour moi, je tâche de m'oublier de peur de devenir triste et je pense aux autres, ce qui m'occupe et me fait prendre mon mal en patience ! » Sa vie sera donc un long sacrifice aux nécessités ou même aux simples convenances de son entourage.

Toutefois Pauline ne prêche pas Lazare au nom de l'expérience et de la raison, car elle n'est pas raisonnable en toutes choses et nous la verrons se ruiner sans profit pour personne, par une inspiration de charité mal entendue. Elle ne lui oppose même

pas cette « joie de vivre » qui donne son nom à leur aventure, puisqu'en pleine force et en pleine jeunesse, elle se condamne au célibat pour élever le fils que son cousin a d'une autre femme (telle Mme Hamelin dans *l'Argent*), et se conduit en sœur de charité sans avoir la foi chrétienne. Au pessimisme *égoïste*, elle oppose la joie de se donner toute à tous, sans compter, disciple en cela de Vincent de Paul, ou même de Schopenhauer, elle aussi, sans le savoir, puisqu'elle pratique la morale de la pitié sans mesure et du sacrifice sans réflexion : cette doctrine que le maniaque de Francfort magnifia sans la faire nullement passer dans sa vie pour sa part.

Après *la Joie de vivre* est venu *le Rêve*, où, par la plus inattendue des palinodies, et peut-être, tout simplement, par coquetterie d'artiste, pour montrer le parti qu'il saura tirer de la thèse adverse au point de vue esthétique, Zola va prendre corps à corps le mysticisme passionnel du romantisme qu'il avait tant de fois caressé dans son œuvre afin de lui dire ce jour-là toutes ses vérités, au nom de l'expérience traditionnelle, chrétienne et bourgeoise : gageure qu'il a gagnée grâce à son prestigieux talent d'expression. Écoutons-le donc prêcher, avec une autorité magistrale, la morale stoïcienne et chrétienne contre les prétendus droits de la passion érotique ! Malgré tout romantique encore en ceci qu'il n'accepte et ne prône cette morale rationnelle que dans un récit présenté par lui comme un « rêve » !

V. — Les leçons du " Rêve ". Devoir contre désir.

L'héroïne de ce récit, la suave et virginale Angélique est la fille de l'horrible entremetteuse Sidonie Rougon (voir *la Curée*) et d'un père inconnu sur lequel « les documents font défaut », dit le second arbre généalogique des Rougon-Macquart (car le premier ne prévoyait pas encore la naissance de cette fleur imprévue de pudicité sur la souche pourrie dont les racines plongèrent dans le sol maraîcher du faubourg de Plassans). Zola semble vouloir insinuer, sans le dire nettement, que ce père pourrait bien être un prêtre, car Sidonie fréquentait les sacristies, et le caractère d'Angélique en serait expliqué de plus « physiologique » façon, sans nul doute. La même généalogie nous apprend encore que la jeune fille « n'a rien de sa mère », ce qui est beaucoup dire, car nous verrons qu'elle paraît avoir hérité des Rougon la volonté de puissance outrancière, l' « esprit de principauté », comme disait Saint-Cyran, puisque son historien lui attribuera « le besoin de domination », la *soif d'être reine* et que son fond restera l'orgueil associé à la passion. Mais son éducation strictement chrétienne sera venue discipliner, assouplir, adapter en elle à l'existence sociale la plus raffinée ces grands ressorts psychologiques de l'activité humaine.

Au début du récit, voyant Zola lui donner pour seconde patronne après la sainte dont elle porte le

nom, cette bienheureuse vierge Agnès qui, dit la Légende dorée, fut envoyée nue dans un mauvais lieu par les persécuteurs païens, on redoute une aventure analogue pour la pieuse enfant et l'on appréhende quelque surprise « physiologique » au cours de sa destinée terrestre : mais cette fois, nous en serons quitte pour la peur, car il ne lui adviendra rien de semblable ; sa vie s'écoulera sans que son innocence ait subi la moindre atteinte et les allusions à la patronne, assez bizarrement choisie par elle, se feront de plus en plus rares à mesure que le roman s'approchera de son dénouement éthéré.

Abandonnée au berceau par sa déplorable mère, Angélique a été recueillie et élevée dans l'ombre d'une splendide cathédrale gothique par un vieux ménage de chasubliers en qui s'incarne pour ainsi dire la morale chrétienne rationnelle la plus authentique sous son vernis de mystique poésie. La femme, Hubertine, s'est mariée jadis contre le gré de sa famille après s'être laissée enlever par l'homme dont elle portera le nom ; mais le ciel n'a pas accordé de postérité à ceux qui s'insurgèrent, en cette circonstance décisive de leur existence, contre les traditionnelles disciplines de la famille. Hubertine a peu après mis au monde un fils qui est mort en naissant et n'a jamais conçu depuis d'autres rejetons. Par là, en dépit de l'affection profonde qui continue de l'unir à son époux, elle n'a pas connu le bonheur complet à son foyer. Elle est parvenue seulement à vivre dans la paix du cœur aux côtés de son Hubert en acceptant la stérilité comme une expiation de leur faute. Par leur constant effort sur eux-mêmes pour s'aplanir

les menus heurts de la vie commune, par leur tolérance et leur bonté réciproque, ces deux conjoints ont alors réalisé l'idéal du ménage chrétien.

Quant à Angélique, non seulement elle s'est laissé façonner avec docilité par les leçons de ses parents adoptifs, mais en outre la précoce méditation des pieux enseignements de *la Légende dorée*, illustrés sur les parois de la cathédrale par les imagiers du moyen âge, lui a suggéré une foi sans limite dans les miracles de la bonté céleste. Romanesque autant que mystique, elle se croit destinée au sort le plus éclatant, et, peut-être, à porter la couronne royale, mais, cela, par la seule grâce de l'amour permis, comme il arrivait au temps où les rois épousaient des bergères. Or, la tentation de l'orgueil va se présenter en effet devant ses pas, sous le voile de l'amour légitime et sous les traits d'un beau jeune homme, éperdument épris de ses attraits.

L'évêque de la petite ville provinciale où s'est écoulée la paisible enfance d'Angélique a été marié dans le siècle et a eu un fils avant le veuvage prématuré qui lui a permis de recevoir les ordres sacrés. La maison de Hautecœur, à laquelle appartient ce très digne prélat, est une race féodale qui, jadis, domina toute la région environnante et la remplit de son héroïque légende. Le fils de Monseigneur, Félicien de Hautecœur, est beau à miracle et riche de cinquante millions (à la suite de spéculations faites sur des terrains parisiens par ses tuteurs, sans doute avec la collaboration des Saccards de l'époque, ce qui nuit quelque peu à son auréole de poétique aristocratie). Il vient d'avoir vingt ans lorsqu'il se pré-

sente pour la première fois au regard d'Angélique, sous un déguisement d'ouvrier, par lequel elle est trompée d'abord : elle croit avoir affaire à quelque garçon de sa classe, et cette illusion lui permet de laisser parler sans scrupule son cœur virginal en faveur du bel inconnu. Le roman se noue donc entre les jeunes gens et se poursuit quelque temps dans le secret ; mais, lorsque l'évêque est informé de ces événements, il met son *veto* au projet conjugal de son fils, car il lui prépare un mariage assorti à sa condition, avec une riche et noble héritière de la ville.

Une lutte fort intéressante se déroule alors sous nos yeux entre les disciplines familiales traditionnelles, représentées par les parents des deux amoureux, et la morale romanesque ou romantique instinctivement invoquée par ces aimables enfants qui vont à la satisfaction de leurs vœux, sans égard aux objections de l'expérience : lutte où le beau rôle, sinon le dernier mot, sera du côté de cette expérience : Hubertine se charge tout d'abord de rappeler à sa fille adoptive que, seules, l'obéissance et l'acceptation, souvent pénible, du devoir préparent ici-bas le vrai bonheur. Elle sait trop bien qu'on peut souffrir sa vie durant pour avoir écouté une impulsion d'orgueil et de passion : « Si tu veux être heureuse, prononce-t-elle, soumets-toi, renonce, disparais !... Félicien n'est qu'un passionné, un fou, un *artiste*. Il doit épouser, à l'automne, Mlle Claire de Voincour, une belle jeune fille qu'on dit aussi très bonne ! »

Mais Angélique ne saurait se détacher si vite de son « rêve » d'amour et de gloire à la fois. Elle ira

donc se jeter aux pieds de Monseigneur pour le supplier d'*être doux à la passion de son âme :* elle avouera d'ailleurs, tout naïvement, au prélat que, depuis les aveux et promesses de Félicien, elle se voit déjà vêtue de brocard et couverte de pierreries. Ce garçon comblera ses aspirations amoureuses et réalisera, par surcroît, *son désir d'être reine :* « Mais est-ce donc vilain, ajoute-t-elle avec abandon, de l'aimer davantage encore parce qu'il comblera tous mes souhaits d'enfant, réalisera pour moi les pluies d'or merveilleuses des contes de fées ? » L'évêque, qui sait mieux la vie, voit sous un autre aspect son devoir envers son fils. Il prononce le mot de « jamais » ! Et, sur cette réponse péremptoire, Angélique retrouve soudain dans son fond tout l'orgueil effrené de son sang et tout l'inconnu violent de son origine. Pourquoi s'inclinerait-elle devant ces considérations de cruelle prudence ? « Non, prononcera la révolte de son instinct ! *Il n'y a pas de devoir ! Il n'y a que le libre désir !* »

Elle a de la sorte formulé l'opposition fondamentale qui va se résoudre contre elle en définitive et en dépit d'un dénouement qui est une demi-concession poétique au romanesque pur. Contre sa révolte, son milieu restera le plus fort. Hubertine réitère, avec plus d'insistance que jamais, le plaidoyer de la discipline. Elle proclame qu'aux amoureux mariés sans la bénédiction des leurs, l'amour ne saurait bien longtemps suffire. *Aimer n'est rien,* dit-elle. *Il faut que l'amour soit béni !* Avertissement devant lequel Angélique finit par s'incliner de bonne foi : « Tout à l'heure, expliquera-t-elle bientôt à Félicien, c'était

la révolte dernière. Peu à peu, à mon insu, l'humilité et le renoncement qu'on (ses éducateurs chrétiens) mettait en moi devaient s'y amasser. Aussi, à chaque retour de mon *péché d'origine* (la soif orgueilleuse de vivre sa vie individuelle en dépit des règlements sociaux), la lutte était-elle moins rude. Je *triomphais de moi-même* avec une facilité plus grande. Désormais, c'est fini. *Je me suis vaincue.* Ah ! cher seigneur, je vous aime tant ! Ne faisons rien contre notre bonheur : il faut se soumettre pour être heureux. Tenez, poursuit-elle un peu lourdement cette fois, par un retour au procédé naturaliste, tenez, c'est la cathédrale qui m'encourage à ne pas gâter mon existence et la vôtre en me donnant à vous contre la volonté de votre père. Lorsqu'on s'est humilié, l'amour demeure et *triomphe.* — Rêves que tout cela, visions que vous avez créées vous-même, proteste Félicien, désespéré de cette soudaine résistance ! — Non pas, c'est la Grâce, achève Angélique, et jamais elle ne m'a inondée d'une énergie pareille. *Si elle n'est qu'un rêve,* le rêve que j'ai mis à mon entour et qui me revient, qu'importe ! *il me sauve :* il m'emporte sans tache ! » Et ceci encore sent le théoricien qui parle derrière sa vierge touchante ; mais c'est du moins un hommage rendu par ce théoricien aux forces ordonnatrices conscientes qu'il a tant de fois méconnues.

Angélique mourra de son héroïque effort et l'évêque, ému du spectacle d'une si généreuse passion, voudra lui porter l'extrême-onction de sa main. Il fait plus : il demande au ciel un miracle de vie en faveur de celle qu'il considère désormais comme

très digne de porter le nom de son fils. Et Dieu écoutera cette prière dans la mesure compatible avec son éternelle sagesse. Angélique semble ressusciter soudain. Son mariage se prépare donc : mais elle achèvera de s'éteindre le jour même de ce mariage, au sortir de la cérémonie nuptiale, dans une apothéose de lumière et de parfums dont le cadre est encore la cathédrale, ce joyau d'art mystique, qui semble animée d'une vie plus personnelle encore par la pompe du rite chrétien.

Il faut donc saluer dans *le Rêve* une inspiration morale élevée de même qu'un talent d'exécution qui ne fut jamais plus éclatant chez Émile Zola. On n'attendait pas de l'auteur de *Pot-Bouille* ces accents suaves qui surprirent grandement les premiers lecteurs de l'ouvrage. Et pourtant, cet ouvrage pourrait être rattaché, lui aussi, au romantisme qui marqua ses tendances rétrogrades dès son aurore en prônant l'architecture gothique et les légendes du moyen âge. — La critique allemande, par exemple, en raison du sens étroit qu'elle continue d'attacher au mot de « romantisme », y reconnaîtrait même probablement le seul écrit quelque peu « romantique » de l'historien des Rougon-Macquart. Il reste trop souvent d'ailleurs une transfiguration impossible du réel, une débauche de mystique chrétienne excessive, un rêve de vertu spontanée dans le bleu plutôt qu'une exhortation virile à préférer le devoir aux impulsions anarchiques du sentiment. Mais ces pages atteignent à la poésie çà et là ; il leur sera beaucoup pardonné pour ce rare mérite.

VI. — La passion dans les derniers romans de Zola.

Il ne faudrait pas s'imaginer, au surplus, que *le Rêve* ait marqué le début d'une sincère évolution de son auteur vers la morale traditionnelle ou la conception rationnellement chrétienne de l'existence. Aussitôt après ce jeu d'esprit et cette gageure heureusement gagnée, il est retourné vers son habituelle conception de l'érotisme, et l'on s'en convaincra par la lecture des quatre derniers romans de la série des *Rougon*, à savoir *la Bête humaine*, *l'Argent*, *la Débâcle* et *le Docteur Pascal*, dont trois ont été par nous commentés. Puis encore les six volumes qui terminent son œuvre romanesque, *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, *Fécondité*, *Travail* et *Vérité* ne donneront pas moins libre cours au mysticisme passionnel le plus brutal en ses affirmations de surhumaine Alliance : peut-être parce que ce condiment de brutalité était devenu nécessaire au succès d'un roman « naturaliste » du maître et parce que le public des gros tirages exigeait désormais, de son fournisseur attitré, quelques chapitres de haut goût.

C'est ainsi que dans *Lourdes*, nous verrons passer à plusieurs reprises, — au second plan de la mise en scène, il est vrai, — une certaine Mme Wolmar (1)

(1) C'est à peu de chose près le nom que porta Julie d'Etange après son mariage légalement contracté sans amour : voulue ou non, une pareille réminiscence de la *Nouvelle Héloïse* est assez piquante au seuil de l'anecdote passionnelle dont nous allons indiquer le caractère.

qui appartient à la haute bourgeoisie parisienne et qui, après avoir subi un mariage sans amour, se juge tyrannisée par une belle famille de trop rigides principes. Chaque année, elle se rend donc au célèbre pèlerinage pyrénéen sous prétexte d'y remplir des fonctions d'infirmière bénévole ; en réalité, elle y va retrouver un amant, Parisien lui aussi, qui voyage par le même train de malades, et, aussitôt parvenu à destination, s'enferme avec elle dans une chambre d'hôtel où elle le cache à tous les regards pendant les quelques journées de leur commun séjour. — Lorsque l'abbé Froment, le héros du récit, aura découvert par hasard cette cynique supercherie, elle s'en excusera près de lui en ces termes : « Tout mon être brûlait de se donner. Si c'est un crime, je ne puis en avoir le remords ! Je ne dis pas même qu'on m'y a poussée ; je dis que je l'ai commis *aussi naturellement que je respire*, parce qu'il était nécessaire *à ma vie*. Ne croyez-vous pas tout de même que je suis *une honnête femme* ? » Et Zola veut que le prêtre, entraîné par ce plaidoyer quiétiste, acquiesce, au moins par son silence, à cette énormité dernière ! Bien mieux, il met dans une autre occasion sur les lèvres de son lévite un mot qui dépasse véritablement toutes bornes : « Madame, je vous plains et *je vous respecte infiniment !* » Quelle nuance d'estime resterait donc à ce ministre de l'autel pour en gratifier une Mme Volmar qui serait fidèle à son serment conjugal et ne ferait à Lourdes que l'œuvre charitable pour laquelle elle s'y prétend venue ?

Dans son livre sur la *Rome* papale, Zola ira toutefois beaucoup plus loin encore sur la voie de l'éro-

tisme dédaigneux de tout frein social. Il lui a paru piquant d'introduire dans ce récit contemporain les amours de la Renaissance italienne que Stendhal avait déjà remis à la mode au début de la troisième génération romantique, si bien faite pour les apprécier; et voici le spectacle imprévu qu'il nous offrira dans la capitale modernisée des Victor-Emmanuel. — Tout d'abord, nous y rencontrerons une assez choquante figure d'entremetteuse à bonne intention : c'est une paysanne française et beauceronne d'Auneau (bourg natal de la grand'mère maternelle d'Émile) qui sert depuis de longues années, sur les bords du Tibre, la famille patricienne des Boccanera. Cette Victorine Bosquet a élevé la petite-nièce du cardinal Boccanera, la jolie Benedetta Brandini, — une jeune mariée qui est en instance de divorce au début du récit, — et elle voudrait la jeter, sans attendre la décision paresseuse des tribunaux civils et religieux, dans les bras du prince Dario Boccanera son cousin-germain, qu'elle aime et dont elle est aimée. — Toutefois Benedetta croit devoir résister aux gaillardes suggestions de sa nourrice. Si, comme la joyeuse grand'mère de Béranger, elle regrette le « temps perdu » pour les galants plaisirs, elle ne le laisse pas trop voir, et, nous dit Zola avec quelque dédain, elle sacrifie encore à cette *singulière* idée de noblesse morale que le Christianisme a mis dans le renoncement et dans la pureté volontaire, à toute cette protestation si *regrettable* de l'Église contre *l'éternelle matière*, contre les forces de la *Nature*, contre la fécondité sans fin de la *Vie*, contre toutes les divinités de la religion rousseauiste en un mot. Ceci, pour

exprimer, en langage soi-disant « naturaliste », que Benedetta reste fidèle aux préceptes du christianisme rationnel et que, de plus, elle prend égard aux exigences sociales de son milieu : par exemple à la manière dont l'opinion jugerait autour d'elle une maternité prématurée (éventualité avec laquelle le mysticisme passionnel du romantisme évite le plus souvent de compter) ; car ce ne serait pas en ce cas l'Éternelle Matière qui la sauverait du déshonneur.

Mais Victorine Bosquet, interprète de son probable cousin Zola, n'a qu'un éclat de rire de *belle santé* devant les scrupules de sa jeune maîtresse parce qu'en toutes circonstances elle conserve le tranquille équilibre du menu peuple de France *qui ne croit guère qu'à la vie heureuse menée honnêtement!* Transportant par la pensée le prince romain et sa parente dans son milieu villageois de la Beauce, vu à travers les pages de *la Terre*, elle estime qu'ils feraient bien plus sagement de s'aimer à cœur joie sans délai. « Oui, ma foi, précise-t-elle au besoin, sans maire et sans curé, pour le plaisir d'être jeunes, d'être beaux et d'avoir du bonheur ensemble !... Le bonheur, mon Dieu, le bonheur, c'est si rare ! » Mais non pas quand on le conçoit de la sorte ! « Comme elle a tort de se martyriser avec ses idées de l'autre monde! Puisqu'ils s'aiment, *où serait le mal*, *grand Dieu*, s'ils se donnaient un peu de bonheur ? La vie n'est pas si drôle, etc... » On voit le ton du plaidoyer. C'est une fois de plus Claude Lantier admirant les ébats de Cadine et de Marjolin, les deux « bêtes » heureuses. Mais l'homme n'est plus impunément une bête qu'à l'échelon social où Zola dut

placer le Daphnis et la Chloé de son *Ventre de Paris*.

Au surplus Benedetta, quelque temps rebelle à ces suggestions gauloises, commencera de s'y rallier quand elle aura vu son cousin blessé dans un duel et en sérieux danger de mort. Devant l'appréhension de le perdre, le sang de ses aïeux, les grands passionnés du *Cinque Cento*, les contemporains de César Borgia, se reprend à parler dans ses veines : « Ah, si je te perdais, grondera-t-elle alors (exactement sur le ton de Miette expirante au dénouement de la *Fortune des Rougon !*) Et je ne me suis pas donnée à toi ! J'ai eu cette *bêtise* de me refuser lorsqu'il était temps encore de connaître le bonheur ? Oui, une idée pour la Madone, une idée que la virginité (1) lui plaît et qu'on *doit se garder vierge à son mari si l'on veut qu'elle bénisse le mariage !* » Un heureux détour en effet qu'imagina le christianisme dans la sensuelle Italie, pour appuyer un des règlements essentiels de notre civilisation européenne : mais c'est étriquer déjà la belle tenue cornélienne de Benedetta dans le passé que de l'expliquer uniquement par cette dévotion particulière. Et voici en effet que cède, devant la poussée de l'instinct, une si médiocre barrière ; sans grande contention mentale, Benedetta prête à la Mère du Christ les sentiments de veulerie morale que le mysticisme passionnel supposa de tout temps à son Père céleste : « *Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à la Madone, que nous fussions heu-*

(1) Le mariage qui lie encore Benedetta au point de vue légal et religieux n'a jamais été consommé.

reux tout de suite, poursuit-elle en s'adressant à son cousin ? Et puis, vois-tu, si *elle m'avait trompée* ? Si elle te prenait avant que nous eussions dormi aux bras l'un de l'autre ? Eh bien, je n'aurais plus qu'un regret, celui de ne m'être pas *damnée* avec toi. Oui, oui, la damnation plutôt que de ne pas nous être possédés de tout notre sang, de toutes nos lèvres, etc... » Nous voilà loin du *Rêve*, en vérité, et il est certain que cette explosion d'énergie à la Stendhal (qui rappelle aussi la *Daniella* de Sand) est d'un méridionalisme assez piquant (quoique assez conventionnel à vrai dire, au moins dans ce milieu social). Benedetta rejoint ici ces sœurs de race, les plébéiennes du Trastevère, telles que les voyait Beyle, dans l'expression sans voile des avidités de l'instinct.

Dario se remet cependant de sa blessure, et Benedetta d'ajourner une fois encore son aspiration vers le « bonheur ». Mais la Madone reste froissée sans doute d'avoir été interpellée comme nous venons de le dire par sa bouillante dévote et le jeune prince succombera peu après, en quelques moments, pour avoir mangé des figues empoisonnées que leur donateur destinait à son oncle, le cardinal. Celui-ci est en effet un candidat fort sérieux à la papauté après Léon XIII, qui semble à ce moment fort malade, et un autre cardinal, également papable, a suggéré cette tentative de meurtre à un prêtre exalté de son entourage, pour écarter une gênante concurrence. — Donc le beau Dario expire et voici la scène ultraromantique que Zola déroule alors dans la Rome de 1895. Benedetta, informée du malheur qui

la menace, se précipite vers la chambre de son cousin, entièrement revenue aux impressions emportées que nous l'avons entendue exprimer tout à l'heure et avec toute la colère de la femme *pratique et raisonnable* (!) que nous sommes ici invités à voir en elle! « Ah, misérable orgueilleuse, vocifère-t-elle en s'adressant à elle-même (et tournée vers les lecteurs naturalistes qui l'écoutent), ah, rêveuse imbécile! Est-ce que la Madone, si maternelle, veut le malheur des amants ? Quelle indignation ou quelle tristesse aurait-elle eue à nous voir aux bras l'un de l'autre, si *passionnés*, si *heureux* ? Non, non, les anges ne pleurent pas quand deux amants, *même en dehors du prêtre*, s'aiment sur cette terre ! *Au contraire, ils sourient, ils chantent d'allégresse !* Et c'est sûrement une *duperie abominable* que de ne pas épuiser la joie d'aimer sous le soleil, tandis que le sang de la Vie bat encore dans nos veines, etc... » Variations de catholicisme fantaisiste ou de quiétisme érotique sur les thèmes du mystieisme passionnel codifié par Sand, qui proclame la passion voix de Dieu. Les anges, avec approbation de leur Maître certes, sont supposés sourire et chanter d'allégresse devant la transgression des règlements sociaux les plus essentiels et considérés comme tels non seulement par la morale chrétienne, mais par l'opinion véritablement « raisonnable ». Lorsqu'à la seconde génération du mouvement rousseauiste Gœthe faisait, lui aussi, sourire les anges au couple adultère de ses *Affinités électives*, c'était du moins après la mort expiatoire des deux amoureux, à leur éveil dans une vie meilleure : il n'allait pas jusqu'à

leur promettre une adhésion si souverainement encourageante dès la présente existence, s'ils obéissaient courageusement, énergiquement à leur commun désir charnel.

Benedetta n'a plus beaucoup de temps pour provoquer ce sourire d'En-haut mais elle se résout à l'action trop longuement retardée. Elle se débarrasse de tous ses vêtements sous les yeux de sa famille assemblée autour du lit d'agonie de Dario : elle se jette entre les bras du moribond, expire bientôt sur son sein au même instant que lui, et par cette suprême étreinte, leurs deux corps demeurent enlacés de si inextricable manière qu'on essaye vainement de les séparer ensuite (Particularité improbable et nullement « naturaliste » certes, mais plutôt miraculeuse, à moins qu'on ait fort longtemps respecté au préalable cette peu funèbre attitude). Aussi le cardinal Boccanera ordonne-t-il de les exposer *tels quels* sur le lit de parade devant lequel la Rome catholique et aristocratique va défiler tout entière, pour s'édifier à ce spectacle de passion macabre. Car le vieux prince de l'Église reconnaît et estime dans leur geste suprême la manifestation bien authentique de sa race, tout fier qu'il demeure des passions de ses pères, de leurs belles amours violentes et de leurs beaux coups de dague, répétant volontiers que si la famille comptait deux papes et plus d'un grand capitaine, de grands amoureux ne l'avaient pas moins illustrée à travers les âges. — Réminiscence de la tradition romanesque la plus suspecte ici associée d'intime façon à la discipline chrétienne dans l'un de ses re-

présentants les plus qualifiés ! C'est donc un trépas romantique qui laisse bien loin derrière lui pour l'audace érotique ceux de Mme de Wolmar ou de Mme de Mortsauf : un lys blanc qui se colorerait en rouge, puis en noir avant de se flétrir. Tel est le progrès réalisé par le rousseauisme (sous son costume naturaliste à la mode de 1880), à travers les diverses générations de son observance.

Après ces émotions stendhaliennes, nous aurons encore à subir les étranges commentaires de l'abbé Pierre Froment, le héros du roman de *Rome*, qui est encore parfaitement orthodoxe, soumis et croyant à cette époque de sa vie, notons-le bien, et qui le restera des années encore, quoiqu'il rêve déjà de réformer l'Église romaine en accord avec son chef, par une nouvelle réminiscence de 1830, et de Lamennais. Il fut naguère, à Lourdes, le *respectueux* confident de Mme Wolmar : le voilà spectateur non moins respectueux de la fin de Benedetta, si édifiante en effet pour les adeptes logiques du mysticisme passionnel. Quelle dérision, juge-t-il alors ! Avoir promis à la Vierge de ne faire cadeau de sa virginité qu'à un *mari* de son choix, s'être fait saigner sous ce serment comme sous un cilice pendant son existence entière, pour en venir à se jeter dans la mort au cou de l'amant, éperdue de regrets, brûlante de se donner toute ! Se donner alors en effet, avec l'emportement d'une protestation dernière, et n'avoir été amenée à cette décision tardive que par le fait brutal de la séparation menaçante, qui avertissait enfin Benedetta de sa *duperie* (lui aussi !) qui l'amenait *à l'instinct de l'universel amour*?

N'est-ce pas encore une fois l'*Église vaincue*, le grand Pan, semeur de germes, rassemblant les couples de son geste continu de fécondité ? — Oui c'est bien cela, et l'abbé Pierre, ayant rêvé de la sorte, paraît se résigner sans nulle peine à cette défaite éclatante de sa foi.

Pour Victorine Bosquet, elle nous surprendra moins par une attitude qu'elle nous a fait assez prévoir. A l'inverse de Gœthe, dont nous rappelions plus haut les espoirs de tolérance ultraterrestre pour un amour réprouvé par les disciplines spéciales d'ici-bas, la Beauceronne souhaite que les âmes des deux amants ne soient pas immortelles afin de ne pas retrouver dans l'Au-delà le tourment qui a martyrisé leurs derniers instants : « Les pauvres enfants, pleure-t-elle, ont eu assez de peine sur la terre ! Il ne faut pas leur souhaiter de recommencer ailleurs. Dire qu'ils n'ont pas eu une seule nuit gentille ! » Conception de l'Au-delà fort convenable à une fille dont les ancêtres rustiques se complurent aux fabliaux du Moyen Age ! Philosophie que l'abbé Pierre n'en juge pas moins comme *héroïque* en cette humble femme, nullement troublée par *les idées d'éternité ou d'infini* dans sa conception de la vie terrestre (l'Éternité n'étant permise qu'à la Matière, nous l'avons vu). « Ah, soupire cet étrange lévite, si tout le monde avait cette *tranquille irréligion*, cette insouciance (des répercussions sociales de nos appétits individuels) si *sage* et si gaie dans le petit peuple incrédule de France ? Quel calme soudain parmi les homme ! (Quelles tragédies bien plutôt !) *Quelle vie heureuse !* » Pour

Froment, prêtre encore, et de toute son âme, Victorine est le type même de ces humbles Français qui ne croient pas, *qui ne croiront jamais plus* et qui, néanmoins, savent faire leur tâche et se coucher pour l'éternel sommeil sans révolte de l'orgueil (??) dans l'unique joie de leur part de besogne accomplie. — Zola ne se demande même pas s'ils ne devraient point cette disposition au christianisme rationnel pour une large part, et si elle leur demeurera longtemps après qu'ils l'auront écarté de leurs berceaux ? Comme si le prudent mysticisme, si soigneusement encadré de raison, qui enseigna l'*Éternité* ou l'Infini à nos pères, ne faisait point place à de nouveaux mysticismes, destructeurs du lien social, dans ce « menu peuple de France » qui certes a grand besoin d'autres leçons que celle de la *Terre* pour conserver sa santé morale, là où elle n'a pas été jusqu'ici trop compromise par l'atmosphère rousseauiste sans cesse plus dense autour de l'âme moderne.

Ajoutons que dans son roman de *Travail*, Zola reprendra une dernière fois son plaidoyer en faveur de l'amour libre. Après avoir, — de façon parfaitement arbitraire et inutile d'ailleurs, — *marié* l'ouvrier Ragu à sa maîtresse de longue date, Josine, il jettera cette dernière dans les bras de son héros Luc Froment (fils de l'abbé dès longtemps défroqué), et avec cette explication toute sommaire : « C'était la *nécessité inéluctable. La destinée s'accomplit?* Ils se donnèrent l'un à l'autre *en un même besoin de faire de la vie et du bonheur*. (Non point, mais de goûter présentement le bonheur, sans souci de

ses conséquences pour autrui !) Et il n'y avait plus que deux êtres se rencontrant dans le baiser si longtemps attendu, arrivant à leur floraison ! *Aucun remords n'était possible.* Ils s'aimaient comme *ils existaient*, afin d'être sains, d'être forts et d'être féconds ! » — Luc sera, dès ce moment, le *vrai mari* de Mme Ragu, en dépit de la loi et quand Ragu reparaîtra, bien des années plus tard pour tuer sa femme avec l'amant qu'elle lui a préféré, il les jugera tous deux *trop beaux*, jusque dans leur vieillesse sereine, pour trouver le courage de mener à bonne fin son exécution. Il s'éloignera, muet, dans la nuit, pour ne plus revenir ! Ce qui nous entraîne encore une fois bien loin du « naturalisme » prétendu, dans la sphère des plus évidentes conventions romanesques !

LIVRE IV

MYSTICISME SOCIAL

Si Gustave Flaubert a quelque part employé le mot de « mysticisme esthétique » pour caractériser, fort exactement, ses propres tendances (1), Émile Zola utilise le terme de « mysticisme social » pour définir les convictions d'un de ses personnages, le jeune Silvère Mouret, martyr de l'idée démocratique dans la *Fortune des Rougon* (2). Il en use, à vrai dire, dans un sens qui n'est pas tout à fait celui que nous donnons habituellement pour notre part à ce vocable ; il faut l'exagération extrême de cette attitude intellectuelle, si fréquente autour de nous, pour que le romancier soit frappé soudain de son caractère religieux et lui applique son nom véritable. — Rappelons en effet que Silvère, qui aime la jolie Miette, la voit injustement méprisée par les bourgeois de Plassans, leur ville natale, parce qu'elle est la fille d'un forçat. Le père de Miette faisait métier du braconnage : il a tué un garde-chasse dans une expédion nocturne de maraude, a été condamné aux travaux forcés pour ce meurtre ; mais Zola tou-

(1) Voir notre étude sur *le Romantisme des réalistes*, p. 158.
(2) P. 248.

jours romantique se refuse à voir un crime dans ce geste d'*outlaw* pittoresque et son Silvère abonde, naturellement, dans le même sens. Il se pose alors vis-à-vis de l'opinion publique en rédempteur de Miette ; il se donne une mission *sainte* qui sera le salut, le rachat de la fille du galérien ; il va jusqu'à rêver parfois, au profit de cette enfant, des réhabilitations d'apothéose et la voit alors assise sur un *trône* au bout du Cours principal de Plassans, toute la ville venant s'incliner devant elle, implorer son pardon et chanter ses louanges. Tant l'*esprit de principauté*, pour parler comme la théologie chrétienne, est à la source de nos revendications, provisoirement égalitaires seulement lorsque nous regardons au-dessus de nous ! C'est pour s'être complu dans ces visions improbables que Silvère est accusé par son historien de « s'égarer en plein *mysticisme social* ». Mysticisme plus excusable pourtant cette fois qu'il ne le serait en bien d'autres circonstances, puisque Miette est assurément victime d'une injustice, lorsqu'on la fait trop étroitement solidaire du crime paternel. Nous allons le contempler, sous des formes beaucoup moins légitimes encore, dans l'épopée des *Rougon-Macquart*.

CHAPITRE PREMIER

LA POLITIQUE DANS L'ÉPOPÉE DES ROUGON-MACQUART

Après les événements du 4 septembre 1870, Zola se crut des droits à la gratitude du gouvernement nouveau en raison des services qu'il estimait avoir rendu dans la presse à l'idée républicaine. Services assez brefs et assez vagues, pour dire vrai, car il s'était montré révolutionnaire assurément, mais surtout en matière de littérature ou de peinture. Il ne s'en jugea pas moins en situation d'obtenir, sans délai, un poste important dans l'administration de son pays. Les lettres de sa plume qui figurent au tome second de sa correspondance et sont datées de Bordeaux, entre le 12 décembre 1870 et le 7 janvier 1871, nous révèlent un état d'esprit fort peu désintéressé : « Tout paraît plein, écrit-il à Marius Roux. Les emplois sont introuvables. On m'a dégoûté de l'Algérie. Il y a des places dans l'Intendance et à la suite des armées. Il faudrait, je crois, pouvoir vivre ici un mois, en contact continuel avec les ministres. On finirait par me caser... Si je t'ai bien compris, tu préfére-

rais une place ignorée, avec appointements convenables. On doit trouver cela... J'ai bien fait d'accepter cette place de secrétaire (de Glais-Bizoin) qui va me mettre dans les secrets de la *comédie*. J'en ai déjà vu d'assez jolis dans la correspondance. Selon moi, Bordeaux, à cette heure, doit être, pour nous tous, le chemin de Paris ! » C'est déjà la conquête de la capitale par le Midi. — Puis encore, à Antony Valabrègue : « Je savais depuis longtemps que ma place était ici... L'on me promet une préfecture pour le prochain mouvement préfectoral... Je guigne une place militante... Il est impossible, à distance, de placer quelqu'un... On a failli me rechercher à Aix comme réfractaire (Il n'a que trente ans)... Il ne faudrait pas qu'*on nous dégoutât trop du peuple !* Je me suis battu pour lui dans les journaux de Paris ; mais, si *j'ai jamais un peu de pouvoir, je vous déclare que je musèlerai les lâches et les envieux*, etc. » On voit ce que présageait à la France l'accession au pouvoir de républicains de ce calibre !

En fin de compte, on le nomma sous-préfet de Castel-Sarrazin : mais il crut devoir décliner cet honneur. Plus tard, il a laissé dans l'ombre cette période, insuffisamment sereine, de son existence, et, dans sa biographie de 1881, Paul Alexis consacrera quelques commentaires embarrassés à l'attitude prise par son chef d'école pendant le martyre de la France. Il préférera même laisser, pour conclure, la parole à l'intéressé qui lui fournit alors cette explication peu persuasive : « Je m'imaginais que c'était la fin du monde (mais il ne perdait pas le nord, ainsi que nous l'avons vu) et qu'on ne

ferait jamais plus de littérature !... Paris me semblait perdu (mais Bordeaux en restait pour lui la route directe), reculé dans les nuages. J'en étais arrivé à croire tout naturel et très sage de me jeter les yeux fermés (oh que non !) dans cette politique que je méprisais si fort quelques mois auparavant, *et dont le mépris m'est d'ailleurs revenu tout de suite !* (Mais pour s'en aller de nouveau peu après, nous le savons déjà.) » — Ces lignes nous indiquent que le romancier, dès lors célèbre, est bien plus préoccupé de justifier son infidélité apparente à la littérature que sa singulière conception du patriotisme en 1870 ; et cette attitude s'explique par sa tactique dans la lutte vitale dix années après cette date néfaste, comme nous allons nous en rendre compte.

I. — Artistes immortels et politiciens éhontés.

En effet, à l'heure ou l'un de ses fidèles dessinait pour la première fois en pied devant le public sa physionomie de prophète esthétique ou de Messie romantique, Zola croyait utile à son triomphe, sur le terrain de lutte dont il avait fait choix, de marquer le plus souverain mépris pour la politique et pour ses artisans. En d'autres termes, il voyait dans le mysticisme social, cette inspiration foncière de la démocratie contemporaine et de ses délégués au gouvernement de la chose publique, un fort dangereux concurrent pour ce mysticisme esthético-passionnel dont il avait choisi pour sa part, en rai-

son de ses facultés natives, de faire son trait d'union avec la Divinité alliée.

En outre, et aussitôt après la publication de *l'Assommoir* qui lui apporta la grande renommée, il s'était vu maltraité pour son irrévérence à l'égard du Peuple souverain des faubourgs parisiens par les courtisans intéressés de cette puissance contemporaine par excellence. Ranc l'avait morigéné dans la presse ; Gambetta, auquel il offrait ses services, n'avait pas paru y attacher d'importance, et son amour-propre, de tout temps fort exalté, souffrait de ces différents mécomptes. « Comprenez donc, clamera-t-il alors dans ses études sur le *Roman expérimental*, en s'adressant aux délégués du suffrage universel, comprenez enfin qu'une seule page écrite par un grand écrivain est plus importante pour l'humanité que votre agitation de fourmilière... Vous faites de l'histoire, c'est vrai ; mais nous la faisons avec vous et *au-dessus de vous*, car c'est par nous qu'elle reste... Nos œuvres, par là même qu'elles sont, aident à la civilisation du monde. Il faut que cela soit dit nettement : *la littérature est au sommet de la science !* » Nous savons que Claude Bernard, son maître de 1868, avait proclamé tout le contraire et traité sans considération les artistes ; mais Zola, consacré par le succès, a fait quelques progrès dans l'estime de soi-même et dans la foi en sa mission esthétique ici-bas. Il n'hésite plus à formuler des affirmations qu'il n'aurait point hasardées naguère.

Si la littérature est au sommet, la politique doit être confinée *tout en bas* dans la hiérarchie des ac-

tivités humaines, car elle passe et les écrivains restent. La troisième République française ne vivra donc que si elle consent à patronner la nouvelle « méthode » littéraire dont Zola possède le brevet d'inventeur. *La République sera naturaliste ou elle ne sera pas*, proclame le chef du groupe de Médan en déformant à son profit une parole historique fameuse : et il démontre son dire en classant les gouvernants de l'époque sous quatre rubriques distinctes. D'abord les républicains *doctrinaires*, aussi arrogants que bornés puisque l'un d'entre eux jugeait peu auparavant Balzac et Stendhal dangereux pour la morale publique ; puis les républicains *romantiques* de l'entourage de Hugo, qui se moquent du bons sens, des sciences modernes, de l'analyse exacte, de la méthode « expérimentale » en littérarature et du « document humain » : les républicains *fanatiques* de l'école de Marat qui craignent toute espèce de littérature par austérité spartiate : enfin, mais beaucoup trop clairsemés par malheur, des républicains *naturalistes* dès lors, formant un groupe d'élite auquel appartient l'avenir.

Cette interprétation des faits du moment suffirait au besoin pour nous faire connaître que le parti républicain — qui en restait par ses patriarches et ses chefs au rousseauisme de la troisième ou de la quatrième génération du mouvement, — se montrait hostile à la forme de cette religion qui allait triompher dans la cinquième. Quelques jeunes toutefois marquaient leur sympathie à cette marche en avant de la morale romantique et Zola n'accordait sa confiance qu'à cette équipe conquérante, au succès de

laquelle était attachée sa fortune. « On nous obsède, écrit-il en ce temps, on nous écrase de politique : les politiciens bavards nous feraient presque regretter le morne silence des premières années de l'Empire. Il y a huit ans désormais que l'opinion lettrée fait preuve de patience à leur égard (ces lignes sont de 1878) ; elle s'est résignée à l'inévitable mais commence à se fatiguer du vain tapage dont on lui remplit les oreilles. » Est-ce qu'un écrivain (tel que Zola) peut s'épanouir selon sa destinée quand la politique *prend toute la place au soleil* ? Non, on lui *vole sa part du siècle*, on lui gaspille ses belles années qu'il ne retrouvera plus. Demain, il sera trop vieux, et *ses cadets lui réclameront sa place !* — C'est toujours, ainsi qu'on le voit, l'état d'esprit de 1870, devenu peut-être plus naïvement personnel encore ? Des destinées de la France et de celles de Zola mises en balance, il paraît à celui-ci tout naturel que les secondes fassent pencher de leur côté le plateau.

Oui, reprend-il en essayant de généraliser quelque peu ses griefs pour leur donner plus de poids, oui, on voit ainsi des générations entières que les événement *suppriment !* Mais celle dont il se croit le porte-parole autorisé ne se laissera pas du moins supprimer sans faire tapage. Donc, assez de bruit au Parlement des bavards, car voici qu'il se développe, parmi les écrivains et les artistes, *une véritable défiance de la République !* — La République ne s'inquiéta pas beaucoup de ces défiances et les orateurs parlementaires ne crurent pas devoir se taire pour qu'on entendît mieux parler les romanciers natura-

listes. Le chef de ses derniers acheva d'ailleurs de se tailler sa place au soleil en dépit de la concurrence législative et sa *Nouvelle campagne* de 1896 au *Figaro* montrera le mysticisme social installé au premier plan de sa pensée : en sorte qu'il estimera désormais grandement la politique, comme une arme efficace de son nouveau combat pour la puissance. Il la prônera donc avec autant de feu qu'il mettait d'ardeur à la dénigrer jadis.

Ce n'est pas au surplus que dès 1878, sa pensée si fort imprégnée de rousseauisme essentiel, n'eût commencé de sympathiser avec les hardiesses sociales de ses romantiques inspirateurs littéraires. Nous avons cité son jugement sur Flaubert à ce point de vue : « Je trouve en lui un exemple, assez fréquent chez les grands écrivains d'un révolutionnaire qui démolit tout sans avoir la conscience de sa terrible besogne, et malgré une bonhomie qui le fait croire aux conventions sociales, aux mensonges dont il est entouré ! » On ne saurait mieux caractériser en effet les conséquences démoralisatrices de l'art romantique, démolisseur excellent autant que reconstructeur incapable. Zola considère l'auteur de *Madame Bovary* comme le *négateur le plus large* que nous ayons dans notre littérature, comme un véritable professeur de *Nihilisme*, ce dont on ne saurait lui garder trop de reconnaisance.

Quant à Balzac, il a cru devoir se présenter au public comme le soutien du trône et de l'autel. Les naïfs le croient sur parole et le tiennent encore aujourd'hui pour tel. Mais Zola voit plus clair dans la besogne de son grand homme. Ce partisan du pou-

voir absolu disposa d'un talent essentiellement démocratique et produisit l'œuvre *la plus révolutionnaire* qu'on ait jamais pu lire. Qu'on l'étudie sans parti pris et l'on constatera les coups formidables qu'il a porté dans le vieil édifice social dont il croyait de bonne foi consolider les assises. C'est que le génie (l'effort esthétique de conquête) d'un homme peut fort bien travailler malgré lui contre les doctrines que sa raison professe. Aussi l'auteur des *Paysans* n'a-t-il trouvé ses véritables disciples que longtemps après sa mort dans la génération « naturaliste ». L'œuvre balzacienne reflète la thèse démocratique qui s'affirme et grandit sur les ruines d'une société corrompue. Cela démolit le Roi, démolit Dieu, démolit tout le vieil édifice social sans que l'auteur paraisse s'en douter le moins du monde. *Une seule chose reste debout chez lui*, l'affirmation moderne, la croyance au travail et à l'évolution *scientifique* qui est en train de transformer l'humanité. — Au surplus, ajoute Zola qui sera bien moins clairvoyant quelques années plus tard, si ce très grand romancier avait été mis en mesure de réaliser son rêve social de fond, il l'aurait fait de façon singulièrement chimérique à coup sûr, *outrant les systèmes*, inventant chaque matin une nouvelle méthode pour rendre le peuple heureux : car les tempéraments comme le sien ne sont éternellement bons que dans l'Art, où *leurs débordements font merveille !* — Impossible de tracer un plus exact portrait de ce que sera l'auteur de *Travail*, *Fécondité*, *Vérité*, quelque vingt ans après cette très judicieuse sentence.

II.—Critique théorique de la morale bourgeoise. Florent le proscrit.

Oui, les *Rougon-Macquart*, dont la *Comédie humaine* fut le modèle avoué, trahiront de plus en plus, avec le progrès de cette vaste entreprise, l'instinct « révolutionnaire » que leur auteur a salué chez ses maîtres préférés. On sait que l'épithète de « bourgeois » est devenue une injure à la fois dans la bouche des fervents du mysticisme esthétique, sur les lèvres des adeptes du mysticisme social : les artistes et les plébéiens l'emploient de concert pour désigner ceux de leurs concurrents dans le lutte vitale qui marchent vers le pouvoir social par une autre voie que la leur. Zola qui fut *antiromantique* d'intention quoiqu'il se sache romantique de tempérament vers 1875, et qui a d'ailleurs conservé sa vie durant des prétentions rationnelles, s'est quelquefois posé en défenseur du « bourgeois » trop méconnu et trop injurié selon lui. C'est à propos de Théophile Gautier, dans ses *Documents littéraires* qu'il donne la forme la plus précise à cette protestation passagère. « A-t-on, dit-il, assez crié contre le bourgeois depuis cinquante ans ? L'a-t-on assez raillé, assez écrasé, ce malheureux ! Il était laid ; il était bête ; il manquait de ligne et de panache. On l'égorgeait donc, ou on le supprimait en paroles, sans vouloir admettre qu'il pût être intéressant à étudier et à peindre. » *C'était pourtant un homme que ce bourgeois !* Bien mieux, la bourgeoisie n'a

jamais offert un sujet d'études plus intéressant que de nos jours.

Voilà pourquoi sans doute, en dépit de *l'Assommoir*, de *Germinal*, et de *la Terre*, l'épopée des *Rougon-Macquart* est beaucoup plutôt une étude de la bourgeoisie qu'une peinture des classes populaires : étude fort dénigrante le plus souvent et pétrie de préjugés romantiques, malgré la prétention d'impartialité que nous venons de constater chez Zola. Nous allons examiner, au point de vue moral et politique sa conception de la bourgeoisie contemporaine. — Et tout d'abord, dans le premier roman véritablement original de la série des *Rougon*, le *Ventre de Paris*, nous trouvons la morale rousseauiste ou démagogique et la morale bourgeoise, confrontées, opposées l'une à l'autre dans un développement qui demeure fort sympathique à la première de ces deux dispositions de l'esprit. La morale de Jean-Jacques est incarnée dans la personne de Florent, le demi-frère du charcutier Quenu, un proscrit du 2 Décembre, un mystique social qui allie toutes les délicatesses du cœur aux plus généreuses hardiesses de la pensée. La morale de la petite bourgeoisie commerçante est surtout personnifiée dans la femme de Quenu, Lisa Macquart, une ménagère accomplie, strictement honnête, mais profondément égoïste et à peu près dépourvue de sensibilité.

Au lendemain du coup d'état bonapartiste, Florent a été victime d'une odieuse erreur judiciaire. Rêveur et utopiste en effet plutôt qu'homme d'action, il n'avait pas alors pris le fusil, comme le firent tant de républicains, ses coreligionnaires ; mais il

a porté secours à une jeune femme tombée devant ses yeux sous les balles des régiments de Saint-Arnaud ; arrêté avec du sang aux mains, il a été assimilé aux insurgés et transporté en Guyane, à l'île du Diable. Après une évasion dramatique et une lamentable odyssée de misères sans nom, il est parvenu à regagner Paris où il se cache sous un faux nom. Là il rejoint son demi-frère Quenu, beaucoup plus jeune que lui et qu'il a jadis élevé avec le dévouement d'une mère lorsqu'ils se trouvèrent prématurément orphelins : il s'installe sous le toit de ce frère en continuant de dissimuler son état civil véritable, pour échapper aux recherches de la police impériale.

Une bonté, une générosité sans limite forment le fond de ce caractère : bonté non pas tout à fait *naturelle* et initiale cependant, ou du moins bonté non sans éclipses et sans intermittences. Aigri durant sa jeunesse par ses déceptions d'homme laid, médiocre et pauvre, Florent a subi des tentations de méchanceté féroce. C'est même pour échapper à de telles hantises qu'il s'est alors jeté volontairement en pleine bonté idéale, qu'il s'est créé un refuge de justice et de vérité absolue dans la théorie républicaine à la mode de 1848, c'est-à-dire dans le mysticisme social le plus naïvement aveugle devant les faits psychologiques ou économiques qui caractérisent la nature humaine véritable. Il est « entré dans la République », nous apprend Zola, comme les filles galantes, écœurées de leur métier, se jettent au couvent ; mais sa conversion a été définitive : chez lui, le désintéressement sera désormais poussé jusqu'à l'oubli total de ses propres

intérêts ou même de ses plus pressants besoins.

Nous allons voir pourtant que cette bonté, peu spontanée, s'apparente de près à celle qui distingua jadis les Marat, les Fouquier-Tinville et autres bourreaux attendris de la Terreur. Devant le spectacle de Paris tel que l'a fait moralement et matériellement le second Empire, ce saint de la religion rousseauiste se laissera bientôt entraîner aux projets les plus cruellement subversifs. Il croit désormais avoir à venger sa maigreur de proscrit contre cette ville engraissée paisiblement sous le joug, pendant que les défenseurs du droit crevaient la faim en exil : il n'est donc pas fort éloigné de ses anciennes rancunes antisociales d'homme laid, médiocre et pauvre. Pour écraser ce règne de mangeailles et de soûleries, il rêve de se *dresser en Justicier* au cœur même du temple par excellence de la ripaille, au centre de ces nouvelles et vastes halles parisiennes dont son frère Quenu est le proche voisin et où lui-même a obtenu du Gouvernement, sous son faux nom, un emploi salarié d'inspecteur. C'est que, nous explique à ce propos son historien sympathique, dans ces tempéraments « tendres » *l'idée fixe* vient aisément planter son clou que rien ne saurait arracher ensuite. Nous remarquerons pourtant à notre tour que l'idée fixe n'a rien de particulièrement « tendre » chez ce prophète qui prépare une insurrection armée contre le régime napoléonien et qui marche désormais dans son rêve *sanglant* (ce mot est de Zola) avec une confiance de héros, parlant de la bataille prochaine comme d'une fête à laquelle tous les braves seront bientôt conviés.

C'est alors que va se mettre en travers de sa route sa belle-sœur Lisa Quenu, la belle et grasse tripière, à qui la maigreur « perverse » de Florent a été suspecte au premier coup d'œil, en sorte qu'elle n'a jamais souffert qu'avec répugnance le séjour du nouveau venu sous son toit. Lisa est, nous l'avons dit, une Macquart, la petite-fille du braconnier-contrebandier qui fut l'amant d'Adélaïde Fouque-Rougon et la fille de ce vaurien d'Antoine Macquart qui figure dans plus d'un roman de la série. Mais, en revanche, sa mère fut une honnête femme du peuple et elle nous est présentée, — sans que nous puissions discuter ce jeu de l'hérédité et du hasard — comme une Macquart rangée, raisonnable au suprême degré, *logique avec ses besoins de bien-être* — ce qui est, en effet, une acceptable définition de la morale bourgeoise, ou plus généralement de toute morale rationnelle. — Et pourtant à notre humble avis (étant donné surtout que les filles ressemblent souvent à leurs pères), cette disposition de son esprit et ces tendances de son tempérament auraient paru beaucoup plus vraisemblables si elle avait été une Rougon, une descendante du mari travailleur et terre-à-terre de l'aïeule Adélaïde, plutôt que de son amant fantaisiste et protestataire.

III. — Les idées de Lisa Quénu-Macquart.

Autour de cette physionomie robuste, Zola a groupé, dans son *Ventre de Paris*, les éléments d'une adroite psychologie hobbiste de la vertu bourgeoise,

considérée comme le fruit d'un calcul bien entendu chez ses pratiquants. C'est ainsi que Lisa nous est montrée par lui si scrupuleusement honnête en affaires qu'aussitôt reparu ce suspect Florent, elle se préoccupe de lui restituer sans délai, malgré qu'il s'en défende, les 50.000 francs qui auraient dû lui revenir de certain héritage réalisé par les Quenu pendant sa détention lointaine. Mais cette honnêteté-là ne constitue à Mme Quenu *aucun mérite*, selon le républicain de Bordeaux ; si, en effet, elle se conduit de la sorte, c'est qu'elle *n'aurait pas vécu en paix* se sachant coupable d'une indélicatesse ; c'est que *les mauvaises pensées la dérangent trop !* Elle obéit donc tout simplement, en cette occurrence, aux suggestions de son intérêt personnel. Eh certes, protesterons-nous ici, mais n'est-ce pas un résultat, socialement bien désirable, de la morale rationnelle ou bourgeoise, devenue comme une seconde nature, que la création d'une si scrupuleuse conscience par l'habitude soutenue de l'action dans la règle et dans l'ordre ? Assurément, la conscience rousseauiste sait se satisfaire à moins de frais le plus souvent et c'est ce dont s'aperçoivent, à leurs dépens, ceux que leur mauvaise étoile amènent au contact des moralistes de cette école.

La politique de Lisa nous sera ensuite exposée au cours de certaine conversation qui se déroule entre elle et son mari, un instant séduit par les projets révolutionnaires de Florent : « Veux-tu que je te dise ma politique à moi, lui déclare alors nettement sa compagne, c'est la politique des honnêtes gens. Je suis reconnaissante au Gouvernement quand mon

commerce va bien, *quand je mange ma soupe tranquille* et que je dors sans *être éveillée par des coups de fusil !* C'était du propre, n'est-ce pas, en 1848. L'oncle Gradelle, un digne homme (l'homme dont ils ont hérité leur charcuterie, si prospère) nous a montré ses livres de ce temps-là. Il a perdu plus de 6.000 francs ! Maintenant que nous avons l'Empire, tout marche, tout se vend. Qu'est-ce que vous aurez de plus quand vous aurez fusillé tout le monde ? Nous sommes les braves gens, nous autres, qui ne pillons ni n'assassinons personne. Les autres (à savoir la haute bourgeoisie jouisseuse que Florent poursuit de sa haine vengeresse), çà ne me regarde pas ! Qu'ils soient des canailles s'ils veulent. S'il se commet ailleurs de vilaines choses, je ne veux pas le savoir. Moi, je sais que je n'en commets pas ! » Et certes, cela n'est pas fort élevé comme un critérium éthique : l'impératif catégorique serait difficilement compris de cette bonne tête, sous ses bandeaux pommadés. Mais n'est-ce pas resté la politique de Jacques Bonhomme ? N'y a-t-il pas là des éléments de salubrité morale et de prospérité sociale pour un pays peu à peu éclairé par ses expériences sur les lendemains du mysticisme démagogique ?

Les griefs des partis avancés contre le régime impérial ne sauraient émouvoir le clair bon sens de Lisa : « Aux élections, poursuit-elle, Cavard (un candidat républicain, ami de Florent), disait que le candidat de l'Empereur était un homme qui avait fait faillite, qui se trouvait compromis dans de sales histoires. Ça pouvait être vrai, je ne dis pas non.

On n'en a pas moins très sagement agi en votant pour lui, *parce que la question n'était pas là*, parce qu'on ne te demandait pas de prêter de l'argent à ce monsieur, ni de faire des affaires avec lui, mais de montrer au Gouvernement que tu étais satisfait de voir prospérer la charcuterie. Qu'on mette en causes des hommes de la trempe du cousin Saccard, qui réalisent des *fortunes trop grosses*, je le comprends. Mais nous, qui vivons si tranquilles ! Allons tu veux rire. Nous sommes d'honnêtes gens. La France se débarbouillera toute seule si l'Empire la tracasse. Tous les Gouvernements sont les mêmes d'abord. On soutient celui-là. *On en soutiendrait un autre, si c'était nécessaire.* Le tout, quand on est vieux, est de manger ses rentes en paix, avec la certitude de les avoir bien gagnées. » C'est aussi la promesse du communisme, mais ceux qui se sentent capables de réaliser ce résultat par eux-mêmes préfèrent avec raison un tiens à deux tu l'auras. Et voici le réquisitoire contre Florent, l'utopiste perturbateur ; « Depuis que ton frère est ici, tout va de mal en pis. Ce n'est pas un garçon comme un autre. Il n'est pas rassurant. Ce que je ne lui permettrai pas, c'est de nous fourrer dans sa politique. Je me débarrasserai de lui carrément. Il ne me plaît pas, voilà. Il ne peut pas seulement engraisser, le malheureux, tant il est rongé de méchanceté ! » — Ce dernier trait est une nouvelle allusion à la thèse, plaisamment « physiologique », de Zola qui, avec beaucoup de verve oppose dans son roman les gras aux maigres, comme deux familles morales antagonistes dont les conflits font l'histoire du monde : traduction vul-

gaire et peuple du conflit permanent entre les rêveurs et les pratiques, les mystiques et les rationnels, pour le pouvoir sur les produits du travail social.

Nous sentons assez que l'auteur du *Ventre de Paris* est avec Florent et contre Lisa, en matière politique. La morale passionnelle de cette dernière sera, par la suite, esquissée sous une forme non moins discrètement dénigrante. Marjolin, ce beau jeune mâle sans cervelle, cette « brute » instinctive dont nous avons déjà dit les amours sans vergogne avec sa Cadine sur le pavé gras des Halles, Marjolin plaît à Lisa par sa fraîcheur d'adolescent blond ; et, quand il vient en course à son comptoir, elle lui caresse encore volontiers le menton comme quand il était gamin, pour sentir le grain velouté de sa peau. Un jour, le polisson, interprétant cette familiarité comme une avance, a tenté, dans un coin obscur, de violenter la belle charcutière. Aussitôt celle-ci l'a frappé de son poing robuste entre les deux yeux et renversé comme une masse contre la muraille, où il s'est blessé à la tête sur un angle de la pierre, en sorte qu'on a dû le conduire à l'hôpital. Et Lisa de réfléchir ensuite sur cette surprise, sur ce danger imprévu auquel elle a, une fois de plus, échappé grâce à la foncière honnêteté de ses réflexes. « Elle ne se reprochait rien, commente à ce propos le soigneux analyste de son caractère. Elle avait agi en honnête femme. Ce n'était pas pour un gamin qu'elle irait compromettre sa paix : elle était *trop à l'aise* entre son mari et sa fille. Cependant, elle regarda Quenu. Il avait à la nuque une peau rude, une

couenne rougeâtre et son menton rasé était d'une rugosité de bois noueux, tandis que la nuque et le menton de l'autre semblaient de velours rose! — Il n'y fallait plus penser pourtant : elle ne le toucherait plus là, puisqu'il songeait à des choses impossibles. C'était un petit plaisir *permis* qu'elle regrettait en se disant que les enfants grandissent vraiment trop vite! » Cela est excellemment formulé, et nous allons voir l'épisode se terminer sur un trait final qui est d'une piquante ironie. Lorsque Marjolin sera revenu de l'hôpital, plus bête que jamais, totalement idiot et ayant visiblement tout oublié de ses exigences fugitives à l'égard de la charcutière, celle-ci le caressera de nouveau sous le menton en lui disant qu'il est un brave enfant! L'ancienne familiarité n'est-elle pas redevenue un plaisir permis pour Mme Quenu, puisque le geste ne tire plus à conséquence; et, afin d'excuser à ses propres yeux la satisfaction qu'elle s'accorde, Lisa se dira de plus qu'elle compense de la sorte le coup de poing un peu trop vigoureux dont elle a naguère assommé ce garçon, dans l'incident de la cave aux volailles.

Venons enfin à l'attitude religieuse de la commerçante pour compléter son portrait moral. Tourmentée de soupçons sur les projets subversifs de Florent, elle médite une investigation dans ses papiers, afin de s'éclairer sur ses desseins prochains et de mettre au besoin la maison Quenu à l'abri de leurs désastreuses conséquences. Comme il lui reste quelques scrupules sur la légitimité de cette perquisition subreptice, elle croit devoir consulter à ce sujet un vicaire de sa paroisse, l'abbé Roustan, homme de

sûr conseil et, d'ailleurs, de véritable bonté. Ce prêtre n'est pourtant pas son confesseur, ainsi qu'on pourrait le croire, car elle n'est pas pratiquante; mais il la connaît de longue date, et, sans s'arrêter à son dédain pour les commandements de l'Église, il estime en cette femme honnête la droiture habituelle de sa conduite et de sa vie. De son côté, si elle a peu de besoins religieux à satisfaire, elle ne souffre pas qu'on parle mal de la religion devant elle. A son avis les prêtres sont, en général, de braves gens et l'Église est d'une nécessité absolue pour le grand nombre, car elle exerce une surveillance de police morale qui profite grandement au maintien de l'ordre, une magistrature active *sans laquelle il n'y aurait pas de gouvernement possible.* Si on ne disait plus la messe, affirme-t-elle, avec autorité, on se massacrerait dans les rues au bout d'un mois et l'on serait vite forcé d'inventer un autre bon Dieu (qui n'aurait pas facilement la vertu ordonnatrice de celui qu'il prétendrait remplacer, comme l'hérésie romantique nous en fournit la démonstration depuis cent cinquante ans). « Vous savez que moi je ne vis pas avec les curés, déclare-t-elle parfois, pour résumer sur ce point les conclusions de sa sagesse pratique, mais je dis qu'il en faut, parce qu'il en faut! » — Cette fois l'abbé Roustan, ayant été mis à mot couverts au courant des perplexités de sa visiteuse, lui répond avec une largeur de vues incontestable, bien que peut-être avec trop d'optimisme psychologique encore : « Je connais *votre belle conscience.* Pesez chacun de vos actes, et si rien ne proteste en vous, *allez hardiment!* Les na-

tures honnêtes ont cette grâce merveilleuse de mettre leur honnêteté dans tout ce qu'elles touchent ! »

Après mûre réflexion, Lisa se décide à examiner les papiers de Florent, y trouve son plan d'insurrection armée à bref délai, hésite encore quelque temps avant d'agir, puis, devant le danger évident que court son mari qui abrite le conspirateur, qui, peut-être sympathise avec ses vues et se laisse à coup sûr entraîner par lui dans de suspects conciliabules, elle va raconter ce qu'elle entrevoit et ce qu'elle sait au service de la Sûreté générale. Pas plus que l'abbé Roustan, nous ne prétendons approuver ici sa démarche ; elle aurait pu en menacer son beau-frère pour le conduire à ajourner ou à transporter ailleurs ses batteries révolutionnaires. Zola a d'ailleurs, à ce propos, une véritable attention pour elle : il se trouvera qu'en réalité, elle n'a rien appris à la police centrale, déjà informée par ses agents secrets et, davantage renseignée par ses agents *provocateurs*. Le complot était même soupçonné un peu partout dans le quartier des Halles et l'autorité en tient dans sa main tous les fils. — Lisa ne sentira pas moins, durant quelque temps, le poids d'un vague remords, qui l'étonne elle-même ; elle demeurera désagréablement perplexe au sujet de sa démarche, se demandant si elle a pu être trompée sur ce point par sa conscience d'honnête femme. En psychologue fort avertie, elle s'arrêtera à méditer sur cette part d'héritage qui revenait à Florent, qu'il a refusée tout d'abord, puis acceptée en détail et déjà dépensée en grande partie pour ses préparatifs d'émeute, mais dont il n'a pas encore reçu la totalité de son frère.

Elle se demande si le spectacle de ces prodigalités coupables, si un mouvement de cupidité mal réprimée ne l'auraient pas influencée à son insu. — Mais non! En s'examinant de façon pleinement sincère, elle se trouve toute prête à jeter, s'il le fallait, le reste de cet argent à la rivière pour sauver ses affections de famille, son foyer domestique et son gagne-pain du naufrage imminent qui les menace. Non, décidément, elle ne se sent pas avare! Ce n'est pas l'argent qui l'a poussée. Dès lors, elle se tranquillise tout à fait et sera bientôt rentrée dans son bel équilibre habituel.

Quant à Florent, arrêté au domicile de son frère, il demande pour toute faveur de remonter un instant dans sa chambre avec les gardiens, et là, dans un geste à la Jean-Jacques, exceptionnellement symbolique de son mysticisme foncier, il libère l'oiseau qu'il tenait en cage après l'avoir baisé entre les deux ailes(1)! Quel sera le sort de la pauvre bête que le chat, rôdant sur le toit voisin, ne manquera pas d'instruire peu après en matière de psychologie « impérialiste »? — Quoi qu'il en soit, le terrain déblayé de la sorte autour d'elle, Lisa n'aura plus qu'à tranquilliser Quenu, désolé du sort funeste de ce frère

(1) *L'Humanité* du 21 février 1921 publiait une lettre de Gorki racontant un trait fort analogue de ses compatriotes communistes et tolstoïsants. « A Kiev, le bon peuple russe a jeté par la fenêtre de sa maison Brosky, un grand industriel connu. De même, la gouvernante fut précipitée dans la rue. Mais un petit canari qui se trouvait dans la cage fut épargné..., il y avait donc place pour la pitié dans le cœur des révoltés, mais cette pitié n'était pas pour l'homme qui ne l'avait pas méritée. »

aîné qui lui fut jadis si paternel : « Tu te rappelles, lui dira sa femme avec une sollicitude amicale, tu ne te sentais pas bien ces temps-ci. C'est que nous n'avions plus nos habitudes. J'étais très inquiète alors sans te le dire. Je voyais bien que tu baissais. Et la maison non plus n'a pas marché cette année ! » Ils se regardent alors, serrés dans la même embrassade, « énormes, dit leur peintre dédaigneux, débordants de graisse », déjà convalescents de ce malaise d'une année dont ils viennent de se dégager : « Après tout, conclut Mme Quenu en montrant leur fille Pauline (qui sera leur vivante antithèse dans *la Joie de vivre*), il n'y a que nous trois, mon gros, il n'y a que nous trois ! » Devise tendancieuse de l'égoïsme familial, effet voulu d'indignation sentimentale chez le lecteur ! Mais cet égoïsme est la rançon de la solidarité dans la famille, seule garantie efficace jusqu'ici des adaptations soigneuses de la génération du lendemain à la vie sociale, si complexe, des civilisations supérieures. — Par cet égoïsme, une fois de plus les Gras ont vaincu les Maigres ! « Quels gredins que les honnêtes gens, conclura l'artiste Claude Lantier ! » Mais on voit de quelle nuance est la « gredinerie » de Lisa et de Quenu, de quelle couleur la « sainteté » de Florent !

IV. — Autres tableaux de l'ignominie bourgeoise. — Pot-Bouille.

Nous avons pu constater malgré tout chez Zola un reste d'impartialité psychologique dans cette

peinture, déjà si malveillante, de la morale bourgeoise que nous offre le *Ventre de Paris*. Il n'y a plus trace de cette relative modération dans *Pot-Bouille* dont nous avons déjà dit que l'adultère y sera partout étalé au grand jour comme la plaie cancéreuse qui ronge les classes dirigeantes de la société française. *Pot-Bouille*, a expliqué Paul Alexis, c'est le pot-au-feu bourgeois, le train-train du foyer, la cuisine de tous les jours : cuisine terriblement louche et suspecte, sous son apparente honnêteté. Aux bourgeois qui se donnent trop volontiers pour l'incarnation de l'honneur, de la morale et de la famille, Zola a voulu répondre : « Ce n'est pas vrai! Vous êtes le mensonge de tout cela. Votre pot-bouille est la marmite où mijotent toutes les pourritures de la famille et tous les relâchements de la morale! » Cela peut être souvent exact : mais l'histoire dira si ce jugement intéressé résume l'activité de la bourgeoisie française au XIX^e^ siècle et si Zola a fait œuvre utile en dénigrant à ce degré les cadres de la société qui l'abrita de ses disciplines tutélaires.

Selon lui, les sources et les mobiles de cet universel adultère bourgeois, seraient, physiquement, la névrose et l'hystérie qui pervertissent sentiments et passions ; moralement, l'ignorance soigneusement entretenue chez la jeune fille « bien élevée » à qui l'on n'enseigne la vie que par les romances « où passent des hirondelles et des gondoliers » : en d'autres termes, que l'on forme par ces manifestations adoucies du romanesque et du romantique que trois illustres visiteurs de Venise, Rousseau, Byron et Sand ont renouvelées de leur génie d'expression entre

1750 et 1850. Le plus souvent, les appétits sensuels ne seraient presque pour rien dans la chute des bourgeoises mariées : elles tomberaient par pure bêtise, par besoin de luxe, ou par détraquement nerveux. Ce sont ces différents types d'épouses dévoyées que *Pot-Bouille* a la prétention de faire connaître.

« *Pot-Bouille*, que j'appelle mon *Education sentimentale*, » a écrit Zola à Céard, en se proclamant très satisfait de son livre et des leçons qu'il y fait donner par le spectacle de la vie réelle, à son jeune héros, Octave Mouret. Mais est-ce bien encore, comme sous la plume de Flaubert, l'épithète de « sentimentale » que mérite l'éducation de ce Don Juan provençal ? Celle de « sensuelle » ne suffirait-elle pas largement à caractériser son initiation parisienne ? Zola prétend sonner dans ce volume le glas d'une classe, la décomposition, l'écroulement prochain de la bourgeoisie. C'est là une appréciation de concurrent pour le pouvoir social. Le mysticisme de conquête esthétique ou démagogique, se refuse à comprendre que les bourgeois, vainqueurs dans la lutte économique, restent fatigués de leur victoire, certes, et exposés aux conséquences physiologiques ou psychologiques de cette fatigue-là ; mais parfois aussi héritiers conscients des supériorités mentales et morales qui ont donné le triomphe à leurs pères. C'est pourquoi dans *Pot-Bouille*, le mysticisme social vient déjà placer, pour ainsi dire, sa signature dans un angle du tableau. Afin de faire contraste avec les vilains personnages qui occupent le premier plan sur sa toile, le peintre évoque avec complaisance un groupe de prolétaires, parfaitement sains au phy-

sique comme au moral, qui habitent un petit logement de cent trente francs par an sous les combles de la belle maison pourrie. Ceux-là ne sont point de la parenté des Lantier ou des Coupeau, certes : ils sont même destinés à faire oublier, autant que possible, les plébéiens, par trop « naturalistes » de *l'Assommoir* qui avaient fait scandale dans les sphères inspirées par le mysticisme social.

Lorsqu'il écrira l'*Œuvre* qui, dans son ensemble, est dirigée moins directement contre la bourgeoisie, l'exaspération de Zola contre la classe dirigeante apparaîtra peut-être plus violente encore. Margaillan, un entrepreneur de maçonnerie parvenu à une considérable fortune, y portera sur sa face, ainsi que tous les siens, le stigmate des crimes bourgeois. C'est du moins ce que le peintre Claude Lantier distingue sur leurs basses physionomies, car ces gens « suent la scrofule et la *bêtise* ». D'où leurs millions, sans nul doute ! — Madame Margaillan est épuisée, la chair mangée de tous les virus des races finissantes : et un autre bourgeois montre encore près de ceux-ci une « figure monstrueuse de prétention et d'infinie bêtise » ! — Après l'achèvement des *Rougon*, le récit intitulé *Paris* dessina une famille de haute bourgeoisie financière dans le sein de laquelle s'accumulent les abominations et les drames. La fille, en particulier, y propose pour but à sa vie de se faire épouser par l'amant de sa mère, poussée à cette entreprise non par l'amour, comme on pourrait le croire, mais uniquement par la vengeance, par la certitude de désespérer ainsi cette mère qu'elle hait d'une haine farouche ! « La créature qu'elle

exécrait le plus au monde était sa mère ! » Et voici la raison de ce sentiment dénaturé : « Elle l'accusait *de ne pas l'avoir faite belle à son image!* » Mais le père est bien aussi pour quelque chose dans cet impardonnable manquement, et surtout la Nature, la Vie et autres divinités du romantisme ou du naturalisme ? — Quoi qu'il en soit, la volonté, férocement acharnée, de cette aimable enfant, c'est d'arracher à celle qui l'engendra laide ce séduisant Gérard *dont la perte la tuera sans doute* et elle en vient à crier son projet à la malheureuse amante, au cours d'une scène dont l'horreur ne peut guère être dépassée.

Enfin, dans *Fécondité*, la bourgeoisie sera de nouveau prise à partie pour sa volonté de puissance, — ce qui nous surprend à bon droit chez l'ancien et féroce arriviste de *Mes haines !* — « Dans une démocratie, écrira-t-il vers la fin, purement mystique, de sa carrière intellectuelle, tout petit bourgeois peut et *veut s'élever*. Il en résulte une ruée universelle ; chacun devient forcené et bouscule les autres pour franchir plus vite un échelon ! » — Rappelons-nous les déclarations de principe de *Salon* de 1866 : « Malheur aux faibles ! Ceux qui tombent ont tort de tomber et tant pis pour eux si on les écrase, etc... ! » Cette ascension *générale* (?), ce phénomène de *capillarité* sociale (oh, que non pas, et la comparaison est choisie mécaniste à tort, car le phénomène n'est nullement automatique en réalité et il exige l'effort) ne sont possibles que dans un pays d'égalité politique et d'inégalité économique, car les droits de chacun à la fortune y étant les mêmes, il n'y a plus qu'à la conquérir dans une lutte d'*atroce égoïsme*,

si l'on brûle de mordre aux plaisirs d'en-haut étalés sous les yeux de tous, âprement souhaités ! — Et certes oui, répondrions-nous ici, mais comme l'inégalité économique est une loi de nature et que l'égalité politique est une institution mystique (1) qui ne conduit que lentement aux abîmes, précisément parce que ce fut une demi-mesure, par bonheur, le salut des sociétés modernes consiste non à réaliser prématurément par la loi une fictive égalité économique mais à se rapprocher peu à peu de l'égalité économique vraie qui seule pourra justifier l'égalité politique à titre de corollaire. — Le romancier de *Fécondité* préfère chanter les louanges de la *divine imprévoyance* économique et tourner ensuite tous les événements au profit des familles nombreuses qui n'ont jamais douté du lendemain, cigales généreuses triomphant de sournoises fourmis !

V. — Quelques autres aspects de la question sociale.

Le problème social proprement dit est plus d'une fois abordé dans les *Rougon*, bien que le mysticisme passionnel fournisse en réalité l'inspiration princi-

(1) Dans sa *Campagne* de 1881, Zola lui-même avait écrit du suffrage universel (à peu près dans les mêmes termes que Flaubert dix ans plus tôt) qu'en donnant la même valeur à chaque citoyen dans le scrutin, on introduit dans le total des causes d'erreurs *énormes*, car *l'égalité physiologique n'existe pas :* car *un homme n'en vaut pas un autre !* Le suffrage universel est une *idéalité* s'appuyant sur la conception *catholique* (et mystique) de l'égalité des *âmes*.

pale de cette œuvre, comme il convenait à la période romantique et ainsi que nous l'avons fait connaître. Le premier roman de la série, *la Fortune des Rougon*, chanta, sur le mode épique, la brève résistance du Midi provençal au coup d'État du 2 Décembre. Le *Ventre de Paris* exalte par anticipation, nous l'avons vu, les hommes qui feront la Commune de Paris en 1871. En revanche, le *Bonheur des Dames*, qui abjure pour un instant le mysticisme passionnel, fait également une passagère infidélité au mysticime social. Zola y paraît applaudir franchement, en souvenir de ses propres luttes de jeunesse, à la rapide et immense fortune de son Octave Mouret (le créateur actif et ingénieux d'un grand magasin de nouveautés), en qui il s'est incarné jusqu'à un certain point par la pensée sans nul doute. A ce parvenu de l'activité créatrice (comme l'entrepreneur Margaillan), il n'inflige pas encore les stigmates de la scrofule et de la stupidité : il lui donne au contraire son admiration très visible et toutes les récompenses d'une heureuse vie de famille, sous prétexte que le progrès commercial est favorable au développement de la *Vie*, déesse tutélaire de la religion naturaliste ! (Mais les entreprises de maçonnerie ne le sont pas moins !) Ainsi, un tant pour cent sur la vente des articles est accordé par Mouret à ses commis, *dans un coup d'invention géniale*, car cet avantage concédé aux plus actifs parmi ces vendeurs crée entre eux *une lutte pour l'existence* dont le patron bénéficie plus que tout autre. Grâce à de telles méthodes, Mouret lâche les passions, met les forces en présence, laisse *les gros manger les petits, les gras manger les maigres*

et il s'engraisse lui-même à vue d'œil dans cette bataille des intérêts déchaînés par lui à son profit. Quand on prétend *faire rendre aux gens tout leur effort*, explique-t-il à qui veut l'entendre, ou même quand on veut seulement *tirer d'eux un peu d'honnêteté*, il faut avant tout les mettre aux prises avec leurs besoins, puis leur montrer ensuite la voie de la sécurité et celle de la *croissance*. — Nous savons à quel point Zola lui-même a passé par ces différents stades psychologiques, éternellement vrais de tout organisme vivant. Comment donc refuserait-il son adhésion à ces découvertes du « génie » bourgeois et producteur ? Aussi son Mouret se verra-t-il aimé de la charmante et vaillante Denise, non seulement parce qu'il est jeune et agréable, mais encore pour les mêmes raisons psychologiques qui attachèrent Mme Nantas à son ami peu scrupuleux, ou Mme Caroline Hamelin à l'affreux Saccard. Denise, aux côtés d'Octave, doit s'attendre à contempler jusqu'au bout l'œuvre invincible de la *Vie qui veut la Mort pour continuelle semence* (?), mais elle accepte franchement cette loi de la lutte universelle et elle aime, pour la grandeur de son œuvre, cet Octave impitoyable aux faibles !

Nous sommes ici aux antipodes mêmes de l'inspiration purement mystique des derniers romans de Zola, et déjà de son *Germinal* qui sera le poème du mysticisme social, sous les formes que ce mysticisme revêt présentement dans les grandes agglomérations industrielles de notre époque. Ce livre est au premier chef une œuvre d'agitateur communiste, avec quelques retours de semi-impartialité

psychologique, çà et là ! Le bourgeois gras s'y oppose plus que jamais au mineur maigre. La Compagnie minière apparaît vaguement à l'horizon dans un brouillard, comme le dieu repu et accroupi auquel les ouvriers doivent leur chair sans l'avoir jamais contemplé face à face, et ses administrateurs sont tous des brigands. — On en pourra dire tout autant, notons-le, de l'Etat quand l'État tiendra le rôle directeur et que la lutte vitale se poursuivra entre les divers syndicats, ruraux ou urbains, industriels ou commerciaux, de l'avenir. — Aussi sera-ce une noire armée *vengeresse* qu'on nous montrera vers la fin du récit, germant dans les sillons pour les récoltes du siècle prochain : mais ce genre de « vengeance » aura longtemps de quoi parler au cœur de l'homme, impérialiste insuffisamment rationnel en ses revendications de puissance.

A notre avis l'impression, si nettement agitatoire, qui se dégage des chapitres de *Germinal* procède surtout de ce que, le travail y étant peint sous nos yeux dans la plus noire misère, le capital y figure au premier plan dans l'abondance (avec la famille Grégoire) non comme le résultat de l'effort personnel ou tout au moins du travail hérité, mais comme le fruit purement gratuit de la spéculation la plus étonnante de notre temps et la plus exceptionnelle au total. Il s'agit des mines d'Anzin, dont les « deniers » ont enrichi leurs détenteurs comme par miracle. Oui, ces Grégoire ont depuis cent ans dans leur tiroir un « papier » magique qui non seulement leur a permis de vivre grassement mais encore les a, chaque jour, fait plus gros capitaliste sans aucune coopéra-

tion de leur part. — Exception à peu près unique encore une fois, car que reste-t-il présentement des entreprises industrielles de l'époque Louis XV et dans combien de mains, ont passé, depuis lors, la plupart des « papiers » magiques qui, pour leur détenteurs présents, représentent aujourd'hui du travail personnel, porté quelquefois à la Bourse en échange du titre qui leur rapporte intérêt.

Bien plus, dans *Germinal*, en contraste avec les Grégoire, ces favorisés du pur hasard industriel (sauf la prévoyance initiale de leur ancêtre qui mit quelques fonds dans l'entreprise minière), on contemple un capitaliste qui entreprend et travaille en personne, un homme qui, mieux que les Saccard ou les Nantas, pourrait créer de la richesse nouvelle par son inlassable énergie. Eh bien cet honnête, cet actif Deneulin se voit écrasé par les mêmes événements, tout à fait indépendants de sa volonté, qui écrasent simultanément à ses côtés les prolétaires de la mine. Et, en fin de compte, toutes choses tourneront une fois de plus à l'avantage de l'ancien capital anonyme de l'entreprise, du « papier » tout-puissant des Grégoire qui n'ont pas dépensé la moindre activité dans les événements pour leur part ! — Y a-t-il là une sincère leçon d'économie politique contemporaine, une utile indication aux futurs organisateurs prolétariens de la production universelle. Nullement, car ce n'est là le cours *normal* et rationnel de l'évolution économique à aucune époque, — bien que ce puisse être, en effet, le résultat local de certaines conjonctures fort rares et au plus haut point exceptionnelles.

Pendant ce temps, le directeur appointé de la mine et son ingénieur principal, auxquels l'auteur attribue, avec bonne foi, les plus sérieuses qualités professionnelles, se trouveront tous deux absorbés, paralysés, annihilés par un épisode d'adultère bourgeois qui les précipite l'un contre l'autre, en ennemis mortels, au moment même où il leur faudrait agir avec énergie pour défendre les intérêts techniques et financiers qui ont été confiés à leur compétence ! — Telle est la part de la bourgeoisie dans *Germinal*, tandis que la plupart des prolétaires y figurent en personnages hautement sympathiques, jusqu'au redoutable Jeanlin, le chapardeur précoce, mais véritablement génial en ses inventions de rapine (qui pourrait bien proliférer largement dans la société de l'avenir). Comment un tableau dont toutes les perspectives ont été ainsi ménagées à dessein pour conduire au gré du peintre le regard du spectateur et faire à celui-ci pleine illusion sur les réelles proportions des choses, ne produirait-il pas un effet émotif intense, un résultat pratique déplorable.

Dans la *Bête humaine*, c'est la magistrature qui passe, à son heure, sous les fourches caudines du mysticisme démagogique. Elle apparaît dans ce sombre drame de la folie sanglante, comme tout entière composée de « bêtes sauvages » elle aussi. Voici le vieux président satyre, cher à Zola, qui en a plus d'une fois dessiné la silhouette, l'odieux Grandmougin qui abusa naguère de Séverine Roubaud confié à sa tutelle, la maria ensuite à un naïf et sera donc assassiné par le mari, tardivement instruit de son déshonneur. Voici le juge d'instruction Denizel

et ses supérieurs hiérarchiques, uniquement préoccupés d'étouffer toute affaire qui pourrait nuire à la considération de la classe bourgeoise, et, par contre coup, au prestige du Gouvernement impérial. A cet effet, un haut fonctionnaire, M. Camy-Lamotte n'hésite pas à détruire les pièces de procédure légale qui ont été confiées à son examen ! — Tout cela parce que la magistrature est mal payée, par conséquent composée en majorité de médiocres et que les intelligents s'y dévorent *en attendant de se vendre !*

VI. — Scrupules rationnels et séductions mystiques prépondérantes.

Dans l'*Argent*, c'est le marxisme théorique qui apparaît sur l'horizon intellectuel de Zola, sans doute venu aux théorèmes de cette école sophistique par les études préparatoires à son *Germinal*. Il expose la thèse « collectiviste » par la bouche d'une sorte d'ascète ou de saint laïque qui fait songer à Spinoza. C'est en effet un juif poitrinaire, né dans une famille de financiers âpres au gain mais qui, ayant eu l'occasion de fréquenter Karl Marx en personne, s'est bientôt converti à sa doctrine, et, depuis lors, a lentement construit sur le papier, à grand renfort de veilles et de méditations anxieuses, une société idéale où régnera la justice, où fleurira le bonheur universel. — On sait que le postulat, non avoué, du marxisme est l'égalité économique dès à présent réalisée dans les producteurs : d'où l'injus-

tice criante des fortunes inégales, mais d'où les profondes déceptions de tout essai pratique de l'Économie nouvelle en revanche (et sauf intervention d'assistance de caractère politique et religieux dans l'administration des entreprises de ce genre).

Ce Sigismond Busch, calculateur de race et de tempérament comme son maître, reconnaît pourtant, en dépit de lui-même, à quel point nuageuse et essentiellement mystique demeure l'assise psychologique du romantisme dont Marx n'est qu'un représentant masqué d'algèbre (1) : à savoir l'affirmation implicite de la bonté ou tout au moins de la *justice naturelle à l'homme :* affirmation qui oublie les origines probables de l'*Homo sapiens,* ses dents canines que soulignait Taine et son « impérialisme » originel. Assurément, concède en effet Busch, quand il est amené à exposer ses idées politiques, assurément l'état social actuel a dû sa prospérité au principe individualiste (il vaudrait mieux dire ; « impérialiste » insensiblement rationalisé), parce que l'intérêt personnel et l'émulation qui en résulte dotent ce principe d'une fécondité de production sans cesse renouvelée. La question est donc de savoir si le collectivisme arrivera jamais à provoquer ou seulement à entretenir une fécondité semblable. Quels moyens mettra-t-il en œuvre pour aiguillonner les facultés du travailleur *quand l'idée de gain sera détruite?* Ici commence, pour les adversaires

(1) Voir notre étude sur Marx dans le recueil d'essais intitulé par nous : *les Mystiques du néo-romantisme.* Paris, Plon. (Cette étude a d'abord été publiée en allemand en 1906.)

loyaux du capitalisme, *le domaine du doute et de l'angoisse*, soupire le théoricien, mystique sans le savoir. Là s'étend le *terrain faible* où il leur faudra bien se battre pourtant si leur socialisme émotif doit triompher quelque jour. « Sait-on jamais si *l'amour des autres* aura en soi assez de vigueur pour *remplacer l'amour de soi dans l'organisation sociale* ? » Telle est l'interrogation anxieuse que se pose, par la voix de son Busch, le romancier de l'*Argent* qui résiste encore à cette heure aux suggestions de l'esprit de vertige.

Jusque vers 1896, en effet, Zola hésite visiblement à s'engager sur la route de l'île Utopie, vers laquelle il va bientôt cingler à pleines voiles. Sa *Nouvelle campagne* nous apporte les dernières déductions de psychologie hobbiste (et chrétienne au total) qui soient sorties de sa plume. Au fond, écrit-il alors avec un reste de clairvoyance, on est resté autour de nous à l'*homme bon* de Rousseau (oh, combien !). Rendez l'homme libre, nous dit-on, débarrassez-le des liens sociaux, replacez-le au milieu de la Nature vierge, et vous réaliserez l'âge d'or, l'honnêteté absolue, la fidélité complète ! Par malheur, soupire l'hôte du *Figaro*, par malheur il n'est pas *d'illusion plus dangereuse*, car sans cesse elle a conduit vers le rêve *farouche* des grands révolutionnaires incendiant le vieux monde pour hâter la venue du nouveau sur un sol purifié par le feu. C'est pourquoi tout gouvernement qui se fonde *sur cette illusion de l'homme bon* semble jusqu'ici fatalement condamné à souffrir (à faire souffrir surtout !) et à périr ! — A cette date, Zola n'a pas encore entière-

ment oublié sa sympathie pour le Taine, déjà dérousseauisé, des années soixante : il se déclare donc prêt à proclamer que le moindre progrès moral ou social réclame des années de gestation douloureuse et qu'on met un siècle pour obtenir des hommes un peu plus d'équité et de vérité sur quelques points ; car toujours l'*animal humain* reste au fond sous la peau de l'homme civilisé, prêt à mordre dès que l'appétit le pousse. Certes, il faut bien espérer que l'éducation de la liberté se fera et qu'un jour la Raison régnera sur la République de l'avenir ; mais que d'années seront nécessaires à cette indispensable éducation du Peuple et quelle folie de croire que les maux sociaux cesseront dès aujourd'hui parce qu'on aura changé l'étiquette gouvernementale, inséré le nom de République *sociale* dans quelque constitution nouvelle ! — Voilà ses dernières lueurs de bon sens !

Mais, dès ce moment, notre romantique de fond tend, par la poussée sourde de ses instincts natifs, vers le mysticisme social que son sang-froid de paysan beauceron a longtemps tenu à la porte de sa pensée claire. Déjà, dans son *Docteur Pascal*, il a cherché à éluder autant que possible cette difficulté psychologique fondamentale qui torturait son rêveur marxiste. Comment, se demande le plus hautement doué des Rougon, comment fonder uniquement sur *l'altruisme* une société composée d'êtres *égoïstes* par essence ? Ce ne peut-être, conclut-il, que par la collaboration de l'extase mystique, cette suprême exaltation de l'amour. Voilà pourquoi, à l'heure où l'amour que le docteur voue à sa nièce

Clotilde vient soudain galvaniser sa vieillesse, il lui *semble* qu'une infinie tendresse humaine, toute frémissante de fraternelle pitié se fasse jour du même coup dans les profondeurs de son âme : et cela, à l'instant même où il allait descendre dans les plus douloureuses *vérités* de l'existence, en réalisant le projet, dès longtemps caressé par lui, d'écrire la chronique de sa très peu « tendre » famille. Or, ce je ne sais quoi dont il se sent présentement exalté, est quelque chose de très indulgent et de très grand tout ensemble qui, émanant de sa personne, va convertir sans délai au rousseauisme sa fiancée, formée par le catholicisme et ses strictes disciplines morales ; en sorte que toute cette *effrayante* leçon (impérialiste) des faits dont le savant fut le collectionneur méthodique, se trouvera soudain *innocentée* aux yeux de la jeune femme !

Ainsi, la préoccupation d'*innocenter* l'homme, originairement égoïste, par la vertu d'une sorte de *sacrement romantique* infusant soudain la grâce de l'Altruisme dans les âmes contemporaines, voilà la solution que Zola propose au problème social par la bouche de son médecin-philosophe. Après avoir déroulé, sous le regard épouvanté de sa nièce et future compagne, l'affreuse histoire qui est celle de leur famille depuis près d'un siècle (c'est-à-dire après lui avoir lu le grand cycle romanesque des *Rougon-Macquart*), Pascal obtient néanmoins que cette cruelle *réalité* humaine soit *innocentée* soudain dans sa violence même, par *quelque chose de grand et de bon*, par un souffle d'humanité profonde qu'il a su faire circuler dans son récit. Ce qui est vraisem-

blablement la prétention tardive, mais peu justifiée, de Zola, en voie de s'attendrir désormais sur ses héros pour frayer les voies au mysticisme social, de plus en plus maître de sa pensée consciente.

Concluons de ce long examen que, dans les *Rougon-Macquart*, l'attitude de l'auteur en face de la vie n'est expérimentale et rationnelle que par intervalles et par velléités, quoi qu'il en pense. Elle demeure mystico-romantique en son fond, pour s'affirmer telle, et de la plus éclatante manière, vers la conclusion de l'œuvre. Il y critique d'ailleurs presque constamment sans clairvoyance les résultats sociaux de l'impérialisme originel qu'il a fait mine d'accepter pour base de ses déductions théoriques. Il décrit du « mal » ou même des « abominations », là où n'y en a que par déviation ou par excès, à savoir dans la concurrence économique qui est la condition *sine qua non* du progrès ou même de l'existence continuée de la société après la division du travail réalisée dans le groupe humain, comme nous l'avons vu le reconnaître parfois. En revanche, il ne veut voir ni ce mal, ni ces dangers là où ils sont véritablement, à savoir dans l'émancipation de l'amour et dans l'apologie des instincts. Il condamne donc l'impérialisme rationnel pour encourager l'irrationnel. Il fait la psychologie du bourgeois « méchant » au lieu de faire celle du bourgeois promoteur de la production dont il faut canaliser mais non stériliser la volonté de puissance (ce que son maître Balzac avait réalisé parfois dans sa maturité, en se dégageant peu à peu de son romantisme initial par une évolution inverse de la sienne).

Et il tend de plus en plus à peindre le prolétaire *bon* par nature, au lieu de le montrer insuffisamment adapté jusqu'ici au rôle de gouvernement que lui assura prématurément le suffrage *égalitaire*. — Par là, il marche à grands pas vers la psychologie rousseauiste restaurée et vers la mystique sociale avouée qui inspireront ses derniers écrits, où nous allons les mettre bien facilement en évidence.

CHAPITRE II

A LA RECHERCHE D'UNE RELIGION POUR LE PEUPLE

Paul Alexis écrivait de son maître, en 1881, qu'il se préoccupait peu des questions métaphysiques, mais demeurait un croyant du Progrès, tout en se tourmentant trop souvent par des *désirs d'absolu* dont la non-réalisation devenait alors pour lui la source de noires tristesses : ce qui contredit le membre de phrase précédent, car on ne saurait mieux définir une préoccupation métaphysique inconsciente. Disposition inattendue pourtant chez cet homme qui avait tant reproché aux romantiques de 1830 leur préoccupation d'un Absolu ! Plus tard, Zola dira lui-même d'un de ses derniers romans à un ami (1) : « Tout cela est bien *utopique;* mais, que voulez-vous ? Voici quarante ans que je dissèque : il faut bien permettre à mes vieux jours de *rêver* un peu ! » Nous allons voir que ce « peu » devint rapidement beaucoup.

(1) *Correspondance* II, 347.

Si, par la franche peinture de l'amoralisme faubourien, son roman de l'*Assommoir* l'avait provisoirement brouillé avec les courtisans intéressés du Peuple souverain, *Germinal*, cette œuvre d'agitation démagogique, le réconcilia pleinement avec les partis avancés. Aussi, après la publication de ce dernier livre, subit-il sans doute, à l'égard du mysticisme social, un entraînement analogue à celui que Renan, par exemple, avait connu quinze années plus tôt lorsque l'anticléricalisme au pouvoir s'appuya sur son œuvre historico-romantique et lui en sut gré (1). Ils se sont trouvés successivement, sans l'avoir expressément voulu, les collaborateurs d'un parti qui accédait alors à la direction du pays : on leur a fait, de ce côté, des avances que leur naturelle volonté de puissance leur a conseillé d'accueillir. Ils ont ensuite adopté insensiblement à peu près *toutes* les convictions de gouvernants si pleins de prévenance, et par là se sont trouvés contraints de chanter, sur plus d'un point, la palinodie.

Nous venons de marquer quelques-unes des étapes de Zola vers le mysticisme social. Faisant un pas de plus dans son roman de *Lourdes*, l'ancien fervent de Claude Bernard refusera de décourager la croyance des foules au miracle, par *compassion de la souffrance humaine*, indique-t-il, et parce que la raison, cette fierté de l'homme cultivé, se montre *décidément insuffisante* à réaliser (en quelques années) le bonheur des masses : ce qui revient à dire

(1) Voir mes études sur l'évolution morale de Renan après 1870 dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 15 novembre 1906.

qu'il faut une religion pour le peuple. — Après examen continué de la question, son livre sur *Rome* nous apprendra que cette religion ne saurait plus être le christianisme (le christianisme rationnel et discipliné de l'Eglise romaine) trop rebelle à toute évolution désormais. — Alors l'auteur de *Paris* cherchera la religion de l'avenir sur les pas des communistes ou anarchistes de toute observance, c'est-à-dire dans la direction du mysticisme social le plus caractérisé. — Aussi, tandis que les divers épisodes de l'épopée des *Rougon* étaient des romans principalement descriptifs, les derniers écrits de Zola seront nettement des livres *à thèse*, comme jadis ceux de George Sand, bien que d'une exécution technique assez différente. Que l'on compare *Rome* à *la Daniella*, par exemple, et l'on sera frappé des analogies qui rapprochent, à quarante années de distance, ces deux examens romantiques de la question romaine ; influencés l'un et l'autre au surplus par celui que publia Lamennais lors de la troisième génération du mouvement.

I. — La religion de la souffrance humaine " Lourdes ".

On peut lire, dans la *Nouvelle Campagne* de 1896, quelques pages amusantes consacrées à Mlle Couesdon, cette prétendue voyante qui se disait en rapports familliers avec l'ange Gabriel et qui eut son heure de notoriété parisienne. Zola, dont les pré-

tentions sont positivistes, frémit de constater quelles platitudes suffisent présentement à satisfaire, chez le commun des hommes, l'instinct mystique ancestral. Il en vient à douter que l'équilibre mental désirable puisse jamais se réaliser dans les esprits moyens, quand il voit la raison du plus grand nombre rester de la sorte à la merci des malsains coups de vents venus d'un soi-disant Au-delà. Et, après avoir constaté ces aberrations, il s'interroge avec anxiété sur leur remède : il se demande si l'homme de Science a le droit d'appliquer ce remède en fermant le domaine du mensonge pieux aux pauvres âmes que la réalité opprime et fait constamment souffrir. Le cœur tremble, dit-il, l'esprit hésite avant de répondre et la pitié finit par réduire la Raison à se taire : « Allez, allez, pauvres âmes, mangez donc et buvez le mensonge ! Vivez de l'espoir trompeur, en attendant que la Science soit assez forte, un jour, *peut-être*, pour vous nourrir du pain de la vérité ! » La question du mysticisme est fort mal posée dans ses lignes : elles acheminent leur auteur à capituler devant les formes les moins encadrées de raison de cette antique propension de l'âme humaine.

Telle n'en sera pas moins la philosophie de son livre sur *Lourdes* qui procédera tout entier de cet état d'esprit. L'abbé Pierre Froment, dont nous avons déjà prononcé le nom, est un homme de cœur et de haute intelligence qui s'est lié prématurément par les vœux éternels du sacerdoce, dans un élan de juvénile enthousiasme et sous l'influence indiscrète d'une mère passionnément croyante. Après

quelques années de réflexion plus mûre et d'expérience vitale continuée, il a perdu la foi chrétienne, mais s'est résolu à remplir, après comme devant, son devoir de prêtre : il servira l'humanité par l'action morale sous la robe ecclésiastique. — Toutefois, cette attitude peu sincère lui paraît, avec le temps, plus pénible à soutenir qu'il ne l'avait pensé tout d'abord. Il décide de se rendre à Lourdes avec un grand pèlerinage de malades, dans le vague espoir que le contact de leur naïve croyance lui restituera le bienfait de la Foi. Il a en effet scruté, en historien, les origines de l'apparition pyrénéenne, et il s'est senti profondement séduit par la figure candide et sereine de Bernadette Soubirous, la voyante, en même temps que le choquaient les pratiques, à son avis superstitieuses, qui se sont greffées à profusion sur cette tige de poésie pure. Et Zola, qui a fait la même étude dans le même esprit, d'esquisser par la bouche de son abbé une biographie de la bergère béarnaise sur un ton de romantisme renanien qui est fort caractéristique de son état d'âme à cette heure de son évolution mentale.

Il nous montre cette enfant sympathique, aimante et charmante à son aurore, mais déjà victime de ses nerfs malades. Par les illusions mystiques que son mal lui suggère, par l'auréole de sainteté qu'un intérêt étranger s'empressera de poser prématurément sur son front après ses visions, elle se trouvera soudain retranchée de la vie normale, du mariage et de la maternité qui l'auraient apaisée, guérie, sans nul doute. Le romancier décrit ensuite la lutte qui, dès le lendemain des apparitions, commença de se

dessiner entre l'autorité, civile ou ecclésiastique, nécessairement préoccupée d'ordre, de raison, de religion sage, et le sentiment du menu peuple emporté par son appétit de bonheur vers la conception du salut miraculeux dès ce monde, en attendant le salut éternel dans l'autre. L'issue du conflit fut ce qu'elle devait être. Il était inévitable que le désir bruyant des multitudes, la sainte folie de l'universelle joie balayât bientôt devant elle l'opposition rigide et morose, qui, dans ces crises épidémiques d'hallucination collective, ne voit qu'un attentat au repos des esprits pondérés.

Fort curieuse est la méditation que Zola prête, devant ces graves problèmes, à l'évêque de Tarbes qui dut se prononcer, le premier, sur le cas de Bernadette vers 1860, à ce prélat sincèrement pieux, assure-t-il, mais en même temps éclairé, raisonnable et, par conséquent, incrédule aux révélations de Lourdes parce qu'il s'était fait des possibles manifestations de la divinité sur terre une idée plus intellectuelle et plus haute. La *pitié* n'en aura pas moins le dernier mot dans son examen anxieux de la question : il décidera de sanctionner le *mensonge* dont la pauvre humanité a besoin pour vivre plus heureuse : « O mon Dieu, priera-t-il (par la plume de Zola), pardonnez-moi si je vous fais descendre de la puissance éternelle où vous êtes pour vous rabaisser à ce jeu enfantin des miracles oiseux. C'est vous faire injure que de vous risquer dans cette aventure pitoyable où il n'y a que maladie et déraison. Mais, ô mon Dieu, ils souffrent tant ! Ils ont si grand faim de merveilleux, de contes de fées pour distraire leur douleur de vivre ! Que l'idée de votre divinité y perde, pourvu qu'ils soient

consolés sur cette terre ! » Et l'inspiration de ce très hypothétique examen de conscience est assurément généreuse. — Puis l'empereur, à Biarritz, dans son morne silence de rêveur éveillé, s'apprête à céder, lui aussi, non pas aux supplications de l'impératrice espagnole et dévote, mais plutôt au réveil de son ancien rêve romantique de carbonaro, à un retour de la réelle pitié pour les déshérités de la vie, à une sympathie instinctive, ajouterions-nous, pour ce glissement du christianisme rationnel vers le pôle mystique attendri de la doctrine évangélique.

Intéressantes encore sont quelques remarques du romancier sur le parti qu'un tempérament extatique plus largement doté d'intelligence et d'ambition que ne le fut celui de Bernadette aurait pu tirer de l'adhésion de la foule à ses relations avec l'Au-delà. « Dans cette enfant simple et farouche, écrit-il, supposez un esprit de domination et d'intrigue : faites d'elle par la pensée une conquérante d'âmes, une conductrice d'hommes, et tachez d'imaginer ce qui serait alors advenu de sa destinée singulière. » Evidemment, pour bien des années, la grotte merveilleuse eût été à elle, ainsi que, peu après, la somptueuse basilique. On l'aurait vu trôner dans les cérémonies sous un baldaquin d'or avec une mitre d'abbesse et ç'aurait été sa petite main qui eût distribué le miracle à son gré, conduit les foules extasiées vers le ciel. Toute rayonnante d'éclat céleste, elle serait devenue la *Sainte*, l'*Élue*, l'Alliée du Très-Haut, celle qui a contemplé la divinité face à face ! — Quelque chose d'analogue quoique de moins romantique (à la façon du *Rêve*) n'eût pas été impossible, en effet, sous le

contrôle souverain de l'autorité l'ecclésiastique qui a toujours su contenir dans les bornes dogmatiques et morales nécessaires les échappées du mysticisme en général et surtout du mysticisme féminin : ce tonique trop souvent excessif pour la volonté de puissance de l'individu, allié du Ciel. Mais comme les femmes mitrées ne sont plus aujourd'hui dans nos mœurs, il est plus probable que Bernadette, mieux douée du côté de l'intelligence, de la culture et du caractère, serait devenue plus simplement la supérieure influente et vénérée de quelque communauté de femmes établies au voisinage du sanctuaire que ses apparitions ont fait jaillir du roc pyrénéen.

Quoi qu'il en soit de ces possibilités dont la réalité diffère, l'abbé Pierre Froment ne retrouve rien de sa foi première au seuil de la grotte miraculeuse, comme il l'avait espéré de la contagion des ferveurs sincères du pèlerinage : il demeure sceptique, même devant l'éclatante guérison dont il est le témoin oculaire, celle d'une angélique jeune fille, aimée de lui comme une sœur. C'est qu'il attribue ce miracle à la Nature et à la Vie, les dieux de la religion rousseauiste ; c'est que, tout en continuant d'appeler de ses vœux l'avènement d'une religion capable de soulager la souffrance, il est désormais convaincu que cette religion ne saurait être le catholicisme, tel, à tout le moins, que le gouvernent présentement ses chefs responsables. Il y faut une religion *nouvelle* et un changement d'illusion ; une foi qui se tienne plus près de la Vie, qui fasse à la terre une plus large part, et surtout une religion qui ne soit point *un appétit de la mort :* car telle est la très contestable définition que ce

prêtre propose du catholicisme *moderne !* Le seul spectacle de Lourdes aurait dû le détourner de cette exagération romantique et de cette appréciation dictée par un instinct de concurrence vers 1830 aux mystiques réhabilitateurs de la chair. Lourdes, n'est-ce pas la soif de la *Vie,* devant la menace de la maladie déprimante ou meurtrière ? Pierre Froment lui-même se corrige à l'occasion en reconnaissant qu'aucune religion viable n'a pu se confondre sincèrement avec cet appétit rebelle à la nature. Et en effet, le christianisme rationnel enseigne et facilite la résignation à la mort inévitable : il a pu susciter quelques excès sur la voie de l'ascèse éducatrice de la volonté : dans son inspiration véritable il est, avec toutes les religions des races douées, un appel à l'alliance divine en vue de la lutte pour la *Vie*, ordonnée, civilisée, orientée vers le progrès moral, et par conséquent social.

II. — Le catholicisme romantisé. — " Rome ".

Cette religion nouvelle que réclame l'abbé Froment, ne pourrait-on la trouver dans un christianisme une seconde fois réformé selon l'influence romantique, c'est-à-dire à la fois socialisé et naturalisé? Tel est le problème à la solution duquel va se vouer le jeune prêtre au cours d'un second pèlerinage qui sera celui de la Ville éternelle. Lourdes lui étant apparue décidément comme la métropole d'un christianisme arriéré, dépassé, périmé, Rome serait-elle la cité

sainte d'un christianisme d'avenir ; ou faudra-t-il que Paris, dernière ville évoquée par Zola dans sa série romanesque des *Trois Villes*, prenne en mains la promulgation de la religion romantico-anarchiste sur les ruines de toute foi concurrente ?

Remarquons d'abord que, par son projet de voyage au delà des monts, l'abbé Froment recommence, au profit de la cinquième génération rousseauiste, une tentative esquissée jadis au bénéfice de la troisième par l'abbé de Lamennais, avec les résultats négatifs que l'on sait ; et il ne renie pas cette analogie, si caractéristique à nos yeux, que l'on trouve soulignée dans le roman de Zola. Car Froment a écrit avant son voyage un livre la *Rome nouvelle*, assez analogue d'inspiration aux pages du journal l'*Avenir* ou aux *Paroles d'un croyant*. Ce sont ces pages qu'il s'en va soumettre ou plutôt imposer à l'approbation pontificale, comme un programme de rénovation ecclésiastique que la Papauté devra réaliser sans retard. — Aussitôt arrivé à Rome, il mettra d'abord ce volume entre les mains d'un vieux soldat de l'unité italienne, et le général comte Prada croira revivre sa jeunesse, à parcourir ces pages entraînantes où reparaît l'espoir de ses vingt ans, la religion mazzinienne, la pacification du monde par l'évangile rousseauiste de 1830. Mais il retrouve tout cela sans conviction désormais, car cet homme d'action a perdu sa confiance dans la panacée romantico-chrétienne depuis qu'il a dû jouer du sabre aux côtés de Victor-Emmanuel et de Garibaldi pour créer l'Italie nouvelle. Le réveil du « spiritualisme », le mouvement de charité et de « communauté » chrétiennes dont le prêtre parisien se fait encore une

fois l'apôtre apparaissent donc à ce guerrier réfléchi comme une inutile régression vers les idées humanitaires et *mystiques* (sic) de 1848, ces envolées dans le bleu qui n'ont conduit qu'à des désillusions écrasantes. Zola nous prévient de la sorte, par la bouche de son vaillant Piémontais, qu'il n'accepte nullement pour sa part le mysticisme romantique dans son incarnation néo-catholique, et qu'il prépare à son abbé Froment, sur ce terrain, un décisif échec. Rome, après Lourdes, devra s'effacer devant Paris comme métropole religieuse de l'avenir.

Pour faire partager cette opinion de son lecteur, il lui fournit une analyse, fort instructive en effet, du volume de l'abbé Froment. Le livre débute par une philosophie marxiste de l'histoire, opposant sans cesse les *riches* aux *pauvres* à travers les siècles, négligeant de scruter les lois économiques *normales* d'où procèdent la richesse et la pauvreté en tous temps pour insister sur les exceptions émotives, sur les fortunes injustes ou révoltantes en leurs origines, dans un dessein d'agitation politique : c'est l'inspiration du *Capital* de Marx, ouvrage en grande partie historique, que Zola avait certainement parcouru pour se « documenter ». Dans le prophétisme juif, qui fut avant tout l'expression mystique d'un impérialisme national, Froment ne voit que le cri des *pauvres* contre les *riches :* dans Jésus, ce dernier des prophètes d'Israël (définition combien insuffisante !) il signale la vivante revendication du droit des *pauvres ;* dans les communistes ou anarchistes du temps présent, il vénère les continuateurs autorisés de Jésus. La primitive Église chré-

tienne aurait posé un idéal de vie « communiste », mais l'Église fut bientôt *forcée* de se liguer avec les riches et avec les puissants (mais forcée par qui, puisqu'elle se dressait tout d'abord contre eux, sinon par l'expérience et par la raison pour la plus grande part). Alors, au Moyen âge, le rêve de la domination ecclésiastique universelle se forme dans l'âme d'un Grégoire le Grand et persiste jusqu'à l'heure ou la Renaissance prépare le triomphe de l'absolutisme laïque, et où la Révolution française vient élever contre la Papauté une plus directe menace. Tout ceci est emprunté de Michelet, le poète du romantisme démagogique.

Après quoi, l'abbé retourne à Marx pour affirmer avec lui que présentement le monde *s'effondre* à nouveau dans l'agio, les banques véreuses, les désastres financiers de toutes sortes et surtout dans cette efffroyable *injustice* qui est l'existence de quelques hommes gorgés de richesses parmi des milliers de leurs frères qui crèvent de faim. La bourgeoisie, satisfaite depuis qu'elle règne, n'a fait au peuple qu'un cadeau *dérisoire* en lui donnant l'égalité politique par le suffrage universel *égalitaire*, et elle se dérobe désormais à l'exécution de sa tâche qui est *d'assurer le bonheur universel !* Rien que cela ! C'est peu de chose en vérité, et l'on verra comment y réussiront les autres, car on le voit déjà !— Sous le joug de *leur servitude économique* les pauvres n'ont d'autre « liberté » que celle de mourir de faim. — Ce sont les propres paroles de Marx. — Il faut donc remplacer le salariat par *autre chose*. Et là gît le problème, la question sociale par excel-

lence devant laquelle s'effrayait naguère le marxiste Busch dans *l'Argent*.

La solution de l'abbé Froment est encore chrétienne pour une bonne part à cette heure de son évolution théorique : il faudra les désappointements que Rome lui prépare pour le diriger vers d'autres combinaisons dans la suite. Son livre en est encore à proclamer la banqueroute de la Science, du Positivisme et du Rationalisme (1) contemporains. Il n'a pas su reconnaître, nous explique Zola, que les esprits, dévorés du besoin de *l'Absolu*, s'impatientent tout à fait à tort devant les tâtonnements, les lenteurs nécessaires de la science. Celle-ci n'admettant que des vérités dûment prouvées ne saurait progresser qu'à pas comptés vers son but de lumière et de sagesse. Pendant ce temps, les esprits inquiets se sentent repris par l'angoisse ancestrale devant la persistance de l'universel mystère ; ils réclament, pour dormir en paix, une synthèse immédiate et totale que les savants ne sont pas en mesure de leur fournir. Alors, déjà brisés de fatigue par un effort si bref vers la vérité incontestablement établie, ils retombent le genou en terre, éperdus à la pensée qu'ils ne sauront jamais tout, et préférant Dieu, l'Inconnu révélé, affirmé dans un acte de foi.

Pierre Froment qui partage leur aberration mystique, imagine que le pape Léon XIII pourrait, s'il

(1) Il faudrait dire la conception rationnelle du monde, car le rationalisme, tel que le constitua le XVIII[e] siècle finissant, est encore imbu d'éléments mystiques, principalement dans le domaine de la psychologie humaine que Rousseau embrumait avec génie à ce moment même.

le voulait, leur rendre ce Dieu qu'ils réclament sous une forme adaptée à leurs besoins spirituels du moment. Dans ses encycliques, ce pontife s'est affirmé le père des travailleurs, et, en dépit de ses protestations obligées contre la monarchie de Savoie spoliatrice du Saint-Siège, il garde le très réel avantage d'être « débarrassé » de ce pouvoir temporel qui fut toujours une entrave mortelle à l'hégémonie *spirituelle* de la Papauté. Il est donc, mieux que ses prédécesseurs, en situation de parler net, d'engager enfin la religion catholique sur ses voies d'avenir. Voilà pourquoi Froment croit pouvoir exprimer avec éloquence sa soif d'un sentiment religieux élargi, affranchi des rites, tout entier concentré dans l'unique préoccupation de la charité chrétienne. C'est bien Lamennais et Marx qui sont les patrons de son rêve mystique.

Après quelques semaines de séjour romain, l'abbé constate que l'influence de la Compagnie de Jésus est prépondérante plus que jamais dans les conseils de l'Église et que la Compagnie répudie ses conceptions de réforme. Or, tous les moyens sont bons à la milice de Loyola pour assurer son règne. Froment croira voir les Jésuites fomenter sous ses yeux une tentative d'empoisonnement contre le cardinal Boccanera dont la présence possible sur le trône pontifical serait un obstacle à leur empire. Au surplus, l'appréhension de ce terrible pouvoir occulte s'incarne pour ainsi dire devant ses regards angoissés dans la personne d'un prêtre attaché au service du cardinal, son hôte, dans le fiévreux don Vigilio qui se prétend poursuivi par la vengeance de l'Ordre

ignacien et met chaque jour quelque nouveau crime à la charge de ses ennemis supposés. Leur puissance, explique-t-il à son auditeur français, est fondée sur la nécessité d'une transaction gouvernementale entre la stricte doctrine morale de l'Église et la présence du péché dans le monde : c'est sur cette base qu'au lendemain du Concile de Trente les théologiens de l'Ordre ont transformé l'esprit du catholicisme. — Mais cette transaction-là est d'une nécessité aussi vieille que le monde, à voir juste, et, en réalité, les Jésuites, psychologues clairvoyants de la volonté de puissance, ont simplement facilité l'adaptation du gouvernement romain aux besoins spirituels des sociétés modernes : adaptation *géniale* , au surplus, comme l'écrit Zola lui-même après Joseph de Maistre, mais dans une intention malgré tout dénigrante, car il n'entend reconnaître aux enfants d'Ignace que le génie du *mal !*

Monsignor Nani, un prélat romain affilié de près à la puissante Compagnie, a été cependant chargé par celle-ci d'éclairer peu à peu l'abbé Froment, ce rêveur transalpain, sur la vanité de son utopie romantique. Il lui expose donc, en termes excellents, que si, par impossible, l'Église se voyait ramenée à sa discipline primitive, comme le vicaire parisien semble le proposer dans son livre, elle se trouverait par là retardataire de près de vingt siècles et, de ce fait, contrainte de marcher une fois de plus, à pas redoublés, *sur la voie où Dieu l'a, une première fois, conduite.* L'Église ne doit-elle pas en effet exercer le gouvernement moral du monde *tel qu'il est ?* C'est pour cela

qu'elle-même est *telle qu'elle est*. La prétendue religion nouvelle n'engendrerait qu'anarchie passionnelle et sociale après la ruine irréparable du catholicisme séculaire, « ce monument prodigieux de solidité et de sagesse » qui, ayant suffi jusqu'à présent au salut des hommes saura continuer de les sauver demain et toujours. Ainsi, parle Monsignor Nani.

Après quoi, il entreprend de rectifier les idées hasardeuses que Froment emprunta de don Vigilio sur la Compagnie de Jésus et que sans doute le Français a laissé transparaître au regard pénétrant du Romain. Si vous entendez par jésuites, dira le prélat, ces prêtres sages qui s'efforcent de ramener *humainement* les sociétés modernes à la discipline de l'Église, au lieu de les encourager dans les *rêveries* qui préparent des luttes stériles, oui, nous sommes tous plus ou moins « jésuites » dans les hautes sphères du gouvernement pontifical ! — Ce qui est répéter en d'autres termes ce que nous avons indiqué plus haut, et montrer dans le catholicisme rationnel un des contrepoids du mysticisme naturiste dans le monde. — Mais si l'abbé Pierre reste fermé à ces suggestions de l'expérience et de l'histoire, il quittera du moins Rome entièrement désabusé de l'utopique conception qui consistait à convertir le catholicisme à l'hérésie mystique de Rousseau.

Pourtant, chose curieuse, avant de reprendre le chemin de la France, il entendra développer longuement devant lui une utopie romantique de modalité différente et dont il ne sait pas reconnaître la foncière parenté avec la sienne propre. — C'est un rêve fouriériste d'origine sans doute que celui du tout

jeune anarchiste romain Angiolo Mascara. Cet enfant précoce croit voir, dans un avenir très prochain, sa ville natale de Rome devenue la capitale incontestée de l'universelle démocratie, la métropole de tous les anciens royaumes détruits. Certes, elle devra subir tout d'abord la purification par le feu et l'assainissement par le grand soleil de la pleine liberté qui boira les pestilences du vieux sol latin. Mais ensuite, rebâtie plus belle et plus grande que jamais, seule éminente sur la face de la terre, elle abritera pour l'éternité vingt millions d'habitants qui vivront dans la joie sans nuage, après avoir enfin *réglementé* le travail humain ; et les sages de toutes les contrées s'y rassembleront une fois l'an pour tenir le Parlement de l'humanité bienheureuse. — Ce que l'abbé objecte surtout à ce rêve millénaire d'Apocalypse, c'est qu'il soit un monument bien reconnaissable de l'indestructible *orgueil romain*, un héritage (« impérialiste » au sens étymologique de ce mot) du vieil *imperium* de conquête qui survit jusque dans l'âme anarchiste, au delà des monts. Or Froment lui-même va faire, quelques mois plus tard, un rêve de tous points analogue, au profit de sa ville natale, la capitale française, avec l'entière approbation de Zola dont il sera bien évidemment sur ce point le porte-parole. Qu'aurait pensé le patriote Mascara de cette naïve inconséquence dans son critique parisien.

Quoi qu'il en soit, la conclusion de *Rome* n'est pas encore aussi complaisante au mysticisme social que le seront les romans ultérieurs du pontife naturaliste. Son héros se contente de sourire devant les visions du jeune fils spirituel de Charles Fourier. Il estime

en effet que la science suffira seule à la réforme du monde, dût-elle mettre un siècle ou deux à préparer ce résultat grandiose. Que la science se crée donc sa religion et néglige désormais toutes celles qui se sont développées en dehors de ses strictes méthodes. Elle seule se trouve qualifiée pour une gestation si lourde de conséquences décisives. — Mais nous ne sommes nullement ici à la dernière étape de la pensée sociale de Zola, comme nous allons le constater sans retard.

III. — Vers une religion purement romantique. " Paris ".

L'abbé Froment a été reçu en audience particulière par le pape Léon XIII. Il a (dans une scène remarquablement traitée) entendu de la bouche même du Pontife suprême le désaveu des projets de réformes qu'il était venu exposer aux gouvernants de l'Église, et il s'est soumis à la décision de son chef, comme jadis Montalembert et Lacordaire. A son retour de Rome, il a été attaché comme vicaire à une paroisse de Neuilly, où il a vécu trois ans, absorbé par l'exercice consciencieux de son ministère. Il a même conquis dans son entourage une si haute renommée de perfection qu'il est considéré comme un saint, par l'intercession duquel les dévots croient pouvoir implorer de Dieu des miracles.

Un matin, il a été dire sa messe à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre pour obéir aux supplica-

tions d'une pauvre mère qui attend de ses prières la guérison de son enfant malade. Et pendant que, machinalement, il accomplit les rites du sacrifice expiatoire, il en vient à récapituler dans son esprit ses expériences religieuses des années précédentes. Il était allé demander à Lourdes la foi naïve des simples et n'y a rencontré que le culte de l'absurde, la puérile désertion de la raison (accent différent déjà de celui qui régnait dans le récit de son pèlerinage pyrénéen). A Rome, il a vu la religion chrétienne devenue la science du gouvernement des hommes : il l'a jugée sans avenir (mais cette science-là devrait lui paraître une garantie de durée, tout au contraire) après avoir un instant cru à la possibilité d'une Réforme nouvelle dans le sein du Catholicisme. Enfin, l'insondable misère des faubourgs parisiens sur laquelle il s'est penché pour la restreindre ou pour la soulager, mais sans notable succès, est venue lui persuader que la charité ou la bonté ont décidément fait banqueroute en notre monde *pervers*. — C'est trop dire, à mon avis ; l'homme n'est pas plus méchant qu'il n'est bon naturellement ; c'est un impérialiste irrationnel-né, qui demeure candidat à des impérialismes plus rationnellement inspirés. — Il ne voit donc plus autre chose à faire que d'attendre la catastrophe finale inévitable, le « grand Soir », la révolte, le massacre, l'incendie qui vont balayer sous peu un monde coupable et condamné !

Il se demande même quelle ridicule illusion a pu le maintenir, depuis trois ans déjà, dans cette voie de la charité impuissante ? La Rédemption du Christ n'achève-t-elle pas d'échouer sous son regard navré ?

Ne faut-il pas au monde un autre salut que la promesse chrétienne pour satisfaire au besoin exaspéré de *justice* qui monte des peuples misérables et dupés ? Désabusé pour toujours de ce Paradis chrétien menteur dont l'iniquité sociale a si longtemps bercé son enfance, le Peuple exige qu'on ramène enfin sur cette terre l'éternel problème du *bonheur*. Mais comment et par quel *culte* nouveau pourrait-on bien satisfaire à cette impérieuse exigence? — Nous ne voyons nullement la nécessité d'un *culte* si l'on décide de borner au présent immédiat toute aspiration de bonheur : en réalité, c'est que l'impérialisme irrationnel réclame inconsciemment une mystique pour en appuyer son effort de conquête. — Par quelle entente heureuse, poursuit cependant Froment, réconciliera-t-on le sentiment du Divin avec la nécessité d'honorer la Vie dans sa souveraineté universelle et dans sa fécondité créatrice? Là commence l'angoisse. Là se pose, devant la pensée moderne, sa plus torturante énigme.

La réponse de Zola sera dans le mot commode de *justice*, comme le mot de *vertu* couvrait les faiblesses mentales et morales de Jean-Jacques ; et ce dernier l'a fait remarquer à ses lecteurs par la bouche de Julie d'Etange en une heure de clairvoyance rationnelle. C'est à la Justice qu'aboutit la méditation de Froment. Il s'agit désormais d'être juste et l'effrayante misère cédera. Après tant de siècles de « charité » chrétienne, pas une plaie ne s'est fermée au flanc de l'humanité saignante : la misère n'a fait que grandir, que s'envenimer jusqu'à la rage (c'est au plus haut point contestable !) Le mal, aggravé

sans cesse, arrive à ne pouvoir être toléré par le corps social, fût-il pallié sur quelques points par des efforts individuels. Au surplus, il suffit qu'un vieillard meure de faim ou de froid quelque part pour que *s'effondre tout l'échafaudage* d'une société bâtie sur l'aumône (!!!) Une *seule* victime et cette société demeure à jamais condamnée. Voilà, certes, un programme sévère pour les rousseauistes sociétés de l'avenir, lorsqu'il sera retourné contre elles. Elles se trouvent tout au moins fort dûment averties en cet endroit de l'étendue de leur tâche et de l'ampleur de leur responsabilité gouvernementale.

C'est donc un cri de *justice* qui monte aujourd'hui de tant de lèvres émues pour réclamer non plus la justice du décevant Paradis chrétien dont la promesse a si longtemps prolongé la patience des pauvres, mais la justice sur cette terre pour ceux qui ont faim. C'est la justice que le Peuple demande en grondant, en menaçant de *reprendre* sa part qu'on lui détient par la force ou par la ruse, en préparant l'ouragan de juste colère, les représailles prochaines et sanglantes des meurt-de-faim, à la lueur des incendies. — Rappelons dès à présent en quelques mots que cette rhétorique facile d'agitateur rousseauiste contient autant de contre-vérités que de mots et prépare, dans son erreur fondamentale, des souffrances bien autres à ses clients que celles qu'ils auront supportées précédemment. Le principe de la justice, — et Proudhon qui est assurément pour une part l'inspirateur de Zola dans ces pages, l'a reconnu de façon intermittente, aux heures où sa saine raison paysanne parlait en lui plus haut que son mysticisme

conquérant de plébéien empressé vers le pouvoir social — le principe de la justice c'est : *à chacun selon ses œuvres.* Or, tel est exactement le principe de la société capitaliste actuelle, quoi qu'en disent ses adversaires intéressés qui le reconnaîtront quelque jour s'ils essayent l'expérience inverse (ce qu'ils ont commencé de faire) ; c'est même le principe de toutes les sociétés simplement possibles et viables, dans le passé, le présent et l'avenir, en raison des lois psychologiques de la nature vivante. Il est vrai que la coutume de l'héritage familial fausse quelque peu ce principe en apparence, mais c'est seulement aux yeux de l'individualisme imprévoyant et déraisonnable : l'expérience a prouvé en effet que l'individu produisait plus et mieux avec la perspective de transmettre les produits de son travail à ceux qui le continuent dans la vie de par toutes les lois naturelles et sociales, de par l'hérédité, l'affection instinctive et l'éducation onéreuse. Pour « justifier » théoriquement l'héritage par la formule de Proudhon, il suffirait de dire : à chaque groupement naturel d'êtres humains, étroitement associés entre eux pour l'activité et l'adaptation sociale, *à chaque famille selon ses œuvres.* Balzac, le maître préféré de Zola, n'a-t-il pas écrit dans la préface générale à sa *Comédie humaine* que l'élément social véritable est la famille, non l'individu, parce que la solidarité familiale est la base même de l'éducation attentive et dévouée des enfants, c'est-à-dire de leur adaptation sociale maintenue ou même perfectionnée à chaque génération par l'expérience : d'où la culture des esprits, l'ordre et le progrès. — En réalité, la société que rêve le

mysticisme social dont Rousseau a été le plus éloquent interprète, bien loin d'être fondée sur la *justice*, ne le pourrait être sur autre chose que la *charité* précisément, puisqu'elle prévoit, de façon plus ou moins avouée, répartition *égale* à capacités *inégales*, à services sociaux d'*inégale* valeur.

Suivons cependant l'abbé Froment à la recherche de cette religion prétendue de Justice qui sera celle de l'avenir et dont il entreprend de fixer les bases possibles par une exploration morale préalable du Paris de 1898. Les classes dirigeantes sont tout d'abord l'objet de son examen : elles sont peintes par Zola avec une férocité non encore égalée dans son œuvre antérieure, malgré *la Curée*, *Pot-Bouille* et *l'Argent*. La bourgeoisie est une fois de plus synthétisée dans un forban de Bourse, un nouveau Saccard plus odieux que l'autre qui use et abuse du pouvoir *volé* par sa caste. Ce baron Duvillard est le pourrisseur par excellence, le dévorateur, le triomphateur *gras* (qui devrait être encore infiniment plus gras que les charcutiers du *Ventre de Paris*. pour se prêter au symbolisme sommaire de Zola). Nous avons déjà signalé les odieux sentiments de haine que sa fille nourrit pour sa femme ; son fils est un androgyne dégénéré, un anarchiste de salons qui professe en outre un prétentieux catholicisme esthétique.

Après avoir pris contact avec cette horrible famille, l'abbé Froment, au cours d'une sorte de voyage (d'ailleurs assez faiblement motivé) à travers tous les milieux du Paris de la richesse, visite d'abord la Chambre des députés en un jour d'inter-

pellation panamiste ! — Oh, devant ce spectacle écœurant, quel désir s'élève en lui du *couteau vengeur* qui ferait de la santé et de la joie ! — Puis il se présente chez la demi-mondaine qui est la maîtresse en titre du baron Duvillard : un visage de vierge, cachant des perversités monstrueuses, une nouvelle Nana, abêtissant un autre Muffat ! Il se rend ensuite chez l'exotique princesse de Hardt, dans le salon de laquelle les anarchistes en linge douteux coudoient les spirites morphinomanes ; enfin au sermon élégant de Mgr Martha à la Madeleine — gestes amples de grand comédien de la chaire, suavités impérieuses et dominatrices, un disciple de Monsignor Nani ! — Et l'on voit si tout cela est le vrai Paris des classes dirigeantes ou sa caricature difforme, faite de potins du boulevard et de souvenirs des tribunaux, aux applaudissements des étrangers jaloux et haineux.

Par opposition à ces « méchants » d'en haut, voici les « naturellement bons » d'en bas, les alliés du dieu de Rousseau, de la Nature ou de la Vie : et, avant tout, Salvat, l'homme de la propagande par le fait qui, à l'exemple de Ravachol, s'en ira jeter une bombe dans l'hôtel somptueux des Duvillard, en sorte que le grand cri de justice puisse passer sur Paris dans un terrible bruit d'ailes, comme jadis Sodôme et Gomorrhe l'ont entendu venir de toutes les ténèbres de l'horizon : Salvat, l'ouvrier tendre, honnête, doucement mystique et qui a, pour ses projets froidement meurtriers, toutes les excuses. Ah ! le pauvre être ! Comme on comprend son acte de violence et d'*espoir !* Il est bon ouvrier, sobre, brave ;

l'injustice l'a toujours exaspéré et la soif du martyre le dévore comme elle brûlait les premiers chrétiens (avec la différence qu'il s'agit ici du martyre des autres en premier lieu, remarquons-le bien, et même des autres tout seuls, autant que possible, car Salvat ne se livre nullement à la justice bourgeoise comme un nouveau Polyeucte : il lui échappe le plus longtemps qu'il le peut) ! Zola estime qu'on a tout fait autour de lui pour provoquer sa démence. C'est *la terreur bourgeoise* qui a créé la sauvagerie anarchiste. D'ailleurs un *progrès* historique a-t-il jamais été accompli sans d'épouvantables catastrophes (il l'a été *malgré* ces catastrophes le plus souvent, et retardé par elle !); toute marche en avant sacrifiant des milliards d'existences, Salvat aurait donc bien tort de s'arrêter devant le sacrifice de quelques centaines. Notre *étroite justice* se révolte peut-être devant son geste sanglant. Celle du rousseauisme a de bien autres normes, n'étant qu'un cri de conquête sans scrupules et sans réflexion. Et toute la rhétorique du genre est ici appelée à la rescousse pour canoniser le criminel en présentant son crime comme une nécessité historique, comme un service commandé par le dieu Progrès.

De la sorte édifié sur la bonté des humbles, abordons en compagnie de Pierre Froment (qui poursuit cependant son enquête) les intellectuels parisiens qui mûrissent, dans leurs cerveaux de génie, les remèdes à l'iniquité sociale présente. Il est en effet mis, tout à point, en relation avec les interprètes typiques des divers systèmes de mysticisme social qui sont éclos successivement au souffle du rousse-

auisme moral, pendant le cours du XIXe siecle romantique. — Voici d'abord le vieux Barthès (Barbès) qui, des soixante-quatorze années de sa vie, en a passé cinquante dans les prisons politiques, mais qui croit encore à la liberté efficace, parce qu'il croit encore à la *bonté naturelle* de l'homme. — Zola s'imagine bonnement ne pas y croire, alors qu'elle demeure son postulat trop évident. — Voici Bâche, le saint-simonien, teinté de fourierisme et préoccupé de spiritisme (deux aberrations mystiques qui ont des points de contact en effet). — Voici Morin, mi-proudhonien, mi-communiste, et voici Mège, le marxiste pur : enfin voici Jansen, l'anarchiste, disciple de Bakounine, un froid destructeur, renouvelé du Souvarine de *Germinal*. — Par malheur, ces inspirés, issus des divers Messianismes du siècle qui s'achève lors de la rédaction du roman de *Paris*, passent leur temps à se *contredire* entre eux, ou même à en venir aux mains ; de sorte que les vérités célestes dont les éclaira l'inspiration d'En-Haut ne nous parviennent qu'obscurcies, défigurées, méconnaissables à travers leur interprétation malencontreuse. — L'expérience parisienne de l'abbé Froment va-t-elle donc se terminer par un échec comme ses pèlerinages de Lourdes et de Rome ?

Non, car il rencontre enfin, dans sa proche parenté précisément, un homme beaucoup plus rapproché du Vrai que ces retardataires. Il s'agit de son frère aîné, Guillaume Froment, à la fois chimiste génial et anarchiste théorique : grâce à ce savant et à ce penseur, nous allons entrevoir enfin, dans ses grandes lignes, l'idéale société de demain.

— Les deux frères ont longtemps vécu sans se voir, séparés qu'ils étaient par leurs convictions, par leurs occupations si diverses, et bien qu'ils n'aient jamais cessé de s'aimer très tendrement dans le fond. L'abbé Pierre se représentait de loin Guillaume comme un déclassé, de conduite louche, n'ayant pas même voulu épouser la femme dont il a eu trois fils et sur le point de s'unir de nouveau avec une jeune fille tombée on ne savait d'où. Un tragique incident (la bombe de Salvat) les remet par hasard en présence l'un de l'autre, ce qui conduit l'ecclésiastique à pénétrer enfin dans l'intérieur, longtemps suspect à ses yeux, de son aîné.

Il y découvre avec stupéfaction toute une tribu de saints rousseauistes bien dignes d'entourer cet autre bienheureux, selon le canon de Jean-Jacques, qu'est Guillaume Froment, — le fabricateur d'explosif qui a fourni (sans le savoir il est vrai), la charge de la bombe dont Salvat vient de faire usage. Voici d'abord la mère de la défunte « compagne » du chimiste, Agathe Dagnan, dite Mère-Grand dansla famille, une protestante pauvre des Cévennes dont le mari, professeur de l'enseignement secondaire et républicain convaincu en 1848, fut victime du 2 décembre et resta, sa vie durant, le prophète du millénarisme social de 1840. Pour Agathe, elle est devenue athée durant un séjour à Genève, en présence de l'imbécile étroitesse religieuse de ses coreligionnaires calvinistes. C'est désormais une « justicière » déléguée, *motu proprio*, à la justice sociale, une directrice d'âme, une consolatrice efficace : elle se montre admirable de noblesse et

d'énergie en toutes circonstances avec son visage qui rayonne un charme grave, avec son air *souverain* de *reine-mère*.

Lorsque sa charmante fille, Marguerite Dagnan, a voulu jadis s'unir à Guillaume qui habitait sur le même pallier que les deux femmes, la chose s'est faite sans aucune cérémonie civile ou religieuse, de la façon la plus simple, avec l'entière adhésion d'Agathe qui, *dans son mépris de justicière pour une société dont les « bons » meurent de faim*, se refuse à reconnaître l'utilité d'une sanction sociale au lien de la chair et à la création de la famille. De cette union sont issus trois fils, véritables géants, à la fois physiquement magnifiques et moralement sublimes. Le premier-né, Thomas, a été lauréat de tous les concours généraux : bachelier, il a voulu devenir un ouvrier manuel, un mécanicien, afin d'aider, en très humble collaborateur, aux inventions balistiques de son père. Le second fils est entré le premier à l'École normale (on pressent ce que sera sa pédagogie) ! Le troisième, doué du sens artistique et qui aurait pu briguer le prix de Rome, n'a voulu être que graveur sur bois, parce que le génie se révèle dans les genres réputés les plus modestes.

Au milieu de ses hommes pareillement admirables et sur le flanc de la butte de Montmartre où ils ont élu domicile, vit l'aimable Marie, fille d'un autre inventeur génial qui fut l'ami de Guillaume : elle a été recueillie par lui lorsqu'elle est devenue orpheline. Il aime la jeune fille, se croit aimé d'elle et se prépare donc à contracter avec cette enfant une seconde union libre (rappel de la situation du docteur

Pascal). Très pure, très saine, très naïve, élevée par une mère très pieuse, Marie a cessé néanmoins toute pratique religieuse, révoltée qu'elle fut enfin dans son bon sens par les obscurités du dogme chrétien. Elle juge ce dogme absurde, dangereux, destructeur de la santé vraie et *n'a d'ailleurs aucun besoin de cette police morale pour être sage* (n'empêche qu'elle en a longuement reçu l'empreinte). Par un autre chemin que Mère-Grand, elle est arrivée, elle aussi, à l'athéisme tranquille, inconscient presque, non en raisonneuse, simplement en fille bien portante et *brave* (c'est la formule de la bonté naturelle dans la cinquième génération rousseauiste), qui a été longtemps pauvre sans en souffrir, qui ne croit qu'à la nécessité de l'effort, qui est tenue debout par sa certitude du bonheur dans la Vie normalement, vaillamment vécue. Et son bel équilibre lui a toujours donné raison, l'a toujours guidée et sauvée! — En un mot, c'est une autre Désirée Mouret, mieux douée pour l'intelligence, mais qui pourtant écoute volontiers *la seule voix de son instinct, disant avec son beau rire qu'il est encore son conseiller le meilleur !*

Ainsi, sous ce toit où l'abbé Pierre s'attendait à trouver une louche existence d'outlaws, le désordre, la révolte destructive de toute morale, il « tombe » dans une sérénité tendre, dans *une discipline si forte qu'elle met là une gravité, presque une austérité de couvent :* austérité que tempèrent toutefois la jeunesse et la gaieté, comme il arrive dans les couvents chrétiens bien ordonnés. En un mot, le prêtre rencontre dans ce milieu anarchiste la forte éducation

des esprits, la bravoure ingénue des cœurs. Rien de plus simple, de plus digne et de plus haut ! — C'est une image d'Épinal au profit de la religion de Rousseau.

IV. — Anarchie libertaire ou révolution par la Science ?

Au sein de ce couvent laïque, Guillaume invente et produit des explosifs redoutables : nous ne savons pas trop pourquoi d'ailleurs, ni lui non plus. Sans doute dans la pensée de Zola, est-ce pour que le *terrorisme* le plus destructeur se trouve paré d'une mystique auréole de vertu et de génie dans la personne de cet homme si remarquable en effet. Guillaume a longtemps travaillé pour faire sauter la basilique de Montmartre, symbole d'obscurantisme à ses yeux : mais, après avoir tout préparé pour cette manifestation libertaire, si grandiose, le chimiste s'arrêtera au moment de mettre en action son engin. Il se réduira soudain à « domestiquer » les explosifs meurtriers, à les placer au service de l'humanité future, à réaliser par leur moyen le *moteur* idéal de l'avenir et à faciliter de la sorte la solution prochaine du problème de l'aviation. — On sait qu'en fait les explosifs chimiques, beaucoup trop brisants, n'ont été pour rien jusqu'ici dans cette réalisation merveilleuse de la science vraie dont l'essence minérale ou l'alcool ont fait tous les frais.

Quant à la doctrine philosophique qui inspire à Guillaume ses successives et peu cohérentes attitudes, c'est un anarchisme de lettres à la façon des frères Reclus, les savants géographes, c'est un mysticisme rousseauiste encore arrêté dans son vol éperdu par quelques résidus d'éducation scientifique mal digérée : c'est, en un mot, l'état d'esprit de Zola à cette date de son évolution rétrograde vers le mysticisme social, expression finale de son tempérament, de son milieu et de son moment. — Tout d'abord, Guillaume rejette avec horreur les perspectives collectivistes d'avenir que caresse, entre ses amis, le marxiste Mège (Guesde), car il répudie l'État-dictateur qui *rétablirait* sous d'autres noms, l'antique *servage*. Il met sa foi dans un communisme *libertaire*, c'est-à-dire dans un anarchisme fondé sur la psychologie optimiste de Rousseau. Il rêve l'individu pleinement émancipé de tout frein d'origine sociale, et dès lors évoluant, *s'épanouissant* à l'abri de toute contrainte pour son bien (immédiat, peut-être, et encore ?) et pour le bien de tous (voilà qui est infiniment moins croyable). Selon, le chimiste, la seule théorie vraiment *scientifique* (!) de l'heure présente est celle qui nous montre *les unités créant les mondes*, les atomes faisant la vie par l'*attraction* (et voici poindre Charles Fourier) par l'ardent et libre *amour !* Laissez seulement jouer ces deux ressorts *fondamentaux* de l'être, attraction et amour ! Aussitôt les minorités oppressives s'évanouiront d'elles-mêmes. Il n'y aura plus que *le jeu libéré des facultés et des énergies de chacun*, arrivant à l'*harmonie* dans l'*équilibre* (comment et pourquoi,

puisqu'on n'a jamais vu cela dans le passé, même au désert, surtout au désert). Au bout de cette carrière féconde, le chimiste entrevoit déjà un peuple *sauvé de la tutelle de l'État-tyran*, un peuple sans maîtres et presque (pourquoi presque ?) *sans lois*, un peuple heureux dont chaque citoyen, ayant acquis par la liberté le complet développement de son être, *s'entendrait* alors à son gré avec ses *voisins* (c'est un mot plus doux que « concurrents ») pour les mille nécessités de l'existence, formerait des centaines d'associations diverses, *opposées*, *hostiles même* (mais bien gentiment sans doute, à la façon des « séries » de Fourier comme nous allons le voir), parce que le progrès n'est fait que de conflits et de luttes, parce que le monde n'est créé que par le combat des forces contraires ! (Hypocrite hommage à la psychologie impérialiste au moment où l'on intronise la psychologie la plus follement attendrie !)

Voilà, en quelques mots, toute la politique de Guillaume Froment ! Et l'on admirera sa simplicité géniale. Plus d'oppression, plus de riches, plus de pauvres, et de la lutte tout le temps néanmoins ! Le domaine commun de la terre avec ses outils de travail et ses trésors naturels, *rendu* au Peuple, son *légitime propriétaire* (!) qui saura bien en jouir logiquement, *justement* dès que rien d'*anormal* n'entravera plus son expansion salutaire. Alors seulement *la loi d'amour* commencera d'agir et de réaliser ses incommensurables bienfaits. On verra la solidarité qui est, entre les hommes, la forme de *l'attraction universelle* (une assimilation profondément arbitraire) prendre toutes les *puissances* de la

vie pour les rapprocher et les unir en une famille étroite.

De cette rhétorique il résulte, pour un esprit de sang-froid et quelque peu instruit dans l'histoire psychologique et sociale de l'ère romantique, que Guillaume est déjà à peu près pleinement fouriériste, comme Zola le sera bientôt presque sans réserve. Seulement l'auteur de *Paris* ne connaît alors Fourier que par l'intermédiaire des théoriciens anarchistes qui ont emprunté la plupart de leurs vues d'avenir à ce rousseauiste pleinement maniaque ; et, en outre, il conserve quelque souvenir de ses études scientifiques des dernières années du second Empire. Il considère donc la doctrine de son héros comme un *beau rêve*, très noble et très pur, de liberté totale, comme le plus haut et le plus fier qui ait jamais été *rêvé* en ce monde : et, déjà, il dit toute la *douceur* qu'il y aurait à pouvoir partager l'espoir de cette essentielle Harmonie de la Vie, qui, d'elle-même, livrée à ses *forces naturelles*, créerait le bonheur; de cette *vie harmonique* qui n'est pas autre chose, ajoute-t-il avec une suprême et entière clairvoyance sur ce point, que la *nature bonne* de Rousseau.

Mais nous venons d'indiquer que le Zola de *Paris* n'est pas tout à fait mûr pour le fouriérisme intégral qui va, peu après, envahir son cerveau, lassé d'un long effort de synthèse sur des bases insuffisamment assurées. Aussi Pierre Froment pose-t-il encore dans ce livre à son frère l'objection *pratique terrible, destructive de tout espoir* (mystique) que nous avions déjà renoontrée dans *l'Argent*, à savoir

l'existence d'une psychologie expérimentale et rationnelle qui s'oppose à la mystique psychologie de Rousseau. Pourquoi, interroge le jeune homme, l'Harmonie n'a-t-elle pas (comme cette attraction newtonienne dont elle serait l'analogue), fait sentir son action dès les premiers jours du monde ou dès la naissance de l'être vivant ? Et, sans s'en apercevoir, l'abbé (qui est pourtant défroqué dès lors, ainsi que nous allons le dire) reprend à son compte, afin de se répondre à lui-même, toute la psychologie rationnelle et chrétienne de Monsignor Nani ou de la Compagnie de Jésus. Si l'on en venait jamais, se dit-il, à réaliser ce dessein, d'exécution si difficile d'ailleurs, qui consiste à tout détruire pour tout recommencer sur de nouveaux frais, qui donc pourrait promettre que l'Humanité, *obéissant aux mêmes lois psychologiques que par le passé*, ne repasserait pas nécessairement par les *mêmes chemins* que ses pères? Est-elle donc autre chose aujourd'hui que ce que la Vie l'a faite ? Rien ne prouve que la Vie ne la referait pas *tout ce qu'elle est*. Recommencer, oui, sans doute, mais *pour autre chose*, grand Dieu ! Et cette autre chose-là *est elle vraiment dans l'homme* ? N'est-ce pas *l'homme lui-même* qu'il faudrait changer au préalable ? Quel danger, quel *retard* même (dans le progrès) si l'on *revenait en arrière sans savoir par quelle route on regagnerait le temps perdu, au milieu du chaos des décombres entassés !* — Voilà qui est nettement poser l'objection rationnelle « impérialiste » devant la psychologie foncièrement mystique du romantisme social ou du socialisme romantique.

Guillaume est réduit à répondre aux scrupules de son frère comme Zola va bientôt répondre à ceux de ses familiers, tout étonnés de sa rapide évolution de vieillesse vers un mysticisme social sans réserves et sans frein : « *Je suis peut-être un rêveur comme les autres.* J'ai *mes idées !* » Et Salvat ne parle pas autrement pour expliquer sa bombe. — Oui, d'un *grand geste* (et c'est ici « l'emphase » romantique très évidemment continuée), Guillaume Froment avoue volontiers, à l'occasion, ce *rêveur social* qu'il héberge en lui-même *à côté* du savant scrupuleux, très méthodique et très modeste, qu'il demeure dans son laboratoire, en présence des secrets de la Nature. Son effort le plus habituel est de tout ramener à la Science ; aussi éprouve-t-il *un grand chagrin* à ne pouvoir constater, affirmer scientifiquement dans la nature humaine la mystique psychologie de Rousseau, à n'y découvrir ni l'*égalité*, ni même la *justice* dont le besoin le hante. — Mais il dépasse ici la mesure dans son pessimisme moral, pour l'avoir outrepassée auparavant dans son optimisme psychologique, car nous lui répondrions que la *justice* est bien en germe dans notre nature précisément parce que l'*égalité* n'y est pas, la justice étant le correctif rationnel de l'inégalité naturelle ; mais ce germe ne peut se développer que du même pas que la raison, synthèse de l'expérience matérielle et sociale de l'humanité. — En général, c'est le désespoir du chimiste que de ne pouvoir mettre d'accord sa *logique* d'homme de science avec son *amour d'apôtre chimérique*. Devant cette dualité « indestructible » (non, elle peut être amendée par l'ex-

périence continuée de l'espèce) de son être, sa haute raison se résigne alors à faire *tâche à part* tandis que son *cœur d'enfant* continuera de rêver la fraternité des peuples et le bonheur universel. — Ce qui va devenir, de même, l'assez facile « résignation » d'Emile Zola, car cette échappatoire antirationnelle nécessaire a toujours été le recours des mystiques décidés à vivre à la fois leur rêve impérialiste sans frein et leur vie pratique, délimitée par les impérialismes concurrents. On la retrouverait par exemple chez les calvinistes ou chez les jansénistes, dans leur trop mystique interprétation de la grâce chrétienne.

C'est pourquoi, un peu *au-dessus* de ce Guillaume qui demeure finalement indécis entre mysticisme et scientisme expérimental, l'auteur de *Paris* a placé un personnage dans lequel il se mire également lui-même, mais seulement durant les heures qui le délivrent des obsédantes tentations du mysticisme social pour le ramener vers l'état d'esprit (plus scientifique à coup sûr bien que contaminé déjà de mysticisme imprudent) qui lui dicta ses *Rougon-Macquart*. Ce personnage est un grand savant, ancien ami du père des deux Froment : c'est Bertheroy (Berthelot), le chimiste illustre, renté, patenté, cumulant tous les honneurs académiques et toutes les places officielles. De la sorte pourvu et nanti pour ce qui le concerne, Bertheroy déclare volontiers que la Science est suffisamment *révolutionnaire* en son principe pour réaliser *à elle seule*, la désirable transformation de la société actuelle (ce qui revient à l'attendre de l'évolution et de la raison). Il jugera donc avec sévérité l'attentat de

Salvat, encore plus inutile à ses yeux que criminel, et plus généralement, ne témoignera que mépris aux vaines agitations des politiciens, révolutionnaires ou réactionnaires. A quoi bon vouloir hâter les temps, proclame-t-il, lorsqu'un seul pas du Savoir avance l'Humanité vers la Cité de justice et de vérité plus que cent ans de politique démagogique ou de révolte sociale. La science seule balaye les dogmes, emporte les dieux, fait de la lumière et du bonheur (?) autour d'elle !

Il se regarde donc, lui, le membre de l'Institut appointé, décoré, comme le vrai révolutionnaire dans ce grand Paris traversé de tant de rêveries fiévreuses. Aussi Guillaume, — qui a longtemps souffert de voir ce haut esprit si bourgeoisement installé dans la vie, laissant venir à lui les situations et les honneurs, républicain sous la République, mais prêt à servir la Science sous n'importe quel maître et acceptant de toutes mains la richesse avec la gloire, — aussi Guillaume qui aimerait Bertheroy davantage s'il émargeait moins amplement au budget et s'il avait « les membres moins liés de grands cordons », verra-t-il enfin se dégager du personnage officiel *un tranquille et terrible révolutionnaire*, qui compte bien que sa besogne va quand même *ravager et renouveler le monde*, ruiner la vieille et abominable société actuelle avec son Dieu, ses dogmes et ses lois ! — C'est un pur jeu de mots, mais c'est bien la prétention de Zola, décoré, lui aussi, sinon renté par l'État (il l'est suffisamment par ses libraires) et frappant obstinément à la porte de l'Institut depuis quelques années déjà.

Toutefois, après avoir esquissé cette velléité de révolution (ou plutôt d'évolution) rationnelle, Zola se rapproche à nouveau, dans la personne de son Pierre Froment, des rêveries fouriéristes auxquelles Guillaume Froment tentait de convertir son cadet tout à l'heure. — En effet, le prêtre a, sur ces entrefaites, jeté la soutane aux orties, pour épouser civilement la jeune Marie qui ne répondait pas à l'amour de Guillaume et qui aimait, depuis quelque temps, le vicaire en secret. Désireux de fixer, lui aussi, sa philosophie de la vie, Pierre décide alors d'associer Darwin à Fourier (quel étrange amalgame!) pour préparer l'avènement de cette religion future dont il est depuis si longtemps en quête. Après tout, songe-t-il, Saint-Simon (l'utopiste), Fourier, Proudhon, Comte, ces *messies sociaux* (1), si divergents qu'ils nous apparaissent dans leurs enseignements au premier abord, ont pourtant doté leur époque d'un certain nombre d'*affirmations* qui leur sont communes (parce qu'elles procèdent de leur commun inspirateur Jean-Jacques) et qui, à l'avis de Pierre, tirent de cette convergence une vérité *irréfutable*, ou même une *aveuglante* évidence ! Elles se résument d'abord dans la nécessité d'un nouveau et *juste partage* des biens de la terre selon le travail et le mérite; — mais l'ancien partage ne s'est point fait autrement, sauf exception et anomalies de la force irrésistible ou de la ruse insaisissable qui persisteront toujours ; — puis encore dans la *recherche d'une loi de travail*, qui permet-

(1) P. 595.

trait de faire *équitablement* (ce qui est le contraire d'également, jusqu'à nouvel ordre) ce nouveau partage entre les hommes ; — mais cette loi ne saurait être autre que celle de l'offre et de la demande qui résume tous les contrats possibles entre impérialismes raisonnables.

Pierre Froment estime lui-même que le partage ne semble pas près de se faire d'après une loi *nouvelle*, mais il renonce à s'en étonner ou à s'en inquiéter désormais. Sous les rayons d'argent de sa lune de miel, il est prêt à patienter maintenant jusqu'à ce que *tout cela soit trouvé*. On oublie trop, fait-il remarquer pour couvrir cette abdication de ses appétits de justice, on oublie que le Christianisme a mis quatre siècles entiers à se constituer en théorie cohérente, et à se faire accepter en pratique par l'Europe occidentale.

Qu'on accorde donc libéralement quelques siècles aussi de gestation ou de maturation à cette religion de la Science dont la sourde poussée se fait partout sentir et l'on verra bien qu'*il y avait un évangile nouveau dans les admirables idées de Fourier !* — Voilà une conclusion fort imprévue, une extraordinaire identification de la recherche expérimentale avec la Folie patente. — De ces idées « admirables », poursuit imperturbablement l'ex-abbé, la première est *le désir redevenu le levier qui soulève le monde !* — Comme s'il avait jamais cessé de l'être, remarquerons-nous ici, et comme s'il y avait jamais eu autre chose de socialement utile au contraire que l'effort pour contenir, réfréner et canaliser les impulsions individuelles du désir. — Puis

encore, c'est le travail accepté par tous, honoré, réglé comme le mécanisme même de la vie naturelle et sociale. — Ceci est aussi juste que peu nouveau, car tel est bien le sens du progrès intellectuel de l'humanité depuis de longs siècles, en dépit des incessants retours offensifs de l'impérialisme irrationnel. — La troisième des découvertes fouriéristes, ce sont *les énergies passionnelles* de l'homme *excitées*, contentées, utilisées pour le bonheur humain. — Mais ces énergies-là sont infiniment plus faciles à « exciter » qu'à « contenter » et surtout à utiliser pour le bonheur d'*autrui*, en sorte que l'effort de la morale humaine a été de les calmer, pour les satisfaire dans une certaine mesure et les empêcher de trop préjudicier au bonheur humain.

Les temps viendront, prophétise cependant l'heureux marié, où le paradis de Fourier sera réalisé sur la terre! Que l'autre paradis, le menteur paradis des chrétiens soit donc *dès à présent* mis au rebut, quand même les pauvres d'esprit en devraient *un moment souffrir*, par la mort d'une illusion qui leur fut chère. (Et nous voilà donc aux antipodes des conclusions de *Lourdes*.) De ce Paradis nouveau, l'ombilic sera Paris, cerveau du monde, phare éclatant de l'avenir ; Paris, moteur par excellence de la pensée humaine, comme les explosifs « domestiqués » de Guillaume Froment fourniront le moteur nécessaire à transformer le monde physique : Paris, chaudière où bout l'avenir et sous les flancs de laquelle ses enfants de génie entretiennent la flamme éternelle ; Paris, qui apportera demain aux nations, avec la

religion de la Science, cette Foi nouvelle si impatiemment attendue par toutes les démocraties du globe ! — Hugo avait déjà dit tout cela ; mais le *Paris* de Zola, — dans son exécution technique encore magistrale et en dépit de ses suprêmes prétentions scientifiques — est sans doute l'un des plus agissants pamphlets de socialisme mystique qui aient jamais été jetés, à profusion, sur le marché des livres.

CHAPITRE III

A PLEINES VOILES VERS LES RIVAGES D'UTOPIE. — « TRAVAIL »

Deux ans encore, et, l'affaire Dreyfus aidant, le parti de Zola sera pris décidément dans le sens fouriériste (c'est-à-dire mystique social extrême), sans restriction ni correction rationnelles d'aucune sorte désormais ; car son roman *Travail*, qui est de 1900, ne saurait laisser nul doute sur ses convictions de cette date. *Travail*, c'est en quelque sorte une seconde édition de *Germinal*, de même que, l'année précédente, *Fécondité* avait réédité *Pot-Bouille*. C'est, encore une fois, le dyptique qui confronte, dans un instructif contraste, le peuple, parfois brutal, mais naturellement bon, à la bourgeoisie méchante et corrompue en toute occurrence : car telles sont bien les deux faces de cet exécrable monde actuel dont la charpente craque de pourriture parce qu'il tolère la misère inique des uns, la richesse empoisonnée des autres. Une révolution est certaine. Quelle en sera l'allure ? Quels les lende-

mains ? Voici, sur ces questions brûlantes, les pronostics du « naturaliste » de la veille.

I. — Fouriérisme théorique.

Pour le Zola de 1870, homme de science et disciple de Claude Bernard (au moins par l'intention), une seule force était capable de modifier la société présente, à savoir la Science digne de ce nom. Le roman *Travail* incarnera la science dans l'inventeur Martial Jordan, comme *Paris* l'avait personnifiée dans l'inventeur Guillaume Froment, et, subsidiairement, dans l'académicien Bertheroy. Selon Jordan, ce savant de la plus haute valeur, c'est toujours la science qui mène l'Humanité à la vérité, à la justice, au bonheur final. A quoi bon, dès lors, s'embarrasser de tout le reste ? Ne suffit-il pas que la science continue sa marche en avant ? Quelles que puissent être les catastrophes du voyage, la victoire de la Vie est au bout de la route.

Mais nous avons vu grandir et s'affirmer chez l'auteur de *Madeleine Ferat*, à côté du mystique scientifique excessif déjà et qu'auraient donc désavoué les authentiques serviteurs de la science, le mystique naturiste issu de Jean-Jacques et sans cesse plus aventureux dans ses spéculations psychologiques ou sociales. C'est ce nouveau Zola qui n'a plus voulu faire de Martial Jordan le véritable héros de son deuxième « évangile » — puisque que ce sont bien des évangiles que notre prophète inspiré a dé-

sormais la prétention de promulguer dans le monde (1). — La science procède de façon trop lente à son gré. Il se préoccupe d'agir immédiatement, par quelque autre procédé plus expéditif, pour instaurer ici-bas le règne de mille ans ; et, à cet effet, il va proposer trois formules révolutionnaires diverses et presque également légitimes à ses yeux, puisque nous les verrons aboutir, sous sa plume complaisante, aux mêmes résultats désirables.

En premier lieu, ce sera la formule marxiste ou collectiviste : elle est oppressive à coup sûr et peut-être sanglante à ses débuts, car c'est une machine compliquée de direction et de contrôle qui nécessite une police d'État vexatoire et dure (un idéal prussien en somme dans son inspiration essentielle comme le théoricien qui l'a proposé à ses contemporains). — Ensuite vient la formule anarchiste à la russe, purement violente et sanglante, celle-là, n'établissant la libre Commune que sur la ruine préalable et totale de tout ce qui est. — Enfin, il est également permis de recourir au Fouriérisme, dont Zola a fort bien vu que l'anarchisme procède, et dont il pourrait également dériver le collectivisme, s'il avait regardé de plus près les postulats mystiques de cette dernière rêverie économique (2). A son avis, le peuple et ses guides intellectuels ont présentement à choisir entre ces trois voies convergentes vers la perfection sociale prochaine. Il va

(1) *Les Quatre évangiles :* c'est le titre commun de ses derniers romans. Il n'a pas eu le temps d'écrire le quatrième.

(2) Voir notre étude sur Marx.

s'efforcer de faciliter leur choix par ses commentaires romanesques que, sans doute, il considère toujours de bonne foi comme des « expérimentations », plus faciles à réaliser sur les caractères d'imprimerie que sur les âmes.

Le héros proprement dit de *Travail*, Luc Froment, est le second fils de l'ex-abbé Pierre et de sa compagne Marie. Véritable Messie social — il est de la sorte qualifié dès le début du récit, — ce pourrait être aussi bien le rejeton arrivé à l'âge d'homme du docteur Pascal et de sa nièce Clotilde, cet « enfant inconnu » dont les derniers Rougon se promettaient tant de merveilles. A la fois ingénieur et architecte, Luc se consacre de façon théorique et pratique au bonheur du Peuple. Après de longues et profondes réflexions, il a reconnu que le Fouriérisme est la source véritable de cette religion future dont le fugitif fantôme fut si longtemps poursuivi en vain par son père sur les chemins des plus notoires rendez-vous mystiques de l'humanité contemporaine. En effet, la doctrine de Charles Fourier a l'avantage d'assurer le bonheur du monde sans aucune violence, si l'on en croit les pronostics de son génial inventeur. Sans nul doute, un si considérable avantage décida-t-il l'adhésion de Zola, père de famille au cœur tendre, et l'engagea-t-il à recruter des adhérents pour cette formule sociale au au seuil du xx^e^ siècle qui s'ouvrait alors.

Les convictions fouriéristes de Froment fils (comme jadis les convictions catholico-romantiques de Froment père à Rome) s'appuieront nécessairement sur une préalable philosophie rousseauiste de

l'histoire. Aux origines, il discerne (après Jean-Jacques dans la forêt de Saint-Germain), le « vol » des plus forts et la dépossession des misérables : puis cet amoncellement de richesses a été accru *par le temps* (nullement par l'effort personnel) et se trouve aujourd'hui aux mains de *quelques-uns*. Cela *crie justice !* Cela réclame un *nouveau partage*, si l'humanité ne doit pas disparaître tout entière, par une catastrophe apocalyptique, dans une dernière crise de *démence*, résultat de la tyrannie de quelques voleurs qui ont eu besoin de pousser les hommes à s'entr'égorger, qui ont eu également besoin d'instituer des tribunaux et des prisons pour défendre leurs rapines. Oui, certes, il est grand temps de *recommencer* l'histoire par le commencement ; — car Zola ne se pose plus, comme naguère, la très raisonnable question que nous avons trouvée sous sa plume à deux reprises, au moins : ce recommencement, fondé sur la même nature humaine et sur l'impérialisme essentiel de l'être, ne mûrira-t-il pas sans grand délai les mêmes institutions de défense sociale qui nous permettent de vivre aujourd'hui rassemblés ?

Non, cette question ne se pose plus devant l'ancien théoricien du Naturalisme. Pour lui l'heure du raisonnement pénible est passée, celle de l'enthousiasme sans effort et sans contrôle est venue. Son porte-parole, Luc Froment, est éminemment doué de beauté : il *rayonne de ferveur religieuse ;* il est à la fois un *rebelle de génie* et un très reconnaissable *messie*. N'est-ce pas assez pour faire prévoir qu'il *changera le cours des choses* et fondera la cité bienheureuse ?

Voici par quels moyens cependant. Au lieu de recourir (comme on l'a fait jusqu'ici en tous temps et en tous lieux) à la lente éducation individuelle et sociale de l'impérialisme humain originel par cette expérience synthétisée de l'espèce qui s'appelle raison et tradition, Froment l'architecte, après ses maîtres Rousseau et Fourier, place un ressort d'action tout *nouveau* (!) à la base de sa construction civique. Le *désir* (l'instinct sans réflexion) que des siècles d'*ascétisme* se sont efforcés de détruire en nous comme une bête mauvaise, va devenir entre ses mains le levier qui mettra tout en branle sur notre terre *comme il meut déjà les astres dans le ciel.* — C'est revenir au raisonnement par métaphore et par anthropomorphisme grossier comme les cerveaux prælogiques de nos très lointains ancêtres. — Aussi bien n'y a-t-il pas dans l'humanité de *concupiscence* condamnable, comme l'a trop longtemps soutenu la psychologie expérimentale de nos races, aujourd'hui maîtresses du globe : il n'y a que *des cœurs de flamme qui rêvent d'infini dans la joie d'amour !* — Reconnaisse qui pourra l'humanité dans ce portrait vraiment trop flatté !

Non certes, poursuit Zola, il n'y a pas d'homme colère, avare, menteur, gourmand, paresseux, envieux orgueilleux : il n'y a que des êtres humains dont *on* n'a pas su diriger jusqu'ici les forces intérieures, les énergies déréglées, le besoin d'action, *de lutte et de victoire.* Avec un avare, *on* fera désormais un économe, un prudent : avec un emporté, un envieux, un orgueilleux, le même magicien « *on* » réalisera un héros prêt à se donner tout entier pour un peu de

gloire. Rien de plus facile et de plus nouveau en effet. Mutiler l'homme d'une passion, c'est comme si on lui coupait un membre ! Ce qu'une morale de *restriction hypocrite* a nommé les plus *bas instincts* de l'homme, *devient*, à dater de la découverte fouriériste, l'ardent foyer où la Vie puise son inextinguible flamme. — Comment les simples ne seraient-ils pas entraînés par une si copieuse rhétorique ? Souvenons-nous que Zola définissait jadis par ce dernier mot les romantiques de 1830, en les accablant de son dédain d'homme de science.

Si Luc Froment a pu préciser dans sa pensée toutes ces formules novatrices, ç'a été par l'étude passionnée de la doctrine de Fourier, dont il a trouvé par hasard un Compendium dans la bibliothèque de son ami, le savant Martial Jordan (ce qui advint en effet à Zola vers le même temps). Et voici comment le Messie du rousseauisme résume et juge une doctrine si extraordinairement « forte » à son avis. Le premier *coup de génie* de Charles Fourier (ce maniaque patent que ses contemporains, moins engagés que leurs descendants sur les voies du mysticisme naturiste, appelaient encore le « fou » du Palais-Royal), c'est d'utiliser les passions de l'homme comme les forces mêmes de la Vie. Car la longue et désastreuse *erreur* du christianisme avait été au contraire de vouloir les mâter, de s'être employé à détruire l'homme dans l'homme, pour le *jeter*, esclave, à son Dieu de tyrannie et de néant! Il *faut* que, dans la société future, les passions produisent autant de bien qu'elles ont produit de mal dans la société enchaînée, terrorisée des siècles *morts* (c'est le vocabulaire de

Michelet). Une fois libérés, les *instincts*, jusqu'alors refoulés, écrasés comme des bêtes sauvages, ne seront plus que *les besoins de l'universelle attraction tendant vers l'unité*, travaillant parmi les obstacles à se fondre dans l'*harmonie* finale. Et voilà ! Rien n'est plus simple ainsi qu'on le voit.

Aussi bien, poursuit Froment continuant de commenter Fourier, aussi bien n'y a-t-il *pas d'égoïstes*, pas d'envieux, pas de paresseux dans notre entourage. Il n'y a que des êtres affamés d'*unité* et d'*harmonie* qui marcheront en frères dès le jour même où ils verront la route assez amplement ouverte devant leurs pas pour qu'ils y puissent tous progresser de front à l'aise et au large. (Certes, mais qui la leur ouvrira de la sorte ?) Par exemple, les ouvriers manuels que rebutent actuellement des besognes injustes, démesurées, mal appropriées, sont tout prêts à *œuvrer dans la joie* le jour où ils n'auront plus que leur part *logique et choisie par eux* du grand labeur commun ! — Eh mais, ce sont là, une fois de plus, deux épithètes qui hurlent d'être accolées ensemble. Le problème est ici résolu par l'assimilation sophistique et forcée des contradictoires. Ce ne serait que dans le cas d'ouvriers à la fois omniscients et parfaitement raisonnables que la *logique* des besoins communs serait pleinement satisfaite par le choix individuel des tâches. Par quel miracle, en effet, ce choix pleinement arbitraire réalisera-t-il l'organisation logique, c'est-à-dire expérimentale et raisonnée de la production humaine ? Fourier résolvait l'objection en fils spirituel authentique de Rousseau ; il supposait l'intervention de la divinité parlant par la voix de la

passion au cœur de l'homme. En réalité, ç'a été précisément le levier du progrès *capitaliste* de la production que l'appropriation à peu près *logique* de l'homme à sa tâche, mais par de tout autres procédés que ceux du sentiment ou de la passion, il est vrai.

Poursuivant ses méditations sur le rêve harmonique de Fourier, Luc Froment est remonté jusqu'à cette persuasion psychologique qui est à la racine même du mysticisme rousseauiste. Il a jugé qu'il fallait en finir avec la conception chrétienne du *péché* (d'origine) encore acceptée aujourd'hui par certains prétendus démocrates qui croient au progrès réalisé par la discipline étatiste. Ces gens persistent, selon lui, à proclamer l'homme damnable, perdu une première fois, puis racheté, mais *prêt à se perdre encore :* c'est pourquoi ils continuent de *traquer ses passions* et de lutter contre elles, ainsi qu'on l'a fait depuis des siècles. Mais puisque l'*égoïsme* ainsi *entendu comme un péché* a donné une société *effroyable*, ne pourrait-on produire une société admirable en proclamant que l'égoïsme n'est pas un péché ? — C'est exactement le raisonnement de Gribouille se plongeant dans la rivière pour éviter d'être atteint par l'averse ! — Luc acceptera donc l'égoïsme, mais en l'entendant à sa manière, en le regardant comme le désir très légitime et comme l'invincible besoin que nous avons tous du bonheur. Loin de détruire l'intérêt personnel sous cette forme *licite*, il prétend le renforcer en le *précisant*. — Or, dans cette précision-là consiste l'effort moral depuis les origines humaines.

Le deuxième *coup de génie* de Fourier, c'est le travail remis en honneur, devenu fonction publique,

non plus imposé brutalement à des vaincus, mais librement accepté par des vainqueurs et exercé pendant le *très petit nombre d'heures* qui doit suffire à une surabondante production dans l'avenir ! — Voilà qui faciliterait singulièrement en effet l'acceptation libre des tâches et l' « honneur » recherché dans l'effort, s'il n'y avait là une fort dangereuse illusion mystique, comme l'expérience, la grande éducatrice, commence à le faire sentir. Cet espoir des fouriéristes est fondé sur la vague et abstraite *tendance à l'unité*, assurant le rapprochement spontané des travailleurs et préparant leur *harmonie* finale : elle les pousse à se grouper, à se classer *d'eux-mêmes dans des séries !* Et tout le nouveau mécanisme serait là, dans le travail divisé à l'infini, dans l'ouvrier *choisissant* la tâche qu'il fera *le plus gaiement*, cessant d'être cloué au même métier pour passer *librement* d'un labeur à l'autre, poussé par cette salutaire disposition au changement que le théoricien du phalanstère avait baptisé d'un nom pittoresque : la « papillonne (1)».

Enfin Luc Froment, sans parler de « coup de génie » cette fois, empruntera de Fourier sa pédagogie qui passe encore aujourd'hui pour originale auprès de certains esprits inclinés vers la mystique sociale. En réalité, elle procède de Rousseau comme tout le reste de la doctrine et elle est simplement banale là où elle n'est pas manifestement absurde. Luc n'en proclamera pas moins que nos éducateurs actuels se fourvoient lorsqu'ils per-

(1) Voir notre étude sur Fourier dans le 3e volume de notre *Philosophie de l'impérialisme* (Plon, 1907).

sistent dans cette vue arriérée que l'homme a besoin de récompenses ou de châtiments pour marcher droit. Leur pédagogie torture les intelligences, se refusant à tenir compte des individualités distinctes, de l'esprit critique et du libre examen de chacun. Or la véritable tâche du professeur consiste à discerner les aptitudes de l'enfant pour les favoriser de son mieux. Il y a dans l'homme un *immense*, *un insatiable besoin d'apprendre* qui devrait être le *seul* aiguillon de l'étude sans qu'on eût besoin de rémunérer ou de châtier. — La plus humble mère, après avoir appris à lire à ses bambins, sait à quoi s'en tenir sur cet « insatiable besoin-là ». — Il n'y a pas d'enfants paresseux, insiste Froment, mais seulement des enfants *malades*. Pour les guérir, il suffira d'utiliser l'immense désir de savoir qui *brûle* au fond de chaque être, et la curiosité inextinguible de l'enfant pour ce qui l'entoure : curiosité qui se trahit par son insistance à fatiguer les gens de questions (1) !

On reconnaît ici, sous la puérilité de l'argumentation, jusqu'à l'accent même de Fourier, ce commentateur baroque de l'*Émile*. Et quelle méconnaissance inouïe des nécessités de l'éducation rationnelle qui doit avant tout, au prix d'une stricte discipline et d'une pénible accoutumance, plier l'esprit à l'exercice, tout à fait *antinaturel*, de l'attention soutenue pour ce qui n'est pas besoin somatique immédiat ! C'est ainsi que s'est fait le progrès intellectuel, puis

(1) Tolstoï, ce dévot de Jean-Jacques, a essayé ces méthodes dans une école rurale fondée par lui à Iasnaia-Poliana (sa résidence) avec le succès que l'on devine et s'est bien vite fatigué de la tentative.

moral de l'humanité dans le passé : c'est encore ainsi que se fera dans l'avenir la formation de toutes les races fortes. Mais Luc Froment ne s'embarrasse guère des leçons du passé. Un de ses jeunes pupilles rustiques est-il tombé dans quelque faute, il lui suffit d'avoir fait mine de s'en attrister pour que déjà le petit coupable se montre tout ému *de voir la peine de son maître*, en *bon* petit enfant qu'il est *au fond !* Alors Luc n'aura plus qu'à dire bien haut, sans appliquer aucune autre sanction : « Allez, mes petits, vous ne recommencerez plus parce que vous me feriez du chagrin ! » Aussitôt, tout rentrera dans l'ordre pour longtemps ! Et chacun reconnaîtra dans cette naturaliste évocation de la réalité le spectacle bien authentique d'un groupe d'écoliers face à face avec un surveillant qui ne punit jamais.

II. — **Fouriérisme pratique.**

Ayant, à une aussi bonne école que celle du maniaque lyonnais, fixé ses vues théoriques sur la nature humaine et sur l'art difficile de façonner les âmes novices aux combats de la vie, Luc Froment décide de passer à l'action pratique sur une vaste échelle et de travailler sans plus de retard au bonheur prochain de l'humanité, enfin éclairée sur elle-même ainsi que sur les méthodes propres à lui assurer la paix sociale. Ce n'est pas qu'il prétende à révolutionner le monde d'un seul coup, comme le voudraient certains anarchistes dénués de patience. Non, il commencera

modestement, petitement : et notons qu'en cela réside précisément l'avantage que Zola trouve à écouter les leçons de Fourier : car la confiance de cet illuminé en ses « découvertes » psychologiques et sociales était si entière qu'il se serait contenté du plus humble début dans la voie tracée par ses soins, promettant de réformer alors en quelques mois l'univers. Obsédé par le désir ardent de trouver quelque Mécène qui l'assisterait à cet effet de son or, il simplifiait sans cesse le plan de son phalanstère et mesurait toujours plus court le temps nécessaire à la contagion « harmonienne », afin de restreindre ses frais de premier établissement et d'inspirer à ses partisans la confiance, — bien assuré d'ailleurs que Dieu, son allié, ne le laisserait pas sans secours.

Luc Froment agira tout à fait de même. Il « expérimentera » d'abord le système moral nouveau, selon les normes expérimentatrices du naturalisme, c'est-à-dire au moyen de l'encre d'imprimerie : il mettra sur pieds avec quelques centaines de travailleurs, la première « phalange », base *unitaire* de la grande armée industrielle de l'avenir. Pour commencer, il formulera même un simple appel aux bonnes volontés dans son voisinage immédiat, demandant à chacun de faire un effort pour associer, sous sa direction, le capital, le talent et le travail. — Comme si toute fondation industrielle capitaliste avait jamais un autre point de départ, son succès dépendant surtout du « talent » dans la direction compétente. — Si modeste soit-elle, son association va bientôt, selon ses prévisions, produire avec une abondance *centuple* (et Fourier se contentait du *tren-*

tuple seulement) ! Déjà le travail y devient une *fête perpétuelle*. Le commerce, ce parasite, est en voie d'élimination, et bientôt les armées, la police, les tribunaux et les prisons vont s'évanouir à leur tour !

Examinons maintenant l'activité de Luc à la recherche de cette difficile *loi du travail* qui permettra de faire *équitablement* désormais le partage économique qui ne l'a jamais été jusqu'ici. Nous ne le verrons pas réaliser autre chose que des perfectionnements dont les grandes industries capitalistes prospères (et celles-là seulement) ont dès longtemps doté leurs collaborateurs salariés : maison commune abritant cercles ouvriers, écoles, bibliothèque, salle de fêtes, jeux, établissements de bains; puis encore associations coopératives de consommation ; enfin participation aux bénéfices. Chez lui, en effet, le capital engagé dans l'entreprise continue d'être rémunéré par un intérêt annuel, et il l'est beaucoup plus sûrement que jamais, en raison de la prospérité préparée à son entreprise par les méthodes rousseauistes dont il fait usage. D'autre part, les salaires y sont peu supérieurs (en attendant mieux) à ce qu'on les voit dans les industries capitalistes de la région. Concession méritoire au bon sens sous la plume de Zola qui revient toutefois à l'utopie presque aussitôt en nous indiquant que chaque ouvrier fait dès lors, s'il le veut, *un peu de tout* et passe deux heures environ à chaque sorte de travail (en attendant le quart d'heure d'activité que Fourier réclamait de ses séries *passionnelles* pour abattre la totalité de leur besogne, si infiniment productive). — Plus utopique encore est la peinture d'une *moisson d'amour* germant déjà sur le

sol semé de la même graine par l'initiateur de l'œuvre. Froment sera bientôt en mesure de réaliser une association entre ses ouvriers d'usine et les agriculteurs d'alentour (on a déjà vu en Russie comme les choses se passent en pareil cas, car c'est avec du canon que les ouvriers visitent là-bas les exploitations agricoles pour s'y ravitailler à grand'peine). De là une *prodigieuse* richesse qui se *déclare* aussitôt (le verbe est typique) au profit de ces cultivateurs bien avisés. Un hectare va produire trois fois plus en travaillant trois fois moins, c'est-à-dire que la productivité rurale, par le seul fait de cette « association » dont on ne discerne pas bien le mécanisme, augmentera de 800 p. 100 !

En dépit de ces promesses folles, on voit que le fouriérisme initial de Froment s'est malgré tout rationalisé, *embourgeoisé*, dirions-nous volontiers, au contact des faits : contact aussi lointain qu'il peut l'être à travers les feuillets d'un roman. Mais Zola est un bourgeois d'origine et d'éducation, ne l'oublions pas, et son tempérament mystique ne l'est assurément pas jusqu'à la manie, trop évidente, comme ce fut le cas de Fourier. La doctrine de son héros ressemblerait plutôt à ce fouriérisme mitigé que Bebel exposa jadis dans *la Femme et le Socialisme*, cet écrit d'agitation (c'est-à-dire de rétrogradation du sens commun) si prodigieusement efficace qui a été traduit en français il y a longtemps et que l'auteur de *Travail* avait très probablement lu. Aussi bien Luc Froment déclare-t-il expressément ne pas accepter *toutes* les idées de Fourier, celui-ci étant à ses yeux un *sage* (oh combien !), un penseur qui a connu des

jours de lucidité géniale, mais non pas un révélateur impeccable et définitif cependant comme le sera, par exemple, le fils de Pascal Rougon. En effet, les « antilions » ou les révolutions prochaines du système planétaire sous l'influence harmonienne devaient l'inquiéter quelque peu dans son sens logique, si anémiée que fût en lui cette dernière faculté par son appétit impatient du pouvoir.

Cette relative prudence marque seulement les premières étapes du récit de Zola. Parvenu au milieu de son roman, il se prend à entasser sous nos regards éblouis les résultats les plus prodigieux du fouriérisme de Froment. Le travail, réduit à trois heures par jour dans le phalanstère créé par ce magicien, y prend de plus en plus un caractère de fête. L'exemple, éminemment contagieux, de ce succès opère alors de proche en proche avec une rapidité inimaginable. Déjà les associations qui pullulent de toutes parts se *sérient* en groupements *naturels*. Les tribunaux ont été emportés déjà par cet *ouragan* de justice et de vérité avec les restes de notre abominable monde. L'électricité se charge de toute la besogne humaine : on va bientôt diriger la course des nuages ! — Conformément aux vues de Fourier, une bonne partie de ces miracles a été réalisée grâce à la coopération de l'enfance instinctive, inconsciente, irrationnelle par excellence et qui doit donc réussir beaucoup mieux que la maturité dans la mise en œuvre de l'amour-*instinct*. Il y a là une sorte de *leit-motiv* attendri qui court sous cette vaste symphonie de rhétorique comme il se développait jadis à travers les hallucinations de Fourier,

inventeur des « petites hordes ». Ah ! ces chers petits, soupire Zola sexagénaire avec un attendrissement d'aïeul, s'ils pouvaient être sages un jour, ils ne se dévoreraient plus entre eux comme font les gens d'aujourd'hui. Et déjà, dans le rayonnement qui émane du Messie social, ils ne ressemblent plus à leurs pères et mères. Très gentils, très doux, ils dégagent une bonne et fraîche odeur d'espoir prochain ; ils font oublier le souffle cuisant de lutte et de haine qui passe encore sur les relations de leurs parents mal inspirés. Dans *Travail*, ô surprise, les plus odieux bourgeois, avec leur sang pourri et gâté par le vice, n'ont que *bons et beaux* rejetons. Petits riches et petits pauvres y fraternisent à pleins bras aussitôt qu'ils sont séparés de leurs surveillants ordinaires, parce que la *bonne nature* les rapproche pour *le plaisir du jeu*. Ils se tutoient aux premiers mots échangés : la petite fille du peuple, par son air aimable, sa saine et jolie figure, séduit la petite fille de la bourgeoisie, qu'elle juge d'ailleurs de son côté, fort gentille, si gaie et sentant bon ! Ah, les braves petits ! Comme ils se sont vite mis d'accord devant un bateau mécanique ! Comme ils résolvent aisément toutes les difficultés (?) sociales dès qu'il s'agit de faire fonctionner en commun ce beau jouet (parce qu'il ne s'agit aucunement de le fabriquer et qu'il est un don gratuit de la Providence bourgeoise, qui préside aux achats des parents riches !). Et, par là, *quel rêve de triomphant avenir ils apportent !*

En voici d'autres, un peu grandis, qui ne sont pas moins prophètes de bonheur social. Une fille d'ou-

vrier a fauté avec un jeune bourgeois et Luc Froment, après avoir un instant compati au désespoir du père de cette imprudente, — un honnête travailleur de l'*ancienne école* morale, et qui tient donc à l'honneur ainsi qu'à la réputation des siens, — Luc sentira son cœur se noyer de tendresse dans le souffle caressant d'espoir qui lui vient de *ce libre amour si doux* — amour que l'auteur de *Pot-Bouille* aurait considéré d'un œil si sévère pourtant. — N'est-ce pas le lendemain plus heureux que préparent déjà ces enfants sortis de tous les milieux, et jouant entre eux, et se baisant, et enfantant déjà par cette voie la *cité future* ? Dans le cœur attendri de Froment, toute une vision radieuse se lève à contempler les enfants des deux classes qui fraternisent par-dessus les clôtures, qui jouent et rient côte à côte au milieu des luttes où s'attardent leurs pères. La paix de la cité fraternelle va-t-elle donc fleurir bientôt sous leurs doigts menus ?

Vers le dénouement, tout cet effort passionnel aboutit heureusement au règne de la raison sans nuage, à l'Anarchie théorique, à la Commune libertaire. Mais en dépit d'une si éclatante réussite, Luc répudie cet esprit étroit qui distingue tant d'inventeurs réclamant pour leur procédé le monopole du succès. Il n'ignore pas qu'un autre état voisin a préféré marcher au même but par la voie du collectivisme marxiste. *A travers des ruisseaux de sang*, on est parvenu, dans cette région, à la solidarité fraternelle. Et qui donc, bientôt, s'inquiétera de ce sang versé dans le passé ? — Un troisième peuple non moins progressif a choisi les procédés de l'Anarchie

préalablement *destructive ;* là, ç'a été non plus des rivières, mais *un déluge de sang :* après quoi, le rêve *hautain et pur* des opérateurs du massacre a bien *été contraint de tenter sa réalisation* sur les ruines fumantes. Et la réalisation n'a pas manqué à l'appel.

Certes, Zola confortablement installé entre les siens, ne laisse pas de regretter quelque peu tout ce sang dont il conseille indirectement mais très efficacement l'effusion. Pour sa part, il préfère la méthode fouriériste mitigée dont il vient de réaliser la facile « expérimentation » sous nos yeux. Mais ses lecteurs restent bien prévenus que le même but peut être atteint par les deux autres chemins que nous venons de jalonner en rouge : ils choisiront entre les trois à leur convenance, assurés de la bénédiction finale du Dieu du mysticisme nouveau. Pour leur faire préférer sa méthode, l'auteur de *Travail* compte sans doute sur la douceur innée de leurs idylliques instincts. Si, toutefois, après essai loyal, ils rencontraient sur cette voie quelques déboires (bien peu probables certes), ils savent désormais qu'ils ont d'autres cordes à leur arc.

CONCLUSION

Nous ne suivrons pas Zola sur le terrain où se sont exercées les dernières activités de sa plume, celui de l'affaire Dreyfus. Là, il marcha du côté où il pressentait la justice et il y alla de grand courage, toute sa vie n'ayant été au surplus qu'un long entraînement à la lutte contre l'opinion ambiante. Mais il y alla aussi, par malheur, avec tout son bagage ancien et récent d'utopie, avec sa phraséologie suspecte de démagogue mystique, ce qui le fit mal écouter, avec prévention, avec passion, de tous les partis. — Non, quoi qu'il en pensât dans son orgueil de Messie du romantisme esthétique et de privilégié du talent, il n'avait nullement l'autorité *morale* nécessaire, après ses débauches de mysticisme passionnel provoquant, pour se faire écouter de sang-froid sur une question, si éloignée au surplus de sa compétence.

En outre, ni son recueil de pages polémiques sur cette fâcheuse affaire, *la Vérité en marche*, ni son dernier roman, qui s'intitula *Vérité*, ne nous fourniraient de nouvelles lumières sur ses dispositions romantiques, qui font l'objet de notre étude. Rappelons seulement que ce récit est une transposition,

assez malencontreuse, du drame judiciaire dans lequel il avait réclamé son rôle : ces pages s'encombrent par surcroît, d'une lourde apologie de l'éducation laïque (mais aussi trop rousseauiste en ses postulats) dont l'auteur espère le salut de la France, empoisonnée jusqu'ici dans ses rejetons par la pédagogie chrétienne. Marc Froment, troisième fils de l'ex-abbé Pierre et troisième évangéliste du Messie Zola, est un instituteur primaire de petite ville, qui, dans une hideuse affaire criminelle, tient à peu près le rôle de justicier volontaire et persécuté que Zola s'était attribué dans le procès du capitaine Dreyfus.

Nous ajouterons qu'au point de vue technique, l'artiste nous paraît nettement en baisse dans la série de ces tentatives « évangéliques » dont sa mort accidentelle interrompit le cours en 1902. Il fait de plus en plus long, ce qui n'est pas bon signe ; il prêche et théorise chaque jour davantage : il pousse à l'extrême l'arbitraire de sa chronologie déjà plus d'une fois fantaisiste dans les *Rougon :* et, par exemple, *Fécondité* nous peint nos descendants de l'an 2000 exactement dans le même cadre scientifique et social que nous-mêmes en 1900 : ce que, sans prêter au soupçon d'utopie, on peut juger beaucoup trop étroit ! A notre avis, il restera l'un des interprètes typiques de la cinquième génération rousseauiste. Poète descriptif d'une rare puissance, écrivain de style ferme et vivant, il recevra certes de l'avenir une place éminente dans notre histoire littéraire et nous le considérons pour notre part, comme supérieur à Balzac en tant qu'artiste du verbe. A notre

histoire morale, il faudra quelque recul encore pour juger définitivement de son influence. Toutefois cette étude indique assez dans quel sens nous croyons que ce verdict futur sera vraisemblablement formulé.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS v

INTRODUCTION. — LES STIGMATES DU TEMPÉRAMENT ROMANTIQUE 1

1. — L'essor de la volonté de puissance chez Zola 4
2. — Sous l'empire de l'émotivité excessive. . . 9
3. — « Ah ! le pauvre écorché que je suis ! » . . 13

LIVRE Ier. — **Mysticisme esthétique**. 19

CHAPITRE I. — MIRAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE . . 23

1. — Paraphrase des grands romantiques . . . 24
2. — Au service du Dieu de la Beauté. 28

CHAPITRE II. — LA VEILLÉE DES ARMES 34

1. — Exaspération de la Volonté de puissance . 35
2. — Silhouettes de lutteurs sans scrupules. *Nantas* 40
3. — Les ambitions du soir 46

CHAPITRE III. — L'ASSISTANCE DE L'AU-DELA 51

1. — Apologie de la névrose qui rapproche de Dieu 52
2. — Vocation et apostasie de Taine 57

Pages.

3. — Le principe mystico-révolutionnaire dans l'Art 61
4. — Application de ce principe aux arts de la forme 66
5. — Hésitation devant le Messianisme de 1830 . 70
6. — Une nouvelle formule du Messianisme rousseauiste. 74

LIVRE II. — **Mysticisme pseudo-scientifique**. . 79

CHAPITRE I. — DE LA RHÉTORIQUE A LA SCIENCE . . 80
1. — De l'essor naturaliste dans l'âme moderne et de sa déviation romantique 81
2. — Quelques rhétoriciens romantiques de marque 85
3. — La puissance de contagion du style romantique. 94
4. — Les artisans de la victoire naturaliste. . . 99

CHAPITRE II. — LE NATURALISME THÉORIQUE ET SON PRÉTENDU CARACTÈRE SCIENTIFIQUE. . . . 108
1. — De l'« expérimentation » psychologique dans le roman 109
2. — L'assise théorique des Rougon-Macquart. . 115
3. — Conclusion philosophique de l'œuvre. — *Le docteur Pascal* 121

LIVRE III. — **Mysticisme passionnel** 133

CHAPITRE I. — BOURGEOISES CONVICTIONS DE JEUNESSE 134
1. — Apologie de l'amour raisonnable 135
2. — Critique du mysticisme passionnel dans l'œuvre de Sand 137
3. — Amour libre ou mariage durable ? 143

CHAPITRE II. — L'AMOUR « PHYSIOLOGIQUE » ET SON INVESTIGATION PAR LE ROMAN. 149

Pages.

1. — Du « pantin métaphysique » des classiques à l'homme « physiologique » des naturalistes. 150
2. — Premières affirmations de la foi nouvelle. *Madeleine Ferat*. 158
3. — Contre la morale chrétienne rationnelle . . 168
4. — Contre la morale romantique de 1830 . . . 174
5. — La morale du « document humain ». . . . 180
6. — Les origines du Théâtre libre 188

CHAPITRE III. — LE ROLE DE LA PASSION ÉROTIQUE DANS LA DESTINÉE DES « ROUGON-MACQUART » . . 197

1. — Les ébats de l'instinct « innocent ». Hélène Mouret-Macquart. 198
2. — Contre le pharisaïsme bourgeois 208
3. — Un type d'amoureuse « naturaliste ». — Mme Caroline Hamelin. 217
4. — Quelques suggestions de sagesse. 226
5. — Les leçons du *Rêve*. Devoir contre désir . . 231
6. — La passion dans les derniers romans de Zola. 238

LIVRE IV. — **Mysticisme social** 251

CHAPITRE I. — LA POLITIQUE DANS L'ÉPOPÉE DES ROUGON-MACQUART. 253

1. — Artistes immortels et politiciens éhontés . . 255
2. — Critique de la morale bourgeoise. — Florent le proscrit. 261
3. — Les idées de Lisa Quenu-Macquart 265
4. — Autres tableaux de l'ignominie bourgeoise. *Pot-Bouille* 276
5. — Quelques autres aspects de la question sociale. 279
6. — Scrupules rationnels et séductions mystiques prépondérantes. 285

CHAPITRE II. — A LA RECHERCHE D'UNE RELIGION POUR LE PEUPLE. 292

Pages.

1. — La religion de la souffrance humaine. — *Lourdes* 294
2. — Le catholicisme romantisé. — *Rome* . . . 300
3. — Vers une religion romantique. — *Paris* . . 309
4. — Anarchie libertaire, ou révolution par la science? 321

CHAPITRE III. — A PLEINES VOILES VERS LES RIVAGES D'UTOPIE. — *Travail* 333

1. — Fouriérisme théorique 334
2. — Fouriérisme pratique 344

CONCLUSION. 352

5244. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 20 10 007 2